Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Pieces contenuës en
ette premiere Partie.

Raiſon funebre de Madame
de Montauſier, par Mon-
ur l'Abbé Fléchier. page 1
ſon funebre de Madame la
ıcheſſe d'Aiguillon, par le
ıme. 55
on funebre de Monſieur de
renne, par le même. 95
on funebre de Monſieur le
ɛſident de Lamoignon, par
même. 147
on funebre de Monſieur de
renne, par Monſieur Maſ-
on, Evêque d'Agen, ci-
ant Evêque de Tulle. 179
on funebre de la Reine de la
ınd' Bretagne, par Monſieur

Digitized by Google

TABLE.

Boſſuet, Evêque de Condon. 265

Oraiſon funebre de Henriette Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orleans, par le même. 317

Oraiſon funebre de Mademoiſelle de Boüillon, par Monſieur Thiberge, l'un des Directeurs du Seminaire des Miſſions Etrangeres. 367

Oraiſon funebre de Meſſire Michel le Tellier, Chancelier de France, par Monſieur Boſſuet, Evêque de Meaux. 431

Oraiſon funebre du même Chancelier, par Monſieur Fléchier, nommé par ſa Majeſté à l'Evêché de Lavaur. 489

FIN.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE DE MADAME LA DUCHESSE DE MONTAUSIER.

BIBLIOTECA NA RCIMA VITTORIO EMANU

Par Monsieur Flechier de l'Academie Françoise, prononcée en l'Eglise de l'Abaye d'Hiere le 2. Janvier 1672.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des Païs les plus éloignez. Prov. 31.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les Rois, éclairé des lumieres de l'Esprit de Dieu,

inſpiré de laiſſer à la poſterité le portrait d'une Femme heroïque, nous la repreſente revêtuë de force & de bonne grace ; occupée de grandes choſes, ſans ſortir de la modeſtie de ſon ſexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toûjours prête à les répandre dans le ſein des pauvres ; penetrée de la crainte de Dieu, & convaincuë de la vanité des grandeurs humaines, tirant ſa glo're d'une ſolide vertu, & non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté, mourant avec un viſage tranquille & riant: digne d'être reçuë dans le Ciel, où elle ſe preſente accompagnée de ſes bonnes œuvres, & chargée des treſors d'honneur & de grace qu'elle a amaſſez : digne enfin aprés ſa mort des regrets & des loüanges de ſon Epoux, aprés avoir merité ſa tendreſſe & ſa confiance pendant ſa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte & courageuſe, il nous avertit qu'il eſt difficile de la rencontrer : il nous en donne une idée, mais il ſemble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans ſon imagination ; & doutant qu'elle ſe puiſſe trouver dans la Nature, il s'écrie : qui eſt-ce qui la trouvera ? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cher-

chée avec ſi peu de ſuccez, & dont il ſemble que ſon ſiecle n'étoit pas capable, s'eſt rencontrée en la perſonne de l'Illuſtre JULIE-LUCINE-D'ANGENNES DE RAMBOÜILLET Ducheſſe de Montauſier. Dans tout le cours de ſa vie & de ſes actions elle a exprimé ce parfait Original par ſa generoſité naturelle, par le bon uſage des biens & de la faveur, par la connoiſſance de ſon neant & de la grandeur de Dieu, par un aveu ſincere des foibleſſes & des vanitez humaines, par une mort douce & tranquille, par le regret univerſel de tous ceux qui l'avoient connuë. Que Salomon deſeſpere de la trouver, cette femme forte & courageuſe, nous pouvons nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais helas ! ces pieux devoirs que l'on rend à ſa memoire, ces prieres, ces expiations, ce ſacrifice, ces chants lugubres qui frapent nos oreilles, & qui vont porter la triſteſſe juſques dans le fond des cœurs, ce triſte appareil des ſacrez Myſteres, ces marques religieuſes de douleur que la charité imprime ſur vos viſages, me font ſouvenir que vous l'avez perduë. Tout l'éclat de ſa fortune eſt donc reduit à la celebration d'une Pompe funebre ! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reſte donc

que cette funeſte penſée qu'elle n'eſt plus. Cette amitié même & ce nom de ſœur que la chair, & le ſang vous rendoient ſi doux, ſont retournez dans leur principe, & ſe ſont perdus dans le ſein de la charité de Dieu. Il ne vous reſte que le déplaiſir de ſa perte & la memoire de ſes vertus, & vous ne pouvez que trop redire deſormais les paroles de mon texte : *Qui trouvera maintenant une femme forte ?*

Quand je conſidere pourtant que les Chrétiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie ; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le ſommeil de paix, comme ſi nous n'avions point d'eſperance ; que la Foi nous apprend que l'Egliſe du Ciel & celle de la Terre ne font qu'un corps ; que nous apartenons tous au Seigneur, ſoit que nous mourions, ſoit que nous vivions, parce qu'il s'eſt acquis par ſa reſurrection, & par ſa vie nouvelle, une domination ſouveraine ſur les morts & ſur les vivans : Quand je conſidere, dis-je, que celle dont nous regretons la mort eſt vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'aions perduë ? Non, non, c'eſt aſſez pleurer ſa ſeparation, il eſt tems de penſer à ſon bonheur, la douleur doit ceder à la Foi, & la compaſſion

naturelle doit faire place à la conſolation chrêtienne.

Je prétens vous remettre aujourd'hui devant les yeux ſa vie mortelle, afin de vous perſuader de ſon immortalité bien-heureuſe. Je veux retracer dans vôtre memoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous loüez la miſericorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées ſont autant de ſujets de confiance en la bonté de Dieu, qui ſe plaît à recompenſer ceux à qui il inſpire de le ſervir. Partagez donc avec moi les trois états differens de ſa vie. Examinez ſa ſageſſe dans une condition privée, ſa moderation dans les plus grandes dignitez de la Cour, & ſa patience dans une longue & ennuieuſe maladie. Admirez cette femme forte, qui reſiſte aux foibleſſes de ſon ſexe dés ſon enfance, à l'orgueil dans ſa plus grande élevation, à la douleur dans le tems de ſon abattement & de ſa mort même. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Je n'ai beſoin ni de paroles étudiées, ni de figures exceſſives, ni de loüanges flateuſes. Je ſuis en la preſence du Dieu de la verité: je parle à des ames pures & ſinceres, qui ont horreur du ſoupçon même de la vanité & du menſonge: & je vous propoſe les vertus d'une vie, dont je

déplore en même tems la miſere & la fragilité.

Si j'avois à parler devant des perſonnes que l'ambition ou la fauſſe gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foibleſſe, & à la coûtume; & relevant la naiſſance de nôtre illuſtre Ducheſſe, j'irois leur chercher dans l'Hiſtoire ancienne les ſources de la noble Famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur & l'ancienneté ſont aſſez connuës. Je décendrois juſqu'aux derniers ſiecles, où l'on a vû tout à la fois cinq freres de cette illuſtre Maiſon, trois Chevaliers des Ordres du Roi, un Cardinal, & un Evêque tous Ambaſſadeurs en même tems, qui rempliſſoient de l'éclat de leurs vertus differentes preſque toutes les Cours de l'Europe: Je leur dirois que ſon ayeule Savelli étoit ſortie d'une des plus anciennes familles d'Italie, qu'elle comptoit des Rois, des Conquerans, des Souverains Pontifes pour ſes Anceſtres, & trois de nos Rois pour ſes Alliez: Je les exciterois aprés inſenſiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient reveré la nobleſſe; & faiſant ſemblant de flater leur vanité, je leur inſinuërois des exemples de moderation & de ſageſſe.

Mais oſerois-je, MESDAMES,

Digitized by Google

vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé ? Ne ſçai-je pas qu'aiant abandonné le monde pour mener une vie plus ſainte, & plus cachée dans la retraite, vous ne pretendez plus qu'à l'honneur d'être de la Famille de JESUS-CHRIST ? Il ſuffit de vous dire qu'il y a une Nobleſſe d'eſprit plus glorieuſe que celle du ſang, qui inſpire des ſentimens genereux, & une loüable émulation, & qui fait décendre par une heureuſe ſuite d'exemples, les vertus des peres dans les enfans. La ſage JULIE d'Angennes ſembloit avoir recueilli cette ſucceſſion ſpirituelle ; & cette gloire qui donne ordinairement de l'orgueil & de la fierté, ne lui donna que des ſentimens modeſtes, & des deſirs ardens d'aſſiſter ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſon ſecours.

Que ſi elle ſçut regler les mouvemens de ſon cœur, elle ne regla pas moins les mouvemens de ſon eſprit. Qui ne ſçait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connuës; qu'elle eut de la ſageſſe en un tems où l'on n'a preſque pas encore de la raiſon ; qu'on lui confia les ſecrets les plus importans dés qu'elle fut en âge de les entendre ; que ſon naturel heureux lui tint lieu d'experien-

ce dés ſes plus tendres années;& qu'elle fut capable de donner des conſeils en un tems où les autres ſont à peine capables d'en recevoir ? Une ſi heureuſe naiſſance la rendit d'abord la paſſion de tout ce qu'il y avoit de vertueux & d'élevé dans la Cour. On ſe fit honneur d'avoir part en ſon amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des Reines. Des Princeſſes d'un merite extraordinaire, dés Dames que la faveur élevoit preſque au rang des Princeſſes, la deſirerent à l'envi pour favorite ; & telle fut ſon adreſſe, que ſans uſer d'aucun art indigne de ſon grand courage, elle ſe conſerva toûjours dans leur confidence, du conſentement même de celles qui auroient pû la lui diſputer:tant ſon eſprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au deſſus même de l'envie.

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pû les recevoir de l'éducation, & pour être illuſtre, il ſuffiſoit d'avoir été élevée par Madame la Marquiſe de Ramboüillet. Ce nom capable d'imprimer du reſpect dans tous les eſprits où il reſte encore quelque politeſſe; ce nom qui renferme je ne ſçai quel mélange de la grandeur Romaine, & de la civilité Françoiſe ; ce nom,dis-je,

Digitized by Google

n'eſt-il pas un éloge abregé, & de celle qui l'a porté, & de celles qui en ſont décenduës? C'étoit d'elle que l'admirable JULIE tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté ſinguliere, cette prudence conſommée, cette pieté ſincere, cét eſprit ſublime, & cette parfaite connoiſſance des choſes qui rendirent ſa vie ſi éclatante.

Vous dirai-je qu'elle penetroit dés ſon enfance les defauts les plus cachez des Ouvrages d'eſprit, & qu'elle en diſcernoit les traits les plus délicats? Que perſonne ne ſçavoit mieux eſtimer les choſes loüables; ni mieux loüer ce qu'elle eſtimoit? Qu'on gardoit ſes lettres comme le vrai modele des penſées raiſonnables, & de la pureté de nôtre Langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de veneration, où l'eſprit ſe purifioit, où la vertu étoit reverée ſous le nom de l'incomparable Artenice, où ſe rendoient tant de perſonnes de qualité & de merite, qui compoſoient une Cour choiſie, nombreuſe ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſçavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ce fut-là que tout enfant qu'elle étoit, elle ſe fit admirer de ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement & l'admiration de leur ſiecle.

Il eſt aſſez ordinaire aux perſonnes à qui le Ciel a donné de l'eſprit & de la vivacité, d'abuſer des graces qu'elles ont reçûës. Elles ſe piquent de briller dans les converſations, de reduire tout à leur ſens, & d'exercer un empire tirannique ſur les opinions. L'affectation, la hauteur, la preſomption corrompent leurs plus beaux ſentimens; & l'eſprit qui les retiendroit dans les bornes de la modeſtie, s'il étoit ſolide, les porte ou à des ſingularitez bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiſcretions dangereuſes. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts, en celle dont nous faiſons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un eſprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les Compagnies? Etoit-elle éloignée de la Cour? on eût dit qu'elle étoit née pour les Provinces. Sortoit-elle des Provinces? on voioit bien qu'elle étoit faite pour la Cour. Elle ſe ſervoit toûjours de ſes lumieres pour connoître la verité des choſes, & pour entretenir la charité: & croioit que c'étoit n'avoir point d'eſprit, que de ne pas l'emploier ou à s'inſtruire de ſes devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

Digitized by Google

En effet, qu'eſt-ce que l'eſprit dont les hommes paroiſſent ſi vains ? Si nous le conſiderons ſelon la nature ; c'eſt un feu qu'une maladie & qu'un accident amortiſſent ſenſiblement. C'eſt un temperament délicat qui ſe déregle, une heureuſe conformation d'organes qui s'uſent, un aſſemblage & un certain mouvement d'eſprits qui s'épuiſent, & qui ſe diſſipent. C'eſt la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui s'apeſantit, & qui ſemble vieillir avec le corps. C'eſt une fineſſe de raiſon qui s'évapore, & qui eſt d'autant plus foible & plus ſujette à s'évanoüir, qu'elle eſt plus délicate & plus épurée. Si nous le conſiderons ſelon Dieu, c'eſt une partie de nous-mêmes plus curieuſe que ſçavante, qui s'égare dans ſes penſées. C'eſt une puiſſance orgueilleuſe, qui eſt ſouvent contraire à l'humilité & à la ſimplicité Chrêtienne ; & qui laiſſant ſouvent la verité pour le menſonge, n'ignore que ce qu'il faudroit ſçavoir, & ne ſçait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette genereuſe fille ſe mit au deſſus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs, & les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de verité, qui fait regarder la vanité des choſes humaines ; &, c'eſt

d'elle que le Sage ſemble avoir dit que ſes lumieres ne s'étendroient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus.* On eſtime les biens ; elle a crû qu'il falloit les recevoir de la Providence, & les communiquer par la charité. On recherche les honneurs; elle a jugé qu'il ſuffiſoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie ; elle l'a mépriſée dés qu'elle a pû la connoître.

Agreez, MESDAMES, que je m'arrête à ces dernieres paroles, que je me ſerve de toute vôtre attention, & que je loüe ici une de ſes actions celebres, où la force d'eſprit, & la charité Chrêtienne ont également éclaté. Dieu qui imprime de tems en tems la terreur de ſes jugemens dans les cœurs des hommes, par des punitions publiques, affligea la Capitale de ce Roiaume d'une maladie contagieuſe : la corruption ſe répandit d'abord ſur le peuple ; elle paſſa dans les maiſons des Grands ; elle approcha du Palais des Rois ; elle n'épargna pas vôtre famille, & vous enleva un frere dans un âge encore tendre preſque ſous les yeux de vôtre charitable Mere. Helas ! ſuis-je deſtiné à r'ouvrir toutes les plaies de vôtre Famille, & de combien de morts faut-il vous renouveller le ſouvenir à l'occaſion d'une ſeule ? Ce fut en cette ren-

Digitized by Google

contre que cette fille forte & courageuſe donna un exemple memorable de ſa fermeté. La fraieur de la mort ne lui fit point abandonner ſa Maiſon : elle voulut aſſiſter ce frere mourant ; ſans craindre ſes ſouffles mortels, qui portent le poiſon dans les cœurs.

Vous ſçavez l'horreur qu'on a de recueillir ces ſoûpirs contagieux, qui ſortent du ſein d'un mourant, pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui conſume l'un, menace les autres, le danger eſt preſque égal en celui qui ſouffre, & en celui qui l'aſſiſte ; & l'on ne peut avoir en ſervant ces ſortes de malades, que la malheureuſe conſolation de les voir mourir, ou la triſte eſperance de les ſurvivre de quelques jours. La Nature en cette occaſion relâche beaucoup de ſes droits & de ſes obligations ordinaires. Les loix de la chair & du ſang ne ſont pas ſi fortes que l'horreur d'une mort preſque inévitable. La Religion même diſpenſe de ces funeſtes devoirs ceux qui n'y ſont pas engagez par un caractere particulier. Il eſt permis d'acheter des ſecours, & d'emploier des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité ſurabondante a dévoüées au bien public. Mais JULIE s'éleve au deſſus des ſentimens d'une pieté commune.

Digitized by Google

Elle ſemble être née pour faire des actions heroïques : elle ſacrifie volontairement une vie douce, heureuſe, illuſtre dés ſes premieres années ; & par une conſtance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un peril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez, ſans doute cette fermeté, que Dieu a recompensée de tant de proſperitez, & de tant de graces, & vous croiriez, MESDAMES, que c'eſt le dernier effort de ſa conſtance, que ce ſacrifice qu'elle a fait de ſa propre vie, ſi je ne vous faiſois ſouvenir, qu'aiant enfin trouvé un merite & un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les ſiens mêmes ; il y eut une vie qui lui fut plus chere que la ſienne propre.

Vous penſez déja aux combats, aux bleſſeures, aux victoires de ſon illuſtre Epoux, vous repaſſez dans vôtre memoire ces exemples de fidelité qu'ils ont donnez dans des tems de confuſion & de revolte, l'un forçant des Villes par ſa valeur, l'autre gagnant des cœurs par ſon adreſſe, l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur & par l'effort de ſes armes, l'autre excitant la fidelité dans l'eſprit des peuples par la veneration qu'on avoit pour elle ; l'un perçant lui ſeul des

eſcadrons entiers ſans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voiant revenir aprés un glorieux combat tout couvert de ſang & de plaies, ſans que l'affliction domeſtique l'empêchât de travailler elle-même à la ſeureté & au repos de la Province.

Jamais cœur ne fut preſſé d'une plus vive douleur que le ſien, jamais cœur ne fut ſi conſtant. Sa triſteſſe n'empêchoit pas ſa prévoiance. Ce qu'elle alloit, ce ſemble, perdre, ne lui faiſoit pas oublier ce qu'elle devoit conſerver. La tendreſſe pour ſon Epoux s'accordoit en elle avec les ſoins pour la Republique. Soulageant les bleſſures mortelles de l'un, & calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'aquitoit en même tems de tous les devoirs d'une fidelle épouſe, & d'une fidelle ſujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a reſiſté aux foibleſſes de ſon ſexe. Il reſte à vous montrer qu'elle a reſiſté à l'orgueil dans ſon élevation.

UN ANCIEN diſoit autrefois, que les hommes étoient nez pour l'action, & pour la conduite du monde, & que les Dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conſeils, la mo-

deration dans les proſperitez, & la conſtance dans la mauvaiſe fortune. Que les Dames n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; que toute leur vertu conſiſtoit à être inconnuës, ſans s'attirer ni blâme, ni loüange ; & que celle-là étoit ſans doute la plus vertueuſe, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainſi il les retranchoit de la republique, pour les renfermer dans l'obſcurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur acordoit qu'une pudeur farouche ; il leur ôtoit même cette bonne reputation, qui ſemble être attachée à l'honnêteté de leur ſexe ; & les reduiſant à une oiſiveté qu'il croioit loüable, il ne leur laiſſoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il eſt aiſé de reconnoître l'injuſtice de ce ſentiment : car outre que la Philoſophie nous apprend que l'eſprit & la ſageſſe ſont de tout ſexe, que les ames d'une même eſpece ont des mouvemens ſemblables, & qu'aiant des principes communs de raiſon & d'équité naturelle, elles ſont capables des mêmes vertus ; l'experience nous apprend encore que Dieu ſuſcite de tems en tems, des femmes fortes, qu'il éleve au deſſus des foibleſſes ordinaires de la nature, à qui il paroît qu'il don-

Digitized by Google

ne un temperament particulier,& qu'il rend digne de ſoûtenir de grands emplois, & de ſervir d'exemple & d'ornement à leur ſiecle.

Telle fut l'incomparable JULIE que toute la France a ſi long-tems admirée,& que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualitez naturelles qui compoſent un merite éminent, & qui attirent l'eſtime & la veneration publique. Que ne puis-je vous décrire cét air de grandeur,& cette majeſté accompagnée de tant de graces ; cét eſprit ſi ſolide & ſi délicat tout enſemble ; ce jugement ſi éclairé, & ſi incapable d'être ſurpris;cette ame ſi noble & ſi genereuſe;ce cœur ſi ſenſible à l'honneur & à la veritable gloire ! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bien-faiſante, qui n'a jamais perdu une occaſion de ſervir ceux qui ont eu beſoin de ſon ſecours; ces manieres civiles,humaines,officieuſes, qui lui ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer ſi juſte & ſi naturelle ; ce tour d'eſprit particulier, qui rendoit ſa converſation ſi agreable ; ces penſées toûjours fondées ſur les principes de la raiſon, & ſur l'experience du grand monde, dont elle connoiſſoit ſi bien toutes les humeurs, tous les intereſts, & tous les uſages!

Digitized by Google

Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous ſçauriez mieux que moi, ſi la douleur de l'avoir perduë ne vous faiſoit oublier pour un tems le plaiſir que vous avez eu de la poſſeder !

Quand vous ne ſçauriez ni le nom, ni l'hiſtoire de la perſonne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de vôtre Maiſon, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire tous les traits d'une Dame illuſtre capable de former l'eſprit & le cœur des enfans du plus grand Monarque du monde ? de leur inſpirer des paroles & des penſées dignes de leur rang & de leur naiſſance ? d'imprimer dans leurs ames encore tendres ces ſentimens élevez, qui diſtinguent les ames Roïales d'avec les ames du commun ? de leur apprendre l'art de ſe faire aimer de leurs Sujets, avant qu'ils ſçachent ſe faire craindre de leurs ennemis, de ſoûtenir la gloire & les eſperances d'un grand Roïaume, en un mot d'être Gouvernante d'un Dauphin de France ? On pouvoit connoître par ce qu'on voioit en elle, ce qu'on en devoit eſperer ; & dans le tems de la naiſſance de ce jeune Prince, il étoit aiſé de juger que Dieu, dont la Providence veille ſur les Rois & ſur les Roïaumes, l'avoit deſtinée à ſon édu-

cation, que le Roi, dont le diſcernement eſt ſi juſte, la devoit choiſir entre toutes les perſonnes de ſa Cour pour un emploi ſi important.

Il la choiſit en effet, MESDAMES, pour lui confier ce Roial Enfant, qui fait aujourd'hui l'amour & les délices des peuples. L'ambition ni le hazard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prevenu par ſes vœux & par ſes deſirs, & le Souverain le fit avec connoiſſance & avec juſtice. En ce tems qu'il commençoit à ſe charger lui-même du poids des affaires, qu'il meditoit ces glorieux deſſeins qu'il a depuis executez, de reprimer l'injuſtice, de rétablir la diſcipline, de corriger les abus qui s'étoient gliſſez dans les loix mêmes, d'affermir la paix dans ſes Provinces, & d'entrer dans ſes droits, ou en Conquerant, ou en Prince pacifique: En ce tems, dis-je, que rempli de ces grandes máximes d'équité qu'il a depuis toûjours pratiquées, il commençoit, à recompenſer par lui-même le merite de ſes Sujets, il crût qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de ſon diſcernement & de ſa juſtice, qu'en donnant à la perſonne de ſon Roiaume la plus fidelle & la plus éclairée, le ſoin le plus important de ſon Etat.

Digitized by Google

C'eſt elle donc qui a eu la gloire de former les premiers ſentimens, & les premieres paroles de ce jeune Prince. Pouvoit-il penſer, pouvoit-il parler plus dignement ? Elle lui a montré à lever ſes mains pures & innocentes vers le Ciel, à tourner ſes premiers regards vers ſon Createur. Elle lui a inſpiré ſes premiers vœux, & ſes premieres prieres ; elle a tiré de ſon cœur ſes premiers ſoûpirs. Combien de fois, en eſſuiant ſes larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inſpirât de la tendreſſe pour ſon peuple? Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur ſage & docile aux inſpirations du Ciel? Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ſes mains les cœurs de Rois, d'en faire un Prince ſelon le ſien ? Et combien de fois a-t-elle fait cette priere du Prophete: *Seigneur, donnez au Roi vôtre Iugement, & vôtre Iuſtice au fils du Roi* ? Je laiſſe ces inſtructions ſi utiles, & ces maximes ſi pures qu'elle lui a depuis inſinuées ; je laiſſe celles qu'elle eût pû lui inſinuer, ſi Dieu lui eût prolongé le cours de ſes années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce Prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle reſſentoit lors qu'elle voioit paroître ſes

Digitized by Google

bonnes inclinations, croître ſes bonnes habitudes, & germer ces precieuſes ſemences de gloire & de vertu qu'elle avoit jettées avec tant de ſoin dans ſon cœur ? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle reſſentit, lors que la Providence de Dieu la retira de cét emploi où elle étoit autant liée par l'inclination & par la tendreſſe, que par la fidelité & par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de ſi aimable que l'enfance des Princes deſtinez à l'Empire, lors qu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des raions de la majeſté de Dieu, temperez des ombres de la foibleſſe des hommes. Ce ſont des Soleils dans leur Orient, qui réjoüiſſent les yeux, & qui ne les éblouïſſent pas encore ; chacun cherche ſur leur viſage des preſages de ſon bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens des eſperances publiques. Ils ſont d'autant plus aimez, qu'ils n'ont rien qui les faſſe craindre ; & ils regnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne regnent pas encore dans leurs Etats.

La Majeſté des Rois inſpire plus de reſpect que de tendreſſe. C'eſt une eſpece de religion civile, & de culte politique, qui nous fait reverer ces traits

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

que la main de Dieu a gravez ſur le front de ceux à qui il daigne communiquer ſa puiſſance. Ils ont beau décendre juſqu'à nous, nous n'oſerions nous élever juſqu'à eux. Quoi qu'ils ſoient les Peres des Peuples, ils en ſont les Maîtres & les Souverains. Quelque foibleſſe qu'ils puiſſent avoir, l'homme ſe cache, pour ainſi dire, ſous le Monarque; & quelque bonté qu'aient les Rois, ils ont toûjours l'éclat & la pompe de la Roiauté. Mais lors qu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux, & ſur leur viſage, que des traits de douceur & d'innocence; qu'ils ſont encore aſſez dociles pour entendre la verité; & qu'au lieu d'une grace, qu'un Ancien diſoit que Dieu donne à chaque Souverain, pour temperer l'auſterité du commandement, il ſemble que toutes les graces enſemble les accompagnent: alors il ſe fait des impreſſions d'amour & de tendreſſe dans les cœurs de ceux qui les voient, & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, & qui doivent être les inſtrumens de la felicité publique.

Xenophon.

Y eut-il jamais de Gouvernante plus zelée? Y eut-il jamais de jeune Prince plus aimable? Jugez par là combien cette ſeparation lui fut ſenſible. Elle

ne peut s'en conſoler que par l'obeïſſance qu'elle rendoit au plus grand & au plus ſage de tous les Rois, & par l'honneur qu'elle avoit de paſſer au ſervice de la plus grande & de la plus pieuſe Reine du monde.

Mais helas ! Il falloit ſe preparer à des ſeparations bien ſenſibles. O mort! cruelle mort, que ne lui laiſſois-tu plus long-tems le plaiſir de voir le fruit de ſes travaux ? que n'a-telle vû accomplir la plus grande partie de ſes eſperances ! Que n'a t'elle vû éclater ces grandes qualitez dont elle avoit formé les principes ! Belle ame, qui repoſez maintenant dans le ſein de la paix & du repos éternel, je ſçai que c'eſt preſque la ſeule douceur qui vous a fait ſouhaiter de vivre. Mais s'il vous reſte encor quelque ſentiment pour le monde que vous avez quitté, penſez que ces vertus naiſſantes ſe fortifient, que vôtre ouvrage ſe perfectionne tous les jours, qu'une partie de vous-même acheve ce que vous avez commencé, que vôtre illuſtre Epoux emploie à cette education ſi importante cet eſprit que vous avez tant eſtimé, cette ame qui eſt encore unie ſi étroitement à la vôtre, ce cœur où vous étes encore vivante, & que dans la douleur de vous avoir perduë, il a la

conſolation de retrouver encore quelque choſe de vous dans l'eſprit, & dans les actions de cét admirable Enfant qu'il éleve.

Pourquoi interrompre, MESDAMES, par ces idées funeſtes la relation glorieuſe de ſes honneurs & de ſes charges ? Ce ſeroit ici le lieu de vous la repreſenter dans le plus grand éclat de ſa vie, honorée de l'eſtime & de la confiance de ſes Maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber ſur ſa perſonne, ou ſur ſa famille, ſuivie de tous ceux qui reconnoiſſoient le merite, ou qui adoroient la faveur. Mais je ſçai qu'elle n'a jamais mis ſa confiance qu'en Dieu ſeul ; & je me ſouviens que je parle à des Epouſes de JESUS-CHRIST, qui menent une vie humble & penitente, & pour qui toute grandeur humaine n'eſt que vanité. Ne penſons donc à cette gloire, à cét éclat, à ces dignitez, que pour connoître le bon uſage qu'elle en a fait.

Les honneurs ſont inſtituez pour recompenſer le merite, pour exercer la ſageſſe, & pour être des occaſions de faire du bien : auſſi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames moderées, juſtes, charitables, qui les reçoivent ſans empreſſement, qui les poſſedent ſans orgueil,

orgueil, qui les retiennent ſans intereſt. Mais l'eſprit du monde en a perverti le veritable uſage. On les brigue ſans les meriter ; on en abuſe, quand on les a obtenus, on n'en veut joüir que pour ſoi, quand on les poſſede. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles, la vanité les regarde comme des preferences, & des diſtinctions du reſte des hommes ; & l'injuſtice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit ſe communiquer aux autres. Nôtre illuſtre Ducheſſe a évité ces écueils ; elle n'a pas recherché les honneurs, quoi qu'elle les ait meritez. Elle ne s'eſt pas toûjours ſervie de toute l'autorité qu'elle auroit pû prendre. Elle a emploié tout ſon credit pour aſſiſter tous ceux qui ont eu beſoin de ſon ſecours.

Si la grandeur & la tranquillité de ſon ame avoient été moins connuës, je vous dirois ſeulement qu'elle n'a emploié aucun de ces artifices, que les ambitieux appellent la ſcience du monde, & le ſecret de parvenir ; & qu'elle ne s'eſt inſinuée à la Cour, ni par de preſſantes ſollicitations, ni par de lâches flateries. Mais je puis paſſer plus avant, & dire qu'elle a élevé ſon eſprit au deſſus des fauſſes idées des hommes ; qu'elle a regardé ſans envie ce

qui étoit au deſſus de ſa fortune, comme elle a veu ſans mépris tout ce qui paroiſſoit au deſſous d'elle ; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, & non pour ſon éclat, & pour ſes recompenſes, & qu'enfin les honneurs l'ont trouvée, ſans qu'elle ait eu le ſoin de les rechercher.

Rappellez dans vôtre memoire, MESDAMES, les commencemens de ſes Emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuſe maladie : & comment eût-elle fait des vœux pour ſa fortune, elle qui n'en faiſoit preſque pas pour ſa gueriſon ? Eût-elle eu des pretenſions pour la gloire de la terre, lors qu'elle approchoit ſi fort de celle du Ciel ? Lui pouvoit-on briguer des Charges, lors qu'on étoit aſſez occupé à lui conſerver un reſte de vie ? On ne demandoit pas de ces grandes proſperitez, c'étoit aſſez de ne la point perdre, & dans le danger où elle étoit on n'avoit à ſolliciter que le Ciel pour elle: Dieu exauça les vœux de ſa famille, en même tems qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un Prince qui devoit être l'heritier de ce grand Roiaume ; il empêcha de mourir celle que ſa Providence avoit deſtinée pour ſa Gouvernante.

Ce n'eſt pas aſſez que d'entrer ainſi

dans les honneurs, ſi l'on n'en uſe avec moderation quand on les poſſede. Ceux qui ſçavent regler leurs deſirs ne reglent pas toûjours leur autorité. L'orgueil, qui eſt preſque inſeparable de la faveur, eſt un poiſon penetrant & ſubtil, qui ſe gliſſe inſenſiblement dans l'ame des Grands; & ceux-mêmes qui n'étoient pas ambitieux dans une condition mediocre deviennent quelquefois inſolens, lors qu'ils ſe trouvent dans une plus grande élevation. Mais l'admirable JULIE ne ſe laiſſa point éblouïr à l'éclat des dignitez du ſiecle. Plus elle fut élevée, & plus elle parut modeſte. Elle connoiſſoit le fond de la vanité; & pleine de ces reflexions judicieuſes, qui fortifient l'eſprit contre les fauſſes opinions du monde. [Qu'eſt-ce que nous faiſons, diſoit-elle un jour, & qu'eſt-ce que nous prétendons avec nôtre orgueil? Toutes nos Charges tomberont bien-tôt avec nous; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la Cour, & de celles qui ſont obſcures dans la retraite; & toute la difference ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins dans nos Epitaphes.] Toute ſon étude étoit d'emploier utilement ſon credit; & l'on peut dire d'elle qu'aiant eu ſelon le

monde des ſujets, & ſouvent des occaſions favorables de ſe reſſentir des injuſtices qu'on lui avoit faites, elle a toûjours ſacrifié ſes reſſentimens, & n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ſes ennemis, ou pour mieux dire ſes envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractere étoit d'être bien-faiſante, & qui pour me ſervir des termes d'un celebre Romain, ne paroiſſoit pas tant une Dame mortelle, qu'une divinité favorable à tous les malheureux ? Elle ſçavoit que ceux qui ont accez auprés des Rois, doivent ſelon leur pouvoir, leur preſenter les ſupplications & les larmes de leurs Sujets, comme font ces Anges de paix, qui portent vers le Trône de Dieu les vœux dex Juſtes, & les encens de leurs ſacrifices. Elle ſçavoit que les Grands ſont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moiens de bien faire, & qu'ils ne ſemblent être nez que pour exercer la charité. Elle ſçavoit enfin qu'on a beſoin d'interceſſion, & de faveur à la Cour, où les injures ſont plus frequentes que les bienfaits, où l'on mépriſe ceux que la fortune a abandonnez, où toute l'envie attaque les puiſſans, & nulle pitié n'aſſiſte les

foibles, & où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'acheve pas de les opprimer.

Elle aimoit mieux emploier ſon credit pour les intereſts des autres, que de le ménager pour les ſiens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaiſir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Faloit-il appuyer une prétenſion raiſonnable ? faire connoître un merite caché ? obtenir une grace douteuſe ? donner de bonnes impreſſions d'une fidelité renduë ſuſpecte ? faire valoir un ſervice rendu ? addoucir une faute pardonnable ? donner un avis ſalutaire ? procurer un petit établiſſement ? Elle étoit toûjours prête à ſolliciter, ſemblable à ces fleuves, qui roulant leurs flots avec majeſté arroſent des terres ſteriles & ſéches ; & recüeillant des eaux qui ſe perdroient dans les Campagnes, vont porter à la mer leur tribut, & celui des ruiſſeaux, dont ils ſont groſſis.

Sa maniere de faire du bien étoit toûjours plus agreable que le bienfait. Elle écoutoit ſans ſe rebuter les importuns mêmes ; & les graces accompagnoient juſqu'à ſes refus. Sa ſageſſe lui faiſoit choiſir les momens favorables pour demander ; je dis

d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte ; qu'il y avoit une loi de douceur qui conduiſoit ſa langue, & un eſprit de prudence & de diſcernement, qui réglоit toutes ſes paroles : *Os ſuum aperuit ſapientiæ, & lex clementiæ in linguâ ejus.* Auſſi lors que Dieu l'a retiré de ce monde ; où il l'avoit renduë ſi utile, & où ſa memoire eſt en benediction ; en un tems où chacun juge de ſon prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes & des mauvaiſes qualitez de ceux qui meurent, & où chacun retraçant dans ſon eſprit les ſujets qu'il a de s'en loüer ou de s'en plaindre ſelon ſes paſſions, fait leur Epitaphe à ſa mode. Que de regrets ſinceres ! que d'éloges non ſuſpects ! que de témoignages publics d'eſtime & de reconnoiſſance ! Ceux dont elle a preſenté les vœux, ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtez les ſacrifices de leurs larmes ou de leurs prieres. Les familles qu'elle a aſſiſtées, & qui lui doivent le repos dont elles joüiſſent, lui ſouhaittent inceſſamment le repos éternel devant Dieu. Les Villes les plus nombreuſes aſſemblent leurs peuples, pour lui rendre pompeuſement les devoirs funebres. Les Provinces qu'elle a autrefois édifiées par ſa pieté, & par les

aumônes qu'elle y a répanduës, retentiſſent du bruit de ſes loüanges. Les Prêtres offrent pour elle le Sacrifice de JESUS-CHRIST ſur les Autels, & les Pauvres qu'elle a ſecourus demandent à Dieu pour elle la miſericorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous penſé, MESDAMES, vous qui avez connu les dangers du monde dés vôtre enfance, & qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un ſi bon uſage, & qu'on pût tirer les moyens de ſon ſalut de cet éclat & de cette abondance, qui ſont ſi ſouvent des occaſions de malheur & de ruine pour les ames? Ne croyez pas pourtant que pour conſoler, ou pour flatter vôtre douleur, je veüille exaggerer la vertu de celle que vous pleurez, & la juſtifier elle & le monde tout enſemble. A Dieu ne plaiſe que je cherche des matieres d'éloge aux dépens de la verité, & que par une fauſſe complaiſance je tâche d'acorder l'eſprit du ſiecle, & l'Eſprit de JESUS-CHRIST, contre les regles de l'Evangile!

Je ſçai que ſa vie a été reglée: mais peut-elle avoir été aſſez pure, aſſez dégagée, aſſez chrêtienne? Dieu l'a délivrée des grands déreglemens qui ſont preſque inſeparables de la faveur & de la fortune: mais a-t-elle évité

ces foibleſſes attachées à la nature, ces deſirs ſeculiers, dont parle ſaint Paul ; ces conſiderations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaiſes, ces molles condeſcendances, cette inutilité de vie, ces affections tiedes pour ſon ſalut ? A-t-elle été exempte de ces défauts, qui ſont inévitables dans le monde, où la cupidité domine ſur les ames les plus deſintereſſées, où les eſprits les plus fermes ſont entraînez par l'exemple & par la coûtume, où ſi l'on ne ſe perd, au moins on s'égare ſouvent, & ſi l'on ne refuſe ſon cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui & les creatures ?

Ainſi quelques vertus que nous aions remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a paſſé ces années dangereuſes auprés d'une Reine auſſi illuſtre par ſa pieté que par ſon rang & par ſa naiſſance; qui eſt plus ſouvent au pied des Autels, que ſur le Trône, & de qui l'on peut apprendre des vertus capables de ſanctifier la Cour même : je conſidere qu'elle a racheté ſes pechez par les aumônes qu'elle a repanduës ſecretement dans le ſein des Pauvres ; & qu'elles les a expiez par une longue penitence qu'elle a ſoûtenuë avec beau-

Digitized by Google

coup de force. C'eſt la troiſiéme partie de ce diſcours.

SI L'ILLUSTRE DUCHESSE, dont nous avons vû les proſperitez, eût fini ſes jours dans les plaiſirs & dans la joie du ſiecle, ſi toute ébloüie de l'éclat de ſa fortune elle fût entrée dans l'horreur & dans les tenebres du tombeau : ſi ſortant du Palais des Rois elle ſe fût trouvée devant le Tribunal de Dieu, je ne parlerois de ſa mort qu'en tremblant, & je vous exciterois à la pleurer, deuſſiez-vous interrompre le cours de cét éloge funebre par vos ſoûpirs & par vos larmes.

Je ſçai bien que l'Egliſe, qui connoît le prix & l'efficace du Sang de JESUS-CHRIST, ne deſeſpere jamais du ſalut de ceux qui meurent dans ſa Foy, & dans l'uſage de ſes Sacremens; que Dieu exerce quand il veut ſes Jugemens de miſericorde ſur ſes Elûs; qu'il a des graces vives & penetrantes, qui conſument en peu de tems toute l'impureté que le commerce des hommes, & l'air contagieux du monde laiſſent dans les cœurs, & qu'il y a de precieux momens de charité, qui valent des années de penitence. Mais je ſçai auſſi qu'il faut avoir ſouffert avec JESUS-CHRIST, pour regner

avec JESUS-CHRIST ; qu'il faut ſe reconcilier avec Dieu par la priere, par les larmes, par la retraite, quand on a ſuivi le monde ſon ennemi. Je ſçai que la penitence de ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à la mort, doit être ſuſpecte; que leur triſteſſe eſt ſouvent un regret de mourir plûtôt qu'une douleur d'avoir mal vêcu; que leur abatement vient de la foibleſſe de la nature, plûtôt que du zele de la charité ; & que leurs ſoûpirs ſont plûtôt des effets d'une crainte humaine, que des fruits d'une ſolide penitence.

Je rens graces à Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, de nous avoir delivré de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrêtienne, preparée par des infirmitez ſenſibles & humiliantes, par un retranchement des plaiſirs & des conſolations humaines, par une langueur affligeante, par une ſoûmiſſion entiere à la volonté de Dieu, & par une longue patience.

Les ſaints Canons ordonnoient autrefois aux penitens d'être pluſieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des ſacrez Myſteres. Ils ſe ſacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au Sacrifice de JESUS-CHRIST ; ils demeuroient proſternez aux portes des Temples

ſacrez, avant que d'oſer approcher du Sanctuaire; trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes & par les ſouffrances, & de tâcher d'apaiſer ſa juſtice, avant que de joüir de ſes faveurs. Ce que la diſcipline de l'Egliſe avoit établi, la Providence de Dieu l'a executé ſur vôtre vertueuſe ſœur, MESDAMES. Il a rompu les liens, qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la celeſte Jeruſalem. Il l'a purifiée par l'exercice de ſa patience, a fin qu'elle fût digne d'entrer dans ſa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever juſqu'à lui; & par trois ans de penitence il l'a diſpoſée à joüir d'une éternelle felicité.

Vous repreſenterai-je ici ſes infirmitez naiſſantes, ſes forces qui diminuent tous les jours, je ne ſçai quel poids qui l'acable inſenſiblement, une foibleſſe imprevuë qui l'arrête au milieu de ſes grands emplois? Vous dirai-je qu'elle recuillit mille fois ce qui lui reſtoit de force pour s'acquiter de ſes devoirs ordinaires; que ſon cœur ne ſe reſſentit jamais de l'abatement de ſon corps; que ſon zele la ſoûtint dans les défaillances de la nature; qu'elle ſacrifia ſa ſanté, toute foible & toute uſée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprés d'une grande Reine;

Digitized by Google

& que de tous les maux qu'elle ſouffrit elle ne ſe plaignit jamais que de l'impuiſſance où elle étoit de la ſervir ? Laiſſons ces circonſtances, qui tiennent encore un peu du monde, & paſſons de ces vertus civiles aux vertus chrêtiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de ſa penitence, & la violence qu'elle ſe fit en s'éloignant de la Cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même reſpectueuſe qu'elle avoit pour le Prince, la tenoient ſi étroitement liée, cette violence, dis-je fut le premier ſacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il eſt difficile de ſe reduire à la ſolitude, lors qu'on a vêcu longtems dans la Cour des Rois ! Les yeux accoutumez à voir la figure de ce monde qui paſſe par les endroits les plus éclatans, ſont toûjours prêts à ſe fermer, lors qu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curioſité ou leur convoitiſe. L'eſprit rempli d'idées magnifiques, qui ſe plaît à ſe perdre dans ſes vaſtes penſées, s'ennuie dés qu'il ſe trouve renfermé en lui-même, & reſſerré en un petit nombre d'objets languiſſans qui ne le frapent que foiblement. L'ame accoûtumée à être émuë par de grandes paſſions qui l'agitent vivement, n'eſt plus touchée de ces

impreſſions foibles & legeres qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoi que difficile & tumultueuſe. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laiſſent pas enfin de s'y plaire. La patience y eſt ſoûtenuë par le deſir, & le deſir par l'eſperance. C'eſt cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait un engagement preſque involontaire. On y reconnoît ſa ſervitude ; & l'on y craint rien tant que ſa liberté : & quelque peine qu'on ait à y être, il eſt inſuportable d'en être éloigné. Il n'apartient qu'à vous, mon Dieu, de briſer les chaînes de ces eſclaves, de rompre le charme qui les ébloüit, & de remplir de vos veritez adorables des eſprits & des cœurs que le monde, que vous avez vaincu, occupe de ſes vanitez.

Fascinatio nugacitatis. *Sap. c. 4.*

Voila la grace qu'il a faite à cette illuſtre Morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la ſolitude, pour parler à ſon cœur dans le ſecret & dans le ſilence. Elle eſt ſortie de l'Egypte, & par des deſerts ſecs & ſteriles elle a paſsé dans cette terre heureuſe, où coule le lait & le miel. Elle a regardé ſes dernieres années comme des reſtes d'une vie qu'elle avoit partagée, & qu'elle ne vouloit plus conſacrer qu'à

Dieu ſeul. Cette imagination autrefois ſi vive ne lui repreſentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette memoire, qui avoit été ſi prompte & ſi preſente, devint toute vuide des eſpeces & des imaginations du ſiecle : Dieu voulant par un triſte, mais heureux abatement, qu'elle ne penſât plus qu'à lui, qu'elle ne ſe ſouvint que de lui, qu'elle ne fût ſenſible que pour lui.

Aprés cette ſeparation, accablée ſous le poids de ſes infirmitez, elle s'apliqua à les ſouffrir chrêtiennement; & cette grandeur d'ame, qui avoit éclaté dans toutes les actions de ſa vie, parut encore dans ſa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas reſſenti de ces douleurs aiguës, qui font qu'on regarde la mort comme une conſolation, & la vie comme un ſuplice ; que ſa croix a été plus incommode que peſante ; & que cette langueur, qui la conſumoit inſenſiblement, étoit plûtoſt une privation de plaiſirs qu'une peine. Il eſt vrai qu'elle n'a pas ſouffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuiſent en un moment toute la conſtance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ſes propres forces, elle avoit ſouvent demandé à Dieu, qu'il l'en délivrât : &

il ſembloit qu'il l'eût exaucée. Mais, ſi ſa miſericorde a adouci la rigueur de ſa penitence, ſa juſtice en a augmenté la durée, & il n'a pas fallu moins de force à ſoûtenir cette longue épreuve, que ſi elle avoit été plus courte & plus rigoureuſe.

En effet, dans les maux violens, la nature ſe recueille toute entiere; le cœur ſe munit de toute ſa conſtance: on ſent beaucoup moins à force de trop ſentir; & ſi l'on ſouffre beaucoup on a toûjours la conſolation d'eſperer qu'on ne ſouffrira pas long-tems. Mais les maladies de langueur ſont d'autant plus rudes que l'on n'en prevoit pas la fin. Il faut ſupporter & les maux & les remedes, auſſi fâcheux que les maux mêmes. La nature eſt tous les jours plus accablée; les forces diminuent à tous momens, & la patience s'affoiblit auſſi bien que celui qui ſouffre. C'eſt ici que nous pouvons appliquer à nôtre femme forte ce que Salomon a dit de la ſienne: *Accinxit fortitudinis lumbos ſuos*; qu'elle a ramaſſé toutes ſes forces pour combattre cette langueur ennemie, qui lui ôtoit inceſſamment quelque partie d'elle-même, & qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le ſein. *Prov.* 31.

Une patience de trois ans a-t-elle

jamais été plus égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de ſa bouche ou de ſon cœur, je ne dis pas une plainte amere, une parole de murmure, mais un ſeul mouvement d'impatience, une parole d'inquietude ? A-t-elle trouvé ſa penitence trop longue ou trop rigoureuſe ? A-t-elle crû que ſa croix étoit trop dure ou trop affligeante ? Ames ſaintes devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dés vos plus tendres années, élevées aux pieds des Autels à l'ombre de la Croix de JESUS-CHRIST, conſommées dans l'exercice d'une penitence auſtere, ſouffrez-vous avec plus de conſtance & de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteſte vos cœurs & vos conſciences ; conſervez-vous plus religieuſement qu'elle la paix interieure dans vos ſolitudes ? Non, non, lors que la Providence de Dieu l'a ſeparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de generoſité que vous en avez eu à les fuïr. Sortant du Louvre elle a pratiqué des vertus, que l'on n'apprend, ce ſemble, que dans les cloîtres ; & aprés s'être acquitée de tous ſes devoirs à la Cour elle a ſouffert comme vous ſouffrez dans vos cellules ; ſans murmurer, & ſans ſe plaindre.

Que dis-je, MESDAMES, ſans ſe plaindre ? Oublie-je ce que j'ai veu, ce que j'ai oüi ? Ces ſoûpirs ſortis du fond de ſon cœur, cette triſteſſe peinte ſur ſon viſage, ces paroles mélées de douleur & de crainte? Ne craignez rien qui faſſe tort à ſa memoire & à ſa vertu. Cette émotion, dont je vous parle, n'étoit pas une foibleſſe d'eſprit : c'étoit un zele de penitence, ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie ; c'étoit le regret d'avoir eu ſujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuſe, & de ne ſouffrir pas aſſez ; & rappellant dans l'amertume de ſon ame ces années qu'elle avoit paſſées dans les honneurs & dans la gloire : *Je ne me plains pas de mourir*, diſoit-elle, *je me plains d'avoir vécu trop heureuſement. Les peines que le Ciel m'envoie ne ſont pas proportionnées aux proſperitez que j'en ay reçuës, & je ſouffre de ce que je ne ſouffre pas aſſez.* Et nous recherchons aprés cela, pecheurs & mortels que nous ſommes, une joie qui paſſe & qui ne laiſſe que du regret ! Et nous prendrons pour objet de nôtre ambition ces honneurs, qui doivent eſtre un jour des ſujets de triſteſſe & de crainte ! Et nous appellerons bonheur de nôtre vie ce qu'il

faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à nôtre mort.

Pardonnez, MESDAMES, cet emportement. Ce que je dis pour confondre les perſonnes du ſiecle doit ſervir à vous conſoler, & à vous faire comprendre que vous étes heureuſes d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs & aux proſperitez mondaines: heureuſes encore de ce que vôtre illuſtre Sœur, aprés en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la miſere. Oüi, elle a connu qu'il y avoit en elles je ne ſçai quelle malignité qui les rendoit ſouvent criminelles, & toûjours au moins dangereuſes. Elle a crû qu'il falloit employer une partie de ſa vie à pleurer celle, où le monde avoit eu trop de part. Elle n'a plus penſé qu'à accomplir ſon tems de penitence & n'a pas même voulu ſouhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience; être dans l'indifference de la maladie ou de la ſanté; ne regretter pas ſes proſperitez paſſées; ne deſirer pas même d'être délivrée des langueurs preſentes: cette ſuſpenſion de deſirs entre la vie & la mort & cette volonté ſoumiſe à celle de Dieu, ne ſont-ce pas des caracteres d'une ame chrêtienne?

Digitized by Google

Triſtes, mais fidelles témoins de ſes derniers ſentimens, combien de fois vous a-t-elle dit : *Je ne fais point de vœux pour ma ſanté; j'en fais qui ſont plus dignes de Dieu, qui ſont plus importans pour moi : Ie lui demande qu'il me ſauve, & non pas qu'il me gueriſſe.* Qu'elle étoit éloignée de la foibleſſe ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmitez ! Ils ſe flattent inceſſamment de l'eſperance de leur gueriſon. Accablez de douleur & d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reſte à faire des vœux pour leur ſanté. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au Ciel, ils y adreſſent leurs ſoûpirs. Une partie d'eux-mêmes eſt déja morte, que l'autre deſire de vivre. Lors même qu'ils ſouhaitent l'Immortalité ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit ; & s'aprochant du Ciel où ils aſpirent, ils regardent encore, preſque ſans y penſer, la terre qu'ils quittent : tant le deſir de vivre eſt naturel à tous les hommes ; tant on eſpere ce qu'on deſire.

Nôtre genereuſe malade s'eſt regardée comme une victime deſtinée au ſacrifice ; elle a veu venir le coup ſans demander grace. Elle n'a pas ſouhaité de vivre, quoi qu'elle eût vêcu avec tant d'éclat, & tant de douceur; elle n'a

pas ſouhaité de mourir, quoi que ſa *vie* languiſſante lui fût à charge. Abbatuë par les maux, & non par ſes chagrins, elle n'avoit que le deſir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ſes peines, dût-il augmenter ſes douleurs, pour conſommer ſa penitence.

La Providence de Dieu a permis, MESDAMES, que vous l'ayez vûë en cét etat. Ceux qui admiroient ſa fermeté, perdirent la leur; ceux qui la plaignoient, paroiſſoient preſque les ſeuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur; & ceux qui voioient le mal étoient plus triſtes & plus changez que celle-même qui le ſouffroit. Je recüeillerois ici volontiers tous les ſentimens tendres & genereux de ſon illuſtre Epoux. Je vous renouvellerois le ſouvenir de cette affliction ſi chrêtienne, de ces prieres ſi touchantes, de ces exhortations ſi vives & ſi pieuſes, de cette triſteſſe ſi ſage & ſi forte tout enſemble, & de cette charité ſenſible, qui ſelon les termes de l'Epouſe des Cantiques, fait ſur nous les mêmes impreſſions que la mort. Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui étes déja ſi touchées de la perte que vous avez faite?

Fortis eſt ut mors dilectio. *Cant.* 8.

Eloignons encore un peu, ſi nous pouvons ces idées funeſtes de nous: ceſſons de penſer à nôtre Heroïne, pour admirer la tendreſſe & la piété de ſon illuſtre Fille. Nous l'avons vûë deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ſes pieuſes mains au ſoulagement de la malade; tantôt elle les levoit au Ciel pour demander à Dieu ſa ſanté. Attachée auprés de ſon lit, où elle ſacrifioit toute ſa joie, proſternée aux pieds des Autels, où elle offroit à Dieu toutes ſes peines, elle ſe partageoit entre ſes ſoins & ſes prieres, en un âge où les devoirs domeſtiques paſſent pour contrainte, & où il ſemble qu'on ne doive vivre que pour ſoi; en un ſiecle où la diſcipline des mœurs eſt relâchée, où les liens du ſang & de la nature ne ſerrent preſque plus les cœurs, & où il ne reſte de l'ancienne pieté qu'autant qu'il en faut pour la bien-ſeance. Que Dieu & la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un & pour l'autre, & lui donnent des enfans qui ſoûtiennent la gloire de leur naiſſance, & pour dire encore plus, qui lui reſſemblent, & qui aient pour elle ces ſentimens tendres & reſpectueux qu'elle a conſervez pour ſon incomparable Mere juſqu'à ſa mort!

Digitized by Google

Mais, helas, je prononce ſans y penſer cette funeſte parole ! & quelque digreſſion que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel ſujet demon diſcours. Retenons nos larmes : ce ſeroit faire tort à la memoire de cette femme forte, que de montrer de la foibleſſe. Parlons de ſa mort, s'il ſe peut, auſſi conſtamment qu'elle eſt morte.

Qui eſt celui qui ne fremiſſe au ſeul nom de la mort ? qui ne ſoit ſaiſi d'horreur & de crainte à la vûë de la mort d'autrui, & à la ſimple penſée de la ſienne propre ? ſoit par une prévention d'eſprit, qui nous fait regarder la fin de nôtre vie comme le plus grand de tous nos malheurs ; ſoit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme reſſente l'amertume des maladies & de la mort, depuis qu'il a perdu par ſon peché le plaiſir d'eſtre ſain, & d'être immortel ; ſoit enfin, par un juſte, mais terrible jugement de Dieu, qui laiſſe quelquefois dans les fraieurs de la mort, ceux qui ont paſſé leur vie dans les plaiſirs & dans la molleſſe, & qui abandonne à leur crainte & à leur douleur, ceux qui ſe ſont abandonnez à leurs deſirs & à leurs paſſions déreglées. Alors on s'effraie à la vûë d'un Confeſſeur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des Arreſts de mort.

Digitized by Google

On éloigne les premiers Sacremens, comme ſi c'étoient des miſteres de mauvais augure. On rejette les vœux & les prieres que l'Egliſe a inſtituées pour les mourans, comme ſi c'étoient des vœux meurtriers & des prieres homicides. La Croix de JESUS-CHRIST, qui doit être un ſujet de confiance, devient à ces eſprits lâches un objet de terreur ; & pour toute diſpoſition à la mort, ils n'ont que l'apprehenſion, ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards ! quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux ! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger ; & lors même qu'ils ſont mourans, on n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mortels. Cruelle pitié qui les perd, de peur de les effraier ! Crainte funeſte, qui les rend inſenſibles à leur ſalut !

La mort de nôtre illuſtre Ducheſſe n'a pas été de ces morts imprevuës ou diſſimulées. Elle l'a vuë pluſieurs fois dans ſon plus terrible appareil ; ſans en être émuë. Elle l'a ſentie ſur elle-même, ſans s'étonner. Cette langueur, ces abatemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faiſoient-ils pas éprouver par avance ? Ces recheutes, ces

agonies frequentes ne lui ſervoient-elles pas comme d'apprentiſſage à bien mourir ? La main de Dieu qui donne la vie & la mort, qui conduit ſur le bord du tombeau,& qui en retire,ſembloit l'immoler,& la faire revivre pluſieurs fois, pour la diſpoſer à ſon dernier ſacrifice. La deſolation de ſes domeſtiques, les entretiens & les avis pieux & ſinceres de ſon Directeur ; le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST receus pluſieurs fois comme Viatique, la ſainte Onction des mourans appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoient-ce pas des avertiſſemens qu'il falloit ſe preparer à la mort ? Ces derniers remedes que l'Egliſe emploie pour le ſalut des Fidelles, ne faiſoient-ils pas voir l'extremité de ſa maladie ?

Le courage qu'elle témoignoit en ſouffrant, faiſoit qu'on lui parloit hardiment de ſes ſouffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à ſa vie, oſoient lui annoncer ſa mort. Cependant, vîtes-vous changer ſon viſage ? Ses yeux furent-ils jamais moins ſereins ? Perdit-elle quelque choſe de ſa tranquillité ordinaire ? Sa voix fut-elle moins ferme juſqu'à la fin? Il eſt vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ſes derniers jours. L'interrogeoit-on ſur ſes maux ? Lui faiſoit-on

des

des queſtions plus neceſſaires pour ſon ſoulagement que pour ſon ſalut ? Elle étoit muëtte, elle étoit inſenſible. Luy parloit-on des diſpoſitions à la mort? Elle recueilloit dans ſon ſein tout ce qui luy reſtoit de force & de ſentiment pour rendre raiſon des mouvemens de ſon ame ; & ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de ſa reſignation & de ſa Foy.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, & à finir par où j'ay commencé. Car que me reſte-t-il à vous dire, MESDAMES ? Vous preſenterois-je des exemples ? Vôtre profeſſion vous engage aſſez à une vie penitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs & des plaiſirs du ſiecle ? Je vous ay-déja dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à moderer vôtre douleur ? Vous n'êtes pas de ces Ames payennes, qui n'aiant point d'eſperance ſolide, n'ont point auſſi de veritable conſolation. Je chercherois peut-être dans les raiſonnemens des Philoſophes, & dans la perſuaſion de la ſageſſe humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures ſources de la verité. Il faut que JESUS-CHRIST vous parle lui-même comme il parloit autrefois à deux Sœurs, illuſtres par

leur pieté, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercées, & par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette Sœur que vous pleurez n'eſt pas morte. Tous ceux qui croient & qui vivent en moy, ne mourront jamais: Vous l'avez, ce ſemble, perduë ; au moins vous l'avez pleurée. Cependant, elle eſt vivante en moy, qui ſuis la reſurrection & la vie. Ne le croyez-vous pas ainſi ? Si je penetre dans vos ſentimens ; ſi j'entens bien la voix de vôtre cœur : il me ſemble que chacune de vous, animée d'une foi vive, & d'une eſperance ſincere, penſe ce que penſoient ces Filles affligées & ſoumiſes, & qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit ; Je le crois, Seigneur, je le crois.

Joan. h. 11.

Pour vous, Chrêtiens, qui tenez encore au monde par vos paſſions, par vos deſirs, par vos eſperances, rentrez en vous-mêmes ; reconnoiſſez les illuſions & les tromperies du monde ; que cette mort qui vous a touchez, vous ſerve de diſpoſition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illuſtre morte pût encore nous exhorter elle-même ? Elle vous diroit : Ne pleurez pas ſur moy. Dieu m'a retirée par ſa grace d'une vie mortelle. Pleurez ſur vous, qui vivez encore dans un ſiécle où

l'on voit, où l'on ſouffre, & où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moy la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs ; qu'on vous compoſe des guirlandes ; ces fleurs ne ſeront bonnes qu'à ſécher ſur vôtre tombeau. Que vôtre nom ſoit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'eſprit veut rendre immortels : que je vous plains, s'il n'eſt pas écrit dans le livre de Vie ! Que les Rois de la Terre vous honorent ; il vous importe ſeulement que Dieu vous reçoive dans ſes tabernacles éternels ! Que toutes les langues des hommes vous loüent ; malheur à vous, ſi vous ne loüez Dieu dans le Ciel avec ſes Anges ! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuſe. Trois ans de penitence ne ſont pas donnez à tout le monde. Profitons de ces inſtructions, beniſſons Dieu avec elle, & tachons de nous rendre dignes des graces qu'il lui a faites, & de la gloire qu'il lui a donnée.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE MADAME
LA DUCHESSE
D'AIGUILLON.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Par Monſieur l'Abé Flechier de l'Academie Françoiſe, prononcée en l'Egliſe des Carmelites le 22. jour d'Aouſt 1675.

Reliquum eſt ..... ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'importance eſt d'uſer de ce monde comme ſi l'on n'en uſoit pas; car la figure de ce monde paſſe, Epiſt. 1. aux Corinth. chap. 7.

QU'ATTENDEZ-vous de moi MESSIEURS, & quel doit eſtre aujourd'huy mon miniſtere ? Je

ne viens ni déguiſer les foibleſſes, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à des fauſſes vertus de fauſſes loüanges. Malheur à moi ſi j'interrompois les ſacrez myſteres pour faire un éloge profane, ſi je mélois l'eſprit du monde à une ceremonie de Religion, & ſi j'attribuois à la force, ou à la prudence de la chair, ce qui n'eſt dû qu'à la grace de JESUS-CHRIST. Je cherche à vous édifier plûtôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point; & vous faire ſouvenir de la fatale neceſſité de mourir, pour vous inſpirer une ſainte reſolution de bien vivre.

Les triſtes dépoüilles d'une illuſtre Morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des Autels revêtus de deüil, un Prêtre qui offre attentivement le Sacrifice que l'Egliſe appelle terrible, un Predicateur qui ſur le ſujet d'une ſeule mort va décrier la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funerailles vous a ſans doute déja touchez. A la veuë de tant d'objets funebres la nature ſe trouve ſaiſie, un air triſte & lugubre ſe répand ſur tous les viſages: ſoit horreur, ſoit compaſſion, ſoit foibleſſe, tous les cœurs ſe ſentent

êmeus ; & chacun regrettant la mort d'autruy, & tremblant pour la ſienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de ſolide, rien de durable, & que ce n'eſt qu'une figure, & une figure qui paſſe

Oüy, MESSIEURS, les plus tendres amitiez finiſſent, les honneurs ſont des titres ſpecieux que le tems efface ; les plaiſirs ſont des amuſemens qui ne laiſſent qu'un long & funeſte repentir ; les richeſſes nous ſont enlevées par la violence des hommes, ou nous échapent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire & la reputation ſe perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainſi le torrent du monde s'écoule, quelque ſoin qu'on prenne à le retenir. Tout eſt emporté par cette ſuite rapide de momens qui paſſent : & par ces revolutions continuelles nous arrivons ſouvent ſans y avoir penſé, à ce point fatal où le tems finit, & où l'éternité commence.

Heureuſe donc l'ame chrétienne, qui ſuivant le precepte de JESUS-CHRIST, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compoſe ; qui s'en ſert comme de moyens par un uſage fidelle, ſans s'y attacher comme à la fin par une paſſion dereglée : qui ſçait ſe

réjoüir ſans diſſipation, s'attriſter ſans abatement, deſirer ſans inquietude, aquerir ſans injuſtice, poſſeder ſans orgueil, & perdre ſans douleur : Heureuſe encore une fois l'Ame, qui s'élevant au deſſus d'elle-même, & malgré le corps qui l'appeſantit, remontant à ſon origine, paſſe au travers des choſes creées ſans s'y arrêter, & va ſe perdre heureuſement dans le ſein de ſon Createur !

J'ay fait, MESSIEURS, ſans y penſer, ſous le nom d'une ame chrêtienne, le portrait de tres-Haute & tres-Puiſſante Dame Madame MARIE DE VVIGNEROD Ducheſſe d'Aiguillon, Pair de France ; & croyant vous donner ſeulement une inſtruction, j'ay preſque achevé ſon éloge. Deſabuſée des vanitez & des folies trompeuſes du monde ; occupée à diſtribuer ſes richeſſes, ſans ſe mettre en peine d'en joüir, penetrée durant ſa vie des triſtes, mais ſalutaires penſées de la mort, par la miſericorde du Seigneur, elle a ſauvé ſon cœur des attachemens groſſiers, & des mauvais uſages du monde.

J'atteſte ici la conſcience des Grands de la Terre, quel fruit recüeillent-ils de leur grandeur ? Ils joüiſſent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur ſalut en le mé-

Digitized by Google

priſant ; ils en gouttent les plaiſirs, & n'en veulent pas connoître les dangers; ils font ſervir à leur convoitiſe les biens qu'ils ont receus pour exercer leur charité ; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle & oiſive. Ainſi ſuperbes dans leur élevation, avares dans leurs abondances, malheureux dans le cours même de leurs proſperitez temporelles, ils errent de paſſion en paſſion, & deviennent, par un ſecret jugement de Dieu, les joüets de la fortune, & de leur propre cupidité.

Graces à JESUS-CHRIST, il ſe trouve des Ames fidelles qui uſent de la grandeur avec moderation, des richeſſes avec miſericorde, de la vie avec un genereux mépris ; qui s'élevent à Dieu par la Foy, qui ſe communiquent au prochain par la Charité, qui ſe purifient elles-mêmes par la Penitence. C'eſt là le caractere de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, & dont nous honorons la memoire. Elle n'a été grande que pour ſervir Dieu noblement, riche que pour aſſiſter liberalement les pauvres de JESUS-CHRIST, vivante que pour ſe diſpoſer ſerieuſement à bien mourir. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Seigneur poſez ſur mes levres cette garde de circonſpection & de prudence, que vous demandoit

Pſ.140. autrefois le Roi Prophete, & ne permettez pas qu'il ſe gliſſe rien de bas, ni rien de profane, dans un éloge que je prononce devant vos Autels, & que je ne dois fonder que ſur vos veritez Evangeliques.

Loin donc de cette Chaire cét Art qui loüe vainement les hommes, par les actions de leurs ancêtres; qui remonte à des ſources ſouvent inconnuës, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuſes; & qui s'arrête à des Genealogies ſans fin, comme parle l'Apôtre, plus propres à ſatisfaire une vaine curioſité, qu'à édifier une Foi ſolide. Vous ſçavez, MESSIEURS, & c'eſt aſſez, que la noble Maiſon de Vvignerod originaire d'Angleterre, établie en France ſous le regne de Charles VII. s'eſt élevée au rang qu'elle y tient, par une longue ſucceſſion de vertu, & a merité par de ſignalées victoires remportées ſur terre & ſur mer, de perpetuels accroiſſemens d'honneur & de gloire.

Epiſt.1. à Timoth. c.1.

Vous ſçavez que la Maiſon du Pleſſis Richelieu, aprés s'être ſoutenuë durant pluſieurs ſiécles par elle-même, & par ſes glorieuſes alliances avec des Princes, des Rois, & des Empereurs, s'eſt enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des perſonnes d'illuſtre

Naiſſance puiſſent atteindre. Que dois-je dire aprés cela de nôtre vertueuſe Ducheſſe, ſinon qu'elle a ennobli par ſa pieté ces familles dont elle eſt ſortie, & que reduiſant l'honneur à ſon veritable principe, elle a reconnu que la naiſſance glorieuſe du Chrêtien eſt celle qui le rend enfant de Dieu ; qu'il y a une pureté de mœurs plus eſtimable que celle du ſang, & une nobleſſe ſpirituelle qui conſiſte à être conforme à l'Image de JESUS-CHRIST.

Ces ſentimens furent gravez dans ſon eſprit auſſi-tôt qu'elle en fut capable : & quand ne le fut-elle pas ? La ſageſſe n'attendit pas en elle la maturité de l'âge ; elle eut de bonnes inclinations, elle conceut de bons deſirs, elle fit de bonnes œuvres preſque au même-tems. Les vertus ſembloient lui être inſpirées avant qu'on les lui eût appriſes, & ſon heureux naturel ne laiſſa preſque rien à faire à l'éducation. Ainſi Dieu previent quelquefois ſes Elûs de benedictions avancées, & par des dons naturels, preparant lui-même les voies à la Grace qu'il leur deſtine, il porte leurs volontez naiſſantes au bien, par des impreſſions ſecrettes de ſon amour & de ſa crainte, pour les conduire aux fins que ſa Providence leur a marquées.

Digitized by Google

Cette jeune plante ainſi arroſée des eaux du Ciel ne fut pas long-tems ſans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de loüables habitudes auſſi-tôt qu'on les eut veu naître: cette pieté qui la fit recourir à Dieu dans tous ſes beſoins ; cette modeſtie qui la retint toûjours dans les loix d'une auſtere vertu, & d'une exacte bienſeance ; cette prudence qui lui fit diſcerner le vray d'avec le faux, le vil d'avec le precieux ; cette grandeur d'ame qui la ſoûtint également dans la bonne & la mauvaiſe fortune ; cette tendreſſe & cette compaſſion qui la rendit ſenſible à toutes les miſeres connuës ; & cette attention perpetuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, à faire aux autres tout le bien dont elle s'eſtimoit capable. Ces vertus, qui ſont les fruits de l'experience, & d'une longue reflexion dans les perſonnes ordinaires, étoient, ce ſemble, le fond de l'eſprit, & du temperament de celle-cy.

Françoiſe du Pleſſis-Richelieu,

Le premier uſage qu'elle fait du monde, c'eſt d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité & l'inconſtance des choſes humaines. Elle eſt née d'une Mere, qui peut lui ſervir d'exemple & de guide dans la voye du ſalut : une mort precipitée la lui en-

Digitized by Google

leve. On l'appelle à la Cour d'une grande Reine, pour en être un des principaux ornemens : un coup imprevû de tempête civile & domeſtique jette ſur des bords étrangers cette Princeſſe infortunée, qui l'honoroit de ſa bienveillance & de ſon eſtime. On lui choiſit un Epoux tiré du ſein de la faveur & de la fortune ; & cét Epoux, dans une ardeur de gloire qui tranſporte les jeunes courages, trouve bien-tôt une honorable, mais triſte mort, ſous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le Ciel la cauſe de ces funeſtes évenemens. C'eſt vous, mon Dieu, qui pour attirer à vous ſeul les deſirs & les affections de cette ame choiſie, rompiez ſes liens, auſſi-tôt qu'ils étoient formez, & mêlant à ces premieres douceurs des amertumes ſalutaires, l'accoûtumiez à ne s'attacher qu'à vôtre ſouveraine grandeur, & à vôtre immuable verité.

Marie de Medicis.

M. de Combalet, neveu du Conneſtable, fut tué au ſiége de Montpellier.

Mais, pourquoi m'arrêteray-je à ces circonſtances ? Ne diſons rien que d'important, & paſſons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lors qu'elle ſe vit au milieu de ſes vanitez. Déja, pour l'honneur de ſa Maiſon, & plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'adminiſtration des affaires, un homme plus

grand par ſon eſprit & par ſes vertus, que par ſes dignitez & par ſa fortune ; toûjours employé, & toûjours au deſſus de ſes emplois ; capable de regler le preſent, & de prevoir l'avenir ; d'aſſeurer les bons évenemens, & de reparer les mauvais ; vaſte dans ſes deſſeins, penetrant dans ſes conſeils, juſte dans ſes choix, heureux dans ſes entrepriſes, & pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens que Dieu fait à certaines ames qu'il a creées pour être maîtreſſes des autres, pour faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe ſert pour élever, ou pour abatre, ſelon ſes décrets éternels, la fortune des Rois & des Royaumes.

Ici, MESSIEURS, vous penſez au Cardinal de Richelieu, ſans que je le nomme. Recueïllez en vôtre eſprit ce qu'il fit pour ſon Maître, ce que ſon Maître fit pour lui, les ſervices qu'il rendit, & les graces qu'il reçût ; & quoique le merite fût au deſſus des recompenſes, repreſentez-vous toutefois en lui ſeul tout ce que l'Egliſe a de grand, tout ce que le ſiecle a de pompeux & de magnifique, les biens, les honneurs, les dignitez, le credit, les préeminences, & tout ce qui ſuit ordinairement la faveur & la reconnoiſſance d'un Roi juſte & puiſſant,

Digitized by Google

lors qu'elles tombent ſur un Sujet capable, fidelle & neceſſaire.

La grandeur de la Niéce étoit liée à celle de l'Oncle. Que fera-t'elle ? Tout flatte ſon ambition, d'autant plus dangereuſement, qu'elle eſt ſoutenuë par la beauté, la douceur, la ſageſſe, & toutes les graces du corps & de l'eſprit, qui nourriſſent l'orgueïl, & qui attirent la vaine complaiſance des hommes. Ne craignez pas, MESSIEURS : la Foi lui découvre tous les pieges qui l'environnent. Elle apperçoit au travers de tant d'apparences trompeuſes le fond de la malignité du monde, & ſe prepare à le quitter. Vierges de JESUS-CHRIST devant qui je parle, s'il en reſte encore parmi vous qui aïent porté la Croix depuis ſi long-tems, & vieilli ſaintement ſous le joug de l'Evangile, vous l'avez veu, ſinon vous l'avez appris, qu'avec des aîles de Colombe elle vola ſur le Carmel, pour y mener comme vous, au pied des Autels, une vie auſtere & penitente, & pour cacher une gloire importune qui la ſuivoit, ſous le même voile dont on l'a veuë couverte aprés ſa mort.

La puiſſance & l'autorité s'oppoſerent à ſon deſſein, & ſa foible ſanté lui ôta les moiens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors

les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées ? Combien de fois accuſa-t'elle de lâcheté ſon obeïſſance, quoi que forcée? Combien de fois ſe reprocha-t'elle la delicateſſe de ſa complexion, comme ſi c'euſt-été ſa faute, & non pas celle de la nature ? Combien de fois tourna-t'elle ſes triſtes regards vers l'autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans ſon cœur ſa vocation toute entiere, & ſe faiſant au milieu d'elle même une ſolitude interieure & ſecrete, où le monde ne pût la troubler ? Aveugle ſageſſe des hommes, qui, ſur des veuës que donne la chair & le ſang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu ! Ou plûtôt ſage Providence de Dieu, qui par des routes inconnuës conduiſez à l'execution de vos deſſeins l'aveugle ſageſſe des hommes ! C'étoit aſſez que la victime ſe preſentât devant l'Autel. Son ſacrifice fut agreable; quoi qu'il ne fût pas accepté. Celui qui ſonde les cœurs, & qui voit nos volontez dans le fond de l'ame, ſe contenta de ce deſir qu'il avoit lui-même inſpiré, & ne permit pas qu'on laiſsât dans une étroite & ſombre retraite, celle dont les exemples devoient être ſi éclatans, & dont la charité devoit s'étendre juſques aux extremitez de la terre.

Digitized by Google

Jugez par là, MESSIEURS, de toute la ſuite de ſa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici ſa conduite ſi ſage, & ſi reguliere, en un âge où le monde pardonne quelques emportemens de vanité, en un état où elle auroit pû ſoûtenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne ſortons point du ſens de mon texte, & reduiſons-nous à l'uſage qu'elle a fait du credit qu'elle eut dans le monde.

Repreſentez-vous donc un grand Miniſtre, qui ſert un grand Roi, qui l'aſſiſtant de ſes ſoins & de ſes conſeils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques & particulieres. C'eſt lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les neceſſitez, qui peſe les ſervices, qui démeſle les intereſts, & qui poſant au pied du Trône, comme un depôt ſacré, les prieres & les eſperances des Peuples, leur rapporte enſuite ces oracles deciſifs; qui declarent l'intention du Prince, & font la deſtinée des Sujets. Auſſi, chacun le regarde comme un Mediateur, par qui ſe diſtribuent les bienfaits & les recompenſes; chacun court à lui comme au centre où aboutiſſent toutes les lignes de ſa fortune. Mais, qui peut s'aſſeurer de trouver les momens commodes & favorables d'un homme char-

Digitized by Google

gé de tant de ſoins, & de penetrer juſqu'à ces cabinets preſque inacceſſibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, ſans le ſecours de quelque main puiſſante & charitable ?

Ce fut en ces occaſions que nôtre illuſtre Ducheſſe emploia ce pouvoir que ſon eſprit & ſa ſageſſe lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni de pauvres, ni de malheureux, pour remplir ſon ambition, ou ſon avarice. Il fallut proteger des foibles, & ſecourir des miſerables, pour ſatisfaire ſa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçût, & ne fut ſi prés de leur ſource, que pour en faire couler les ruiſſeaux ſur ceux qui eurent beſoin de ſa protection. Sçavoit-elle une famille opprimée, elle animoit la juſtice contre l'oppreſſion. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou negligez, elle leur procuroit les emplois, ſelon leurs talens. Arrivoit-il des diſſenſions & des diſcordes, elle portoit des paroles de reconciliation & de paix. Apprenoit-elle les cris & les gemiſſemens des Provinces, que le malheur des tems avoit affligées, elle leur obtenoit par ſes avis fidelles, & par ſes ſollicitations ardentes, des ſoulagemens & des aſſiſtances conſiderables.

Digitized by Google

Que diray-je davantage ? Le Miniſtre s'appliquoit aux affaires d'Eſtat, & lui laiſſoit le miniſtere de ſes liberalitez & de ſes aumônes: & pendant que l'un formoit dans ſon eſprit les grands deſſeins d'abatre les Ennemis de la France, de forcer les élemens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un paſſage dans les Alpes, pour aller ſecourir des Alliez, & preparoit ainſi une longue & heureuſe matiere de triomphes; l'autre ſongeoit aux moyens de ſoûtenir des Hôpitaux chancelans, de fonder des Miſſions dans le Roiaume & hors du Roiaume, de former de ſaintes Societez pour diſpenſer les charitez des Fidelles, & preparoit la matiere de ces glorieux établiſſemens, qui ſeront les monumens éternels de ſa pieté.

Puiſſiez-vous profiter de cét exemple, vous qui ne cherchez dans vôtre credit, que le plaiſir de vous ſatisfaire, & peut-être la facilité de nuire aux autres impunément : vous qui ne vivez que pour vous mêmes, & qui perdez non ſeulement la charité qui couvre la multitude des pechés, mais encore l'amitié, & l'affection humaine, qui eſt le lien de la ſocieté civile : vous enfin, à qui les longues proſperitez ont formé des entrailles cruelles, ſelon la parole de

Viſcera impiorum crudelia. *Prov.* 11.

l'Ecriture, & qui bien loin de ſoulager des miſerables, achevez d'oprimer ceux qui le ſont. Pardonnez cét emportement, MESSIEURS, à une juſte indignation : je reviens à mon ſujet. Vous avez vû comment une Ame predeſtinée uſe de la grandeur & de la puiſſance ; apprenez comment-elle uſe des richeſſes.

L'ESPRIT de Dieu ne parle preſque jamais des richeſſes, que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des tréſors d'impieté, & les confond ordinairement avec les crimes ; il leur attribuë un caractere de reprobation, qui paroît inévitable, & il en fait la matiere de ſes plus ſeveres jugemens. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriſer ; il conſeille de s'en defaire, tant parce qu'elles endurciſſent le cœur, & le déchirent par ces inquietudes du ſiecle qui étouffe la ſemence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la molleſſe, & tous les autres déreglemens de l'Ame.

Toutefois le même Eſprit de Dieu nous apprend que rien n'eſt impoſſible à la Grace; qu'il y a un uſage de miſericorde & de charité qui ſanctifie les richeſſes, qu'elles ſont utiles à l'hom-

Digitized by Google

me ſage, que c'eſt le moien d'amaſſer un treſor de bonnes œuvres, qui ſe retrouveront dans le Ciel ; & que Dieu, qui les diſtribuë avec une juſtice toute divine, les donne aux uns afin qu'elles ſoient le ſupplice de leurs paſſions, comme elles en ſont l'inſtrument, & les donne aux autres comme un moien d'édifier l'Egliſe par leurs aumônes, & de ſe perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il eſt donc vrai que les richeſſes entrent dans les deſſeins de la miſericorde de Dieu ſur des Ames nobles & deſintereſſées, renouvellez, MESSIEURS, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une eſperance de charité vive, liberale, univerſelle, qui ne ceſſe de faire du bien, & ne croit jamais en faire aſſez ; qui donne beaucoup, & donne toûjours avec joie ; qui ne rejette aucune priere ; qui previent ſouvent le deſir, & qui ne manque jamais au beſoin. Ce n'eſt point là une idée de perfection que j'imagine ; c'eſt une verité que je fonde ſur les actions de celle dont nous celebrons aujourd'hui les Obſeques.

Je pourrois vous la repreſenter dans ces triſtes démeures où ſe retirent la miſere & la pauvreté ; où ſe preſentent tant d'images de mort & de maladies

differentes, recueillant les ſoupirs des uns, animant les autres à la patience, laiſſant à tous des fruits abondans de ſa pieté. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux ſombres & retirez où la honte tient tant de langueurs & de neceſſitez cachées, verſant à propos des benedictions ſecretes ſur des familles deſeſperées, & qu'une ſainte curioſité lui faiſoit découvrir pour les ſoulager. Je voudrois vous marquer ce zele avec lequel elle animoit les Ames les plus tiedes à ſecourir le prochain dans le tems des calamitez publiques, & rallumoit la charité en un ſiecle, où elle eſt non ſeulement refroidie, mais preſque éteinte. Ce ſeroit-là le ſujet du Panegirique d'un autre ; c'eſt la moindre partie du ſien. Je ne prens que ſes vertus extraordinaires, & je choiſis les fleurs que je jette ſur ſon tombeau.

Je ne revele pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre ſecretes. Je revere encore aprés ſa mort l'humilité qui les a cachées ; je les laiſſe ſous les voiles qu'elle avoit tirez pour les couvrir, & je conſens qu'elles ſoient perduës. Que dis-je perduës ! Tout eſt profitable aux Elûs, & la charité ne fait rien en vain. Elles ſont écrites pour l'éternité dans le livre de Vie ; & Dieu qui en fut le principe,

cipe,& le seul témoin, en est lui-même la recompense. Publions donc les exemples de sa charité, & n'en sondons pas les misteres.

Qui ne sçait, MESSIEURS, que l'établissement d'un grand Hôpital dans cette Capitale du Roiaume, qui renferme tant de grandeurs & tant de miseres tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siecle? On en prevoioit l'utilité, on en connoissoit l'importance depuis long-tems. Personne ne discernoit plus les Pauvres de necessité d'avec ceux de libertinage. On ne sçavoit, en donnant l'aumône, si l'on soulageoit la misere, ou si l'on entretenoit l'oisiveté. Les plaintes & les murmures confus excitoient plûtôt l'indignation que la pieté. On voioit des troupes errantes de Mandians, sans religion, & sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du Public par des infirmitez contrefaites, & venir jusqu'au pied des Autels troubler la devotion des Fidelles par le recit indiscret & importun de leurs besoins, ou de leurs souffrances.

On se contentoit de se plaindre de ces desordres, qu'on croioit non-seulement difficile, mais encore impossi-

ble de corriger. Il faloit de la ſageſſe pour diſpoſer les moiens ; de la fermeté, pour ſurmonter les obſtacles; de grands biens, pour fournir les fonds, une pieté encore plus grande, pour établir un ordre & une diſcipline ſalutaire parmi des hommes pour la plûpart déreglez. Où ſe trouvoient ces qualitez qu'en la ſeule Ducheſſe d'Aiguillon ? Elle fut l'Ame de cette entrepriſe ; elle encouragea les uns ; elle ſollicita les autres ; elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zele des particuliers avec l'autorité des Magiſtrats, & n'oublia rien de ce qu'elle crût neceſſaire pour achever ce qu'elle avoit heureuſement commencé.

Durez, ſur le fondement ſolide des aumônes Chrêtiennes, vaſtes bâtimens de cette ſainte Maiſon, où Dieu Createur des pauvres & des riches eſt honoré par la patience des uns, & par la charité des autres : durez, s'il ſe peut, juſqu'à la fin des ſiecles, & ſoiez d'éternels monumens des ſoins & des liberalitez de vôtre premiere Bien-faitrice.

Pendant qu'elle ouvroit une main pour diſtribuer ſes biens dans cette grande Ville, elle étendoit l'autre pour aſſiſter des Provinces affligées. Rappellez un moment en vôtre memoire la

triſte idée des Guerres ſoit civiles, ſoit étrangeres, où le Soldat recueïlle ce que le Laboureur avoit ſemé, & conſume en peu de tems, non ſeulement les fruits d'une année, mais encore l'eſperance de pluſieurs autres : ou des familles effraiées fuïent devant la face & l'épée de l'ennemi, & croiant éviter la mort, tombent dans la faim & le deſeſpoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années ſteriles, où, ſelon le langage du Prophete, le Ciel fut d'airain, & la Terre de fer. Les meres mouroient ſans ſecours ſous les yeux de leurs enfans, les enfans entre les bras de leurs meres, faute de pain ; & les Peuples dans la campagne & dans les villes ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches ſouvent intereſſez, qui ſongeoient plus à profiter des maux d'autrui, qu'à les ſoulager.

Pardonnez, MESSIEURS, ſi je remets devant vos yeux tant de pitoiables objets. Je ſuis reduit, en loüant une perſonne ſi charitable, d'en repreſenter tant de malheureuſes ; & pour vous raconter les differentes actions de miſericorde qu'elle a faites, il faudroit vous décrire ici toutes les miſeres humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres preſſantes ? ce que com-

mande JESUS-CHRIST ; ce qu'il conſeille dans ſon Evangile. Elle donna ce qu'elle avoit de ſuperflu, elle vendit ce qu'elle poſſedoit de precieux, elle ſe retrancha de ce que d'autres auroient pris pour neceſſaire. Vains pretextes de condition & de bienſeance, timides conſeils de la ſageſſe de la chair ; vous n'eutes point ici de part. A l'exemple de ces genereux Chrêtiens que loüe
2. Cor. 8. Saint Paul, elle aſſiſta les pauvres ſelon ſes forces, au-delà même de ſes forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour JESUS-CHRIST, & s'attira les benedictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, & qui diſtribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que ſa charité, comme un fleuve ſorti d'une ſource vive & abondante, & groſſi de quelques ruiſſeaux étrangers, rompit ſes bords, & s'épandit ſur tant de terres arides. Parlons ſans figure, MESSIEURS : ce fut alors qu'uniſſant à ſes aumônes, celles qu'elle avoit ſollicitées & recueïllies, elle fit couler dans ces Provinces deſolées un ſecours de trois ou quatre cens mille livres. Elle avoit appris dans l'Ecriture que ceux qui ont beaucoup, ſont obligez de donner beaucoup, & que la meſure de leurs aumônes doit

être celle de leurs richeſſes. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe ſe répandît en ſuperfluitez infinies, & qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagere & reſſerrée. Elle ſçavoit enfin que les biens des richeſſes ſont un dépôt ſacré, qui doit être diſpenſé avec une fidelité digne de Dieu, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, c'eſt-à-dire, avec une liberalité digne de ſa grandeur & de ſa magnificence divine. Coloſſ. 1.

Que diront aprés cét exemple ceux à qui tout eſt étranger & indifferent hors d'eux-mêmes; & qui comme enivrez de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur ? Que diront ceux qui s'épuiſent en folles dépenſes, & ſe croient dans l'impuiſſance d'être charitables, parce qu'ils ſe ſont impoſé la neceſſité d'être ambitieux, & d'être ſuperbes ? Que diront ceux qui voient des Chrêtiens languiſſans & demi-morts, ſans les ſecourir, & qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les peres? Qu'ils confeſſent leur dureté, & qu'ils loüent au moins la generoſité de cette femme Chrêtienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les ſommes incroiables qu'elle a diſtribuées en divers

temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux ; Je laſſerois vôtre imagination & ma memoire, ſi j'entreprenois d'exprimer tous les travaux & toutes les formes de cette ingenieuſe & infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zele de la loy y eut toûjours la meilleure part, & que la converſion des cœurs fut le motif, & le fruit ordinaire de ſes aumônes. Fonde-t-elle des Hôpitaux ? elle y joint des Miſſions, afin que les pauvres ſoient nourris, & ſoient évangeliſez tout enſemble. Aſſiſte-t-elle dans un de nos Ports ces miſerables Forçats, qui dans leurs priſons flotantes gemiſſent ſous le travail de la rame, & ſous l'inhumanité d'un Comite? elle veut qu'on les inſtruiſe, & qu'on leur apprenne à faire d'un ſupplice forcé, une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle juſqu'en Affrique des Prêtres, comme des Anges conſolateurs, aux Chrêtiens qui y ſont eſclaves ? c'eſt pour les affermir dans la Foi, pour leur inſpirer le deſir de la liberté des enfans de Dieu, & leur faire trouver la peſanteur de leurs pechez plus rude que celle de leurs chaînes. Ainſi, il ſe fait par ſes ſoins, en pluſieurs endroits, une double diſtribution & de la nourriture pour le corps, & du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Digitized by Google

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre, pour étendre le Roiaume de JESUS-CHRIST? Combien de fois, deplorant l'aveuglement de tant de Peuples qui vivent dans les tenebres, à l'ombre de la mort, s'écria-t'elle, dans la ferveur de son Oraison, *Seigneur que vôtre Nom soit sanctifié parmi ces Nations infidelles?* Combien de fois porta-t'elle son imagination & ses desirs au-delà de tant de mers, que la foiblesse ni la bienseance du sexe ne lui permettoient pas de passer? Combien de fois, jettant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens & des Sauvages, & croiant y voir une moisson jaunissante qui n'atendoit que la main des Ouvriers, pria-t'elle le Pere de famille d'y en envoier?

Elle n'epargne rien, pour preparer les voies à ces hommes Apostoliques, qui vont acquerir de nouveaux heritages à JESUS-CHRIST. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, & presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Evangile. Le ciel, la mer, les vents favorisent d'abord cette entreprise. Mais Dieu, dont les Jugemens sont

impenetrables, rompt le cours de cette heureuſe navigation : & les flots irritez font tout d'un coup échouër avec le Vaiſſeau, les eſperances qu'on avoit conceuës du ſalut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les ſentimens de nôtre Ducheſſe ! Elle oublia ſes interêts, & ne penſa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur, mais elle n'en fut pas abatuë. *Je reconnois, Seigneur*, diſoit-elle, *ce que vous avez dit dans vôtre Evangile, qu'aprés avoir travaillé ſelon nos forces, nous ſommes encore des ſerviteurs inutiles. Vous ſçavez mieux que nous en quoi conſiſte vôtre gloire toute la noſtre eſt d'être ſoûmis à vos volontez. C'étoit vôtre œuvre, vous l'accomplirez quand le tems & le moment que vous avez marquez pour cela ſeront arrivez. Nous avons eſſaié d'envoier par mer des Ouvriers à vôtre vigne ; vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres, & lors même que nous adorons la ſeverité de vos Jugemens, nous eſperons en vôtre miſericorde.*

En effet, elle eſpera, comme Abraham, contre toute eſperance, les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de ſa charité. Elle redoubla ſon zele ; & Dieu aprés avoir éprouvé ſa foi, re-

Digitized by Google

compensa sa soûmission par des succez qui surpasserent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces Eglises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumiere de la verité. Ici les premiers raions de la Foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, & forment des Catecumenes. Là coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du Baptême. Ici des ames tendres sont nourries de lait, jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignemens plus solides. Là se forme le courage d'un Martir par des épreuves réïterées de patience. En cét endroit on plante une Croix ; en l'autre on dresse un Autel. Il me semble que je vois des Prêtres, des Evêques, ou pour mieux dire, des Apôtres courir par tout selon les besoins ; & nôtre charitable Ducheſſe, de son Palais, comme du centre de la charité, envoier le secours & les rafraîchissemens necessaires pour entretenir, & pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la misericorde qu'elle fit aux autres, que les pauvres aprés sa mort l'ont reçûë dans les Tabernacles éternels, & qu'elle jouït de Dieu pour jamais ? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût

beſoin d'être purifiée : car, MESSIEURS, je ne viens pas ici juſtifier la creature devant ſon Createur; je trahirois l'humilité de l'une, j'offenſerois la verité de l'autre. Je ſçai que tout homme eſt pecheur; qu'il y a une meſure de juſtice, au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien mêmes tombent dans des infidelitez inévitables, & ne ſont parfaits qu'imparfaitement. S'il reſtoit, dis-je, encore quelque tâche, puiſſe-t-elle être expiée par le Sang de JESUS-CHRIST. Que ces nouveaux fidelles des Mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, preſentent au Souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites. Qu'ils lui adreſſent pour elle ces prieres qui ont encore toute leur ferveur, & que le tems & le relâchement n'ont pas encore refroidies. Qu'on loue ſa charité dans leurs aſſemblées. Que chaque Martir qui y verſe ſon ſang, en offre une portion pour elle; & qu'on celebre autant de fois le Saint Sacrifice, qu'on a bâti de Chapelles & dreſſé d'Autels à ſes dépens. Vous étes ſans doute perſuadez, MESSIEURS, du bon uſage qu'elle a fait de la grandeur & des richeſſes : que me reſte-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle

a usé de sa vie, pour arriver à une bienheureuse mort?

UN des plus importans & des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture, & vous sçavez, MESSIEURS, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller, parce que tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est verité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur derniere heure, & de regler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion, de ce qu'ils doivent quitter par necessité, & de pourvoir durant le peu de tems qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de nôtre Duchesse, & la porta à reconnoître son neant, à s'humilier dans la veuë de ses pechez, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à esperer en ses misericordes. Voilà la disposition generale de son cœur ; voilà la source feconde de tant d'œuvres de justice & de charité qu'elle a pratiquées ; en un mot, voilà des preparations à bien mourir.

Meum est consilium. *Prov.* 8.

Digitized by Google

Elle ſe retira de la Cour dés qu'elle eut la liberté d'en ſortir: ſa penitence ne fut ni tardive, ni forcée ; elle vint de la ferveur de la charité, & non pas de la foibleſſe de l'âge. Au milieu de ſes beaux jours, & loin du tombeau, elle commença le ſacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever; & mourut longuement à ſes paſſions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le Ciel, qu'aprés que le monde a ceſſé de vous regarder, & qui ne donnez au ſoin de vôtre ſalut que ces vieux jours, qui malgré vous, ne ſont plus propres à la vanité ! Femmes mondaines, qui dans une retraite de bienſeance, couvrant les reſtes de vos paſſions d'un voile de devotion exterieure, ne mettez entre vos pechez & vôtre mort, que l'intervale de quelques ſoûpirs arrachez par la crainte des jugemens prochains, & ne cherchez Dieu, que lors qu'il eſt prêt à vous donner le coup de la mort, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, tremblez devant lui, & priez-le qu'il renforce autant vôtre foi, & vôtre charité, que vous avez negligé vôtre penitence.

Cum occideret eos quærebant eũ. *Pſ.* 77.

Nous n'avons pas ces ſujets de crainte, MESSIEURS : je parle d'une ame penitente, qui a veu de loin le jour

du Seigneur, & qui s'y eſt preparée par la ſolitude & par la priere. Je vois ces Autels où fuma ſi ſouvent l'encens de ſes oraiſons, où furent conſacrées tant de dépoüilles qu'elle remporta ſur le monde, où ſe r'alluma ſa ferveur toutes les fois que le commerce du ſiecle l'avoit tant ſoit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce Chœur où elle a tant de fois chanté les Cantiques de Sion ; ces Oratoires où elle a pleuré ſes pechez, & paſſé tant de jours & de nuits dans la contemplation des choſes celeſtes ; ce Cloitre où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y ſont encore comme vivantes ; & pour recueillir tout enſemble, ce Monaſtere qu'elle le a ſoûtenu par ſes liberalitez, qu'elle a frequenté par ſes retraites, qu'elle a édifié par ſes exemples.

Epouſes de JESUS-CHRIST qui m'entendez, interrompez ici mon diſcours, ſi vous y découvrez des loüanges exceſſives, & laiſſez-vous emporter au zele de la verité. Vous connoiſſiez ſans doute le cœur de vôtre ſeconde Fondatrice, j'ai preſque dit de vôtre Sœur ; car elle fût pour vous l'un & l'autre, & la grace joignit en elle la grandeur d'une Ducheſſe, & l'humilité d'une Religieuſe. Vous connoiſſiez la pureté de ſes intentions, l'ardeur de ſon

zele, la grandeur de ſon courage, l'étenduë de ſa charité, & vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait, que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, MESSIEURS, qui pourroit dire avec quel dégoût elle poſſeda tous les biens que le monde eſtime; avec quelle ſoûmiſſion elle ploia ſa volonté, dés que celle de Dieu lui fut connuë; avec quelle fidelité elle ménagea les occaſions de travailler à ſon ſalut & à celui des autres; avec quelle conſtance elle ſupporta les pertes, les afflictions & les diſgraces, compagnes inſeparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernieres paroles, pourquoi perdrois-je ici l'occaſion de vous montrer le neant des grandeurs humaines?

Conſiderez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur & à la conduite des affaires, quelque ſage & quelque abſolu qu'il puiſſe être. Que d'agitations! Que de traverſes! Ceux qui l'admirent, voudroient être en ſa place, ceux qui le craignent, voudroient l'en tirer. Ses vertus ſont des envieux; ſes bienfaits mêmes ſont des ingrats. Si l'on ne peut ruiner ſon pouvoir, on attaque au moins ſa reputation. Ceux qu'il punit, ſe plaignent

qu'il les perſecute : ceux qui ne ſont que malheureux, croyent être opprimez. On leur impute les mauvais ſuccez, & de tous les malheurs publics on cherche à leur faire des crimes particuliers. De-là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conſpirations & les cabales. Ainſi Dieu tempere les proſperitez des hommes puiſſans, par des peines preſque inévitables, & les abandonne aux traits envenimez de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition & à l'orgueil.

Leurs amis & leurs proches ſe trouvent envelopez dans les mêmes peines ; & ce fut en ces rencontres que nôtre Femme forte ſe ſervit de tout ſon courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui étoit facile de ſe vanger. Elle laſſa l'injuſtice par ſa patience. Elle ſoûtint avec humilité & avec douceur les plus rudes tribulations de la vie ; & toûjours égale, toûjours magnanime, elle entretint la paix dans ſon cœur avec ceux qui lui déclarerent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appelloit ; & ce bon uſage des biens & des maux qui la détachoit inſenſiblement de la vie, la conduiſoit au repos d'une heureuſe mort.

Digitized by Google

D'une heureuſe mort ! Me voici donc au triſte endroit de ce diſcours, qui va renouveller vôtre douleur. Quoi donc, tant de treſors n'étoient renfermez que dans un vaſe d'argile; & tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'eſt plus ! Oüy, MESSIEURS, mais ne laiſſons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enleve; & recueillons les reſtes precieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante, que lors que Dieu voulut qu'elle finit. Telle eſt l'heureuſe condition des Juſtes. Ils ſentent aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur & de force. L'ame ſe reſſerre en elle-même, & croit voir à chaque moment les portes de l'Eternité s'entr'ouvrir pour elle. Les nuages que forment les paſſions ſe diſſipent, & les voiles qui couvrent la verité, ſe levent inſenſiblement. Les deſirs s'enflâment, à meſure qu'ils avancent vers la joüiſſance du ſouverain bien, & la charité ſe conſomme par ces derniers mouvemens de la Grace qui va ſe perdre dans les abîmes de la Gloire.

Ce furent là, MESSIEURS, les diſpoſitions interieures de cette Femme heroïque, ou plûtôt ce furent les derniers efforts que la Grace de JESUS-CHRIST fit en elle. Dieu, qui diſpenſe

Digitized by Google

les biens & les maux ſelon les forces, ou les foibleſſes des hommes, éprouva par de longues infirmitez ſa reſignation & ſa patience ; mais quelque peſante que fût ſa croix, elle la porta, & n'en fut pas accablée. On la vit ſouffrir ; mais on ne l'ouit pas ſe plaindre. Elle fit des vœux pour ſon ſalut, & n'en fit point pour ſa ſanté. Prête à vivre pour achever ſa penitence, prête à mourir pour conſumer ſon ſacrifice, ſoûpirant aprés le repos de la patrie; ſupportant patiemment les peines de ſon exil ; entre la douleur & la joie, entre la poſſeſſion & l'eſperance, ſe reſervant toute entiere à ſon Createur, elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, & ne ſouhaita que ce que Dieu voudroit faire d'Elle.

Mais lors qu'elle ſentit la mort dans ſon ſein, quelle fut ſa ferveur & ſon zele ? Autant de mots, autant de ſentimens de pieté ! Autant de ſoûpirs, autant de tranſports de penitence ! Elle ſe jette aux pieds de ſon juge, & s'accuſe comme coupable ; elle ſe proſterne devant ſon Sauveur, & lui demande grace. Vous le ſçavez, fidelles témoins de ſes derniers ſentimens. Ce fut alors que les images de toutes ſes actions paſſées revinrent dans ſon eſprit, pour y être examinées dans l'amertume de ſon

cœur, ſelon les regles les plus ſeveres de la verité & de la juſtice. Ce fut alors qu'elle épancha ſon ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant ſon redoutable Tribunal. Ce fut alors que dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reſte de force qui la ſoûtenoit, pour tourner ſur JESUS-CHRIST crucifié, ces yeux qu'elle avoit déja fermez pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foy, de la plus ferme eſperance, de la plus ardente charité, de la plus humble penitence, entre des paroles touchantes & un ſilence éternel, elle remit ſon ame entre les mains de celui qui l'avoit creée. Moment fatal pour tant de pauvres, dont elle étoit la mere & le protectrice ! Moment heureux pour elle, qui entroit en poſſeſſion de l'Eternité ! Moment triſte, mais utile pour nous, ſi nous apprenons à vivre & à mourir comme elle !

Helas, nous vivons ſans reflexion ! A nous voir pouſſer nos deſirs ſi loin, & faire ces longs projets de fortune que nous faiſons, qui ne diroit que nous croions être immortels ! Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui compoſe la durée de nôtre vie, s'écoule inſenſiblement. Chaque

inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous eſt marqué ; le charme ſe rompt, & tout ce qui nous enchante, s'évanouït avec nous. La verité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de nôtre vie qui les termine ; mais l'amour propre nous fait voir cette vie ſans bornes, de peur d'en donner aux choſes que nous aimons. Ainſi nôtre imagination & nôtre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, & nous avons toûjours des eſperances pour pluſieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte ; penſons que la figure de ce monde paſſe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un ſi bon uſage. Imitons ſeulement ſes exemples, afin que nous puiſſions comme elle, vivre & mourir en JESUS-CHRIST, qui vit & regne au ſiecle des ſiecles.

Digitized by Google

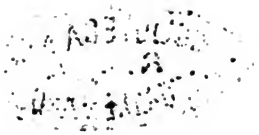
ORAISON FUNEBRE
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

Digitized by Google



Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE MONSIEUR DE TURENNE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Par Monſieur l'Abé Flechier, de l'Academie Françoiſe, prononcée à Paris dans l'Egliſe S. Euſtache le 10. *Janvier* 1676.

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël? 1. *Mach. c.* 6.

Tout le peuple le pleura amerement, & aprés avoir pleuré durant pluſieurs jours, ils s'écrierent: Comment eſt mort cét homme puiſſant, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël?

JE ne puis, MESSIEURS, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous en-

tretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs, dont l'Ecriture ſainte ſe ſert pour loüer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cét homme qui portoit la gloire de ſa Nation juſqu'aux extremitez de la terre; qui couvroit ſon Camp du bouclier, & forçoit celui des Ennemis avec l'épée; qui donnoit à des Rois liguez contre luy, des déplaiſirs mortels, & réjoüiſſoit Jacob par ſes vertus & par ſes exploits, dont la memoire doit être éternelle.

Cét homme, qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Eſaü, qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, aprés avoir brûlé ſur leurs propres Autels les Dieux des Nations étrangeres; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Iſraël, comme un mur d'airain, où ſe briſerent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, & qui aprés avoir défait de nombreuſes armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Generaux des Rois de Sirie, venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraëlites, reparer avec ſes mains triomphantes les ruïnes du Santuaire, & ne vouloit autre recompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa Patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie.

Ce

Ce vaillant homme pouſſant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduis à une fuite honteuſe, reçût le coup mortel, & demeura comme enſeveli dans ſon triomphe. Au premier bruit de ce funeſte accident, toutes les villes de Judée furent émuës ; des ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps ſaiſis, muets, & immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne ſilence, d'une voix entrecoupée de ſanglots, que formoient dans leurs cœurs la triſteſſe, la pieté, & la crainte, ils s'écrierent : *Comment eſt mort cét homme puiſſant ; qui ſauvoit le Peuple d'Iſraël ?* A ces cris Jeruſalem redoubla ſes pleurs ; les voûtes du Temple s'ébranlerent ; le Jourdain ſe troubla, & tous ſes rivages retentirent du ſon de ces lugubres paroles : *Comment eſt mort cét homme puiſſant, qui ſauvoit le Peuple d'Iſraël ?*

Chrêtiens, qu'une triſte ceremonie aſſemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en vôtre memoire ce que vous avez veu, ce que vous avez ſenti il y a cinq mois ? ne vous reconnoiſſez-vous pas dans l'affliction que j'ay décrite ? & ne mettez-vous pas dans vôtre eſ-

prit, à la place du Heros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu, & le malheur de l'un & de l'autre ſont ſemblables ; & il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de luy. O ſi l'Eſprit divin, Eſprit de force & de verité avoit enrichi mon diſcours de ces images vives & naturelles, qui repreſentent la vertu, & qui la perſuadent tout enſemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos eſprits, & quelle impreſſion feroit ſur vos cœurs le recit de tant d'actions édifiantes & glorieuſes ?

Quelle matiere fut jamais plus diſpoſée à recevoir tous les ornemens d'une grave & ſolide éloquence que la vie & la mort de tres-puiſſant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal General des Camps & Armées du Roi, & Colonel General de la Cavalerie Legere ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'Armées, ſieges de Places, priſes de Villes, paſſages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnez, combats ſoûtenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, diſſipez par l'adreſſe, laſſez & conſumez par une ſage & noble patience ? Où peut-

on trouver tant & de ſi puiſſans exemples, que dans les actions d'un Homme ſage, modeſte, liberal, deſintereſſé, devoüé au ſervice du Prince & de la Patrie ; grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſperité par ſa modeſtie, dans les difficultez par ſa prudence, dans les perils par ſa valeur, dans la Religion par ſa pieté ?

Quel ſujet peut inſpirer des ſentimens plus juſtes, & plus touchans, qu'une mort ſoudaine & ſurprenante, qui a ſuſpendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces eſperances de la paix ? Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & l'eſprit de la charité chrêtienne m'interdit de faire aucun ſouhait pour vôtre mort. Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la juſtice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refuſée, & dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureuſement allumée ! A Dieu ne plaiſe, que je porte mes ſouhaits plus loin ! les jugemens de Dieu ſont impénetrables. Mais vous vivez, & je plains en cette chaire un ſage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu ſembloit meriter une vie plus longue & plus étenduë.

Retenons nos plaintes, MESSIEURS, il eſt tems de commencer ſon éloge, & de vous faire voir comment cét Homme puiſſant triomphe des ennemis de l'Eſtat par ſa valeur, des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe, des erreurs & des vanitez du ſiecle par ſa pieté. Si j'interromps cet ordre de mon diſcours, pardonnez un peu de confuſion dans un ſujet qui nous a cauſé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le General d'Armée, le Sage, & le Chrêtien. Je louëray tantôt les victoires, & tantôt les vertus qui les ont obtenuës. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des Armées, j'invoquerai le Dieu de la Paix, je benirai le Dieu des Miſericordes, & j'attirerai par tout vôtre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la verité, & par la grandeur des vertus dont je ſuis engagé de vous parler.

N'attendez pas, MESSIEURS, que je ſuive la coûtume des Orateurs, & que je loüe M. DE TURENNE comme on louë les hommes ordinaires. Si ſa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois ſur la grandeur & la nobleſſe de ſa Maiſon : & ſi ſon portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux

Digitized by Google

de ſes Anceſtres. Mais la gloire de ſes actions efface celle de ſa naiſſance : & la moindre loüange qu'on peut lui donner, c'eſt d'être ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé ſon Sang à celui des Rois & des Empereurs, qui a donné des Maitres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre : quelque glorieuſe que fût la ſource dont il ſortoit, l'Hereſie des derniers tems l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau Sang des principes d'erreur & de menſonge, & parmi ſes exemples domeſtiques il trouvoit celui d'ignorer & de combatre la verité. Ne faſons donc pas la matiere de ſon éloge, de ce qui fut pour lui un ſujet de penitence; & voions les voies d'honneur & de gloire que la Providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que ſa Miſericorde le retirât des voies de la perdition & de l'égarement de ſes Peres.

Avant ſa quatorziéme année il commença de porter les armes. Des ſieges & des combats ſervirent d'exercice à ſon enfance, & ſes premiers divertiſſemens furent des victoires. Sous la diſcipline du Prince d'Orange ſon Oncle

maternel, il apprit l'art de la Guerre en qualité de ſimple ſoldat ; & ni l'orgueil, ni la pareſſe ne l'éloignerent d'aucun des emplois, où la peine & l'obeïſſance ſont attachées. On le vit en ce dernier rang de la Milice, ne refuſer aucune fatigue, & ne craindre aucun peril ; faire par honneur ce que les autres faiſoient par neceſſité, & ne ſe diſtinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ſes devoirs.

Ainſi commençoit une vie, dont les ſuites devoient être ſi glorieuſes, ſemblables à ces fleuves qui s'étendent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & qui portent enfin par tout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems il a vêcu pour la gloire & pour le ſalut de l'Etat. Il a rendu tous les ſervices qu'on peut attendre d'un eſprit ferme & agiſſant, quand il ſe trouve dans un corps robuſte & bien conſtitué. Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé, toute
Pſ. 72. la vigueur de la jeuneſſe. Ses jours ont été pleins, ſelon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ſes jeunes années dans la molleſſe & la volupté, il n'a pas été contraint de paſſer les

derniers dans l'oiſiveté & dans la foibleſſe.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur, & quel endroit de nos frontieres n'a pas ſervi de Theatre à ſa gloire ? Il paſſe les Alpes ; & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, & de la Route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccez qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſe des Alpes aux Pirenées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-de-là du Rhin le débris d'une armée défaite, il prend des Villes, & contribuë au gain des Batailles. Il s'eleve ainſi par degrez, & par ſon ſeul merite, au ſupréme commandement ; & fait voir dans tout le cours de ſa vie, ce que peut pour la défenſe d'un Roiaume, un General d'Armée, qui s'eſt rendu digne de commander en obeïſſant, & qui a joint à la valeur & au genie, l'application & l'experience.

Perpignan & Colioures.

Treves, Aſchaffembourg, &c.

Le Combat de Fribourg, la Bataille de Norlingue.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étenduë.

Soit qu'il fallût preparer les affaires, ou les décider ; chercher la Victoire avec ardeur ; ou l'attendre avec patience ; ſoit qu'il fallût prévenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des Alliez par la prudence ; ſoit qu'il fallût ſe moderer dans les proſperitez, ou ſe ſoutenir dans les malheurs de la guerre, ſon ame fut toûjours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité, & preſque auſſi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes batues à Mariandal, que lors qu'il batoit lui-même les Imperiaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes, il forçoit toute l'Allemagne à demander la Paix à la France.

La Paix de Munſter.

On eût dit qu'un heureux Traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorſque Dieu, dont les jugemens, ſelon le Prophete, ſont des abîmes, voulut affliger, & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déreglemens que cauſent dans un Etat les diſſenſions civiles & domeſtiques. Souvenez-vous MESSIEURS, de ce tems de deſordre & de trouble, où l'eſprit tenebreux de diſ-

Pſ. 35.

corde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'intereſt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe ; où les Aſtres les plus brillans ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fidelles ſujets ſe virent entraînez, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces Pilotes, qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en plaine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu, telle eſt l'infirmité naturelle des hommes. Mais le Sage revient aiſément à ſoi ; & il y a dans la Politique comme dans la Religion, une eſpece de penitence plus glorieuſe que l'innocence même, & qui repare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, MESSIEURS ? Vôtre eſprit vous repreſente déja ſans doute M. DE TURENNE à la tête des Armées du Roi. Vous le voiez combattre, & diſſiper la rebellion, ramener ceux que le menſonge avoit ſeduits, raſſeurer ceux que la crainte avoit ébranlez, & crier, comme un autre Moïſe, à toutes les portes d'Iſraël : *Que ceux qui ſont au Seigneur, ſe joignent à moi.* Quelles furent alors Exod. 32.

ſa fermeté & ſa ſageſſe ? Tantôt ſur les rives de Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de Domeſtiques, il court à la défenſe d'un Pont, & tient ferme contre une Armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe, ſoit la ſeule preſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du Ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna, par ſa reſolution, ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe temerité, l'Etat penchant vers ſa ruine. Tantôt ſe ſervant de tous les avantages du tems & des lieux, il arrête, avec peu de troupes, une armée qui venoit de vaincre, & merite les loüanges même d'un Ennemi, qui dans les ſiecles Idolâtres, auroit paſſé pour le Dieu des Batailles. Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige, par un Traité, un Prince étranger, dont il avoit penetré les plus ſecrettes intentions, de ſortir de France, & d'abandonner les eſperances qu'il avoit conceuës de profiter de nos deſordres.

Le Pont de Gergeau.

A Bleneau.

à Villeneuve S. George.

Je pourrois ajoûter ici des Places priſes, des Combats gagnez ſur les rebelles. Mais dérobons quelque choſe à la gloire de nôtre Heros, plûtôt que de voir plus long-tems l'image funeſte de nos miſeres paſſées. Parlons d'autres ex-

Digitized by Google

ploits, qui aient été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même, & dont nos ennemis n'aient pas eu ſujet de ſe réjoüir.

Je me contente de vous dire qu'il appaiſa, par ſa conduite, l'orage dont le Roiaume étoit agité. Si la licence fut réprimée; ſi les haines publiques & particulieres furent aſſoupies; ſi les loix reprirent leur ancienne vigueur, ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, ſi les membres furent heureuſement réünis avec leur chef: c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire, quand il veut, des treſors de ſa Providence, ces grandes ames, qu'il a choiſies comme des inſtrumens viſibles de ſa puiſſance, pour faire naître du ſein des tempêtes, le calme & la tranquillité publique, pour relever les Etats de leurs ruines, & reconcilier, quand ſa juſtice eſt ſatisfaite, les Peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agiſſoit qu'avec peine dans les malheurs de ſa Patrie, ſembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler ſa valeur. N'entendez pas par ce mot, MESSIEURS, une hardieſſe vaine, indiſcrette, emportée, qui cherche le danger par le danger même; qui s'expoſe

ſans fruit, & qui n'a pour but que la reputation, & les vains applaudiſſemens des hommes. Je parle d'une hardieſſe ſage & reglée, qui s'anime à la veuë des ennemis ; qui dans le peril même pourvoit à tout, & prend tous ſes avantages : mais qui ſe meſure avec ſes forces, qui entreprend les choſes difficiles, & ne tente pas les impoſſibles, qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu : capable enfin de tout oſer, quand le conſeil eſt inutile, & prêt à mourir dans la victoire, ou à ſurvivre à ſon malheur, en accompliſſant ſes devoirs.

J'avouë, MESSIEURS, que je ſuccombe ici ſous le poids de mon ſujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embaraſſe ; je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en obmettre aucune. Que n'ay-je le ſecret de graver dans vos eſprits un plan inviſible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne ! Je marquerois, ſans confuſion, dans vos penſées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abregé, ſelon les lieux, ici il forçoit des retranchemens, & ſecouroit une Place aſſiegée. Là il ſurprenoit les Ennemis, ou les batoit en plaine campagne. Ces Villes où vous voiez les Lis arborez, ont été, ou défenduës par ſa vigilance,

Le ſecours d'Arras, Condé, Landrecies,

ou conquiſes par ſa fermeté & par ſon courage. Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'eſt le poſte où il raſſeuroit ſes troupes effraiées aprés une honorable retraite. Ici il ſortoit de ſes lignes pour combattre, & d'un ſeul coup prenoit une Ville, & gagnoit une Bataille. Là diſtribuant ce qui lui reſtoit de ſon propre argent, il achevoit un ſiege, & il alloit en faire lever un au même-tems.

Ipre, Oudenard, &c. Retraite de Valenciennes. Bataille des Dunes & priſe de Dunkerque. S. Venant pris, Arſ dres ſecouru. Paix des pirenées.

Je recueillerois enſuite tant de ſuccez, & vous ferois ſouvenir de ces mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoüa qu'il avoit paſſées, & de cette Paix recherchée par des Traitez & des Alliances, ſans laquelle, Flandre theatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcenes tragiques, triſte & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'Armées qui te devorent, tu aurois accrû le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires.

Je pourrois, MESSIEURS, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que ſur le bords de l'Eſcaut & de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnez, des rivieres, & des défilez paſſez à la veuë des ennemis, des plaines teintes de

A Enzein, Seinzein, Mulhauſen, &c.

Digitized by Google

leur ſang, des montagnes preſque inacceſſibles traversées pour les aller repouſſer loin de nos frontieres. Mais l'éloquence de la chaire n'eſt pas propre au recit des combats & des batailles, la langue d'un Prêtre deſtinée à loüer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être emploïée à parler d'un Art qui tend à leur deſtruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces Autels où l'on n'offre plus le ſang des taureaux en ſacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miſericorde & de paix une victime non-ſanglante.

Joël. Quoy donc! n'y a-t-il point de valeur & de generoſité Chrêtienne? L'Ecriture qui commande de ſanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la pieté n'eſt pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profeſſion, que la Religion ne condamne pas, quand on en ſçait moderer la violence? Non MESSIEURS, je ſçai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées preſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes; que le droit des armes eſt neceſſaire pour la

Epiſt. ad Rom. c. 1.

Digitized by Google

conſervation de la Societé, & que les guerres ſont permiſes, pour aſſeurer la Paix, pour proteger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe deborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſçay auſſi que la moderation & la charité doivent regler les guerres parmi les Chrêtiens ; que les Capitaines qui les conduiſent ſont les Miniſtres de la Providence de Dieu qui eſt toûjours ſage, & de la puiſſance des Rois qui ne doit jamais être injuſte ; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer interieurement le Createur, lors qu'ils ſe trouvent dans la triſte neceſſité de détruire ſes creatures.

C'eſt ici que j'atteſte la foi publique, MESSIEURS, & que parlant de la douceur & de la moderation de M. DE TURENNE, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont ſuivi dans les Armées. S'eſt-il fait un plaiſir de ſe ſervir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux-mêmes qu'on regarde & qu'on traite comme ennemis ; Où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colere, ou de ſes vangeances particulieres ? Laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre

des miſerables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il expoſée pour ſon interêt, ou pour ſa propre reputation? Quel ſoldat n'a-t-til pas menagé comme un ſujet du Prince & une portion de la republique? Quelle goutte de ſang a-t-il répanduë qui n'ait ſervi à la cauſe commune?

On l'a vû dans la fameuſe Bataille des Dunes arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une ferocité naturelle acharnoit ſur les vaincus. On l'a vû gemir de ces maux neceſſaires que la guerre traîne aprés ſoy, que le tems force de diſſimuler, de ſouffrir, & de faire. Il ſçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus ſacré que celui que la fortune & l'orgueil impoſent aux foibles & aux malheureux, & que ceux qui vivét ſous la loi de JESUS-CHRIST, doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachetées par ſa mort.

Il cherchoit à ſoûmettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & reduire au droit & à la juſtice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'étoit fait une eſpece de morale militaire qui lui étoit propre.

Digitized by Google

Il n'avoit pour toute paſſion, que l'affection pour la gloire du Roy, le deſir de la paix, & le zele du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injuſtice, & l'uſurpation. Il s'étoit accoûtumé à combatre ſans colere, à vaincre ſans ambition, & à triompher ſans vanité, & à ne ſuivre pour regle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe. C'eſt ce que je dois vous montrer en cette ſeconde partie.

La valeur n'eſt qu'une force aveugle & impetueuſe, qui ſe trouble & ſe precipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite, par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme en ſoi l'homme de bien, & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un camp, celui qui ne ſçait regler ni ſon eſprit, ni ſa conduite? Et comment ſçaura calmer, ou émouvoir, ſelon ſes deſſeins, dans une armée tant de paſſions differentes, celui qui ne ſera pas maître des ſiennes? Auſſi l'eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre, & que celui qui eſt patient & moderé eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des

Sap. c. 6
Eccl. c. 9.
Prov. c. 16.

Villes & qui gagne des Batailles.

Icy vous formez ſans doute, MESSIEURS, dans vôtre eſprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner en parlant de M. de TURENNE, je reconnois que je ne puis vous élever au deſſus de vous-mêmes ; & le ſeul avantage que j'ay c'eſt que je ne diray rien que vous ne croïez, & que ſans être flatteur, je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoiant, qui conduiſiſt une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de precautions & plus de reſſources, qui fût plus agiſſant & plus retenu, qui diſpoſât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſsât meurir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſque infaillibles ; & penetrant non ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le tems d'attaquer, & le tems de défendre. Il ne haſardoit jamais rien que lors qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit ceder, il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre. Telle enfin étoit ſon habileté, que lors qu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa

prudence ; & lors qu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, MESSIEURS, du commencement, & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'huy toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On souleve les Etrangers, on intimide les Amis, on encourage les Vaincus, on arme les Envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieusement inspirées, les interests sont confondus, la foy violée, & les Traitez mépriſez. Il falloit, je l'avouë, pour resister à tant d'Armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, & des Capitaines aussi experimentez que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaste Corps, composé de tant de Peuples & de Nations differentes, deployer tous ses étandarts, & marcher vers nos frontieres, pour nous accabler par la force, aprés nous avoir effrayez par la multitude.

Il falloit oppoſer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & asseuré, d'une capacité étenduë, d'une experience consommée, qui soûtint la reputation, & qui ménageât les for-

ces du Royaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de neceſſaire,& ne fit rien de ſuperflu ; qui ſçût, ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages,ou ſe relever de ſes pertes;qui fût tantôt le bouclier, & tantôt l'épée de ſon Païs ; capable d'executer les ordres qu'il auroit reçûs, & de prendre conſeil de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, MESSIEURS;vous ſçavez le détail de ce qu'il fit ſans que je le die. Avec des troupes conſiderables ſeulement par leur courage,& par la confiance qu'elles avoient en leur General, il arrête, & conſume deux grandes armées,& force à cõclure la paix,par des traitez ceux qui croyoiẽt venir terminer la guerre par nôtre entiere & prompte défaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſez,& rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait,ou les diſſipe par des combats réïterez. Tantôt il les repouſſe au-delà de leurs rivieres, & les arrête toûjours,par des coups hardis,quand il faut rétablir la reputation;par la moderation,quand il ne faut que la conſerver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous étes encore dans l'enceinte de nôtre Empire. Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le deſir &

dans la penſée, vous avez encore recueilli vos moiſſons. Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient deſſein de démolir; & vous n'avez tremblé que ſous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos ſoldats, & qui ne ſongeoit pas à la ſageſſe de leur Capitaine.

Cette ſageſſe étoit la ſource de tant de proſperitez éclatantes. Elle entretenoit cette union des ſoldats avec leur Chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un eſprit de force, de courage & de confiance, qui leur faiſoit tout ſouffrir, & tout entreprendre dans l'execution de ſes deſſeins: elle rendoit enfin des hommes groſſiers, capables de gloire. Car, MESSIEURS, qu'eſt-ce qu'une Armée? c'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions differentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défenſe de la Patrie; c'eſt une troupe d'hommes armez, qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef, dont ils ne ſçavent pas les intentions; c'eſt une multitude d'ames pour la plûpart viles, & mercenaires, qui ſans ſonger à leur propre reputation, travaillent à celles des Rois & des Conquerans; c'eſt un aſſemblage confus de libertins, qu'il

faut aſſujettir à l'obeïſſance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de temeraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoûtumer à la conſtance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, & réünir au ſeul intereſt public tant de vuës & de volontez differentes? Comment ſe faire craindre, ſans ſe mettre en danger d'être haï, & bien ſouvent abandonné? Comment ſe faire aimer, ſans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la diſcipline neceſſaire?

Qui trouvera jamais mieux tous ces juſtes temperamens, que ce Prince que nous pleurons? Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſuplices; & ſe fit rendre par ſa moderation, une obeïſſance aiſée, & volontaire. Il parle, chacun écoute ſes oracles: il commande, chacun avec joïe ſuit ſes ordres; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confederez avec ſa ſeule maiſon, comme un autre Abraham; que ceux qui le ſuivent, ſont ſes ſoldats, & ſes domeſtiques; qu'il eſt General, & Pere de famille tout enſemble. Auſſi rien ne peut ſoûtenir leurs efforts; ils ne trouvent point

Digitized by Google

d'obſtacle, qu'ils ne ſurmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de peril qui les épouvante ; point de travail qui les rebute ; point d'entrepriſe qui les étonne ; point de conquéte qui leur paroiſſe difficile. Que pouvoient-ils refuſer à un capitaine qui renonçoit à ſes commoditez, pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le ſien propre ; qui ſoulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit ſon ſang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle inviſible chaîne entraînoit-il ainſi les volontez ? par cette bonté, avec laquelle il encourageoit les uns, il excuſoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de reparer leurs fautes ; par ce deſintereſſement qui le portoit à preferer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette juſtice, qui dans la diſtribution des emplois, ne lui permettoit pas de ſuivre ſon inclination au prejudice du merite ; par cette nobleſſe de cœur & de ſentimens, qui l'élevoit au deſſus de ſa propre grandeur ; & par tant d'autres qualitez qui luy attiroient l'eſtime & le reſpect de tout le

monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonſtances de ſes actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite ſi reguliere & ſi uniforme ; un merite ſi éclatant, & ſi exempt de faſte & d'oſtentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture univerſelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ſes devoirs, & à les reduire tous à leurs fins juſtes & naturelles ; & une heureuſe habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la juſtice, qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de penétrer juſqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit reſervé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens, & toutes les inclinations interieures.

Mr l'Evêque de Tulle.

Pour recompenſer tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roy, qui crût ignorer quelque choſe, & qui fût capable de l'avoüer. Loin d'ici ces flateuſes maximes, que les Rois naiſſent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilegiées ſortent des mains de Dieu, qui les crée, toutes ſages & intelligentes, qu'il n'y a point pour eux d'eſſai, ni d'apren

d'apprentiſſage ; qu'ils ſont vertueux ſans travail, & prudens ſans experience. Nous vivons ſous un Prince, qui, tout grand & tout éclairé qu'il eſt, a bien voulu s'inſtruire pour condamner; qui dans la route de la gloire, a ſceu choiſir un guide fidelle, & qui a cru qu'il étoit de ſa ſageſſe de ſe ſervir de celle d'autrui. Quel honneur pour un ſujet d'accompagner ſon Roi, de lui ſervir de conſeil,& ſi je l'oſe dire, d'exemple dans une importante Conquéte ! Honneur d'autant plus grand que la faveur n'y pût avoir part ; qu'il ne fut fondé que ſur un merite univerſellement connu ; & qu'il fut ſuivi de la priſe des Villes les plus conſiderables de la Flandre.

Charleroy, Douay, Tournay, Ath, l'Iſle, &c.

Aprés cette glorieuſe marque d'eſtime & de confiance, quels projets d'établiſſement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amaſſé de biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu cherement tant de travaux & de ſervices ! Mais cét homme ſage & deſintereſſé, content des témoignages de ſa conſcience, & riche de ſa moderation, trouve dans le plaiſir qu'il a de bien faire, la recompenſe d'avoir bien fait. Quoy qu'il puiſſe tout obtenir, il ne demande, & ne pretend rien ; il ne deſire,

à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richeſſes ; & quelques offres qu'on lui faſſe, il n'étend ſes deſirs qu'à proportion de ſes beſoins, & ſe reſſerre dans les bornes étroites du ſeul neceſſaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher : Ce fut de meriter l'eſtime & la bienveillance de ſon Maître. Cette ambition fut ſatisfaite, & nôtre ſiecle a veu un ſujet aimer ſon Roi pour ſes grandes qualitez, non pour ſa dignité, ni pour ſa fortune ; & un Roi aimer ſon ſujet, plus pour le merite qu'il connoiſſoit en lui, que pour les ſervices qu'il en recevoit.

Prov. c. 30.

Cét honneur, MESSIEURS, ne diminuera point ſa modeſtie. A ce mot, je ne ſçay quel remors m'arrête. Je crains de publier ici des loüanges qu'il a ſi ſouvent rejettées, & d'offenſer aprés ſa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant ſa vie. Mais accompliſſons la juſtice, & loüons-le ſans crainte, en un tems où nous ne pouvons être ſuſpects de flaterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes ? qui les dit avec plus de retenuë ? Remportoit-il quelque avantage ; à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fut habile, mais l'ennemi

s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu ſi celebre, on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuſes Campagnes qui rendront ſon nom immortel, il fuyoit les acclamations populaires, il rougiſſoit de ſes Victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roy, parce qu'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les loüanges dont ſa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſocieté peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'exerçoit ſans bruit aux vertus civiles: ſincere dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidele dans ſes amitiez, exact dans ſes devoirs, reglé dans ſes deſirs, grand même dans les moindres choſes. Il ſe cache, mais ſa reputation le découvre, il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon

eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte, en le voiant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent ; tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité ; & moins il eſt ſuperbe plus il devient venerable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelque envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes: la gloire la plus pure, & la mieux acquiſe les bleſſe; tout ce qui s'éleve au deſſus d'eux, leur devient odieux & inſuportable, & la fortune la plus aprouvée, & la plus modeſte n'a pû ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqué ; & c'eſt le privilege de M. DE TURENNE d'avoir pû la vaincre. L'envie fut étoufée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpetuels d'honneur & de gloire : le merite l'avoit fait naître, le merite la fit mourir. Ceux qui luy étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit neceſſaire à l'Etat : ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élevation, ſe crûrent enfin obligez d'y conſentir ; & n'oſant s'affli-

ger de la prosperité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la miserable consolation de se réjouïr de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualitez heroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa Grace, & si celui, dont sa Providence s'étoit si noblement servie, eût été l'objet éternel de sa justice ? Dieu lui pouvoit dissiper ses tenebres, & il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses veritez.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se raportoit toute sa veritable gloire. Il entrevit des pieges & des precipices que sa prevention lui avoit jusqu'alors entierement cachez. Il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains raïons de Grace & de Lumiere lui firent apercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le Livre de vie; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame, qu'il n'y avoit qu'une Foy, & un JESUS-CHRIST, & une

Verité ſimple & indiviſible, qui ne ſe montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble, & une volonté deſintereſſée. Il n'étoit pas encore éclairé, mais il commençoit d'être docile. Combien de fois conſulta-t-il des amis ſçavans & fidelles ? Combien de fois ſoûpirant aprés ces lumieres vives & efficaces qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain, dit-il à JESUS-CHRIST, comme cét Aveugle de l'Evangile: *Seigneur faites que je voye ?* Combien de fois eſſaia-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la verité ? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que JESUS-CHRIST a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joie les eaux d'une doctrine ſalutaire ?

Marc. c. 10.

Habitudes, pretextes, engagemens, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël ; vaines & ſpecieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ces liens; & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la region des tenebres, au Royaume de ſon Fils bien-aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choſes ſe preſente à moy. Je

Digitized by Google

voy de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle desormais d'une sagesse que la veritable pieté accompagne, & d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc vôtre attention en cette derniere partie de mon discours, & suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions & à mes paroles.

Si M. DE TURENNE n'avoit sceu que combattre & vaincre; s'il ne s'étoit élevé au dessus des vertus humaines; si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foy & de charité : je le mettrois au rang des Scipions, & des Fabius; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité; & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme prophane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur je loüerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à JESUS-CHRIST, je parle d'un Chrêtien éclairé des lumieres de la Foy, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincere pieté, tout ce qui peut

flater l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainſi les loüanges que je luy donne, retournent à Dieu qui en eſt la ſource; & comme c'eſt la verité qui l'a ſantifié, c'eſt auſſi la verité qui le loüe.

Que ſa converſion fut entiere, MESSIEURS : & qu'il fut different de ceux, qui ſortant de l'hereſie par des veuës intereſſées, changent de ſentimens ſans changer de mœurs; n'entrent dans le ſein de l'Egliſe, que pour la bleſſer de plus prés par une vie ſcandaleuſe; & ne ceſſent d'être énemis déclarez, qu'en devenant enfans rebelles ! Quoy que ſon cœur ſe fût ſauvé des déreglemens que cauſent d'ordinaire les paſſions, il prit encore plus de ſoin de le regler. Il crût que l'innocence de ſa vie devoit répondre à la pureté de ſa creance. Il connut la verité, il l'aima, il la ſuivit. Avec quel humble reſpect aſſiſtoit-il aux ſacrez Myſteres ! avec quelle docilité écoutoit-il les inſtructions ſalutaires des Predicateurs Evangeliques ! avec quelle ſoûmiſſion adoroit-il les œuvres de Dieu que l'eſprit humain ne peut comprendre ! Vray adorateur en eſprit & en verité; cherchant le Seigneur, ſelon le conſeil du Sage, dans la ſimplicité du cœur; ennemi irreconciliable de l'impieté; éloigné de toute

ſuperſtition, & incapable d'hypocriſie.

A peine a-t-il embraſſé la ſaine doctrine, qu'il en devient le défenſeur : auſſi-tôt qu'il eſt revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de tenebres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il eſt ſorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laiſſez. On diroit qu'il eſt chargé de ramener dans le ſein de l'Egliſe tous ceux que le ſchiſme en a ſeparez ; il les invite par ſes conſeils, il les attire par ſes bien-faits, il les preſſe par ſes raiſons, il les convainc par ſes experiences ; il leur fait voir les écueils, où la raiſon humaine fait tant de naufrages ; & leur montre derriere lui, ſelon les termes de ſaint Auguſtin, le pont de la miſericorde de Dieu, par où il vient de paſſer lui-même. Tantôt il allume le zele des Docteurs, & les exhorte d'oppoſer au faſte du menſonge, la force de la verité. Tantôt il leur découvre ces voyes douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur, pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds neceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre JESUS-CHRIST qui les appelle. Vous le ſçavez, Evê-

ques confidens de ſon zele: tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernieres actions de guerre, concerte avec vous des entrepriſes de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prevention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intereſt retiennent encore dans leurs erreurs: digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ſes enfans, outre l'heritage éternel, le ſoulagement même de leurs neceſſitez temporelles.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, MESSIEURS, lors que la Providence de Dieu permit que le Roi juſtement irrité alla porter la guerre au milieu des Etats d'une Republique injuſte & ingrate, & fit ſentir la force de ſes armes à ceux qui mépriſoient ſes bien-faits, & qui vouloient s'oppoſer à ſa gloire. Ce fut alors que nôtre Heros reprit les armes, & qu'à la ſuite de ſon Maître, & à la tête de ſes armées, il expoſa ſon ſang dans une guerre non-ſeulement heureuſe, mais ſainte, où la victoire avoit peine de ſuivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit ſa joie, lors qu'aprés avoir forcé des vil-

les, il voioit ſon illuſtre Neveu, plus éclatant par ſes vertus que par ſa Pourpre, ouvrir & reconcilier des Egliſes ! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſperer les armes, l'autre étendoit la Religion ; l'un abbatoit les remparts, l'autre redreſſoit des Autels ; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël : puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le Neveu avoit part aux ſervices que l'Oncle rendoit à l'Etat, & l'Oncle avoit part à ceux que le Neveu rendoit à l'Egliſe.

Arnhē, Nimegue, les Forts de Burik, de Skein, &c.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres Campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccez glorieux, comme des preuves de ſon courage, & des recompenſes de ſa pieté. Commencer ſes journées par la priere, reprimer l'impieté & les blaſphemes, proteger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées : c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui, il paſſe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de JESUS-CHRIST. Il ſanctifie les guerres par la pureté de ſes intentions,

Digitized by Google

par le deſir d'une heureuſe Paix, par les loix d'une diſcipline Chrêtienne. Il conſidere ſes ſoldats comme ſes freres, & ſe croit obligé d'exercer la charité dans une profeſſion cruelle, où l'on perd ſouvent l'humanité même. Animé par de ſi grands motifs, il ſe ſurpaſſe lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme, quand il eſt ſoûtenu par des principes de Religion; qu'il y a une pieuſe magnanimité, qui attire les bons ſuccez, malgré les perils & les obſtacles; & qu'un guerrier eſt invincible, quand il combat avec Foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Combat d'Eintzein.

Comme il tient de Dieu toute ſa gloire, auſſi la lui rapporte-t-il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui eſt fondée ſur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous repreſenter ici une de ces importantes occaſions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne. Il marche trois jours, paſſe trois rivieres, joint les ennemis, les combat, & les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-tems douteuſe; enfin le courage arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle, & commence à plier.

Il s'éleve une voix, qui crie: Vic-

toire. Alors ce General ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton ſevere : *Arreſtez*, dit-il, *nôtre ſort n'eſt pas en nos mains : & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe.* A ces mots, il leve les yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſecours ; & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoûmiſſion, entre l'eſperance & la crainte, que les ordres du Ciel s'executent.

Qu'il eſt difficile, MESSIEURS, d'être victorieux, & d'être humble tout enſemble ! Les proſperitez militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant, qui la remplit, & l'occupe toute entiere. On s'attribuë une ſuperiorité de puiſſance & de force ; on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même, on regarde, comme ſon propre bien, ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang : & lors méme qu'on rend à Dieu de ſolennelles actions de graces, & qu'on pend aux voutes ſacrées de ſes Temples des drapeaux déchirez & ſanglans qu'on a pris ſur les Ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoiſſance, qu'on ne méle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudiſſemens qu'on

croit ſe devoir a ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes Autels !

C'étoit en ces occaſions que M. DE TURENNE, ſe dépoüillant de lui-même, renvoioit toute la gloire à celui à qui ſeul elle appartient legitimement. S'il marche, il reconnoît que c'eſt Dieu qui le conduit, & qui le guide : s'il défend des Places, il ſçait qu'on les défend en vain, ſi Dieu ne les garde : s'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt Dieu, qui lui fait un rempart, pour le mettre à couvert de toute inſulte: s'il combat, il ſçait d'où il tire toute ſa force, & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le couronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit, à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; & ſans s'étonner de leur nombre, ou de leur puiſſance, il dit avec le Prophète : *Ceux-la ſe fient au nõmbre de leurs combatans & de leurs chariots ; pour nous, nous nous repoſons ſur la protection du Tout puiſſant.* Dans cette fidelle & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, execute de grandes choſes, & commence une Campagne qui ſembloit devoir être fatale à l'Empire.

Pſ. 19.

Digitized by Google

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un General habile & prévoiant. Il obſerve les mouvemens des Ennemis. Il releve le courage des Alliez. Il ménage la foi ſuſpecte & chancelante des voiſins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moiens de nuire; & profitant de toutes ces conjonctures importantes, qui preparent les grands & glorieux évenemens, il ne laiſſe rien à la fortune, de ce que le conſeil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja fremiſſoit dans ſon camp l'Ennemi confus & deconcerté. Déja prenoit l'eſſor, pour ſe ſauver dans les montagnes, cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraié nos Provinces. Ces foudres de bronze, que l'Enfer a inventez pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtez, pour favoriſer, ou pour precipiter cette retraite; & la France en ſuſpens attendoit le ſuccés d'une entrepriſe, qui ſelon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Helas! nous ſçavions tout ce que nous pouvions eſperer, & nous ne penſions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie

que chacun de nous eût voulu racheter de la ſienne propre; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils, ſur les enfans des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs, & des victoires! Pour accomplir vos volontez, & faire craindre vos jugemens, vôtre puiſſance renverſe ceux que vôtre puiſſance avoit élevez. Vous immolez à vôtre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frapez, quand il vous plaît, ces têtes illuſtres, que vous avez tant de fois couronnées.

Pſal. 65.

N'attendez pas, MESSIEURS, que j'ouvre ici une Scene tragique; que je repreſente ce grand Homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprés duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion, & de la Patrie éplorées. Dans les pertes mediocres, on ſurprend ainſi la pitié des Auditeurs, & par des mouvemens étudiez on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte. Chacun trouve en ſoi la ſource de ſa

douleur, & r'ouvre lui-même sa plaie; & le cœur pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émeuë.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, MESSIEURS : TURENNE meurt, tout se confond, la Fortune chancele, la Victoire se lasse, la Paix s'éloigne, les bonnes intentions des Alliez se ralentissent, le courage des troupes est abbatu par la douleur, & ranimé par la vangeance, & tout le Camp demeure immobile. Les blessez pensent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux blessures qu'ils ont receuës. Les peres mourans envoient leurs fils pleurer sur leur Gen. ral mort. L'armée en deüil est occupée à lui rendre les devoirs funebres : & la Renommée, qui se plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince, & du triste regret de sa mort.

Que de soûpirs alors, que de plaintes, que de loüanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voiant croître ses moissons, benit la memoire de celui à qui il doit l'esperance de sa recolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'heritage

qu'il a receu de ſes Peres, ſouhaite une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des deſordres & des cruautez de la guerre. Ici l'on offre le Sacrifice adorable de JESUS-CHRIST pour l'ame de celui qui a ſacrifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public. Là on lui dreſſe une pompe funebre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroit le plus éclatant dans une ſi belle vie. Tous entreprennent ſon éloge; & chacun s'interrompant lui-même par ſes ſoûpirs, & par les larmes, admire le paſſé, regrette le preſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Roiaume pleure la mort de ſon defenſeur; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en vôtre preſence, & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre? pourquoi le perdons-nous dans la neceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands exploits, au plus haut point de ſa valeur, dans la maturité de ſa ſageſſe? Eſt-ce qu'aprés tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce tems étoit-il arrivé, où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrêtiennes, & rece-

Digitized by Google

voir de vous la couronne de juſtice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuſe carriere ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance ; & vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être eſt-ce une punition de nôtre orgueil, de nôtre ambition, & de nos injuſtices. Comme il s'éleve du fond des valées, des vapeurs groſſieres, dont ſe forme la foudre qui tombe ſur les montagnes, il ſort du cœur des peuples des iniquitez, dont vous dechargez les châtimens ſur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas Seigneur, ſonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces reſſorts ſecrets & inviſibles, qui font agir vôtre miſericorde, ou vôtre juſtice ; je ne veux, & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juſte, vous nous affligez ; & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dereglement de nos mœurs, toutes les cauſes de nos miſeres. Paral. c. 32.

Tirons donc, MESSIEURS, tirons de nôtre douleur des motifs de penitence, & ne cherchons qu'en la pieté de ce grand Homme de vraies & ſoli-

des conſolations. Citoiens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent, & le reverent : mais que peuvent-ils contribuër à ſon veritable bonheur ? Son Roi même, & quel Roi, l'honore de ſes regrets & de ſes larmes : grande & precieuſe marque de tendreſſe & d'eſtime pour un ſujet, mais inutile pour un Chrêtien. Il vivra, je l'avouë, dans l'eſprit & dans la memoire des hommes : mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme penſe, & l'homme lui-même, n'eſt que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ſes triſtes dépouïlles : mais il ſortira de ce ſuperbe monument, non pour être loüé de ſes exploits heroïques, mais pour être jugé ſelon ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres. Ses cendres ſeront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Roïaume, qu'il a ſi genereuſement défendu: mais aprés tout, que leur reſte-t-il à ces Rois, non plus qu'à lui, des applaudiſſemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un ſilence éternel, une ſolitude affreuſe, & une terrible attente des jugemens de Dieu, ſous ces marbres precieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines ; Dieu

Pſal. 93.
Pſal. 38.

ſeul eſt la recompenſe des vertus Chrêtiennes.

O mort trop ſoudaine, mais pourtant par la miſericorde du Seigneur depuis long-temps prevuë ! Combien de paroles édifiantes, combien de ſaints exemples nous as-tu ravis? Nous euſſions veu, quel ſpectacle ! au milieu des victoires & des triomphes, mourir humblement un Chrêtien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer interieurement ſes erreurs paſſées, à s'aneantir devant la Majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ce[illegible] de ſon ſalut ! Sa foy vive & ſa charité fervente nous auroient ſans doute touchez, & il nous reſteroit un modelle d'une confiance ſans preſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une penitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort precieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes, MESSIEURS ? que dis-je, conjectures ? c'étoient des deſſeins formez. Il avoit reſolu de vivre auſſi ſaintement, que je preſume qu'il fut mort. Prêt à jetter toutes ſes couronnes au pied du Trône de JESUS-CHRIST, comme ces vainqueurs de l'Apocalypſe Apoc. c. 4.

Digitized by Google

prêt à ramaſſer toute ſa gloire, pour s'en dépoüiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoi que la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des Armées, il s'entretenoit des douces & ſecretes eſperances de ſa ſolitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les benedictions celeſtes. Ce Joſué dans le combat faiſoit déja la fonction de Moiſe ſur la montagne, & ſous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur, & la volonté d'un Penitent.

Seigneur, qui éclairez les plus ſombres replis de nos conſciences, & qui voiez dans nos plus ſecretes intentions ce qui n'eſt pas encore, comme ce qui eſt, recevez dans le ſein de vôtre gloire cette Ame, qui bien-tôt n'eût eſté occupée que des penſées de vôtre Eternité. Recevez ces deſirs que vous lui aviez vous-même inſpirez. Le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ſes deſirs: voilà des charitez qu'il a faites, ou deſtinées pour le ſoulagement & pour le ſalut de ſes freres; voilà des ames égarées, qu'il a ramenées à vous par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, & par ſon exemple; voilà ce ſang de vôtre

Digitized by Google

peuple, qu'il a tant de fois épargné; voilà ce ſang qu'il a ſi genereuſement répandu pour nous; & pour dire encore plus, voilà le ſang que JESUS-CHRIST a verſé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice, Chrêtiens, redoublez vos vœux, & vos prieres, afin que Dieu, pour recompenſe de ſes travaux l'admette dans le ſejour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix ſans fin, à celuy qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la verité, mais toûjours douce, & toûjours deſirable.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE MONSIEUR DE LAMOIGNON.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE MONSIEUR DE LAMOIGNON.

Par Monſieur l'Abé Flechier de l'Academie Françoiſe, prononcée à Paris dans l'Egliſe de ſaint Nicolas du Chardonnet, le 18. Février 1679.

Diligite juſtitiam, qui judicatis terram; ſentite de Domino in bonitate; & in ſimplicitate cordis quærite illum. *Sap. c. 1. v. 1.*

Aimez la juſtice, Iuges de la terre; aiez des ſentimens conformes à la bonté de Dieu; & cherchez le dans la ſimplicité du cœur.

JE ne viens pas ici, MESSIEURS, renouveller dans vos eſprits le triſte ſouvenir d'une mort que vous avez déja pleurée. Laiſſons aux infidelles

ces longues & ſenſibles douleurs que la Religion ne modere pas. Comme leurs pertes ſont irreparables, leur triſteſſe peut être ſans bornes ; & comme ils n'ont point d'eſperance, ils n'ont pas auſſi de conſolation. Pour nous à qui Dieu, par ſa grace, a revelé ſes veritez, nous avons lû dans ſes Ecritures, qu'il y a un tems de pleurer, & une meſure de larmes; que le Soleil qui ne doit jamais ſe coucher ſur nôtre colere, ne doit pas ſe coucher plus de ſept fois ſur nôtre affliction ; & que la même charité qui nous fait regreter la mort des Fidelles, nous fait eſperer à leur reſurrection, & nous invite à nous réjoüir de leur bonheur.

Eccl. 3. Pſal. 79. Eccl. 22.

Pourquoi r'ouvrirois-je donc une plaie que le tems & la raiſon doivent avoir déja fermée ? N'attendez pas, MESSIEURS, que je déplore ici le neant & la miſere des hommes ; je ne viens que loüer la grandeur & la miſericorde du Seigneur ; je veux vous apprendre à chercher Dieu dont la durée eſt éternelle, & non pas à vous affliger pour des creatures qui finiſſent ; & dans l'éloge que j'entreprens de MESSIRE GUILLAUME DE LAMOIGNON, PREMIER PRESIDENT DU PARLEMENT, ce n'eſt pas mon deſſein d'exagerer la

perte que vous avez faite d'un homme *juſte* ; mais de vous porter à aimer comme lui la Juſtice, *Diligite juſtitiam, &c.*

Dans ces jours de trouble & de deüil où l'on ſe ſent comme frapé du ſpectacle ſenſible d'une mort récente & inopinée, on ſe renferme tout en ſoy-même, & l'on s'occupe de ſa douleur. Si l'on fait quelques reflexions, c'eſt en general ſur l'inconſtance & ſur la vanité des choſes humaines, ſans deſcendre juſqu'à ſes propres défauts, ou à ſes infirmitez particulieres. On cherche à ſe conſoler plûtôt qu'à s'inſtruire ; & ſi l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui ſont morts, c'eſt pour juſtifier les larmes qu'on verſe pour eux, plûtôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il eſt tems de nous élever par la foi au deſſus des foibleſſes de la nature. C'eſt peu de reconnoître la neceſſité de mourir, l'importance même de bien mourir, ſi l'on n'en tire des motifs & des conſequences pour bien vivre ; & c'eſt en vain qu'on croit honorer la memoire des gens de bien qui ſont decedez, ſi l'on ne va recueillir les reſtes de leur eſprit, ſur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funebres aux triſtes dépoüilles de leur corps mortel.

C'eſt dans cette vuë, MESSIEURS, que je dois vous repreſenter aujourd'hui un Magiſtrat qui n'a rien negligé dans ſon Miniſtere, & qu'aucun interêt ne détourna jamais du droit chemin & de l'équité; un homme doux & ſecourable qui a ſçû temperer l'auſterité des Loix & de la Juſtice, par tous les adouciſſemens qu'inſpirent la miſericorde & la charité, un Chrêtien qui a conſacré ſes vertus morales & politiques par une pieté ſimple & ſincere. Je laiſſe à Dieu, qui ſeul eſt le Maître du cœur des hommes, & qui les touche quand il veut par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces ſentimens de droiture, de bonté, & de religion que je vous propoſe. Pour moy, je ne puis que vous redire de ſa part ces paroles de mon texte, *Aimez la Juſtice, aiez des ſentimens conformes à la bonté du Seigneur, & cherchez le dans la ſimplicité du cœur.*

DIEU, dont la Providence deſtine les Juges pour gouverner ſon Peuple, comme elle deſtine les Prêtres pour les ſanctifier, & qui conduit les uns & les autres par les ſentiers de ſa juſtice, & par la voye de ſa verité; Dieu, MESSIEURS, diſpoſa lui-même, par une

Digitized by Google

heureuſe naiſſance M. DE LAMOIGNON à porter ſes loix, & à exercer ſes jugemens dans le plus auguſte Senat du monde.

Il nâquit d'une des plus nobles & plus anciennes Maiſons du Nivernois, qui aprés s'être diſtinguée dans les emplois militaires avant le Regne même de Saint Loüis, entrant depuis ſous Henri II. dans les premieres dignitez de la Robe, a ſoûtenu dans le Parlement la gloire qu'elle avoit acquiſe dans les armées; & quoi qu'elle ait changé de profeſſion, n'a rien diminué de l'éclat & de la grandeur de ſon origine: ſemblable à ces fleuves, qui trouvant de nouvelles pentes, & ſe creuſant avec le tems un nouveau canal, vont arroſer d'autres campagnes, & ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit & de rivage.

Mais ne loüons de ſa naiſſance que ce qu'il en loüa lui-même, & diſons, qu'il ſortoit d'une Famille où l'on ne ſemble naître que pour exercer la juſtice & la charité, où la vertu ſe communique avec le ſang, s'entretient par les bons conſeils, s'excite par les grands exemples; où les Peres ont plus de ſoin du ſalut de leurs heritiers

que de l'accroiſſement de leurs heritages ; où les Enfans aiment mieux ſucceder à la probité qu'à la fortune de leurs Peres ; & où la crainte de Dieu, la miſericorde & la Paix ſont les regles de la diſcipline domeſtique.

Privé, dans ſes jeunes ans, de l'inſtruction & des ſecours d'un Pere dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, & dont il devoit long-tems reſſentir la perte, il demeura ſous la conduite d'une Mere que les pauvres avoient toûjours regardée comme la leur. Auſſi la tendreſſe qu'elle eut pour l'un ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres : elle crut que ces aumônes ne ſeroient pas infructueuſes, qu'elle recueilleroit dans ſa famille ce qu'elle ſemoit dans les Hôpitaux ; qu'aiant ſoin des Pauvres de JESUS-CHRIST, JESUS-CHRIST auroit ſoin de ſes Enfans, & qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes Evangeliques, ni leur laiſſer un bien plus ſolide que la ſucceſſion de ſa charité.

Ses eſperances ne furent pas trompées, MESSIEURS ; Dieu preſida luy-même à l'éducation de ce Fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prevint de ſes benedictions ſpirituel-

Digitized by Google

les, & lui fit éviter par ſa grace ces dangereuſes paſſions qui ſont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du ſiecle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, & ſouvent le mauvais conſeil, pouſſent une jeuneſſe inconſiderée.

Auſſi remarqua-t-on bien-tôt en lui tout ce qui fait les grands Magiſtrats : un cœur docile pour recevoir les impreſſions de la verité, noble pour s'élever au deſſus des paſſions & des interêts, tendre pour aſſiſter les malheureux, ferme pour reſiſter à l'iniquité : un eſprit avide de tout ſçavoir, & capable de tout apprendre : prompt à concevoir les matieres les plus élevées, heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçuës ; diſcernant non-ſeulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultez, & à les reſoudre ; à chercher la verité, & à la ſuivre, aprés qu'il l'avoit découverte ; à connoître tout, & à tirer toûjours quelque fruit de ſes connoiſſances. Cette ſageſſe avancée le fit diſpenſer des regles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de ſon jugement, & l'on ne compta pas le nombre de ſes années, il s'aſſit à dix-huit ans avec les Anciens d'Iſraël, & ſe mit à

juger comme eux les differends qui naiſſent parmi le peuple.

Ne croiez pas, MESSIEURS, qu'il fût entré ſans vocation dans le Santuaire de la Juſtice. Il ſçavoit que les premieres Loix qu'il faut étudier ſont celles de la Providence ? que la Judicature eſt une eſpece de Sacerdoce, où il n'eſt pas permis de s'engager ſans l'ordre du Ciel ; & que JESUS-CHRIST n'a pas moins eſté fait Juge que Pontife par ſon Pere. Auſſi avant que d'entrer dans les Charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier Tribunal où il monta, fut celui de ſa conſcience, pour y ſonder le fond de ſes intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il conſulta Dieu, à qui appartient le conſeil & l'équité, & Dieu lui marqua la route qu'il vouloit lui faire ſuivre.

Ce fut alors que ſe conſiderant dans une profeſſion où les queſtions ſont ſi differentes, & les droits ſi difficiles à démêler ; où l'on décide des biens, de l'honneur, & de la vie des hommes ; & où les fautes ne ſont jamais petites, & ſont preſque toûjours irreparables : il ne craignit rien tant que l'erreur dans ſes Jugemens. Il paſſa les jours & les nuits à l'étude : & quel progrés n'y fait-on pas, quand on ſoûtient de

Digitized by Google

longues veilles par la ſanté, & par la conſtance, quand, outre ſes propres lumieres, on a le conſeil & la communication des grands hommes, & quand on joint à l'aſſiduité du travail la facilité du genie ? Il auroit crû manquer à la partie la plus eſſentielle de ſon état, ſi comme il ſentoit ſes intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Ainſi diſoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de difference entre un Juge méchant, & un Juge ignorant. L'un au moins a devant ſes yeux les regles de ſon devoir & l'image de ſon injuſtice ; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait : l'un peche avec connoiſſance, & il eſt plus inexcuſable, mais l'autre peche ſans remords, & il eſt plus incorrigible. Mais ils ſont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on ſoit bleſſé par un furieux, ou par un aveugle, on ne ſent pas moins ſa bleſſure ; & pour ceux qui ſont ruinez, il importe peu que ce ſoit ou par un homme qui le ſ trompe, ou pour un homme qui s'eſt trompé.

Ces reflexions, MESSIEURS, redoublerent ſon ardeur. Il aquit une parfaite connoiſſance du Droit humain & du Droit divin, une intelligence

profonde les Loix & de la Coûtume, un uſage familier des formalitez & des procedures. Sçavans & immenſes recueils où il renferma la Juriſprudence ancienne & nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis; du moins ſerez-vous entre les mains de ſes Deſcendans, comme un dépoſt ſacré, & un monument precieux de ſon eſprit & de ſon travail.

Ce ſeroit ici le lïeu de vous le faire voir dans la Juſtice du Conſeil, où ſon merite l'avoit appellé, favoriſant la bonne cauſe, decidant la douteuſe, développant la difficile, renonçant à tous ſes plaiſirs, hormis à celui qu'il recevoit en accompliſſant ſes devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de tems en tems aſſis ſur les fleurs de lys, où ils vont peut-être reſver à leurs divertiſſemens paſſez dont ils ont l'imagination encore remplie, ou reparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont données à leurs plaiſirs.

Je ne veux que vous faire ſouvenir de la cauſe celebre de ces Etrangers,

Digitized by Google

que l'eſperance du gain avoit attirez des bords du Levant, pour porter en Europe les richeſſes de l'Aſie. Contre la liberté des mers & la fidelité du commerce, des Armateurs François leur avoient enlevé & leurs richeſſes & le vaiſſeau qui les portoit. Ceux qui devoient les ſecourir, aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux non-ſeulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette police ſinguliere que nôtre Nation a coûtume d'avoir pour les étrangers. Eloignez de leurs amis par tant de terres & par tant de mers, dans un païs où l'on ne pouvoit les entendre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. DE LAMOIGNON, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puiſſans; & qui débroüilleroit ce cahos d'incidens & de procedures dont on avoit enveloppé leur cauſe.

Il le fit, MESSIEURS, il alluma tout ſon zele contre l'avarice; il leva les voiles qui couvroient ce miſtere d'iniquité, & rapporta durant trois jours au Conſeil du Roi cette affaire, avec tant d'ordre & de netteté, qu'il fit reſtituer à ces malheureux ce qu'ils croioient avoir perdu, & les obligea d'a-

voüer ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidelité & de la juſtice.

Mais je paſſe à des choſes plus importantes. Voions-le dans la premiere Charge du Parlement, & montrons par la dignité, comme diſoit un Ancien, quel a été l'homme qui l'a poſſedée. Les Rois, en des ſiecles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les Juges du peuple. Rappellez en vôtre memoire ces premiers âges de la Monarchie. La fraude, l'ambition, l'interêt, vices encore naiſſans & peu connus, avoient à peine commencé d'alterer la bonne foi & l'heureuſe ſimplicité de nos Peres. Ils vivoient la plûpart contens de ce qu'ils avoient receu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient aquis par leur travail. Comme ils poſſedoient leur propre bien ſans inquietude, ils regardoient celui des autres ſans envie. Leurs eſperances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition; & les bornes de leurs heritages étoient les bornes de leurs deſirs.

Comme les procés étoient rares, & qu'il ne falloit pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les Souverains tenoient eux-mêmes leur Parlement. Ils deſcendoient du Trône pour monter ſur le Tribunal; &

ſe partageant entre le bien public & le repos des particuliers, aprés avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les regions ſuperieures de l'Etat, ils venoient diſſiper ces petits orages, qui s'élevent quelquefois dans les inferieures.

Mais depuis que la Juſtice gemit ſous un amas de loix & de formalitez embarraſſées, & qu'on s'eſt fait un art de ſe ruïner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pû ſuffire à cette fonction. Occupez à ſoûtenir de longues & ſanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contre-eux la jalouſie qu'on a de leur puiſſance, à réünir une infinité d'interêts, pour donner au monde une paix durable, ils ſont contraints de remettre, comme Moïſe, cette Juſtice tumultueuſe à des hommes ſages qui craignent Dieu, en qui ſe trouve la verité, & qui haïſſent l'avarice. Exod. 18.

L'importance, MESSIEURS, c'eſt de leur choiſir un Chef; & jamais choix ne fut plus loüable que celui qu'on fit de M. DE LAMOIGNON. Quelles penſez-vous que furent les voies qui le conduiſirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la Cour que celles que lui donnerent ou ſes affaires, ou ſes devoirs. Le hazard? On fut long-tems à déli-

berer; & dans une affaire auſſi delicate, on crût qu'il falloit tout donner au conſeil, & ne rien laiſſer à la fortune. La cabale; il étoit du nombre de ceux qui n'avoient ſuivi que leur devoir; & ce parti, quoi-que le plus juſte, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à ſe ſervir des conjonctures? Ces tems difficiles étoient paſſez où l'on donnoit les Charges par neceſſité plûtôt que par choix, & où chacun voulant profiter des troubles de l'Etat, vendoit cherement ou les ſervices qu'il pouvoit rendre, ou les moiens qu'il avoit de nuire. La reputation qu'il s'étoit aquiſe dans le Parlement & dans le Conſeil, fut ſa ſeule ſollicitation auprés des Puiſſances. Elles lui déclarerent qu'il ne devoit ſon élevation qu'à ſon merite, & qu'il n'auroit pas été preferé, ſi l'on eût connu dans le Roiaume un ſujet plus fidelle & plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors ſon application? Il crût que Dieu l'avoit mis dans le Palais comme Adam dans le Paradis, pour y travailler; & répondit depuis à ceux qui le prioient de ſe ménager, *Que ſa ſanté & ſa vie étoient au public, & non pas à lui.* Vous dirai-je qu'il ſe fit une religion d'écouter les raiſons des parties, & de lire tous leurs me-

moires, quelque longs & ennuieux qu'ils puſſent être, ſans ſe fier à ces extraits mal digerez, & ſouvent tracez à la hâte par des mains infidelles, ou negligentes, qui confondent les droits, & défigurent une bonne cauſe ? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les Rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand Miniſtre, & à une grande Reine, qu'il ne s'en diſpensât pas en leur faveur ; ôtant ainſi aux particuliers l'eſperance d'obtenir de lui, par importunité, ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoiſſance qu'il avoit pour ſon Bienfaiteur, ni au reſpect qu'il devoit à la plus grande Reine du monde.

Paſſons de ſes actions à ſes principes, & diſons qu'il ſe dépoüilla de certains interêts délicats, qui ſont les forces de la foibleſſe & de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains & intereſſez qui n'aiment la vertu que pour la reputation qu'elle donne, & qui n'auroient point de plaiſir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font ! Il s'étoit mis au deſſus de ce faux honneurs. S'il falloit faire réüſſir une grande affaire, d'autres auroient choiſi les moiens les

plus éclatans ; il choiſiſſoit les plus ſeurs & les plus utiles. S'il devoit donner ſes avis, il regardoit non pas ce qui ſeroit le plus approuvé, mais ce qu'il croioit le plus équitable. Il ne ſe piquoit pas d'être l'auteur des bonnes reſolutions qu'il avoit fait prendre; c'étoit aſſez pour lui qu'on les eût priſes.

Combien de projets a-t-il faits, ou reformez ? Combien d'ouvertures a-t'il données ? Combien de ſervices a-t'il rendus, dont il a dérobé la connoiſſance à ceux qui en ont reſſenti ſes effets ? Ainſi, utile ſans interêt, vertueux ſans vouloir ſe faire honneur de ſa vertu, il s'aquita de ſes devoirs pour la ſeule ſatisfaction de s'en être aquité ; & ne voulut dans toutes les actions d'autre regle que ſa fidelité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre recompenſe que la gloire de bien faire.

C'eſt dans ce même eſprit qu'il mépriſa ſouvent les bruits du vulgaire, & que ſe renfermant dans ſes bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crût qu'un Magiſtrat devoit penſer, non pas à ce qu'on diſoit de lui, mais à ce qu'il ſe devoit lui-même ; & que pour ſervir le public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire,

Digitized by Google

C'eſt ainſi que ſuivant le conſeil d'un des plus grands hommes de l'Antiquité, il ne conſidera ni la fauſſe gloire, ni les faux honneurs, & que ni les loüanges, ni les murmures ne purent jamais le détourner de ſon devoir. Q. Fabius Max. apud Liv. l. 2. Decad. 3.

C'eſt par ce deſintereſſement qu'il ſe reſerva cette liberté d'eſprit ſi neceſſaire dans la place qu'il occupoit. Car, MESSIEURS, qu'eſt-ce qu'un premier Magiſtrat, ſinon un homme ſage, qui eſt établi pour être le Cenſeur de la plûpart des folies des hommes, & qui voiant autour de lui toutes les paſſions, n'en doit avoir aucune en lui-même ? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de ſa miſere ; l'autre travaille à l'éblouïr par des apparences de droit, & par des raiſons ſpecieuſes. Celui-ci, par des ſoupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de ſa partie. Celui-là emploie l'autorité, & quelquefois même l'amitié ; corruption d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ſes préventions, lui dicter l'Arrêt qu'il ſe dreſſe lui-même dans ſon eſprit ſelon ſon caprice, & de Juge qu'il eſt de ſa cauſe, en faire le complice de ſa paſſion. M. DE LAMOIGNON ſe ſauva de tous ces pieges : il jugea comme les Loix ju-

Digitized by Google

gent, par les ſeules regles de l'équité & non pas par aucune impreſſion étrangere.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des eſperances rejettées, quand elles ont pû l'engager à quelque baſſe complaiſance ? des reſſentimens étouffez, lors qu'il a eu le pouvoir de ſe vanger ? des reproches ſoûtenus conſtamment, quand il a eu pour lui le témoignage de ſa conſcience ? l'Amitié & le Reſpect mis au deſſous de la Juſtice, & ſa propre Reputation ſacrifiée au bien public ? Ici, MESSIEURS, mon ſilence le loüe plus que mes paroles. Il vous paroit ſans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La poſterité les verra, quand le tems, qui devore tout, aura rongé les voiles qui le couvrent, & qu'il ne reſtera plus d'interêt que celui de la verité. Cependant Dieu les voit, & il en eſt lui-même la recompenſe.

Mais avons-nous beſoin, pour loüer ſon integrité, de découvrir ſes actions ſecrettes ? En cherchons-nous de témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le Roi, quand il conſentit que les premieres places du Parlement fuſſent occupées par ſa famille ? Il voulut donner cette marque extraordi-

Digitized by Google

naire de confiance à celui de qui il avoit receu tant de preuves de fidelité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme, n'étoient capables de conspirer que pour son service & pour le bien de ses Sujets ; & que recevant de plus prés les influences pures & lumineuses du Chef, ils les communiqueroient aprés à leur Compagnie.

Ainsi ne craignant pas pour eux ces consequences dangereuses qu'il avoit sagement prévûës pour d'autres, il crût qu'il pouvoit violer une de ses loix en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres; & que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais recompenser la vertu, & fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions, justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse & l'équité de ce celebre Magistrat ? Je ne suis pas moins fondé à vous dire, *imitez comme lui, la bonté de Dieu.*

C'est une verité, MESSIEURS, & JESUS-CHRIST même nous l'enseigne dans son Evangile, que la bonté, à proprement parler, est le caractere de Nemo bonus, nisi so-

Ius Deus. *Marc. c.10.* Dieu ſeul ; ſoit parce qu'il n'appartient qu'à lui de ſe communiquer aux hommes par cette varieté de dons & de graces qui ſont les treſors de ſa miſericorde, & les richeſſes de ſa bonté, ſoit parce qu'étant infiniment puiſſant, comme il eſt infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, & il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'éleve dans tous les tems certaines Ames bienfaiſantes, qui ſervant comme d'inſtrument à cette bonté ſouveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité, que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. DE LAMOIGNON. S'il m'étoit libre d'alleguer ici ces expreſſions vives & nobles dont il s'eſt ſervi pour exprimer les neceſſitez des Peuples, vous verriez combien il étoit ſenſible à toutes leurs peines. Je laiſſe ces Audiences ſecretes, où la verité prudente, mais courageuſe, a ſoûtenu dans les occaſions l'autorité des Loix & de la Juſtice. Il ne m'appartient pas de reveler ce qui s'eſt paſſé dans le Sanctuaire. Je parle de ces Remontrances, où mêlant le reſpect que doit un Sujet à ſon Souverain avec cette confiance que doit avoir un Magiſtrat qui porte la parole de la Juſtice devant le Roi du monde le plus juſte, il a parlé des

nterêts publics ſelon les regles de ſa
:onſcience.

Mais il faudroit avoir ſa prudence,
)our ne dire que ce qu'il faut ; ſon élo-
quence , pour le dire efficament ; ſa
voix & ſon action , pour conſerver
tout le poids & toute la grace qu'il
avoit accoûtumé de donner à ſes pa-
roles.

Voions-le dans l'exercice ordinaire de ſa Charge. Eloignez de vos eſprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la Juſtice, qu'elle doit être toûjours aveugle, toûjours effraïante, toûjours armée. Il la rendoit, ſans l'amollir, douce & traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ſes yeux, & lui laiſſa jetter des regards de pitié ſur les miſerables; & ſans retrancher aucun de ſes droits, il lui ôta toute ſa rudeſſe. Je puis atteſter ici la foi publique. Ceux qui eurent beſoin de ſon ſecours, trouverent-ils jamais entre eux & lui des barrieres impenetrables ? Fallut-il eſſuier à ſa porte de mauvaiſes heures, pour attendre un de ſes momens commodes ? Fut-il jamais inacceſſible, je ne dis pas à ſes amis, je dis aux indiſcrets & aux importuns ? Refuſa-t'il à quelqu'un la liberté de lui dire les choſes neceſſaires ? n'accorda-t'il pas à pluſieurs la conſolation de lui en dire

de ſuperfluës ? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, pût-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'appercevoir qu'il en eut d'autres ? Affligea-t'il les malheureux, & leur fit-il acheter, par quelque dureté, la juſtice qu'il leur a renduë ? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis la plûpart de ceux qui m'entendent.

Il ne regla jamais ſur la faveur ou ſur la diſgrace des perſonnes, le bon ou le mauvais accueil qu'il leur vouloit faire. Il écoutoit avec patience, & répondoit avec douceur. *N'ajoûtons pas*, a-t'il dit ſouvent, *au malheur qu'ils ont d'avoir des procez celui d'être mal receus de leurs Juges : nous ſommes établis pour examiner leur droit, & non pas pour éprouver leur patience.* Loin d'ici ces Juges ſeveres, qui, ſelon le langage du Prophete rendent les fruits de la Juſtice amers comme de l'abſinte ; qui perdent le merite de leur équité par leur auſterité chagrine ; & qui fiers de leur pouvoir, & même de leur vertu, redoutables indifferemment aux innocens & aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la Juſtice aux uns qu'à regret, & aux autres qu'avec colere. Celui que nous loüons avoit une conduite bien differente.

Amos, c. 6.

Il

Il ne rebuta jamais perſonne. Favorable à ceux qui meritoient ſa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable, il faiſoit connoître aux bons qu'il eût voulu les ſatisfaire ſans leur donner la peine de ſolliciter, & aux méchans qu'il eût voulu les corriger, ſans avoir le déplaiſir de les punir.

Combien de fois a-t'il eſſaié de bannir du Palais ces lenteurs affectées, & ces détours preſque infinis, que l'avarice a inventez, afin de faire durer les procez par les Loix mêmes qu'on a faites pour les finir, & de profiter en même tems des dépoüilles de celui qui perd & de celui qui gagne ſa cauſe? Combien de fois a-t'il arrété la licence de ceux, qui, ſur la foi & ſur la tradition des ennemis & des envieux, debitent impunément en plaidant des médiſances, & qui par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules, ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels? Combien de fois, par des accommodemens raiſonnables, a-t'il arrété le cours de ces diviſions qui paſſent des peres aux enfans, & qui ſe perpetuent dans les familles?

Peut-être doutez-vous, MESSIEURS, qu'étant éloigné des yeux du public, il fut encore égal à lui-mê-

me ? Entrons dans ſa vie privée. Que ne puis-vous le montrer parmi ce nombre de gens choiſis, qui formoient chez lui une Aſſemblée, que le ſçavoir, la politeſſe, l'honnêteté rendoient auſſi agreable qu'utile ? C'eſt là que ne ſe reſervant de ſon autorité que cét aſcendant que lui donnoit ſur le reſte des hommes la facilité de ſon humeur, & la force de ſon eſprit, il communiquoit ſes lumieres, & profitoit de celles des autres. C'eſt là qu'il a ſouvent éclairci les matieres les plus embroüillées, & que ſur quelque genre d'érudition que tombât le diſcours, on eût dit qu'il en avoit fait ſon occupation & ſon étude particuliere. C'eſt là qu'aprés avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les ſujets qu'on croioit avoir épuiſez, & que recueillant les épics qu'on avoit laiſſez aprés la moiſſon, il en faiſoit une recolte plus abondante que la moiſſon même.

Que ne puis-je vous le repreſenter tel qu'il étoit, lors qu'aprés un long & penible travail, loin du bruit de la ville, & du tumulte des affaires, il alloit ſe décharger du poids de ſa dignité, joüir d'un noble repos dans ſa retraite de Baville ? Vous le verrez tantôt s'adonnant aux plaiſirs innocens

de l'agriculture, élevant ſon eſprit aux choſes inviſibles de Dieu par les merveilles viſibles de la nature. Tantôt meditant ces éloquents & graves diſcours qui enſeignoient, & qui inſpiroient tous les ans la juſtice, & dans leſquels formant l'idée d'un homme de bien, il ſe décrivoit lui-même ſans y penſer. Tantôt accommodant les differends que la diſcorde, la jalouſie, ou le mauvais conſeil font naître parmi les habitans de la campagne; plus content en lui-même, & peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lors que dans le fond d'une ſombre allée, & ſur un tribunal de gazon, il avoit aſſeuré le repos d'une pauvre famille, que lors qu'il décidoit les fortunes les plus éclatantes, ſur le premier Trône de la Juſtice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme ſi chacun eût été le ſeul, diſtinguant les uns par la qualité, les autres par le merite, s'accommodant à tous, & ne ſe preferant à perſonne. Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonſpection génante, ni d'aſſiduité ſervile. On l'entendit, ſelon les tems, parler des grandes choſes, comme s'il eût negli-

gé les petites ; parler des petites, comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des converſations aiſées & familieres, engageant les uns à l'écouter avec plaiſir ; les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moien de faire paroître ſon eſprit, ſans jamais s'être prévalu de la ſuperiorité du ſien.

Ces actions, MESSIEURS, vous ſemblent peut-être communes. Mais qui ne ſçait que la veritable vertu s'étend & ſe reſſerre quand il le faut, & qu'il y a de la grandeur à s'aquiter conſtamment des moindres devoirs ? Dans les affaires d'éclat, où l'on eſt ſoûtenu par le deſir de la gloire, par les eſperances de la fortune, par le bruit des acclamations & des loüanges, ſouvent on ſe contraint & l'on ſe déguiſe. Mais dans une vie particuliere & retirée, où l'ame, ſans intereſt & ſans précaution, s'abandonne à ſes mouvemens naturels, on ſe découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. DE LAMOIGNON fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne ſe démentit, jamais il ne ſe relâcha. Dans les choſes les moins importantes il ne laiſſa pas de ſuivre les grandes regles. Quoi qu'il agît differemment, l'eſprit qui le fit agir fut toûjours le même,

Digitized by Google

& l'on reconnut aiſément que la ſageſſe lui étoit devenuë comme naturelle, & que ſa bonté conſtante, & toûjours égale ne venoit pas d'un effort de reflexions, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, & de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me haſte, MESSIEURS, de paſſer aux plus nobles effets de cette bonté, je veux dire, aux ſoins qu'il eut des pauvres de JESUS-CHRIST. Prés des murs de cette Ville Royale s'éleve un vaſte & ſuperbe édifice, que l'autorité des Magiſtrats, & les aumônes des Citoiens entretiennent depuis trente ans, & que Dieu, par des moiens que la prudence humaine ne prévoit pas, & que ſa Providence a marquez, ſoutiendra dans la ſuite des tems, malgré les relâchemens du ſiecle, & le refroidiſſement de la pieté. C'eſt-là que la faim eſt raſſaſiée, que la nudité eſt revétuë, que l'infirmité eſt guerie, que l'affliction eſt conſolée, que l'ignorance eſt inſtruite, & que chaque eſpece de miſere de l'ame ou du corps trouve une eſpece de miſericorde qui la ſoulage.

L'Hôpital General.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre ; l'honneur qu'on ſe fait d'avoir part aux grandes œuvres de pieté ; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire

pour les nouveaux établiſſemens, & ſur tout la grace de JESUS-CHRIST qui ranime de tems en tems les ames tiedes : tout contribua d'abord à fonder cette ſainte maiſon. Mais elle fut bien tôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la ſoutenir, tomberent eux-mêmes par des accidens imprevûs. On vit ravir tout d'un coup les principales ſources de la charité. M. le Preſident, par le droit de ſa Charge, & plus encore par ſa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que ſon illuſtre Predeceſſeur avoit commencé avec tant de ſuccez.

M. de Bellié-vre.

Quel ſoin ne prit-il pas de chercher des fonds en un tems où la miſere étant augmentée, & la charité refroidie, les Pauvres avoient plus beſoin de ſecours, & les Riches avoient moins de volonté & moins de moiens de les ſecourir ? Quelle application n'eut-il pas pour établir la diſcipline parmi cette troupe de Mendians renfermez, qui regardent ſouvent leur aſile comme une priſon, & qui croient n'avoir rien à mênager, parce qu'ils ſentent bien qu'ils n'ont rien à perdre ? Quel ordre ne donna-t'il pas pas pour les accoutumer au travail & à la pieté, afin qu'ils devinſſent & plus agreables à Dieu, & moins à charge à la charité des Fidelles,

Digitized by Google

Ce fut en ce tems qu'on le vit paroître à la Cour, & y demander avec empreſſement des audiances. Qui n'eût dit que ſous pretexte de rendre compte de ſon emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ſes ſervices, & de hâter les graces qu'il pouvoit eſperer du Prince ? Qui n'eût penſé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, & qu'aprés avoir obtenu les dignitez, il recherchoit les biens qui manquoient encore à ſa Famille ! Vous vous trompiez, Prudens du ſiecle : il demandoit pour les pauvres en un lieu où l'on ſe fait un point d'habileté de ne demander que pour ſoi, où l'on ignore aiſément les miſeres d'autrui, parce qu'on n'en reſſent aucune. Il ne ſe piqua jamais tant d'être perſuaſif, que dans ces ſollicitations charitables ; & il ne fut pas ſi ſenſiblement touché des graces qu'on fit à ſa Maiſon, que des ſecours qu'il obtint pour les Hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, MESSIEURS, il paſſa juſqu'aux aſſiſtances effectives, & il joignit à ſon credit ſes propres aumônes ; car ſans compter ces roſées frequentes qu'il répandit ſur les terres de ſa dépendance, ni ces ſecours abondans qu'il contribua dans les calamitez publiques, il

conſacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du Palais, à la ſubſiſtance des Pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir diſtribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les reſtes de ſa vanité, ou de ſa fortune, mais les fruits de ſes propres mains. Il leur diſtribuoit par la miſericorde ce qu'il avoit aquis par la juſtice.

Madame de Miramion.

Cette portion de ſon bien lui étoit ſacrée, il y mettoit ſon cœur comme à ſon treſor. Vous le ſçavez, pieuſe Confidente de ſes aumônes ſecrettes, qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une ſainte amitié ; vous le ſçavez avec quelle joie il diſpenſoit ces revenus de ſa charité, pour racheter ſes pechez, & pour honorer Dieu de ſa ſubſtance.

Que diront ici ceux qui parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuſer du leur ; comme ſi l'aumône n'étoit pas une obligation indiſpenſable pour tous les Chrêtiens, comme ſi l'on pouvoit abandonner les pauvres de JESUS-CHRIST, parce que d'autres les ont opprimez, & comme ſi l'on ne devoit rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes ? Que diront ceux qui veulent donner par devotion ce qu'ils ont ravi par violence, qui ſe promettent les recompenſes des juſtes, parce qu'ils font quel-

Digitized by Google

ques largeſſes de ces biens, qui ſont le prix de leurs injuſtices, & qui ſe font honneur auprés des pauvres, des larcins mémes qu'ils leur ont faits? Qu'ils ſuivent l'exemple d'un homme juſte, qui a ouvert ſon cœur & ſes entrailles à ſes freres, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus legitimement aquis, & qui aprés avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la pieté.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, MESSIEURS, que l'eſprit de Dieu, qui donne à chaque état les inſtructions qui lui ſont propres, ordonne aux Juges de la terre, de chercher le Seigneur; parce qu'étant d'un côté liez à une infinité de devoirs, & de l'autre étant regardez comme les arbitres du ſort des hommes; il eſt difficile que leur eſprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaiſance de cette autorité qui les diſtingue. Il faut donc qu'ils ſortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une pieté ſimple & ſincere.

Je dis par une pieté ſimple & ſincere: car, MESSIEURS, il s'eſt élevé dans l'Egliſe une eſpece de Chrétiens, qui ſe faiſant aux dépens mêmes de la devotion, une reputation d'être

devots, couvrent leurs paſſions ſous une apparence de pieté, & ſous un air exterieur de reforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, & pour ſurprendre l'approbation du monde, en lui faiſant accroire qu'ils ont déja celle de Dieu. Ce ſont ces hommes, qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de ſe rendre neceſſaires; & qui jugeant de tout, ſe mélant de tout, & révant mille reſſorts, dont la Religion eſt toûjours le plus apparent, s'il ne ſe font eſtimer par leur vertu, du moiñs ſe font craindre par leur cabale.

Je parle icy d'un veritable Chrêtien, qui n'eut pour guide que la Foy, qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'Evangile, qui ne fut ni d'Apollo, ni de Cephas, ni de Paul, mais de JESUS-CHRIST, qui reprima les Impies, & n'eut point de part avec les Hypocrites, & qui ſuivant, non pas ſon interêt, mais ſon devoir, & ramenant toutes choſes à leur principe, conſerva ſa Religion pure, & trouva Dieu parce qu'il ne le chercha que pour lui-mêîne.

Entreray-je, MESSIEURS, dans les exercices ſecrets de ſa pieté? Diray-je qu'il déroboit le tems de ſon ſommeil pour le donner à la priere?

Digitized by Google

Qu'il commença toutes ſes journées par un ſacrifice qu'il fit à Dieu de luy-même ? Que liſant tous les jours à genoux quelques articles de la Loi de Dieu, il puiſoit dans les pures ſources de la verité, les regles de la veritable ſageſſe ? Qu'il ne laiſſa paſſer aucune ſemaine ſans rallumer ſa ferveur par l'uſage des Sacremens ? Qu'il ſe rendoit compte à luy-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus, & repaſſoit de tems en tems toutes les années de ſa vie dans l'amertume de ſon ame, pour s'exciter à la penitence ? Dirai-je qu'il ſe renferma ſoigneuſement en lui-même, & ne montra de ſes bonnes œuvres qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples ? Qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ſes plus grands embarras d'affaires ; & que la coûtume & la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de ſa ferveur, ni de ſa tendreſſe.

Mais il a donné plus d'étenduë à ſa pieté ; & j'ay de plus grandes choſes à dire que celles qui ſont bornées à ſon ſalut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour JESUS-CHRIST ? Quel zele n'eut-il pas pour la Religion ? D'où venoit ce ſoin qu'il prit de ramener les anciens ordres dans la premiere pureté de leur inſtitut, & de

renouveller dans les enfans l'eſprit de leurs peres, en reparant les brêches que le tems avoit faites à leur diſcipline ? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces Ouvriers Evangeliques : qui vont planter la Croix ſur les rivages étrangers, & ſemer la Foy de JESUS-CHRIST dans les Iſles du nouveau monde ? D'où venoit cette joie interieure qu'il reſſentoit, lors qu'il voioit dans le Clergé des hommes dignes de leur miniſtere, s'unir, & conſpirer enſemble pour diſſiper par leurs inſtructions & par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreurs que le monde inſpire à ceux qui le ſuivent ? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occaſions, ſinon le zele qu'il eut pour l'Egliſe ?

Permettez, MESSIEURS, que je reprenne ici mes eſprits, & que je recueille ce qui me reſte de force, pour vous repreſenter ce qu'il a fait pour la diſcipline. Qui ne ſçait que l'Egliſe étoit dans une eſpece de ſervitude ? La juriſdiction ſeculiere ne laiſſoit preſque plus rien à faire à la ſpirituelle. Sous pretexte d'empêcher une trop auſtere domination, ou de maintenir des privileges que la neceſſité des tems a fait accorder, on renverſoit l'ordre, ſouvent on autoriſoit la rebellion,

Digitized by Google

ceux qui ſecoüoient le joug de l'obeïſſance, & qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laiſſoient pas d'être écoutez & de trouver des protecteurs. Les Evêques n'avoient plus de droits qui fuſſent inconteſtables. Vouloient-ils punir un pecheur obſtiné ? Une juſtice étrangere leur oſtoit des mains ces armes que Jesus-Christ même leur a données. Entreprenoient-ils de reprimer la licence ! Leur zele paſſoit pour une entrepriſe contre les loix. Ils gemiſſoient en ſecret, & ils portoient en vain de tems en tems leurs plaintes, juſqu'au pied du Trône.

Mais ſous un Chef ſi religieux on a changé de Juriſprudence. Le droit naturel n'eſt plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare eſt renvoiée à ſon Paſteur.

On confirme dans le Palais ce qu'on ordonne dans le Sanctuaire. Les pecheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre penitence ; & les Loix du Prince n'étant armées que pour faire obſerver celles de Dieu, chaque Prelat peut faire le bien, & corriger le mal ſans oppoſition. Sacrez Miniſtres de Jesus-Christ dont ce grand homme a ſi ſouvent ſoûtenu les droits, vous le loüaſtes dans vos Aſſemblées ;

vous lui rendites par vos Deputez des témoignages publics de reconnoiſſance. La capacité, la ſageſſe, & la pieté de ſon illuſtre Succeſſeur vous promettent les mêmes ſecours ; & vos vœux ſeront accomplis, quand cét Auguſte Parlement, qui doit être la regle & le modele de tous les autres, leur aura communiqué ſon eſprit & ſes maximes.

Quelque gloire que M. DE LAMOIGNON ait aquiſe, en faiſant obſerver la diſcipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même obſervée : je loüerois ſon autorité, & je me défierois de ſon deſintereſſement. Mais comme ſes Jugemens ont été juſtes, ſa conduite de même a toûjours été irreprochable. Ne refuſa-t'il pas une grande Abbaïe qu'on lui offrit pour un de ſes fils, parce qu'il n'étoit pas encore capable de ſe determiner par ſon propre choix, & que la joüiſſance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la ſuite un engagement à demeurer ſans vocation dans l'état Eccleſiaſtique ? Où ſont les Peres ſcrupuleux, qui negligent des moiens ſi ſeurs & ſi faciles d'établir la fortune de leurs enfans ; qui n'attirent ſur eux du patrimoine de JESUS-CHRIST quand ils ne peuvent leur donner du leur ; & qui ne rachetent

par des diſpenſes la foibleſſe de leur volonté, & l'incapacité de leur âge? Heureux qui n'alla pas aprés les richeſſes ! Plus heureux qui les refuſa quand elles allerent à lui !

Il n'eut pas moins de ſoin d'examiner la vocation de ſes deux vertueuſes Filles qui portent le joug du Seigneur dans un des plus Saints Ordres de l'Egliſe. De quelle adreſſe n'uſa-t'il pas pour découvrir ſi le deſir qu'elles avoient de ſe conſacrer à Dieu, étoit une reſolution conſtante ou une ferveur paſſagére ? Combien de fois leur repreſenta-t'il les conſequences dangereuſes d'une retraite precipitée? Avec quelle tendreſſe demanda-t'il à Dieu qu'il les determinât par ſa divine volonté, & qu'il les conduiſiſt par ſa ſageſſe? Aprés leur avoir montré les vanitez du monde qu'elles avoient reſolu de quitter, il leur fit voir les Croix où elles devoient être attachées, & n'oublia rien de ce qui pouvoit l'aſſeurer de la ſolidité d'un deſſein qu'il lui étoit important de connoître, & qu'il ne lui étoit pas permis de traverſer. *L'Ordre de la Viſitation.*

Des vertus ſi pures & ſi chrêtiennes furent comme autant de diſpoſitions à une ſainte & heureuſe mort. Il ne fallut pas l'y preparer par de lentes infirmitez, ni la lui faire reſſentir par de

de cruelles douleurs. L'aiant conſiderée depuis long-tems, non ſeulement comme neceſſaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuſe aux Chrêtiens, il en fut frapé, mais il n'en fut pas ſurpris. Son eſprit heureuſement rempli de funeſtes preſſentimens de ſa fin prochaine, ſe fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues & ſerieuſes reflexions qu'il y fit. Il regarda, ſans s'étonner, l'appareil de ſon ſacrifice. Il vit le monde prêt à s'évanouïr pour lui, mais il ne l'avoit jamais crû ſolide. Il vit l'Eternité s'approcher, & il redoubla ſes forces pour achever ce qui reſtoit à fournir de ſa carriere. Il vit les Jugemens de Dieu, il les craignit; mais il les attendit avec confiance. Cét amour ſi vif & ſi tendre qu'il avoit eu pour ſa Famille, ſe confondit inſenſiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainſi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne penſa qu'à ſon ſalut; & ramenant toutes les creatures dans le ſein de leur Createur, il s'y rendit lui-même, pour s'aller joindre à ſon principe, & pour y recevoir la recompenſe de ſes vertus.

Spiritu magno vidit ultima. *Eccli.* 47.

N'attendez pas, MESSIEURS, que je faſſe ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pieté & à la douleur.

Digitized by Google

J'offenserois cette Ame sainte, qui aprés avoir lavé dans le sang de JESUS-CHRIST, ces taches que le peché laisse en nous aprés nôtre mort, joüit sans doute d'un bonheur éternel dans les Tabernacles du Dieu vivant. Vous le sçavez, mon Dieu, & je ne fais que le presumer : mais tant de graces que vous lui fites, tant de vœux qu'on vous a faits ; JESUS-CHRIST, tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'Autel, sans entrer trop avant dans vos Jugemens, me donnent cette confiance.

Puisse-t'il avoir receu de vos mains cette couronne de Justice, que vous donnez à ceux qui vous aiment ! Puissent ces flambeaux que la pieté Chrêtienne a rallumés, être les marques de sa gloire, plûtôt que les ornemens de ses funerailles ! Puisse ce Sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, étre aujourd'hui un sacrifice d'action de graces. Et vous MESSIEURS, puissiez-vous faire revivre aprés sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUT

ET

TRES-PUISSANT PRINCE

HENRI

DE LA

TOUR-D'AUVERGNE,

Vicomte de Turenne, Maréchal General des Camps & Armées du Roy, &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT PRINCE HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, Vicomte de Turenne, Maréchal General des Camps & Armées du Roy, &c.

Par Monsieur Mascaron, Evêque d'Agen, cy-devant Evêque de Tulle.

Proba me, Deus, & scito cor meum. *Psal.* 138.

Eprouvez-moi, grand Dieu, & sondez le fond de mon cœur.

IL n'y a rien que l'homme puisse moins soûtenir que l'examen de son

cœur, ſoit que Dieu en ſoit le juge, ou que les hommes en ſoient les arbitres. Les lumieres de Dieu vont découvrir juſques dans les plus ſecrets replis de nôtre ame, mille défauts, que nôtre amour propre nous cache & nous déguiſe à nous-mêmes : & les hommes, tout aveugles qu'ils ſont, n'ont pas laiſſé de conſerver un reſte de connoiſſance maligne, qui leur fait entrevoir ce qu'il faudroit pour faire un cœur parfait ; mais qui leur donne un penchant ſecret à croire, que ce cœur n'eſt plus qu'en idée, & qu'on n'en trouve point ſur la terre.

Auſſi la ſituation la plus raiſonnable, où l'homme de bien puiſſe être là deſſus, eſt de craindre beaucoup les jugemens de Dieu, & de ſe mettre fort peu en peine de ceux des hommes. Il faut qu'uniquement attentif aux idées de Vertu & de Gloire, que cette regle lui propoſe, il oublie preſque s'il y a des Spectateurs ſur la terre, pour ne ſonger qu'à ce Dieu, qui eſt en même tems le Spectateur, le Juge, & la Couronne de ſes actions. C'eſt là que le grand Roi, de qui j'ai emprunté les paroles de mon Texte, tournoit tous les mouvemens de ſon cœur ; lors que par une fierté ſainte & heroïque, dedaignant toutes les vaines opinions de la

Digitized by Google

terre, il alloit apprendre des jugemens de Dieu, celui qu'il devoit faire de ſes penſées & de ſes actions : *Proba me, Deus, & ſcito cor meum.*

Je ſens bien, MESSIEURS, que je trahis les plus chers ſentimens de l'Illuſtre Mort que nous pleurons, lors que j'entreprens d'expoſer à vos yeux les treſors d'un Cœur, que la Nature avoit fait ſi grand, & que la Grace avoit rendu ſi bon & ſi religieux. Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands ſpectacles à l'Univers; mais jamais homme ne ſongea moins aux applaudiſſemens des ſpectateurs : & dans ce moment je me repreſente ſi vivement, de quel air ce grand Homme rejettoit les loüanges ; & je me ſens ſi fort frapé de cette maniere, qui ſans avoir rien de dur, mettoit pourtant ſur ſon viſage tout le reſſentiment d'une modeſtie indignée ; qu'il s'en faut peu que je n'abandonne mon entrepriſe, & que je ne laiſſe à vos cœurs le ſoin de faire l'éloge d'un cœur que nôtre Heros ne voulut être connu & approuvé que Dieu ſeul ; *Proba me, Deus, & ſcito cor meum.*

Et en verité cette ſorte d'éloge lui ſeroit bien plus avantageuſe que tout ce que l'Eloquence pourroit produire de pompeux & de magnifique. Il y a

de certains ſujets, où l'Auditeur touché par avance, s'irrite que l'Orateur entreprenne de lui inſpirer quelque choſe de nouveau. Le cœur ne peut ſouffrir que l'eſprit par des penſées particulieres, vienne diviſer un ſentiment general, qui le remplit & qui l'occupe tout entier. C'eſt l'état où je vous trouve, MESSIEURS; vous ſentez bien plus de choſes ſur ce ſujet, que vous n'en penſez. Vôtre ame penetrée de tout ce qu'étoit ce grand Homme, ſe ſent pleine d'une foule d'idées qui à force de ſe preſſer, pour ſe faire voir toutes à la fois ſe confondent, & ne font qu'un ſeul ſentiment de tout ce que la vertu d'un Heros peut inſpirer de reſpect, d'admiration, de tendreſſe, & de douleur, à ceux qui l'ont admiré, qui l'ont aimé, & qui l'ont perdu. De ſorte, MESSIEURS, que vôtre imagination élevée au deſſus d'elle-même par la ſublimité du ſujet, pouſſée & ſoûtenuë par ſa tendreſſe & la douleur de vos cœurs, ne laiſſe rien à faire ni à vos penſées ni aux miennes: & perſonne ne pourra me reprocher, d'être demeuré au deſſous d'une ſi riche matiere, à qui je ne puſſe faire le même reproche avec juſtice, s'il étoit chargé du même emploi.

Hé!

Hé ! où en ſeroit-je reduis, MESSIEURS, ſans cette égalité d'impuiſſance, où la grandeur du ſujet met tout enſemble les Auditeurs, & l'Orateur? Car je ne me cache point à moi-même la difficulté de mon entrepriſe & le peu d'eſperance qu'elle laiſſe d'un heureux ſuccez. Je ſçai que pour répondre dignement à ce que vous attendez, il faudroit que l'on pût dire de moi ce qu'un Hiſtorien dit de ſix Combatans, à qui deux Armées remirent autrefois la diciſion de leurs intereſts. Ils combattirent en hommes, qui étoient animez de l'eſprit & du cœur des deux grands peuples, qui les emploioient *Magnorum exercituum animos gerentes* Pour loüer dignement ce grand Homme, ne faudroit-il pas que je fuſſe animé des ſentimens de toute l'Europe; de, ceux de la Cour, dont il étoit l'admiration ; de ceux des Armées, dont il étoit le bouclier & le défenſeur ; de ceux de tout le Royaume, dont il étoit l'ornement; de ceux des Ennemis, dont il étoit la terreur ; de ceux des honneſtes gens, dont il étoit le modele ; & plus que tout cela : de ceux de l'Egliſe, & des Saints, dont il étoit l'amour & la joye.

Souffrez donc que pour me ſoûtenir un peu dans un ſi grand deſſein, & pour

ne pas m'égarer dans la recherche des qualitez heroïques d'un ſi grand Homme, je ſuive l'idée que les divines Eſcritures nous donnent, en la perſonne d'un grand Prince, d'un grand Capitaine, & d'un grand Saint; & que convaincu, comme je le ſuis, de la conformité du Cœur de nôtre Heros, avec celui de David, j'adreſſe à toutes les conditions de la terre les paroles que David n'adreſſoit qu'à Dieu *Proba me, & ſcito cor meum.* Sondez & examinez ce Cœur; Vous qui ne concevez point d'autre grandeur; que celle qui vient des vertus militaires; & vous trouverez que comme celui de David il a eu toute la valeur & toute la conduite, qui fait les grands Capitaines. Sondez & examinez ce Cœur; Vous qui n'êtes ſenſibles qu'aux Vertus douces de la Morale & de la Societé civile; & vous trouverez que comme celui de David, il a eu la bonté, la douceur, la moderation, & toutes les qualitez qui forment l'honneſte Homme & le Sage. Sondez & examinez ce Cœur; Vous qui plus éclairez que les autres, ne donnez vôtre approbation qu'aux Vertus Chrêtiennes; & vous ſerez convaincus que comme celui de David, il a êté penetré de Foi, de Religion, d'Humi-

Digitized by Google

lité & de tous ces Dons du S. Esprit qui font les Chrétiens & les Saints : *Proba me, & scito cor meum.* Voila, MESSIEURS, le sujet & la division du discours, que je consacre à la gloire immortelle de Tres-haut & Tres-puissant Prince HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, Vicomte de Turenne, Mareschal des Camps & Armées du Roi, Colonel General de la Cavalerie Legere, Gouverneur de la Province du haut & bas Limosin.

PREMIERE PARTIE.

JE sçai MESSIEURS, que presque tous les Peuples de la terre quelque differens d'humeur & d'inclination qu'ils aient pû être, sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la Gloire à la Profession des Armes; & soit que par complaisance pour les plus forts, on ait voulu les élever sur tous les autres; soit que par flaterie, on se soit laissé aller à consacrer la passion dominante des Grands; ou que veritablement on n'ait rien trouvé au dessus de cette fermeté d'ame, qui fait mépriser les perils, & la mort même, rien n'est si établi dans le monde, que la superiorité de la

Gloire, qui vient de la Valeur, des Victoires, & des Triomphes.

Cependant ſi ce ſentiment n'étoit appuié que ſur l'opinion des hommes, on pourroit le regarder comme une erreur, qui a faſciné tous les eſprits, & dont le monde eſt aſſez rigoureuſement puni par le trouble & la deſolation que l'amour d'une telle Gloire cauſe dans tout l'Univers. Du moins ne croirois-je pas que la Chaire de la Verité fût deſtinée à loüer les erreurs du genre humain, ni que les Miniſtres du Seigneur, qui ne trempent plus leurs mains dans le ſang des Victimes, deuſſent étre les Panegyriſtes de ſes actions; dont le recit entraîne avec ſoi l'idée de tant de meurtres & de carnages.

Mais quelque choſe de plus réel & de plus ſolide me détermine là-deſſus; & ſi nous nous ſommes trompez dans la noble Idée que nous formerons de la gloire des Conquerans : Grand Dieu! j'oſe preſque dire, que c'eſt vous qui nous avez trompez. Car enfin, MESSIEURS, ſous quelle Image plus pompeuſe, les ſaintes Ecritures qui doivent regler nos ſentimens, nous repreſentent-elles Dieu même, que ſous celle d'un General, qui marche lui-même à la teſte des Legions innom-

brables d'Eſprits, qui combattent ſous ſes êtendars ? Elles nous le font voir ſur un Char tout brillant d'éclairs, la foudre à la main. La Terreur & la Mort marchent devant ſa face, renverſent ſes ennemis à ſes pieds ; & ſe faiſant ſentir aux choſes inſenſibles mêmes, ébranlent juſqu'à leurs fondemens, & ouvrent la terre juſqu'aux abiſmes. Le plus auguſte des titres que Dieu ſe donne à lui-même, n'eſt-ce pas celui de Dieu des Armées ? Les Anges ne le font-ils pas retentir au deſſus de tous les autres dans le Ciel même, qui eſt le centre de la Paix. Et enfin lors que Dieu paroit ſur la montagne de Sinaï, comme Legiſlateur, pour parler d'un ton de Grandeur & d'une voix de magnificence, ne donne-t'il pas ſes loix, parmi les éclairs & les foudres ?

Ainſi, MESSIEURS, Vous tous que la Naiſſance, & même la Vocation de Dieu appele à cette glorieuſe Profeſſion, qui eſt la défenſe des Autels de Dieu, de l'autorité de vôtre Prince, & de la ſureté de votre Patrie ; ne la regardez point comme un obſtacle formel à vôtre ſalut, & à vôtre gloire chrêtienne. Ce que l'Egliſe peut loüer par la bouche de ſes ſacrez Miniſtres, vous pouvez le pratiquer

en Chrêtiens. Oüi, vous le pouvez, & j'atteſte ſur cette verité la gloire immortelle de ces Heros glorieux, qui ont autrefois compoſé les Legions, à qui la valeur & le courage donnerent le nom de Fulminantes. L'Egliſe leur a dreſſé des Trophées ſur la terre, & le Ciel les a couronnez d'une gloire qui ne paſſera jamais. C'eſt parmi ces ſaints Heros que nous pouvons croire qu'eſt placée l'ame de celui que nous venons de perdre; puis qu'avec leur courage & leur valeur, il a eu leur foi, & leur religion.

Monſieur de Turenne, a eu tout ce qu'il falloit pour faire un des plus grands Capitaines qui furent jamais. Sa grande Naiſſance, qui par la ſuite de mille Heros, le faiſoit remonter juſques aux anciens Comtes Souverains d'Auvergne, & Ducs d'Aquitaine, l'approchoit par ſes alliances de toutes les Couronnes de l'Europe. Tous ces grands noms de France, Navarre, Angleterre, Ecoſſe, Bourgogne, Sicile, Portugal, & tant d'autres ſi ſouvent repetez dans ſa Genealogie, ne l'entretenoient que de Victoires & de Triomphes. Il étoit né avec un grand ſens naturel, & une penetration judicieuſe; avec un corps de ce temperament robuſte que les Anciens loüoient

Digitized by Google

ſi fort dans leurs Heros, & qui juſqu'à un âge avancé, l'a rendu capable de toutes les fatigues de la Guerre. Il commença dés l'âge de quatorze ans à porter les armes. Il ne pouvoit apprendre ce glorieux métier ſous un plus grand maitre que le fameux Maurice Prince d'Orange, ſon oncle. Il paſſa par tous les degrez de la milice. La Fortune lui fournit de grandes occaſions; des Combats, des Sieges, des Batailles, des Revolutions ſubites, de grands Evenemens. L'emploi le porte dans des païs differens, la Victoire le ſuivit preſque par tout, & la Gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toûjours vaincu, il a du moins toûjours merité de vaincre; puiſque dans l'une & dans l'autre fortune: Il a également bien agi en brave Soldat, & en grand Capitaine, & ſans aucune diſtinction de bons & de mauvais ſuccez, il me paroit toûjours le même, en Hollande, en Italie, en Catalogne, en Allemagne, en France, & en Flandre.

La Hollande admira dans ſes premieres Campagnes, une valeur qui lui devoit être un jour ſi fatale, & on feroit valoir ce qu'il fit à la levée du Siege de Cazal, au ſecours de Turin, à la Route de Quiers, & au paſſage du Pô à Moncalier, ſi la gloire de cent

autres miracles, par leſquels il s'eſt élevé au deſſus de lui-même, ne jettoit un éclat aſſez vif pour effacer ceux de ſes premieres années.

Le mal-heur de Mariendal arrivé par la faute d'un Officier êtranger, pouvoit-il être plus glorieuſement & plus utilement reparé que par cette preſence admirable d'eſprit, avec laquelle Monſieurs de Turenne ſauva le reſte de l'Armée ? Dans le trouble, où de tels deſordres jettent d'ordinaire un General, on eût regardé comme un coup de prudence, de faire approcher de nos Frontieres les Troupes qu'il avoit ſauvées dans la déroute : Mais nôtre Heros, dont les vuës êtoient toujours plus êtenduës & plus juſtes que celles des autres hommes leur donne le Rendez-vous bien avant dans le païs ennemi, favoriſe leur retraite combattant plutôt en victorieux qu'en vaincu, oblige par cette marche & par cette reſolution, comme il avoit preveu, pluſieurs Prainces d'Allemagne de joindre leurs Troupes aux ſiennes; & commandant peu de tems aprés l'aille gauche de l'Armée du Roi, à la fameuſe Bataille de Norlingue, la Fortune y ſeconda ſi bien les efforts qu'il fit pour retenir la Voctoire dans nôtre parti, qu'elle merita qu'on lui pardonnât

l'injuſtice de l'avoir abandonné au commencement de cette Campagne.

Mais dequoi ſervent les Armes, ſi par les Combats & les Victoires l'on ne ſe fait un chemin à la Paix, qui dans l'ordre legitime des choſes, doit être la fin de la Guerre. Monſieur de Turenne, ravage comme un foudre tous les bords du Rhin, entre dans la Baviere le fer & le feu à la main, prend preſque toutes les Villes de cet Eſtat. défait les Bavarois & les Imperiaux, & force l'Empereur, par tant de Victoires, de conſentir à la paix de Munſter, qui aſſura au Roi la Conqueſte de l'Alſace.

Helas, malheureuſe France! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en reſtoit-il pas aſſez d'autres, ſans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de ſang, & à perdre tant de vaillans hommes, qui euſſent pû te rendre maîtreſſe de l'Europe? Que ne peut-on effacer ces triſtes années de la ſuite de l'Hiſtoire, & les dérober à la connoiſſance de nos Neveux! Mais puiſqu'il eſt impoſſible de paſſer ſur ces choſes que tant de ſang répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce

Peintre, qui pour cacher la difformité d'un viſage, inventa l'art du profil. Dérobons à nôtre veuë ce défaut de lumiere, & cette nuit funeſte, qui formée dans les affaires publiques par tant de divers intereſts, fit égarer ceux mêmes qui cherchoient le bon chemin. Mais il eſt certain que le côté que nous pouvons montrer de ce tems mal-heureux, eſt ſi beau, ſi grand, ſi illuſtre pour M. DE TURENNE, & qu'il fit des choſes ſi importantes pour l'Etat, & ſi glorieuſes pour lui, à Bleneau, à Gergeau, à Villeneufve, à Saint Georges, à Eſtampes, & en cent autres endroits, que la memoire en durera autant que la Monarchie, & il ſemble qu'un homme qui n'eût pas ſongé à regagner le tems, qu'un petit égarement preſque forcé lui avoit fait perdre, n'euſt point été capable d'aller ſi loin. La ſuite de la Guerre ne fut qu'une ſuite de Gloire pour lui. La levée du ſiege d'Arras, & celle du ſiege de Valenciennes, ſont deux monumens éternels de ſa valeur & de ſa prudence. Vainqueur dans l'un, & contraint de ceder à la Fortune dans l'autre; il fut également admirable dans tous les deux, car ſi dans le premier il parut avec tout ce que la valeur heureuſe a d'éclat & de pompe: dans le ſecond, il

fit voir tout ce que la valeur mal-heureuſe a de fermeté & de reſources. Sa Retraite eut l'air d'un Triomphe pour lui, & bien loin de deſeſperer de la Republique, & de la Fortune de ſon Roi, il empeſcha les Ennemis de profiter de leur victoire, prit la Capelle, & fit voir cette capacité admirable & conſommée, qui lui faiſoit trouver le moien de profiter des diſgraces, & de ſe mettre en êtat aprés les pertes, de donner ſouvent de la crainte, & toûjours de l'admiration à ſes Ennemis.

Ce fut la derniere fois qu'il eut beſoin de cet art des reſources qu'il ſçavoit mieux que Capitaine de ſon ſiecle. La fortune d'accord avec ſon merite, ne lui laiſſa plus que la gloire de vaincre, & de profiter de ſes avantages. Ce n'eſt plus qu'un torrent impetueux de proſperitez, & j'ai de la peine à ſuivre le vol de la Victoire, qui m'entraîne pour me faire voir la priſe de Saint Venant, Mardix, Dunkerque, Furnes, Bergue, Dixmude, Ypre, & Oudenarde. La Conquête de la pluſpart de ces Villes, fut le bruit de la ſage & genereuſe reſolution que prit nôtre Heros, de differer à ſe rendre maître de Dunkerque qu'il aſſiegeoit, pour aller batre les ennemis à la fameuſe Bataille des Dunes. Je ne ſçai ſi j'oſerai

dire qu'il fit dans cette Campagne, comme un abregé de toute la Gloire militaire, & qu'il convainquit toute l'Europe, que ſon Genie s'étendoit également ſur toutes les parties de la Guerre, & qu'il êtoit toûjours le même, ſoit qu'il fallût conduire des Sieges, ou prendre promptement le meilleur parti dans les occaſions preſſantes, ou executer avec vigueur ce qui êtoit judicieuſement reſolu, ou vaincre en Bataille rangée, & profiter ſans relâche de ſes Victoires.

Tant de grandes actions, une ſuite ſi conſtante de glorieux ſuccez, une reputation ſi pleine & ſi entiere, ſembloient être le plus doux & le plus digne fruit de tant de travaux, & on eût dit que le Ciel ne pouvoit plus rien pour lui, aprés lui avoir accordé toutes les Couronnes que la Gloire peut metre ſur la tête d'un Sujet. Cependant ce qui eût êté le terme & la fin des plus grands Heros, n'eſtoit qu'un chemin & un moien au nôtre, pour arriver à une plus grande Gloire. Le Dieu des Armées, par tant d'illuſtres emplois, par tant d'évenemens divers, tant de Victoires, & tant de Triomphes, ne faiſoit que preparer un maître en l'art de la Guerre au Grand & Invincible Louis, & il ne falloit pas

moins que l'étude & l'experience de prés de cinquante années, pour faire quelque jour des leçons à un tel Disciple. Que ne peut pas un grand Maître, lors qu'il trouve un Genie du premier ordre à former? A peine M. de Turenne a-t'il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres, prevenu par les lumieres, par la penetration, & par l'heureuse & sage impetuosité du courage de ce Grand Monarque. Comme on voit la foudre conçûë presque en un moment dans le sein de la nuë, briller, éclater, fraper, abatre; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumez dans le cœur du Roi, qu'ils brillent, éclatent, frapent par tout. Les murailles de Charleroi, Doüai, Tournai, Ath, l'Isle, Aloſt, Oudenarde tombent à ses pieds. La terreur saisit toute la Flandre, & l'étonnement passe au loin dans toute l'Europe. M. DE TURENNE est lui-même épouvanté de la rapidité & de la justesse de ce mouvement, lui qui accoustumé à faire des choses extraordinaires, ne devoit plus trouver dans la Guerre de sujet d'admiration. Mais ce qui doit redoubler la nôtre, c'est que M. DE TURENNE a paru si grand aux yeux du Roi, qu'il amerité que ce grãd Prince voulût bien s'appliquer dans les

commencemens à l'étudier, & par la conformité de genie dans l'art de la Guerre, le Roi eſt ſi bien entré dans les manieres de ce parfait Capitaine, que M. DE TURENNE ne fit rien, il y a un an, pour chaſſer les Allemans du Roiaume, que le Roi n'eût projetté dans ſon Cabinet; & les ordres de ce grand Monarque étoient ſi conformes aux projets de nôtre Heros, que l'on ne ſçait, s'il eſt plus glorieux au Roi d'être entré de ſi loin dans les deſſeins d'un General conſommé en l'art de la Guerre, & aidé de la veuë des lieux, ou à M. DE TURENNE d'avoir prevenu par ſes actions, les ordres d'un Maître ſi éclairé.

N'attendez pas de moi: MESSIEURS, que je vous faſſe ici une deſcription particuliere des actions immortelles de cette Campagne, digne de l'envie des plus fameux Conquerans qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choſes, il faut avoir un genie capable de les faire, & la Poſterité ne ſçaura bien tout ce que ce grand Homme fit voir de ſageſſe, de capacité, de vigueur, à Sintzeim à Ladenbourg, à Entzeim, à Mulhauzem, à Turqueim, ſi ce nouveau Ceſar n'a lui même laiſſé l'Hiſtoire de ſa vie. Pour moi, dont le ſtile peu accoutumé à de telles

Digitized by Google

matieres n'en pourroit que ternir l'éclat ; quand je vois cette multitude innombrable d'Allemans qui menaçoient la France d'une inondation pareille à celle des Cimbres & des Teutons, & que j'entens cet Homme si sage qui parloit toûjours si modestement de l'avenir, promettre fierement de leur faire repasser le Rhin, au deça duquel l'esperance de ravager nos plus riches Provinces, les avoit attirez; il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'enhaut, & que non seulement vaillant comme David, mais en quelque façon Prophete comme lui, il parla de l'avenir aussi seurement que le Dieu-même qui l'inspiroit pour le prevoir & qui le soûtenoit pour l'executer.

Assemblez-vous, Ennemis d'Israel, dit le Dieu des armées, & vous serez vaincus. *Congregamini populi & vincimini.* Renforcez vôtre ligue de l'union de cent peuples confederez, vous serez vaincus, *Confortamini & vincimini.* Faites des appresta effroyables de guerre, vous serez vaincus, *Accingite vos, & vincimini.* Joignez la prudence à la force ; Tenez mille Conseils de guerre, tous vos desseins seront renversez, *Inite consilium & dissipabitur.* Promettez, esperez, menacez, il n'arrivera rien de ce que vous projettez, Isaiæ cap. 8.

Loquimini verbum, & non fiet. Voila MESSIEURS, comme parle celui, devant qui toutes les forces de la terre ne ſont que du vent & de la fumée; & voila ce que promet fierement ce grand Capitaine, cet autre David inſpiré & animé de l'eſprit de Dieu. Peuples que le Rhin ſepare de nous uniſſez-vous, ſortez de vos foreſts & de vos neiges, pour venir inonder les doux climats de la France: Cercles de l'Empire uniſſez toutes vos forces, Vous ſerez vaincus, & il ne vous reſtera que de triſtes & mal-heureux débris de vos Armées, qui iront annoncer à leur païs épuiſé d'hommes & de ſoldats, vôtre deffaite, & la grandeur de mon Roi. Il le dit, il l'execute; il fait une marche de prés de cent lieuës; il conduit ſon Armée & ſon Artillerie, par des chemins, que les montagnes, les precipices, les torrents & les neiges rendoient preſque inacceſſibles à des voiageurs libres & déchargez, la marche ſe fait avec un ſecret ſi prodigieux, qu'on eut dit que ſes Troupes êtoient envelopées d'un nuage épais, qui en déroboit la veuë à tous les hommes. Il ſurprend les Ennemis; il les attaque avec un nombre inegal, mais Dieu renouvelle ici les Victoires prodigieuſes des Machabées, & pour peindre la choſe par les paroles

mêmes de l'Ecriture Sainte, & de l'Egliſe, qui viennent ſi bien à mon ſujet ; A peine M. DE TURENNE fit-il briller dans ſes étendars l'image éclatante du Soleil de la France, que les yeux des Ennemis en furent ébloüis. Cette multitude ſe diſſipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite, & l'ardeur de nôtre illuſtre General, qui ne leur donnoit point de relâche. *Refulſit Sol in Clipeos aureos, & multitudo gentium diſſipata eſt.*

Auſſi, ne fut-il jamais un Triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorerent M. DE TURENNE à ſon retour. Les Couronnes de Laurier & de Chêne, le Arcs de Triomphe dont les Romains recompenſoient la valeur de leurs Generaux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des benedictions de toutes les Provinces qu'il traverſa ? Ce Heros ſi ennemi du faſte, mais ſi ſenſible au plaiſir de faire du bien, pouvoit-il être plus agreablement convaincu de celui qu'il avoit fait à toute la France, que par la foule que faiſoient ſur ſon paſſage les vieillards & les jeunes gens, les hommes, les femmes & les enfans, & par cét empreſſement qu'ils avoient de voir, de ſaluër, d'approcher & de

toucher celui qu'ils reconnoiſſoient pour leur Liberateur, & à qui ils publioient devoir leur honneur, leur vie leurs biens, leur patrie & leur liberté ?

Les ſages & heureux commencemens de cette Campagne ne nous promettoient pas de moindres ſuccez, & ſans le coup fatal qui nous a ravi ce grand Capitaine ; il falloit que la France ſongeaſt à quelque nouvelle maniere de triomphe. Helas ! l'euſt-elle crû, que la pompe en dût être ſi triſte & ſi lugubre ? Ce n'étoit point ſe flater de vaines eſperances d'un avenir douteux, que de ſe promettre de telles choſes d'un Heros, qui à force de remporter des Victoires, nous en avoit fait perdre entierement la ſurpriſe, & preſque la joie.

Nous attendions ces grands avantages avec une tranquillité bien éloignée de la preſomption inquiete, que cauſent les deſirs mal fondez : car que ne pouvoit-on point attendre d'un tel General, à la tête de tant de braves ſoldats, qui renouvellant les ſentimens des Soldats d'Alexandre ſe croyoient invincibles ſous ſa conduite ! Qu'il y ait, diſoient-ils tous d'une voix, des rivieres entre nous & nôtre Patrie ; qu'on nous engage dans le

Digitized by Google

cœur d'un païs ennemi ; qu'on nous ordonne de combatre avec un nombre inégal, contre toutes les forces de l'Empire ; que des marais tremblans nous faſſent craindre que la terre ne manque ſous nos pieds. Tant que ce grand Homme ſera à nôtre tête, nous ne craignons ni les Hommes ni les Elemens ; & déchargez du ſoin de nôtre ſeureté, par l'experience & par la capacité du Chef qui nous commande, nous ne ſongeons qu'à l'Ennemi & à la Gloire.

Monſieur de Turenne a eu même en mourant un avantage qui manqua à ce Conquerant de l'Aſie. Alexandre ne trouva point d'ami aſſez fidele pour vanger ſa mort, ni de Succeſſeur aſſez illuſtre, pour maintenir & pour étendre ſes conquêtes. Monſieur de Turenne a trouvé l'un & l'autre. Meſſieurs ſes Neveux, qui excitez par leur propre vertu, & par l'exemple d'un Oncle ſi illuſtre, l'avoient ſi genereuſement ſuivi, dans toutes les occaſions de danger & de gloire ; tous les Officiers & tous les Soldats, remplis d'une nouvelle vigueur, comme s'ils avoient ramaſſé ſur le Cercueil de ce Prince, ces reſtes d'eſprits que les Anciens croioient errer autour des corps morts ; ou perſuadez qu'ils combat-

Digitized by Google

toient encore à la vuë de cette grande Ame, firent d'abord ſentir aux Ennemis, ce que peuvent des Troupes diſciplinées par un tel Maître, & animées du deſir de vanger ſa mort; Et ſi ce grand Homme étoit capable de quelque ſentiment pour les choſes de la terre, quelle ſeroit ſa joie de voir que le grand Prince qu'il regardoit comme le premier Capitaine du monde, & pour la valeur, & pour la capacité, ſoit venu ajouter les Victoires d'Allemagne à celles de Flandre; qu'à ſes approches, & à ſon nom que la Gloire a fait raiſonner ſi ſouvent ſur les bords du Rhin, les Ennemis aient levé des Sieges, & fait des mouvemens, qui font voir, que les Heros ont l'art de vaincre quelquefois leurs ennemis, ſans les combatre.

Toutes ces choſes, MESSIEURS, nous ont à la verité raſſuré de nos craintes, mais qu'eſt-ce qui ſera capable de ſoulager nôtre douleur? La triſteſſe que la mort de Monſieur de Turenne a cauſé, n'eſt pas de la nature de celles qui s'evaporent avec les premieres larmes, & les premiers ſoupirs; elle a fait une impreſſion trop durable ſur tous les cœurs. La Cour, les Armées, la Ville, les Provinces, les Peuples, s'en ſont fait une douleur, qui

Digitized by Google

ne paſſera jamais : Vous ne l'avez point encore publié, MESSIEURS ; cette funeſte nouvelle ſe répandit par toute la France, comme un broüillard eſpais qui couvrit la lumiere du Ciel, & remplit tous les eſprits des tenebres de la mort. La terreur & la conſternation la ſuivoient. Perſonne n'apprit la mort de Monſieur de Turenne, qui ne crût d'abord l'Armée du Roi taillée en pieces, nos frontieres découvertes, & les Ennemis prêts à penetrer dans le cœur de l'Etat. Enſuite oubliant l'intereſt general on n'étoit ſenſible qu'à la perte de ce grand Homme. Le recit de ce funeſte accident tira des plaintes de toutes les bouches, & des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faiſoit gloire de ſçavoir, & de dire quelque particularité de ſa vie, & de ſes vertus. L'un diſoit, qu'il étoit aimé de tout le monde ſans interêts ; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré ſans envie ; un troiſiéme qu'il étoit redouté de ſes Ennemis ſans être haï ; mais enfin ce que le Roi ſentit ſur cette perte, & ce qu'il dit à la gloire de cet illuſtre Mort, eſt le plus grand & le plus glorieux Eloge de ſa Vertu. Les Peuples répondirent à la douleur de leur Prince. On vit dans les villes, par où ſon Corps a paſſé, les mêmes

Digitized by Google

ſentimens que l'on avoit veu autrefois dans l'Empire Romain, lors que les cendres de Germanicus furent portées de la Sirie, au tombeau des Ceſars. Les maiſons êtoient fermées ; le triſte & morne ſilence qui regnoit dans les places publiques, n'êtoit interrompu, que par les gemiſſemens des habitans; les Magiſtrats en deüil euſſent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de villes en villes ; les Prêtres & les Religieux, à l'envi, l'accompagnoient de leurs larmes, & de leurs prieres. Les Villes pour leſquelles ce triſte ſpectacle êtoit tout nouveau, faiſoient paroître une douleur encore plus vehemente que ceux qui l'accompagnoient, & comme ſi en voiant ſon cercuëil, on l'eut perdu une ſeconde fois, les cris & les larmes commençoient.

Ce regret n'a point êté particulier à la France : les Eſtrangers qui l'ont admiré pendant la vie, l'ont pleuré à la mort : & je ne puis m'empeſcher d'entrer icy, dans un ſentiment contraire à celui qu'eut David, ſur la mort de Saül & de Jonathas. Il ne vouloit pas qu'on appriſt aux Philiſtins la perte de ces illuſtres Défenſeurs d'Iſraël ; *Nolite annunciare in Geth, neque in plateis Aſcalonis.* Non, non que la Renommée porte la nouvelle de cette perte aux

Ennemis de la France. Par tout où la Vertu ſera aimée, on regrettera cét illuſtre Mort. Dans les Cours les plus oppoſées à nos intereſts, il ſe trouvera des Princes genereux, qui donneront des éloges à ſa memoire, des regrets à ſa perte, & des prieres à ſon Ame. Ceux mêmes qui en feront un ſujet de joye, & qui le témoigneront par des feſtes publiques, éleveront, ſans le vouloir, un Trophée à la Gloire de Monſieur de Turenne, par l'aveu public de leur crainte, & par leurs lâches réjoüiſſances. Mais quels ſentimens d'admiration les Eſtrangers n'auroient-ils pas eus pour ce grand Homme, s'ils avoient veu de prés comme nous, & s'ils avoient connu les qualitez incomparables de ſon Ame.

Car comme la Valeur, toute heroique qu'elle eſt, ne ſuffit pas, pour faire les Heros, & qu'elle eſt ſemblable à ces Eſtoiles qui brillent, à la verité, mais qui n'auroient que de mauvaiſes influences, ſi la conjonction de quelques Aſtres bienfaiſans ne les corrigeoit: tout ce dehors ſi grand & ſi pompeux, que je viens d'etaler à vos yeux, ne ſuffiroit pas pour donner une gloire ſolide à Monſieur de Turenne, ſi ſon Cœur n'avoit été animé de toutes les Vertus qui font l'honneſte

Homme, & le ſage. C'eſt la ſeconde Partie de mon Diſcours.

SECONDE PARTIE.

CE n'eſt proprement que dans ſon cœur, que l'homme ſe trouve tout entier, & tel qu'il eſt veritablement. Par tout ailleurs, il peut être ou partagé, ou déguiſé; ſon Eſprit a de la peine à ſe parer des illuſions de l'amour propre qui le repreſentent à lui-même tout autre qu'il n'eſt. Les actions par où l'on juge ordinairement de nous, ne ſont pas toûjours des marques certaines des habitudes de nôtre ame: c'eſt quelquefois la neceſſité qui nous y contraint, ou l'occaſion qui nous y convie. Il y a même des momens heureux, où l'ardeur d'une generoſité ſans reflexion nous y pouſſe; & dans toutes ces rencontres, à parler ſainement des choſes, il ne faut pas dire que l'homme ait la gloire de faire une action qu'on lui arrache, ou qui lui échape.

Mais cet homme ſi ſuſpect dans tout le reſte, ſe trouve tel qu'il eſt dans ſon propre cœur. C'eſt là qu'il faut prendre les veritables traits de ſon portrait, & la matiere ſolide de ſes loüanges.

C'eſt

C'eſt dans mon cœur que je ſuis veritablement tout ce que je ſuis, s'écrie le grand S. Auguſtin, *Cor meum ubi ego ſum, quicumque ſum.* Et dans les paroles que j'ai priſes pour texte, aprés que David a convié Dieu de l'examiner tout entier, il s'arrête enſuite á ſon Cœur, comme à l'unique ſujet, ſur lequel tout cet examen doit tomber. *Proba me, Deus, & ſcito cor meum.*

Ainſi n'apprehendez pas, MESSIEURS, qu'en me bornant à l'Eloge du Cœur de M. DE TURENNE, je vous faſſe perdre quelque choſe de ce grand Homme, ni qu'il ſe trouve hors des limites de mon ſujet quelque partie de cette precieuſe matiere, que je ne mette pas en œuvre. Il me ſeroit bien plus aiſé de prendre M. DE TURENNE par tout autre endroit, que par celui de ſon Cœur : c'eſt par là principalement qu'il ſe dérobe à mes yeux Ce n'eſt pas que ce Cœur ſe ſoit jamais évaporé, dans les chimeres d'une fauſſe Gloire ; ou que les ſentiers obſcurs de la diſſimulation, du peché, & du menſonge me le cachent. Une route bien plus glorieuſe me le fait perdre de veuë : il a tenu un chemin ſi peu battu dans la carriere de la veritable Gloire, que je n'y trouve ni trace, ni adreſſe pour me guider. Accoutumez

que nous ſommes à ne voir aller les hommes que de biais, & par des détours, j'ai de la peine à ſuive un Cœur qui dans la pourſuite de la Gloire, ne s'eſt jamais ni arrêté ni égaré. De tous les motifs qui font agir les hommes, & qui corrompent dans la racine des fruits qui paroiſſent ſi beaux au dehors, je n'en trouve pas même l'ombre dans ce Cœur. L'avarice, l'intereſt, l'amour propre, la vanité, le plaiſir, ces ſources empoiſonnées de toutes les actions des hommes, n'ont jamais infecté ce Cœur.

Ce grand homme étoit ſi bien ſorti de lui-même, & de ſes propres interêts, qu'il n'y eſt jamais rentré par le moindre retour. Dans l'impetuoſité qui le portoit vers les grandes choſes, il n'a jamais fait cette reflexion intereſſée que la belle Idée de la Gloire qui l'attiroit, pût devenir ſa Gloire particuliere, & pour vous le repreſenter d'un ſeul trait, tel qu'il a été, il faut dire de lui, comme du plus ſage des Romains, que l'Amour propre, qui eſt tout borné en lui-même, n'eut jamais de part, ni dans ſes deſſeins, ni dans ſes actions.

Nullóſque Catonis in actus Irrepſit partemve tulit ſibi nata voluptas.

Jugez, MESSIEURS, ſi de cette élevation, il a pû ſeulement jetter les yeux ſur les richeſſes, & en faire le mo-

tif de ſes actions ; lui qui ne daignoit pas même les regarder , comme des fruits honnêtes de ſes travaux. Ce n'eſt pas qu'il affectât les manieres de ces fameux Capitaines, dont Rome & Athenes, ont tant celebré la glorieuſe Pauvreté. Sans avoir vécu comme eux, il a été ce qu'ils étoient ; & ſi l'on faiſoit exactement l'anatomie du cœur de ces Heros, peut-être trouveroit-on que les Fabrices, les Camilles, & les Phocions, ſe ſont plus appliquez aux richeſſes par le ſoin laborieux de s'en priver, que M. DE TURENNE par la noble indifference d'en avoir , ou de n'en avoir pas,

Si le Roi d'Epire vouloit éprouver la generoſité de mon Cœur, diſoit un de ces Romains, il devroit le ſonder par l'offre de tout ſon Roiaume : *Toto ei regno tentandus fui.* Il eſt honnête & glorieux de refuſer les liberalitez des Rois , lors qu'elles doivent être le motif , ou la recompenſe d'une trahiſon ; mais , aprés tout , ce n'eſt que la gloire d'un crime évité. Un Roi plus grand en toute maniere que le Roi d'Epire , a tenté , s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme, l'indifference que Monſieur de Turenne avoit pour le Bien , par tout ce que le plus grand Roi du monde peut faire, pour le

plus grand de ſes Sujets. Mais nôtre Heros indocile à ſouffrir de grandes richeſſes, n'a jamais pû conſentir à en recevoir, qu'autant qu'il en falloit, pour mettre la bonté & la reconnoiſſance de ſon Prince à couvert, ſans riſquer la gloire de ſa moderation, & de ſon deſintereſſement.

Il regardoit, à la verité, les richeſſes, comme des moiens neceſſaires, pour ſoûtenir la grandeur de ſa naiſſance, & celle de ſes illuſtres Emplois. Mais dégagé de l'erreur des autres hommes qui cherchent ſans ceſſe des moiens, pour une fin qui ne vient jamais, il ne ſongeoit aux moiens, que lors que la fin qu'il s'étoit propoſée le preſſoit. C'étoit à la veille de ſes glorieuſes Campagnes, qu'il ſongeoit qu'il n'étoit pas riche : c'étoit dans la ſuite de l'Emploi qu'il empruntoit des ſommes conſiderables, pour des neceſſitez imprévûës. Prenez garde, MESSIEURS, que vôtre amour propre ne vous faſſe quelque ſurpriſe en cét endroit, & que vos n'alliez donner un nom peu honnête, à un oubli plus glorieux, que la plus ſage précaution. Ce Prince, aſſeuré qu'il étoit de l'amitié du Roi, & du ſecours de ſes ſerviteurs, croioit qu'il lui étoit permis d'être negligent ſur un point, où les

autres péchent par un excez de prévoiance ; & je puis dire que Monſieur de Turenne avoit toute la gloire du Deſintereſſement, ſans avoir la honte de l'Imprudence; au lieu que les autres n'ont au dehors la gloire de la Prudence, que parce qu'ils ſont pouſſez au dedans par le motif d'un lâche & ſordide Interêt.

Cependant, la Gloire de Monſieur de Turenne ne me ſembleroit pas pleine & entiere ſur ce ſujet, ſi vainqueur de l'avarice par la facilité de ſes inclinations naturellement grandes & genereuſes, il n'avoit jamais rien eu à combattre. La Providence a voulu qu'il ait eu une fois en ſa vie des deſirs ; qu'il les ait vaincus glorieuſement ; & qu'il ait fait voir à toute la terre, qu'il avoit aſſez de force pour acquerir une Vertu difficile & laborieuſe, ſi le bon-heur de ſon naturel, ne l'eut pas rendu ſans peine, le plus vertueux homme de ſon ſiecle.

Voici, MESSIEURS, une des actions de ſa vie, que les yeux du peuple n'ont peut-être pas remarquée ; mais qui eſt ſi belle & ſi extraordinaire que je ne puis me reſoudre à la paſſer ſous ſilence. Monſieur DE TURENNE, avoit paſſionnément deſiré le Gouvernement

d'Alſace & de Briſac. Des veuës proportionnées à la grandeur de ſa Naiſſance, & á l'élevation de ſon Ame, lui avoient mis ces deſirs bien avant dans le cœur ; il étoit encore en un âge, où les paſſions ſont les plus violentes : cette grande gloire, qu'il s'eſt depuis acquiſe ne lui ôtoit point encore la veuë de ce qu'a le Monde des Eſtabliſſemens ſolides. L'occaſion d'obtenir ce qu'il deſiroit ſe preſente, avec des circonſtances ſi heureuſes & ſi honnêtes, qu'on eût dit qu'il avoit concerté avec la Fortune l'execution de ſon deſir. Le Gouverneur de Briſac avoit été mis dans cette place importante, de la main du Duc de Vveymar. A l'arrivée de Monſieur de Turenne, qui venoit commander l'Armée du Roi dans l'Alſace, il entre dans des ſoupçons, & dans des fraieurs, dont nous ignorons le ſujet ; il ſe retire, il abandonne ſa Place & la Province, à l'homme du monde, qui en deſiroit le commandement avec plus de paſſion. Cette occaſion capable de faire naître l'envie d'un ſi bel établiſſement, aux perſonnes qui n'y euſſent jamais penſé, la fait perdre à nôtre Heros, qui y penſoit depuis ſi long-tems. Il ne dépeche point de Courrier à la Cour, pour deman-

Digitized by Google

der la dépoüille d'un homme qui ſe dépoüilloit lui-même, & par un deſintereſſement ſans exemple, il raſſure le Gouverneur, le remet dans ſa Place, & le recommande à la Cour. Conquerir l'Alſace, prendre Briſac, ſe rendre Maître de ce fameux paſſage du Rhin, ce ſeroit l'effet d'une Valeur heroïque, mais dont les Soldats, les Officiers, la Fortune qui veut avoir ſa part dans tous les grands évenemens, partageroit la gloire avec Monſieur de Turenne. Mais vaincre ſes deſirs, vaincre la force de l'occaſion, renoncer à Briſac & à l'Alſace, c'eſt une victoire que Monſieur de Turenne remporte tout ſeul, & dont il ne partage la gloire avec perſonne.

Nos paſſions ne ſont pas ſeulement violentes, elles ſont adroites : repouſſées par un endroit de nôtre ame, elles ſe repreſentent avec un nouveau viſage d'un autre côté. Tel croit qu'il n'eſt pas honnête d'être intereſſé pour ſoi-même, qui ſe perſuade qu'il eſt permis de l'être pour ce que l'on aime, & il ne voit pas que ſon amour propre le ſuit par tout, & qu'il ne lui fait faire ce petit mouvement au dehors, que pour le ramener dans ſon interêt par un chemin dont il ne s'apperçoit pas. Monſieur de Turenne a eu pour

ſon illuſtre Maiſon, pour ſes chers amis, & pour ſes fideles ſerviteurs toute la tendreſſe & tout l'empreſſement que la Nature inſpire à un bon Cœur. L'abſence ni le tems n'étoient point capables de ralantir l'ardeur de ſon amitié ; mais il y avoit en ſon cœur un amour predominant à tous les autres. C'étoit l'amour de la Juſtice. Elle étoit la regle inviolable de toutes ſes actions : l'amitié ni la haine ne le pouvoient jamais preoccuper : Il refuſoit des graces à ſes amis qu'il accordoit à ſes ennemis, quand il les en croioit plus dignes que ceux qu'il aimoit ; & ſourd à toutes les plaintes de la Nature & de l'Amitié, il traitoit ceux qui étoient capables de les faire, de petits Eſprits, qui tournent toûjours autour d'eux-mêmes, n'aiant pas aſſez de force pour s'en éloigner.

Auſſi, n'étoit-ce ni par l'intrigue d'un Domeſtique intereſſé, ni par des aſſiduitez étudiées, ni par l'utilité d'une liaiſon, que l'on ſe faiſoit une entrée dans le Cœur de Monſieur de Turenne. Le bon-heur pouvoit lui montrer ceux qui devoient être ſes amis, mais il n'alloit que juſques-là, le ſeul merite faiſoit le reſte. Car comme il n'avoit point une froideur & une fierté capable de rebuter, il n'avoit point

Digitized by Google

auſſi cet air careſſant qui ſemble mendier le cœur de tout le monde, ſans vouloir pourtant engager le ſien. Perſonne n'a jamais pû ſe plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ni d'avoir été amuſé par de vaines eſperances. Ce grand Homme avoit rendu l'accez de ſon Cœur difficile ſans étre rude ; & il en avoit, pour ainſi dire, fortifié les premieres avenuës, parce qu'aprés les avoir une fois forcées par le merite, le reſte ne coûtoit plus rien, ni à prendre, ni à conſerver.

Je vous appelle à témoin de cette verité, chers & illuſtres Amis de cét Homme incomparable. Fut-il jamais une amitié ſi entiere, ſi douce, & ſi ſeure que la ſienne? Sa diſſimulation vous a-t'elle jamais donné la peine de faire ces difficiles obſervations qu'il faut emploier pour penetrer le Cœur humain? L'inégalité de ſon humeur vous a t'elle jamais obligez de prendre des meſures pour choiſir les bons momens, & pour éviter les fâcheux? Sa défiance vous a-t'elle jamais obligez à ces éclairciſſemens, qui font perdre, à reparer des choſes déja faites, un tems qu'on emploieroit bien plus agreablement à faire de nouveaux progrez dans l'amitié? A-t'il jamais exigé de vous une ſervitude & une dépendance

tirannique ? Enfin, dans ce Commerce qui vous ouvroit ce Cœur juſques au fond, y avez-vous jamais rien trouvé qui meritât quelque indulgence de vôtre part ? Y avez-vous découvert quelque foibleſſe & quelques ſentimens qui marquaſſent la vanité & la corruption du ſiecle ? Avez-vous eu beſoin de vous faire une religion de nous cacher quelque défaut ſecret ? Euſſiez-vous deſiré d'en ôter, ou d'y ajoûter quelque choſe ? Si vous étiez les maîtres de vous former un Cœur à vous-mêmes, en voudriez-vous un plus grand, plus droit, & plus parfait ? Helas ! je le ſens, MESSIEURS, je touche à l'endroit de vôtre plaie le plus douloureux & le plus ſenſible ; & s'il vous étoit libre de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas ici, que vous n'y avez rien vû que de grand & d'heroïque, que tous ſes ſentimens étoient pour vous des leçons de ſageſſe & de vertu, des ſujets d'admiration & d'amour, & la matiere éternelle de vos larmes, ou du moins d'un triſte & precieux ſouvenir.

He ! que ne doit-on pas croire d'un Cœur, en qui l'amour ſouverain de la Verité a été la ſource de mille vertus. Cét amour eſt le plus beau Caractere d'une grande Ame. Il eſt dans nô-

tre Eſprit le remede des erreurs & des illuſions, où nôtre ignorance nous expoſe: dans nôtre Cœur il eſt le frein de nos paſſions, qui fatiguées des reproches de la Verité, ſe laſſent enfin & s'éteignent. Il eſt le lien le plus aſſeuré de la ſocieté civile, & ſi je le puis dire, cét amour nous rend en quelque façon incapables de tromper & d'être trompez. Mais pour avoir cét amour dans un degré heroïque, il faut aimer la Verité par deſſus toutes choſes, & n'aimer dans les choſes que la Verité. Car nôtre amour propre toûjours attentif à nous faire quelque ſurpriſe, ne nous donne que trop ſouvent le change. Nous aimons tous la Verité, mais nous ne l'aimons pas tous ſi uniquement, que nous n'aimions encore quelque choſe avec elle : & pour accorder en nous ces deux amours, nous nous laiſſons aller à croire, que ce que nous aimons eſt la Verité. Un raion de la lumiere du Ciel qui preparoit ce grand Cœur à la connoiſſance des veritez de la Foi, l'y diſpoſoit par cét amour naturel qu'il avoit pour celles de la Morale. C'eſtoit ſon inclination dominante, & ſon étude particuliere étoit à ne montrer, à n'avoir, & à n'être rien de faux. Ses actions étoient auſſi ſinceres que ſes paroles ; ſes

Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt eſſe veritatem. Aug. Conf. l. 10. c. 13.

paroles n'étoient que les images de ſes penſées ; & ſes penſées étoient toutes heureuſement reglées, ſur les idées de la Verité.

Il ne lui eſt jamais arrivé de chercher à paroître par de certaines choſes, dont l'éclat & la belle apparence ne ſont pas toûjours ſoûtenuës d'un fonds d'Honneur & de Verité. Il étoit naturellement liberal, les pauvres le ſçavent, & il lui eût été facile de ſatisfaire cette noble inclination, s'il eût voulu ſe relâcher un peu ſur la maniere d'acquerir, pour parvenir à la gloire de donner. Il n'a jamais balancé là-deſſus, perſuadé que la Liberalité n'étoit plus une vertu, dés que l'on conſentoit à acquerir avec quelque empreſſement, ou quelque injuſtice, pour donner avec pompe & avec éclat. Mais ce méme homme à qui l'on n'eût pas arraché les ſommes les plus petites, lors que la moindre ombre de Vanité ſe rencontroit à les donner ; n'avoit point de peine à ſe dépoüiller même de ſon neceſſaire, lors que la moindre ombre de Juſtice ou de bienſeance pouvoit ôter à ſes largeſſes l'air du faſte & de l'oſtentation. C'eſt de cét amour pour la verité que venoit l'averſion qu'il avoit de ſe juſtifier dans les choſes, que les faux bruits ou les

mauvais offices pouvoient rendre ſuſpectes. Content du témoignage de ſa conſcience, il ne vouloit point devoir à une Apologie, ce qu'il devoit à la Verité-même. C'eſt de l'amour pour la Verité, que venoit cette moderation admirable dans les rencontres, où il ſembloit que l'interêt de ſa gloire dût exciter ſon reſſentiment. Comme il alloit juſques au fond des choſes, il trouvoit qu'il y a bien plus de gloire à vaincre ſa paſſion, qu'à vanger une injure, & que ceux qui courent à la vangeance, vont au plus aiſé, & non pas au plus glorieux.

Cét amour lui faiſoit preferer la gloire d'une entrepriſe bien concertée quoique malheureuſe, au vain éclat de celles qui n'ont rien de bon que le ſuccez. Enfin c'eſt de cet amour de la Verité que venoit cette Naiveté admirable, avec laquelle Monſieur de Turenne ſe laiſſoit voir tel qu'il étoit, ſans rien exagerer par orgueil, ſans rien abaiſſer par une fauſſe modeſtie, mais plus que tout cela, par une ſi entiere application à la verité des choſes, qu'elle lui faiſoit preſque oublier, ſi c'étoit de lui même qu'il parloit. La Peinture a beſoin d'ombres & de jours pour donner du relief aux corps qu'elle repreſente, ou pour mettre les autres

en êloignement ; auſſi ne fait-elle que des Figures : la Nature qui produit les choſes veritablement, n'a pas beſoin de ces artifices. Comme il ne fut jamais une vertu plus pleine & plus naturelle que celle de ce grand Homme, il n'y en eut jamais de plus épurée de tout artifice. Il ne ſe cachoit point, il ne ſe montroit point ; il parloit, lors qu'il le falloit, & de ſes victoires, & de ſes deſavantages, auſſi peu attentif à relever la gloire des unes, qu'à déguiſer le malheur des autres. Il ne ſongeoit pas même à ces grandes reſſources de gloire qui lui permettoient de faire des pertes ſans s'apauvrir ; & la même Verité qui lui faiſoit raconter le détail des Victoires innombrables qu'il a remportées, lui faiſoit dire le particulier de quelques occaſions où il n'avoit pas été heureux ; auſſi éloigné dans ces recits du faſte de la modeſtie, que de celui de l'orgueil.

Dans ce moment, vôtre imagination ne vous repreſente-t'elle pas vivement cette ſimplicité admirable, qui regnoit dans toutes les actions & dans toutes les manieres de Monſieur de Turenne ? Ne croiez-vous pas voir ce Prince ſe mêler dans la foule des Courtiſans & dans les Aſſemblées mêmes de la Ville, avec la bonté & la

familiarité d'un homme qui n'eût pas été distingué par tant d'endroits.

Pour moy, MESSIEURS, je ne puis m'empêcher de peindre ce que je pense là-dessus, par des traits tous differens de ce que je veux representer & de rappeler dans vôtre memoire ces siecles funestes de l'Empire Romain, où il n'étoit pas permis aux Particuliers d'être Vertueux & Illustres, parce que les vices des Princes ne laissoient ni Vertu, ni Gloire impunies. Aprés avoir conquis des Provinces & des Roiaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du Triomphe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit, de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien & sans discours, étoit tout l'accueil que le Prince faisoit à un homme qui venoit de sauver l'Empire. Du cabinet de l'Empereur où il ne faisoit que passer, il étoit rejetté & confondu dans la foule des autres esclaves *Exceptúsque brevi osculo nullo sermone turbæ servientium immixtus est.* Monsieur de Turenne a eu le bonheur de vivre & de servir sous un Monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses Sujets. Il n'y a point de Grãdeur ni de Gloire qui puisse faire ombre à celle du Soleil qui nous

éclaire, & l'importance des ſervices n'eſt jamais à un Prince convaincu par ſa propre magnanimité qu'il les merite. Auſſi les diſtinctions d'eſtime & de confiance de la part du Roi, valoient à Monſieur de Turenne la gloire d'un Triomphe. Les recompenſes fuſſent allées auſſi loin que ces diſtinctions, ſi le Roi eût trouvé en lui un ſujet docile à recevoir des graces : mais ce qui étoit l'effet d'une ſage Politique dans les tems malheureux, où la vertu n'avoit rien tant à craindre que ſon éclat, étoit en lui l'effet d'une modeſtie naturelle & ſans art.

Il revenoit de ſes Campagnes Triomphantes avec la méme froideur & la méme tranquilité, que s'il fuſt revenu d'une promenade, plus vuide de ſa propre Gloire, que le Public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empreſſoient pour le voir ; en vain dans les aſſemblées ceux qui avoient l'honneur de le connoître, le montroient des yeux, du geſte & de la voix à ceux qui ne le connoiſſoient pas ; en vain ſa ſeule preſence ſans train, & ſans ſuite, faiſoit ſur les ames cette impreſſion preſque divine, qui attire tant de reſpect, & qui eſt le fruit le plus doux & le plus innocent de la Vertu heroïque. Toutes ces choſes ſi propres à faire

rentrer un homme en lui-même par une vanité rafinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une Vanité moins reglée, n'alteroient en aucune maniere la situation tranquille de son ame ; & il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses Victoires & ses Triomphes.

Outre les sentimens que la Religion lui inspiroit sur ce sujet, ceux qu'il avoit pour le Roi & pour l'Etat, lui ôtoient toutes les veuës de sa gloire particuliere ; & il eût crû faire un larcin, de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croioit devoir tout entier à son Prince, & à sa Patrie. Quel est le General d'Armée qui s'avise de se faire une inquietude de ce qui se passe dans les lieux éloignez de lui ? N'arrive-t'il pas le plus souvent, qu'une jalousie secrette leur fait craindre les avantages de la cause commune, lors que leur gloire particuliere ne s'y trouve pas, qu'il y a du danger qu'elle ne soit obscurcie, ou balancée ? Nôtre Heros deffait de ces pernicieuses maximes donnoit ses desirs & ses craintes aux entrepriſes, où il ne pouvoit contribuer de ses soins & de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'au-

tres rencontres ; qu'il falloit toûjours craindre l'Ennemi éloigné, & ne le craindre plus dés qu'il eſt preſent. Ce Capitaine intrepide & aſſuré contre l'Ennemi qu'il avoit en tête, portoit ſes craintes, & ſes deſirs par tout où le Roi portoit ſes Armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne ; ſemblable à ce ſage & genereux Caton qui ſans rien craindre pour lui-même, craignoit pour toutes les parties de la Republique Romaine.

Il a pouſſé cette delicateſſe & les effets de cét amour ſi loin, qu'il ſemble que ce n'eſt pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le repreſente ; mais la ſimple Idée du ſujet le plus zelé qui fut jamais. Car hazarder ſimplement ſa vie & ſa fortune pour l'Etat, ce ne fut pas aſſez pour ſatisfaire une ame auſſi heroïque, & auſſi remplie de l'amour de ſes veritables obligations que celle de Monſieur de Turenne : mais hazarder ſa reputation pour ſon Prince, renoncer à ſa propre Gloire pour l'interêt de l'Etat ; c'eſt le plus grand ſacrifice qu'un grand Capitaine puiſſe faire à ſon Maître ; & c'eſt, MESSIEURS, ce qu'a fait Monſieur de Turenne dans les deux dernieres Campagnes. Il y a un an que nous lui voions

faire le perſonnage de cet illuſtre Romain, qui fut appellé l'Epée de la Republique. Avec un nombre inégal, & un deſavantage qui le menaçoit preſque d'une défaite aſſurée, il cherche, il pouſſe, il bat à toute heure les Ennemis. Cette année au contraire, il ſe reduit au perſonnage de cet autre Romain, qui fut appellé le Bouclier de la Republique. Quoique le nombre & la valeur de ſes Troupes ſemblaſſent lui aſſurer la Victoire, il fuit les occaſions des Combats & des Batailles; different de lui-même dans la conduite, mais ſemblable à luy-même dans l'ardeur pour le ſervice de ſon Prince & pour le bien de l'Etat. Il y a un an qu'il étoit en deça du Rhin, où il falloit à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemans l'envie de venir inonder la France, & pour cela les pourſuivre & les batre ſans relâche; cette année il étoit au-delà du Rhin, & il lui ſuffiſoit de maintenir l'Armée du Roi, & d'aſſurer le repos de ſa Patrie.

Avoüez, MESSIEURS, que ſe ſervir de l'épée avec tant de riſque, lors que pour l'interêt de ſa gloire particuliere; il ne devoit ce ſemble que ſe couvrir du bouclier; ſe couvrir ſimplement du bouclier, lors qu'il pouvoit en apparence ſe ſervir avec tant

de gloire de l'épée ; enfin, s'expoſer au danger & à la honte d'être vaincu, lors que le ſervice du Roy demandoit qu'il hazardât tout pour eſſaier de vaincre ; fuïr les occaſions de combattre & de vaincre, lors que pour le ſervice du Roi il ſuffiſoit de n'être pas vaincu, eſt une choſe ſi rare, ſi ſinguliere, ſi heroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modele, & qu'elle ne ſera jamais imitée.

Croiez-vous, aprés cela, MESSIEURS, que celui qui juſques-ici nous a paru un Heros hors de la portée même de l'imitation, pût encor trouver dequoi s'élever au deſſus de lui-même par la grandeur & par la droiture de ſes ſentimens. Vous perſuaderez-vous, MESSIEURS, qu'un grand Homme de guerre, qu'un General d'Armée ait pû faire des ſouhaits pour la Paix. Croiez-vous qu'un homme puiſſe ſi bien faire la Guerre, & ſonger à la finir. Je ne le croirois pas moi-même, ſi je ne parlois d'un Heros qui nous avoit accoûtumez aux miracles & aux prodiges. Oüy, MESSIEURS, ce grand Capitaine deſiroit ardemment la Paix : il voioit avec douleur les maux qu'entraîne aprés ſoi la neceſſité de la Guerre. Il laiſſoit aux vertus mediocres ces lâches ménagemens, qui pour

faire durer la conſideration d'un Particulier, font durer la miſere des Etats ; & ſans ſonger qu'il eût dequoi ſe rendre encore plus admirable dans la vie privée, qu'à la tête des Armées, il ſe hâtoit de ſe dérober, par la rapidité de ſes Victoires, la matiere de ſes Emplois. A l'entrevûë des deux Rois, il fut ſans doute bien plus touché des réjoüiſſances publiques, avec leſquelles les François & les Eſpagnols ſolenniſerent la naiſſance de la Paix, & l'eſperance de la Felicité publique, que de l'aveu que le Roi d'Eſpagne fit à ſa gloire : lors que preſſé par la force de la verité, il confeſſa en preſence des deux Cours, que les Victoires de Monſieur de Turenne lui avoient fait paſſer de mauvaiſes heures & de mauvaiſes nuits : lui dont la fiere Gravité auroit à peine permis qu'il avoüât ſeulement, que le ſoin de ce vaſte Empire, ſur lequel le Soleil ne ſe couche jamais, fût capable de troubler ſon repos.

Pour une telle vertu, la terre n'a point de Couronnes. Le Laurier & l'Olive joints enſemble n'en forment pas une aſſez belle pour une tête ſi illuſtre. Ce n'eſt que de vôtre main, grand Dieu, qu'une vertu ſi parfaite doit être couronnée. Souvenez-vous donc, Seigneur, de la douceur de ce

nouveau David, *Memento Domine David, & omnis manſuetudinis ejus.* Donnez le repos de la ſainte Sion à cette grande Ame, qui par ſes exploits n'a ſongé qu'à contribuër à la Paix des peuples qui vous adorent. Vos Miſericordes, Grand Dieu, nous donnent preſque cette aſſurance, & ce n'étoit que pour le preparer aux Couronnes éternelles, que vous aviez rempli ce Cœur, de Religion, de Pieté, & de toutes les Vertus qui font les Chrêtiens. C'eſt la troiſiéme Partie de mon Diſcours.

TROISIE'ME PARTIE.

TOus les Siecles & toutes les Nations ont eu des hommes extraordinaires, que la Valeur, la Prudence, la Fortune, & la Sageſſe, ont diſtinguez des autres. L'ancienne Grece & l'ancienne Rome nous ont laiſſé des modeles de grands Princes, de vaillans Capitaines, de ſages & illuſtres Citoyens; mais il eſt difficile de trouver dans un ſeul homme toutes les vertus qui ont fait les Heros parmi les Paiens, & celles qui font les Saints parmi les Chrêtiens, c'eſt pourtant le Caractere veritable du Prince que nous pleurons. Rome prophane luy eût dreſſé

des Statuës ſous l'Empire des Ceſars, & Rome ſainte trouve dequoi l'admirer ſous les Pontifes de la Religion de JESUS-CHRIST : Car, MESSIEURS, ſi le nombre des Vertus morales de M. DE TURENNE eſtoit plus grand que celui de ſes exploits, ſa Religion le rend encore plus admirable, que toutes les qualitez naturelles de ſon Ame.

De ſorte, MESSIEURS, qu'il me ſemble que je vous ay conduis dans cet éloge par des endroits ſemblables aux differentes parties du Temple de Jeruſalem. On rencontroit d'abord le Parvis, que la foule du peuple rempliſſoit de tumulte : on paſſoit enſuite par les lieux ſacrez où les Victimes étoient égorgées, & l'on entroit enfin dans le Sanctuaire, que Dieu ſeul rempliſſoit par la preſence de ſa Grandeur, & par qui une communication de Sainteté rendoit les autres lieux majeſtueux & venerables. Le Cœur de ce grand Homme a été le temple animé du Dieu vivant. Vous en avez veu d'abord les dehors tumultueux, par ce bruit que font dans l'imagination les actions Militaires, lors même que l'on ne fait que les dire. Vous êtes entrez enſuite dans cette partie de nôtre Cœur, où reſident le Paſſions differentes, & vous les avez toutes

veuës immolées à la Gloire par la Vertu de ce Heros. Enfin, me voici dans l'endroit de mon diſcours, où il faut que je tire le rideau, pour découvrir à vos yeux le Sanctuaire de ce Cœur, que Dieu rempliſſoit par ſa Majeſté, & où il étoit comme ſur un Trône, que la Foi, l'Eſperance, la Charité, l'Humilité, & les autres Vertus Chrêtiennes lui dreſſoient.

De ce lieu ſacré, je vois ſortir des lumieres qui ſe répandent ſur tout ce que je viens de dire, qui ſanctifient tous les Eloges que j'ai donnez à ce grand Homme, & qui reformant tout ce que vos idées peuvent avoir eu de prophane juſqu'ici, au lieu de vous le faire voir comme un Ceſar & un Alexandre dans la Guerre, vous le repreſentent comme un David ou un Theodoſe, & comme un Philoſophe Chrêtien élevé dans l'école de Jeruſalem plûtôt que comme un Diſciple d'Athenes.

Monſieur de Turenne, qui ne pouvoit, ce ſemble, avoir que des défauts étrangers, & comme hors de lui-même, fut engagé par ſa naiſſance & par ſon éducation dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies & dominantes dans ſon eſprit, avant que ſa raiſon fut aſſez forte pour s'y oppoſer. Mais que ne peut pas la

main

main toute-puiſſante qui opere le ſalut des hommes ? Les pechez & les erreurs mêmes lui ſervent pour manifeſter les richeſſes de ſa miſericorde, & la gloire de ſes Elûs. Car s'il eſt vrai, ſelon ſaint Auguſtin, que beaucoup de malheureux égarez ont fait voir la beauté de leur genie, & la grandeur de leur eſprit dans la défenſe des erreurs qu'ils ſoûtenoient, *In ipſis erroribus defendendis, quàm magna claruerunt ingenia.* Ne peut-on pas dire que le tems que Monſieur de Turenne a été dans l'erreur, n'a ſervi qu'à faire l'épreuve de la ſincerité de ſon cœur. S'il n'eût eu qu'une religion de politique, nous ne pleurerions pas, à la verité, ces belles & nombreuſes années, qu'il a paſſées hors du ſein de l'Egliſe, mais peut-être faudroit-il pleurer devant Dieu celles qu'une foi feinte lui eût fait paſſer dans la veritable Communion. Jamais homme, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, n'a été de meilleure foi dans l'erreur que Monſieur de Turenne, & tant qu'il pleut à celui qui avoit marqué le tems, où ce grand Homme devoit entrer dans le ſein de Jeruſalem, de le laiſſer dans la malheureuſe prevention de Babilone, rien ne fut capable de l'ébranler. Il fut pourtant attaqué par tout ce qu'il y a

ſur la terre de plus fort & de plus ſenſible. La converſion de Monſieur le Duc de Bouillon ſon frere le preſſa non ſeulement par tout ce que la chair & le ſang ont de pouvoir dans ces ſortes de changemens ; mais par tout ce que l'exemple d'un Prince également grand, par l'eſprit, par le Cœur, & par la force de la perſuaſion, pouvoit avoir d'aſcendant ſur l'eſprit d'un frere plein d'eſtime & de reſpect pour cet illuſtre Ainé. La Fortune & la Gloire le ſolliciterent par tout ce qu'elles ont de forces & d'attraits. Le Roi avant la paix des Pyrenées eût honoré la plus grande Vertu de ſon Roiaume de la premiere Charge de ſa Couronne, ſi Monſieur de Turenne eût crû qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre, en foulant aux pieds la Religion qu'il profeſſoit. Quelle perte, que tant de conſtance & de fermeté n'ait pas été emploiée pour la bonne cauſe : La Providence le permit, afin que la gloire de ſa Converſion ne fût pas douteuſe, & qu'il parût aux yeux du bon & du mauvais parti, que ſans le mélange d'aucun motif humain, il n'avoit été vaincu que par ces charmes de lumiere dont parle Saint Paul, qui aiant gagné

ſon cœur depuis ſi long-tems par l'amour de la Verité, chaſſerent enfin de ſon eſprit toutes les tenebres de l'erreur.

Ce combat interieur où Monſieur de Turenne n'avoit que Dieu pour ſpectateur, où il avoit mille ennemis ſecrets qui s'oppoſoient à ſon ſalut, où il s'agiſſoit, non d'une couronne qui fletrit ſur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle, que Dieu a preparée à ceux qui le ſervent en eſprit & en verité, a été l'occaſion de ſa plus noble Victoire, & de ſon Triomphe le plus illuſtre. Il emploia pour ſe vaincre lui-même plus d'art, plus de ſageſſe, & plus de courage, qu'il n'en avoit jamais emploié à vaincre les autres, & comme le premier pas vers la Victoire eſt de bien connoître l'Ennemi qu'on doit combatre, Monſieur de Turenne n'oublia rien durant un long-tems pour reconnoître le fort & le foible de ſa premiere Religion, qui par une grace ſinguliere de Dieu lui étoit devenuë ſuſpecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna, il frapa à la porte de la Verité par les prieres & par les larmes; il ſe défia d'autrui & de lui-même, & s'abandonnant tout entier à la conduite de Dieu, qu'il cherchoit avec tant de

ſincerité, il triompha dans ſon eſprit de la vieille erreur, que le malheur de ſon éducation y avoit établie ; il triompha dans ſon cœur de la mauvaiſe honte, qui parmi les hommes fait paſſer pour foibleſſe un changement lors même qu'il conduit à la Verité ou à la Vertu. Il mit ſa gloire à brûler ce qu'il avoit juſques alors adoré, & à entrer avec autant d'humilité que de couge dans le ſein de cette Egliſe, qui charmée de ſes vertus ſoupiroit depuis ſi long-tems aprés l'acquiſition d'un tel Fils.

Anges du premier Ordre, Eſprits deſtinez par la Providence à la garde de cette grande Ame, dites nous quelle fut la joie de l'Egliſe du Ciel, à la converſion de ce Prince, & avec quelles réjouïſſances, furent reçûs les premiers parfums des Oraiſons de ce nouveau Catolique, lors que du pied des Autels de l'Agneau ſacrifié, vous les portâtes au pied de l'Autel de l'Agneau regnant dans la Gloire. Les Vieillards couronnez, & les Chœurs des Anges n'en redoublerent-ils pas la joie & l'harmonie du celeſte cantique ?

Pour vous, MESSIEURS, vous n'avez pas oublié que l'Egliſe de la Terre regarda cette converſion avec autant de joie, qu'elle eût fait celle d'un Roiaume

tout entier. M.de Turenne, vainqueur des Ennemis de l'Etat ne cauſa jamais à la France une joie ſi univerſelle & ſi ſenſible, que Monſieur de Turenne vaincu par la Verité,& ſoûmis au joug de la Foi.

Les benedictions & les applaudiſſemens ne s'arrêterent pas à cet illuſtre converti:il paſſerent juſques à ce cher & illuſtre Neveu,qui par ſes conferences frequentes avoit contribué ſi efficacement à la converſion de ce grand Homme. Certes, MESSIEURS, ſi pour meriter l'honneur du Triomphe parmi les Romains, & pour monter au Capitole avec la Pourpre, il falloit avoit étendu les bornes de l'Empire,& défait des Armées conſiderables;quand la grandeur de la Naiſſance, la profondeur du Sçavoir, l'innocence des Mœurs, une Sageſſe conſommée dans une grande jeuneſſe, n'auroient pas aſſuré à ce Prince la plus éminente Dignité de l'Egiſe; il ſuffiſoit d'avoir contribué quelque choſe à la conquête de cette grande Ame, pour meriter d'entrer en triomphe,& couvert de la Pourpre ſacrée dans le Capitole du monde Chrêtien.

Depuis que Monſieur de Turenne fut devenu par ſa converſion un nouvel Enfant en JESUS-CHRIST, fut-il une

Pieté plus ſincere, une Foy plus vive, une Confiance en Dieu plus pleine & plus forte, une Humilité plus profonde, une Religion plus entiere ? Mais qu'eſt-ce que je fais ? & avant que d'avancer dans ce Sanctuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les mêmes paroles que diſoit autrefois le Diacre, lors que le Prêtre étoit arrivé à la plus auguſte partie des ſacrez Miſteres ? *Sancta ſanctis*, les choſes Saintes ne ſont que pour les Saints. Enfans du ſiecle, Hommes nourris dans le menſonge & la vanité, juſques-ici vous m'avez entendu, parce que j'ay dit des choſes que le Monde corrompu eſt capable d'admirer, quoi qu'il ne ſoit pas toûjours capable de les faire. Mais m'entendrez-vous, & me croirez-vous, lors que je vous parlerai des ſentimens que la Religion & la Pieté lui inſpiroient. Vous ne les avez pas entendus de ſa bouche, MESSIEURS. Monſieur de Turenne, content d'expoſer aux yeux du ſiecle les dehors d'une vie ſage & reglée, gardoit pour les converſations, qu'il avoit avec les ſerviteurs de JESUS-CHRIST, des ſentimens dont le Monde n'étoit pas digne, & il n'avoit garde d'expoſer ces Perles Evangeliques à des prophanes, qui les euſſent foulées aux pieds par leurs

railleries ſacrileges. Auſſi n'eſt-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner dans cette partie de mon Diſcours; c'eſt à Dieu, c'eſt à ſes Saints, c'eſt à ces ſacrées Epouſes de JESUS-CHRIST, qui par leur pieté prennent plus d'interêt à la Religion de ce Prince, que le ſang ne leur en a fait prendre en tout le reſte.

Monſieur de Turenne avoit une foi ſi vive & ſi pleine, que tout lui paroiſſoit grand & majeſtueux dans l'Egliſe. Il avoit de la veneration pour les plus petites pratiques de la Religion, dont les enfans du ſiecle ne font que de froides railleries : il regardoit ces obſervances religieuſes avec les mêmes ſentimens qu'il faut conſiderer dans la Nature des œuvres de Dieu, qui n'eſt pas tellement grand dans les grands ouvrages qui ſont ſortis de ſes mains, qu'il ne ſoit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voiez pas cette grandeur, Mondains, c'eſt qu'il y a deux ſortes de vie dans le monde, l'une toute ſpirituelle, & l'autre toute dans les ſens. Ces deux vies ſont également incomprehenſibles l'une à l'autre ; parce qu'il y a un cahos impenetrable entre les deux ; & comme les Saints ne peuvent comprendre que les hommes faits pour joüir de Dieu s'occupent tous entiers

du neant des creatures, les hommes charnels de leur côté, ne peuvent donner le prix qu'il faut à tant de ſaintes pratiques, d'humilité & de penitence, qui leur paroiſſent comme un rien dans la Religion. Vous croiez, MESSIEURS, que c'eſt moi qui ai fait la diſtinctiõ de ces deux vies, & que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, MESSIEURS, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidelement les ſentimens de Monſieur de Turenne, & les vuës ſaintes & juſtes que ſa foi lui donnoit ſur toutes les choſes de la Religion: En verité je n'oſe vous blâmer de la peine que vous avez à le croire. Car enfin eſt-ce dans la Cour, eſt-ce dans les Armées, eſt-ce ſous le Caſque & ſous la Cuiraſſe que s'aprennent de telles veritez? Non, MESSIEURS, non, ni la chair, ni le ſang ne pouvoient lui avoir revelé de ſi grandes & de ſi ſublimes veritez; c'étoit le Pere Celeſte qu'il ſervoit avec une foi ſi pure & une religion également éloignée de la dureté & de l'hipocriſie.

Que s'il avoit une veneration ſi ſincere pour les pratiques de Penitence & d'Humilité qui paroiſſoient ſi petites, jugez, MESSIEURS, de quelle maniere il étoit touché de

la grandeur des Miſteres, dont l'élevation eſt ſi propre à humilier l'eſprit & le cœur de l'homme. Monſieur de Turenne ne trouvoit point à ſon gré de neant aſſez profond, où la creature pût ſe reduire devant la Majeſté terrible du Dieu qui l'a faite, & qui ſoûtient. Ce n'étoit pas aſſez pour lui, d'offrir au Seigneur ſoir & matin le ſacrifice de ſes levres, il vouloit être Chrêtien tout le jour, comme il le diſoit lui-même, & il avoit pitié de ces perſonnes aveugles, qui par une petite priere qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier, & même l'offenſer le reſte de la journée. Monſieur de Turenne n'eſtimoit dans la Religion, que ces jours pleins & entiers dont parle David, *Dies pleni invenientur in eis*, & mettant pour ainſi dire en faction tour à tour toutes les puiſſances de ſon ame, il s'efforçoit de continuer par la droiture de ſes intentions, par l'éloignement du peché, & par l'amour ſincere du bien, le Sacrifice de loüanges, que ſes prieres, ſes ſaintes lectures, ſes heures de retraite, & ſes pieuſes reflexions commençoient & finiſſoient ſi fidelement tous les jours.

Ne penſez pas, MESSIEURS, que nôtre Heros perdît à la tête des Armées, & au milieu des Victoires ces ſentimens de Religion. Certes, s'il y a une occaſion au monde où l'ame pleine d'elle-même ſoit en danger d'oublier ſon Dieu; c'eſt dans ces poſtes éclatans. où un homme par la ſageſſe de ſa conduite, par la grandeur de ſon courage, par la force de ſon bras, & par le nombre de ſes ſoldats, devient comme le Dieu des autres hommes; & rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reſte du monde, d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le ſon des inſtrumens, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le ſilence des ſoldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrez, & la conſommation de la victoire, les cris differens des vaincus & des vainqueurs attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de ſageſſe & de moderation, elle ne connoît ni Dieu, ni elle-même; c'eſt alors que les impies Salmodées oſent imiter le tonerre de Dieu, & répondre par les foudres de la Terre aux foudres du Ciel, c'eſt alors que les ſacrileges Antiochus n'adorent que leurs bras & leurs cœurs, & que les inſolens Pharaons, enflez de leur puiſſance

s'écrient : C'eſt moi qui me ſuis fait moi-même. Mais auſſi la Religion & l'Humilité paroiſſent-elles jamais plus majeſtueuſes, que lors que dans ce point de Gloire & de Grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la ſoumiſſion & la dépendance, où la creature doit être à l'égard de ſon Dieu ?

Monſieur de Turenne n'a jamais plus vivement ſenti qu'il y avoit un Dieu au deſſus de ſa tête, que dans ces occaſions éclatantes, où preſque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ſes prieres ; on l'a veu même s'écarter dans les bois, où la pluie ſur la tête & les genoux dans la boüe, il adoroit en cette humble poſture ce Dieu, devant qui les legions des Anges tremblent & s'humilient. Les Iſraëlites, pour s'aſſeurer la victoire, faiſoient porter l'Arche d'Alliance dans leur camp, & Monſieur de Turenne croioit que le ſien ſeroit ſans force & ſans défenſe, s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine Victime, qui a triomphé de toutes les forces de l'Enfer. Il y aſſiſtoit avec une devotion & une modeſtie capable d'inſpirer du reſpect à ces ames dures, à qui la veuë des terribles miſteres n'en inſpiroit pas.

Dans le progrez même de la Victoire

& dans ces momens d'amour propre, où un General voit qu'elle ſe declare pour ſon parti ; ſa Religion étoit en garde, pour l'empécher d'irriter tant ſoit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop precipitée de vaincre. En vain tout retentiſſoit de cris de Victoire autour de lui ; en vain les Officiers ſe flatoient, & le flatoient lui-même de l'aſſeurance d'un heureux ſuccez, il arrêtoit tous ces emportemens de joie, où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles ſi dignes de ſa pieté ; Si Dieu ne nous ſoutient, & s'il n'acheve ſon ouvrage, il y a encore aſſez de tems pour être battus.

Auſſi comme il reconnoiſſoit que toutes les Victoires venoient de Dieu, il s'efforçoit de les rendre dignes Dieu. Aprés avoir vaincu les Ennemis, il n'oublioit rien pour vaincre la Victoire même. Vous ſçavez que naturellement elle eſt cruelle, inſolente, & impie : Monſieur de Turenne la rendoit douce, raiſonnable, & religieuſe. Quels ordres ne donnoit-il pas ? quels efforts ne faiſoit-il pas pour arrêter le carnage, qui aprés l'ardeur du combat n'eſt plus qu'un crime & une brutalité barbare, pour empêcher la Prophanation des Temples, l'incendie des maiſons, les degâts inutiles, &

les abominations qui obligent ſi ſouvent les Princes Chrêtiens à pleurer les plus juſtes & les plus glorieuſes Victoires ?

Aprés un tel exemple, les faux Politiques oſeront-ils encore mettre parmi leurs Maximes impies, que la Religion Chrêtienne n'eſt pas propre à faire de grands hommes de guerre ? Les Libertins oſeront-ils tourner en ridicules ceux qui ſongent à apporter aux occaſions dangereuſes, un cœur d'autant plus ferme & plus intrepide, que leur conſcience eſt plus pure; O corruption ! ô fantôme d'une fauſſe gloire ! ô ouvrage funeſte de ce vieil Ennemi du genre humain, qui n'a que trop reüſſi à ouvrir une porte aſſurée à la mort éternelle des ames ; dans un emploi où il y a tant de portes ouvertes à la mort du corps ! Quoi, MESSIEURS, des Chrêtiens peuvent-ils penſer qu'un homme ſoûtenu de la confiance qu'il a en Dieu, armé de la ſeureté de ſa conſcience, animé de l'eſperance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus eſſentielles obligations que la Religion impoſe, eſt de combattre, & de mourir s'il le faut, pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie, ſoit moins genereux & moins vaillant qu'un impie preſom-

Digitized by Google

prueux, qui met toute ſon eſperance en ſoi-même, & qui ne reconnoit point d'autre Dieu que ſon cœur, & que ſon bras, MESSIEURS, le pourrez-vous croire deſormais ? Et ſi les exemples des Charlemagnes, des Theodoſes, & des Davids, qui ont plus remporté de Victoires par leurs prieres que par leurs épées, ſont trop anciens & trop éloignez, ne ſerez-vous pas inſtruits par la Pieté & la Religion du Heros que vous venez de perdre? Vous lui avez veu prendre aux pieds des Autels les Armes, pour aller combatre les Ennemis, Vous lui avez veu rapporter aux pieds des Autels ces mêmes Armes, aprés les avoir vaincus. Avez-vous veu que ſa Religion l'ait troublé en donnant les ordres; qu'elle l'ait rendu timide dans l'execution; qu'elle l'ait empeché de pourſuivre chaudement la Victoire, d'en tirer tous les avantages poſſibles pour le ſervice de ſon Maître ? Enfin, pour avoir de la Religion, en étoit-il moins Prudent, moins Vaillant, moins Heureux ? ou plûtôt, n'étoit-il pas Heureux, Sage, & Vaillant, parce qu'il avoit de la Religion ?

Et en verité, MESSIEURS, il ſemble qu'il étoit bien juſte que le Dieu des Armées combattît pour un Prince,

Digitized by Google

qui combattoit pour lui avec tant de zele & d'ardeur. Le ſoin d'acquerir de nouveaux Sujets à ſon Roi, ne l'empêchoit pas de ſonger aux Conquêtes de JESUS-CHRIST & à la Converſion des Heretiques. C'étoient les Victoires pour leſquelles il croioit qu'il lui étoit permis d'avoir de l'amour propre, & dont il pouvoit en quelque façon ſe glorifier. Il ſouhaitoit avec tant de paſſion de ne voir qu'un Paſteur, & qu'un Bercail dans l'Egliſe, que je ne crains point de dire, qu'avec plaiſir, il ſe fût fait Anathéme pour réünir les freres qu'il avoit eus dans l'Erreur, à ceux que la Verité lui avoit donnez. Il n'épargnoit rien pour ſatisfaire cette ſainte paſſion; il étudioit avec ſoin les meilleures manieres de ramener les égarez, il avoit des conferences frequentes avec toutes les perſonnes qui par leur Sçavoir, leur Zele, & leur Charité, pouvoient avancer ce grand ouvrage. Au milieu de ſon Camp, à la veille des plus importantes actions de la Guerre, & quelques heures avant que de vaincre des Armées entieres, il écrivoit de longues lettres, il donnoit des avis pour enlever à l'Hereſie quelque Miniſtre ou quelque perſonne conſiderable, qui par l'éclat de ſa Converſion pût procurer celle de pluſieurs autres.

Digitized by Google

Comme il ſçavoit qu'il n'y a que trop d'Heretiques, qui pour me ſervir des termes de Tertulien, regardent la Pauvreté comme une Divinité plus redoutable que le Dieu même, dont ils tiennent le verité captive dans l'injuſtice, il n'épargnoit ni ſon bien, ni ſon credit, pour leur ſubſiſtance, & pour leur faire trouver dans l'Egliſe veritable tout ce qu'ils perdoient de ſecours, d'appui & de biens en quittant la fauſſe. Il n'étoit hardi à demander des graces au Roi que ſur ce ſujet, & il fût allé juſqu'à l'importunité, ſi la Religion de ſon Prince n'eût prévenu ſon Zele. Ce Zele n'eſt pas éteint par ſa mort, ſa liberalité fait encore la guerre à l'Hereſie, & il ne s'eſt pas contenté que l'exemple de ſa Converſion fût comme un Phâre qui avertit les Heretiques du chemin qu'il falloit tenir pour éviter les écueils; il a même preparé un port & un aſile à ceux qui ſe ſauvant tous nuds du naufrage, ont beſoin de trouver ſur la rive quelque main charitable, qui leur aide à conſerver une vie qu'ils viennent de garantir des flots. Tant de ſoins, tant d'applications, tant de vûës pour les interêts de l'Egliſe, ne meritent-ils pas qu'on lui donne les titres les plus Pompeux, dont les Saints Peres aient

honoré la memoire des Princes religieux. Que l'on publie, que comme Conſtantin, il a été un Evêque du dehors pendant ſa vie, & qu'on lui donne, comme à ce grand Empereur, le nom de tres-Saint & de tres-heureux aprés ſa mort. Ce triſte endroit de mon Diſcours, m'avertit ici, qu'il faut que je diſſipe quelques penſées ſombres qui s'élevent dans vôtre ame, & que je vous adreſſe les mêmes paroles, que Saint Ambroiſe emploia autrefois dans l'Oraiſon Funebre du jeune Valentinien. *Audio vos dolere, quòd non accepit Sacramenta Baptiſmatis.* Je vois, diſoit-il, au peu de Milan, que vous avez une extrême douleur, de ce que l'Empereur eſt mort ſans avoir receu le Baptême. Mais, continuë-t'il, il avoit ſouhaité ce Sacrement, il l'avoit demandé avec ardeur, & avec une Foi vive : n'eſt-ce pas en avoir la grace, quoi qu'on n'en ait pas receu l'ablution. *Certè, qui popoſcit, accepit.* Si les Martirs ſont lavez dans leur Sang, ſans le ſecours du Baptême, pourquoi ne dirons-nous pas que l'Illuſtre Valentinien a été baptisé par ſa pieté & par ſes deſirs ? *Si ſuo ſanguine abluuntur Martyres & hunc ſua pietas abluit.*

Je ſuis bien éloigné de croire que

j'aie ni la Sainteté, ni la Gravité du grand Ambroiſe, pour donner à mes ſentimens du poids approchant de celui qu'avoient les penſées de ce grand Saint. Mais auſſi n'ai-je pas en main une matiere plus favorable, & des gages plus aſſeurez du ſalut de Monſieur de Turenne, que Saint Ambroiſe n'en avoit de celui de Valentinien ? nôtre Heros avoit eſté regeneré en JESUS-CHRIST, par le Baptême, il s'étoit uni à lui par la participation des Divins Miſteres, en mangeant au pied des Autels ce Pain des Forts, qui ſoûtient l'ame, & lui donne la force d'arriver à la Sainte Montagne de Dieu. Il avoit une Foi vive, une Confiance de Fils en la bonté du Pere Celeſte, il ſentoit, comme il le diſoit - lui - même aux confidents de ſa pieté, que l'amour de Dieu croiſſoit en ſon cœur. Ses Mœurs étoient pures, ſes intentions ſaintes : il avoit un extrême éloignement du peché ; il adoroit Dieu en eſprit & en verité ; il le prioit avec une Charité ardente, & une Humilité ſincere ; il eſt mort dans le devoir actuel d'un bon Citoien ; ſes deſirs les plus ardents étoient de contribuer par ſes Victoires, à une Paix, qui lui donnât le moien de vaquer dans la retraite à cét Vnique Neceſſaire, que JESUS-

CHRIST nous enſeigne dans l'Evangile.

Le beau ſpectacle que ç'eût été pour le Monde Chrêtien, d'entendre dire à ce grand Homme, aprés la Paix, ce que dirent les Machabées vainqueurs de tous leurs Ennemis. *Ecce contriti ſunt omnes adverſarij noſtri, aſcendamus nunc mundare ſancta. & renovare.* Voilà les Ennemis de ſon Prince vaincus, l'Europe paiſible, & la France triomphante : montons ſur la Montagne de Sion, pour y purifier & y achever le Temple, que Dieu veut avoir dans nos cœurs. Il l'eût fait, MESSIEURS, il l'eût fait ; on lui eût vû mettre toute ſa Gloire au pied de la Croix, & deſcendre par Religion & par Humilité, d'une élevation d'où les autres ſont ordinairement précipitez par quelque revers de fortune, ou par la mort.

Ce grand & bel avenir, dont ſa Mort précipitée nous a fait perdre l'exemple, ne ſera point perdu pour lui devant Vous, Grand Dieu ! Vous qui liſiez dans ſon Cœur, Vous qui voyez ce deſir ſincere & empreſſé qu'il avoit de ſortir de l'Egipte pour vous aller adorer dans le Deſert ? Vôtre puiſſance peut, quand elle veut, mettre le tems en abregé, & donner à quelques jours,

Digitized by Google

le merite de pluſieurs années ; & cette même puiſſance qui appelle les choſes qui ne ſont pas, avec la même facilité que celles qui ſont, ne donnera-t-elle pas la recompenſe de ce glorieux avenir, à un Heros, qui s'en étoit preſque attiré tout le merite par l'ardeur & pas la ſincerité de ſes deſirs ?

Mais quand ce Cœur ne ſeroit pas un fruit entierement mûr pour le Ciel, le Carmel, cette terre de graces & de benedictions où il a été tranſplanté, ne lui avanceroit-il pas ce degré de chaleur, & ce goût de ſainteté qui le rendra propre pour l'éternité bien-heureuſe ; tandis qu'il ne tombera pas une goûte de roſée, ſur les malheureuſes montagnes, où ce grand homme a été enlevé à la terre ? *Montes Gelboë, nec ros, nec pluvia cadat ſuper vos.* L'oblation du Sacrifice, l'élevation des mains de cét Illuſtre Prelat, dont la tendreſſe redoublera la Religion, le Zele, & la Pieté ; les prieres de ces ſaintes Filles du Carmel attireront ſur ce cœur des roſées d'enhaut aſſez abondantes, pour lui donner ſa derniere perfection. Certès, l'on peut bien dire de M. DE TURENNE, que la Gloire qui l'a ſuivi durant toute ſa vie ; l'a accompagné juſqu'aprés ſa mort. Le Roi pour donner une marque immor-

Digitized by Google

telle de l'eſtime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine, donne une place illuſtre à ſes glorieuſes cendres, parmi ces Maîtres de la terre, qui conſervent encore dans la magnificence de leurs tombeaux, une image de celle de leurs Trônes. Ce ſera-là, MESSIEURS, que les Etranges curieux & la Poſterité ſçavante, iront apprendre dans les ornemens de l'Architecture, les actions éclatantes de ce Prince, dont la reputation a rempli toute la terre, & remplira la ſuite des ſiecles. Ce ſera-là que par des Emblémes ingenieux, on apprendra quelles ont été les vertus civiles & morales, par leſquelles il a ſurpaſſé la ſageſſe des plus celebres Philoſophes. Mais ſi dans ce ſuperbe Monument, M. DE TURENNE trouve la gloire d'Athenes & de Rome; dans celui que la pieté de ſon illuſtre Maiſon lui éleve en ce Saint Lieu, nous pouvons dire que la gloire du Carmel lui eſt donnée. *Decor Carmeli datus eſt illi.* C'eſt ici que toutes les vertus Chrêtiennes feront le ſujet de ſon Epitaphe, & la magnificence de ſon Tombeau, C'eſt ici que l'on apprendra que la grandeur de la Naiſſance, la vie de la Cour, la profeſſion des Armes, la gloire des Victoires & des Triomphes, & les applaudiſſemens

du monde, n'ont pas été incompatibles dans le cœur de Monſieur de Turenne avec l'humilité de la Croix, & qu'une foi vive, une eſperance ferme, une charité ardente, un zele animé pour la converſion des heretiques, une haine conſtante du peché, un amour veritable pour le bien, une intention pure, & enfin une religion pleine & ſincere, ont procuré devant Dieu à ce parfait Heros une gloire plus ſolide, plus éclatante, & plus durable, que celle dont il a été couvert devant les hommes.

ORAISON FUNEBRE DE LA REINE DE LA GRAND' BRETAGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE DE L'A REINE DE LA GRAND' BRETAGNE.

Par Monsieur Bossuet Evêque de Condon.

Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram. *Psal.2.*

Maintenant, ô Rois, apprenez ; instruisez-vous, Juges de la Terre.

MONSEIGNEUR,

Celui qui regne dans les Cieux, & de qui relevent tous les Empires, à qui

ſeul appartient la gloire, la majeſté, & l'independance, eſt auſſi le ſeul qui ſe glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plait, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes, ſoit qu'il les abaiſſe; ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux Princes ſoit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laiſſe que leur propre foibleſſe: il leur apprend leurs devoirs d'une maniere ſouveraine & digne de lui. Car en leur donnant ſa puiſſance, il leur commande d'en uſer comme il fait lui-même pour le bien du monde; & il leur fait voir en la retirant que toute leur Majeſté eſt empruntée, & que pour être aſſis ſur le Trône, ils n'en ſont pas moins ſous ſa main, & ſous ſon autorité ſuprême. C'eſt ainſi qu'il inſtruit les Princes, non ſeulement par des diſcours & par des paroles; mais encore par des effets & par des exemples: *Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.*

Chrêtiens, que la memoire d'une grande Reine, Fille, Femme, Mere de Rois ſi puiſſans, & Souveraine de trois Roiaumes, appelle de tous côtez à cette triſte ceremonie; ce diſcours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du

monde ſa vanité toute entiere. Vous verrez dans une ſeule vie toutes les extrêmitez des choſes humaines: La felicité ſans bornes, auſſi-bien que les miſeres; une longue & paiſible jouïſſance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naiſſance & la grandeur accumulé ſur une tête, qui en ſuite eſt expoſée à tous les outrages de la fortune; la bonne cauſe d'abord ſuivie des bons ſuccez, & depuis, des retours ſoudains; des changemens inouïs; la rebellion long-tems retenuë, à la fin tout à fait maîtreſſe; nul frein à la licence; les Loix abolies; la Majeſté violée par des attentats juſques alors inconnus; l'uſurpation & la tirannie ſous le nom de liberté; une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois Royaumes, & à qui ſa propre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu d'exil; neuf voyages ſur Mer entrepris par une Princeſſe malgré les tempêtes; l'Ocean étonné de ſe voir traverſé tant de fois en des appareils ſi divers & pour des cauſes ſi differentes; un Trône indignement renverſé, & miraculeuſement rétabli. Voilà les enſeignemens que Dieu donne aux Rois: Ainſi fait-il

voir au monde le neant de ſes pompes, & de ſes grandeurs. Si les paroles nous manquent, ſi les expreſſions ne répondent pas à un ſujet ſi vaſte, & ſi relevé; les choſes parleront aſſez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevée par une ſi longue ſuite de proſperitez, & puis plõgée tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera aſſez haut : Et s'il n'eſt pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes ſur des évenemens ſi étranges, un Roi me prête ſes paroles pour leur dire; *Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram:* Entendez, ô Grands de la terre, inſtruiſez-vous, arbitres du monde.

Mais la ſage & religieuſe Princeſſe qui fait le ſujet de ce diſcours, n'a pas été ſeulement un ſpectacle propoſé aux hommes, pour y étudier les conſeils de la Divine Providence, & les fatales revolutions des Monarchies ; elle s'eſt inſtruite elle-même, pendant que Dieu inſtruiſoit les Princes par ſon exemple fameux. J'ai déja dit que ce grand Dieu les enſeigne, & en leur donnant, & en leur ôtant leur puiſſance. La Reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons ſi oppoſées; c'eſt à dire, qu'elle a uſé chrêtiennement de la

bonne & de la mauvaiſe fortune. Dans l'une elle a été bienfaiſante, dans l'autre elle s'eſt montrée toûjours invincible. Tant qu'elle a été heureuſe, elle a fait ſentir ſon pouvoir au monde par des bontez infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus : Tellement qu'elle a perdu pour ſon propre bien cette puiſſance Roiale qu'elle avoit pour le bien des autres; & ſi ſes Sujets, ſi ſes Alliez, ſi l'Egliſe univerſelle a profité de ſes grandeurs, elle-même a ſçû profiter de ſes malheurs & de ſes diſgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute ſa gloire. C'eſt ce que nous remarquerons dans la vie éternellement memorable de tres-haute, tres-excellente, & tres-puiſſante Princeſſe HENRIETTE MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRAND'BRETAGNE.

Quoi que perſonne n'ignore les grandes qualitez d'une Reine dont l'Hiſtoire a rempli tout l'Univers, je me ſens obligé d'abord à les rappeller en vôtre memoire, afin que cette idée nous ſerve pour toute la ſuite du diſcours. Il ſeroit ſuperflu de parler au long de la glorieuſe naiſſance de cette Princeſſe : On ne voit rien ſous le Soleil qui en égale la grandeur. Le

Pape Saint Gregoire a donné dés les premiers ſiecles cét Eloge ſingulier à la Couronne de la France, qu'elle eſt autant au deſſus des autres Couronnes du monde, que la Dignité Roiale ſurpaſſe les fortunes particulieres. Que s'il a parlé en ces termes du temps du Roi Childebert, & s'il a élevé ſi haut la race de Meroüée : jugez ce qu'il auroit dit du Sang de S. Louïs, & de Charlemagne. Iſſuë de cette race, fille de Henri le Grand, & de tant de Rois, ſon grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance. Toute autre place qu'un Trône eût été indigne d'elle. A la verité elle eut dequoi ſatisfaire à ſa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maiſon de France, à la Royale Famille des Stuars, qui étoient venus à la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre par une fille de HENRI VII. mais qui tenoient de leur Chef, depuis pluſieurs ſiecles, le Sceptre d'Ecoſſe, & qui deſcendoient de ces Rois Antiques, dont l'origine ſe cache ſi avant dans l'obſcurité des premiers tems. Mais ſi elle eut de la joye de regner ſur une grande Nation, c'eſt parce qu'elle pouvoit contenter le deſir immenſe, qui ſans ceſſe la ſollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence Roiale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce

qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables, Fidele dépositaire des plaintes & des secrets, elle disoit que les Princes devoient garder le même silence que les Confesseurs, & avoir la même discretion. Dans la plus grande fureur des Guerres Civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni desesperé de sa clemence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, & qui accorde si heureusement la liberté avec le respect ? Douce, familiere, agreable, autant que ferme & vigoureuse, elle sçavoit persuader & convaincre, aussi-bien que commander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires ; & une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pû être sauvé. On ne peut assez loüer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prevus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont pas abatu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses Ancestres ? Elle a bien sçu reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa Maison, aussi bien que celle de toute la France, seule Nation de l'Vnivers, qui depuis douze sie-

cles preſque accomplis, que ſes Rois ont embraſſé le Chriſtianiſme, n'a jamais veu ſur le Trône que des Princes enfans de l'Egliſe. Auſſi a-t-elle toûjours declaré, que rien ne ſeroit capable de la detacher de la Foy de S. Loüis. Le Roi ſon mari lui a donné, juſques à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le ſeul point de la Religion, où leurs cœurs fuſſent des-unis; & confirmant par ſon témoignage la pieté de la Reine, ce Prince tres-éclairé a fait connoître en même-tems à toute la terre, la tendreſſe, l'amour conjugal, la ſainte & inviolable fidelité de ſon Epouſe incomparable.

Dieu qui rapporte tous ſes conſeils à la conſervation de ſa ſainte Egliſe, & qui fecond en moiens, employe toutes choſes à ſes fins cachées, s'eſt ſervi autrefois des chaſtes attraits de deux ſaintes Heroïnes, pour délivrer ſes Fideles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut ſauver la ville de Bethulie, il tendit en la beauté de Judith un piege impreveu, & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holoferne. Les graces pudiques de la Reine Eſther eurent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari, & fit d'un Prince infidele, un illuſtre protecteur du Peuple de Dieu.

Digitized by Google

Par un conſeil à peu prés ſemblable, ce grand Dieu avoit preparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon Epouſe. Comme elle poſſedoit ſon affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bien-tôt diſſipez) & que ſon heureuſe fecondité redoubloit tous les jours les ſacrez liens de leur amour mutuelle: ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle emploioit ſon credit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablez. Dés l'âge de quinze ans elle fut capable de ces ſoins: & ſeize années d'une proſperité accomplie, qui coulerent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le credit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier & preſque incroiable, d'être gouvernez ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques qui leur apportoient les conſolations, que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le Saint Siege. Le Pape ſaint Gregoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repreſente en ces termes les devoirs des Rois Chrêtiens: [Sçachez, ô grand Empereur, que la Souveraine Puiſſance vous eſt accordée d'enhaut, afin que la

Vertu ſoit aidée, que les voies du Ciel ſoient élargies, & que l'Empire de la Terre ſerve à l'Empire du Ciel.] C'eſt la verité elle-même qui lui a dicté ces paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puiſſance, que de ſecourir la Vertu ? A quoi la force doit-elle ſervir, qu'à défendre la raiſon ? Et pourquoi commandent les hommes, ſi ce n'eſt pour faire que Dieu ſoit obeï ? Mais ſur tout, il faut remarquer l'obligation ſi glorieuſe que ce grand Pape impoſe aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. JESUS-CHRIST a dit dans ſon Evangile, que le chemin eſt étroit qui méne à la vie ; & voici ce qui le rend ſi étroit. C'eſt que le juſte, ſevere à lui-même, & perſecuteur irreconciliable de ſes propres paſſions, ſe trouve encore perſecuté par les injuſtes paſſions des autres, & ne peut pas même obtenir que le monde le laiſſe en repos dans ce ſentier ſolitaire & rude, où il grimpe plûtôt qu'il ne marche. Accourez, dit ſaint Gregoire, Puiſſances du ſiecle : voiez dans quel ſentier la vertu chemine ; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la perſecutent : ſecourez-là, tendez lui la main : puiſque vous la voiez déja fatiguée du combat qu'elle ſoûtient au dedans contre tant de tenta-

tions qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que sa hauteur & son âpreté rendront toûjours assez difficiles.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du Chrêtien est étroite ; c'est, MESSIEURS, durant les persecutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant ? Tel étoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur, & la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les Chaires ; & la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, doit être preschée jusques sur les toits, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnez de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de misericorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! Il falloit cacher la penitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes ; & JESUS-CHRIST même se voioit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles, & d'autres tenebres, que ces voiles, & ces tenebres mistiques, dont il

ſe couvre volontairement dans l'Euchariſtie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur ſe ralentit, & les Catholiques reſpirerent. Cette Chapelle Roiale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans ſon Palais de Sommerſet, rendoit à l'Egliſe ſa premiere forme. HENRIETTE digne fille de S. Loüis, y animoit tout le monde par ſon exemple ; & y ſoutenoit avec gloire par ſes retraites, par ſes prieres, & par ſes devotions, l'ancienne reputation de la Tres-Chrêtienne Maiſon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Berulle avoit conduits avec elle, & aprés eux les peres Capucins, y donnerent par leur pieté, aux Autels, leur veritable decoration & au ſervice divin, ſa majeſté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zelez & infatigables Paſteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, traveſtis, *deſquels auſſi le monde n'eſtoit pas digne*, venoient reprendre avec joie les marques glorieuſes de leur profeſſion dans la Chapelle de la Reine, & l'Egliſe deſolée, qui autrefois pouvoit à peine gemir librement, & pleurer ſa gloire paſſée, faiſoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangere. Ainſi la pieuſe Reine conſoloit la captivité des Fideles, & relevoit leur eſperance.

Digitized by Google

Quand Dieu laiſſe ſortir du puis de l'abîme la fumée qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apocalipſe, c'eſt à dire, l'erreur & l'hereſie; quand pour punir les ſcandales, ou pour reveiller les Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſprit de ſedition de tromper les ames hautaines, & de répandre par tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, & un eſprit de revolte; il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrez de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprends pas, Chrêtiens, de vous dire la deſtinée des Hereſies de ces derniers ſiecles, ni de marquer le terme fatal, dans lequel Dieu a reſolu de borner leur cours; mais ſi mon jugement ne me trompe pas; ſi rappellant la memoire des ſiecles paſſez, j'en fais un juſte rapport à l'état preſent: j'oſe croire, & je vois les Sages concourir à ce ſentiment, que les jours d'aveuglement ſont écoulez, & qu'il eſt tems deſormais que la lumiere revienne. Lors que le Roi HENRI VIII. Prince en tout le reſte accompli, s'égara dans les paſſions qui ont perdu Salomon, & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Egliſe: les Sages lui denoncerent qu'en re-

muant ce ſeul point, il mettoit tout en peril, & qu'il donnoit contre ſon deſſein une licence effrenée aux âges ſuivans. Les ſages le previrent, mais les ſages ſont-ils crûs en ces tems d'emportemens, & ne ſe rit-on pas de leurs Propheties ? Ce qu'une judicieuſe prevoiance n'a pû mettre dans l'eſprit des hommes, une maîtreſſe plus imperieuſe, je veux dire l'experience les a forcez de le croire. Tout ce que la Religion a de plus ſaint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé qu'elle ne ſçait plus elle-même à quoi s'en tenir; & plus agitée en ſa terre & dans ſes ports mêmes, que l'Ocean qui l'environne, elle ſe voit inondée par l'effroiable débordement de mille Sectes bizarres. Qui ſçait ſi étant revenuë de ſes erreurs prodigieuſes touchant la Roiauté, elle ne pouſſera pas plus loin ſes reflexions ; & ſi ennuiée de ſes changemens, elle ne regardera pas avec complaiſance l'état qui a precedé ? Cependant admirons ici la pieté de la Reine, qui a ſceu ſi bien conſerver les precieux reſtes de tant de perſecutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cauſe de la Foi, ont ſubſiſté pendant tout le cours de ſa vie, par l'immenſe profuſion de ſes aumô-

nes ! Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernieres extrêmitez de ses trois Roiaumes ; & s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la Foi, elles adouciſſoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Egliſe. Ainſi non seulement elle conſervoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les converſions étoient innombrables ; & ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris, que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi ſon Fils, ſa ſeule Chapelle Roiale a vû plus de trois cens convertis, ſans parler des autres, abjurer ſaintement leurs erreurs entre les mains de ſes Aumôniers. Heureuſe d'avoir conſervé ſi ſoigneuſement l'étincelle de ce feu divin que JESUS eſt venu allumer au monde ! Si jamais l'Angleterre revient à ſoi, ſi ce levain precieux vient un jour à ſanctifier toute cette maſſe, où il a été mêlé par ces Roiales mains : la poſterité la plus éloignée n'aura pas aſſez de loüanges pour celebrer les vertus de la religieuſe HENRIETTE, & croira devoir à ſa pieté l'ouvrage ſi memorable du rétabliſſement de l'Egliſe.

Que ſi l'Hiſtoire de l'Egliſe garde cherement la memoire de cette Reine, nôtre Hiſtoire ne taira pas les avanta-

ges qu'elle a procurez à ſa Maiſon & à ſa Patrie. Femme & Mere tres-cherie & tres-honorée, elle a reconcilié avec la France le Roi ſon Mari, & le Roi ſon Fils. Qui ne ſçait qu'aprés la memorable action de l'Iſle de Ré, & durant ce fameux ſiege de la Rochelle, cette Princeſſe promte à ſe ſervir des conjonctures importantes, fit conclure la Paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer ſon ſecours aux Calviniſtes revoltez; Et dans ces dernieres années; aprés que nôtre grand Roi, plus jaloux de ſa parole & du ſalut de ſes Alliez que de ſes propres interêts, eut declaré la guerre aux Anglois; ne fut-elle pas encore une ſage & heureuſe Mediatrice? Ne réünit-elle pas les deux Roiaumes? Et depuis encore ne s'eſt-elle pas appliquée en toutes rencontres à conſerver cette même intelligence? Ces ſoins regardent maintenant Vos ALTESSES ROIALES: & l'exemple d'une grande Reine, auſſi bien que le ſang de France & d'Angleterre, que vous avez uni par vôtre heureux mariage, vous doit inſpirer le deſir de travailler ſans ceſſe à l'union de deux Rois qui vous ſont ſi proches, & de qui la puiſſance & la vertu peuvent faire le deſtin de toute l'Europe.

MONSEIGNEUR, ce n'eſt plus ſeu-

lement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquererez de la gloire. Dans le calme d'une profonde Paix vous aurez des moiens de vous ſignaler ; & vous pouvez ſervir l'Etat, ſans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en expoſant au milieu des plus grands hazards de la guerre une vie auſſi precieuſe, & auſſi neceſſaire que la vôtre. Ce ſervice, MONSEIGNEUR, n'eſt pas le ſeul qu'on attend de vous; & l'on peut tout eſperer d'un Prince que la ſageſſe conſeille, que la valeur anime, & la juſtice accompagne dans toutes ſes actions. Mais où m'emporte mon zele, ſi loin de mon triſte ſujet? Je m'arrête à conſiderer les vertus de PHILIPPES, & ne ſonge pas que je vous dois l'hiſtoire des malheurs de HENRIETTE.

J'avouë en la commençant, que je ſens plus que jamais la difficulté de mon entrepriſe. Quand j'enviſage de prés les infortunes inouïes d'une ſi grande Reine, je ne trouve plus de paroles, & mon eſprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majeſté & à la vertu, ne ſe reſoudroit jamais à ſe jetter parmi tant d'horreurs, ſi la conſtance admirable avec laquelle cette Princeſſe a ſoûtenu ſes calamitez, ne ſurpaſſoit de bien loin les crimes

qui les ont causées. Mais en même-tems, Chrêtiens, un autre ſoin me travaille. Ce n'eſt pas un ouvrage humain que je medite. Je ne ſuis pas ici un Hiſtorien qui doive vous développer le ſecret des cabinets, ni l'ordre de batailles, ni les interêts des partis : Il faut que je m'éleve au-deſſus de l'homme, pour faire trembler toute creature ſous les jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puiſſances du Seigneur:* & j'ai à vous faire voir les merveilles de ſa main & de ſes conſeils, conſeils de juſte vangeance ſur l'Angleterre; conſeils de miſericorde pour le ſalut de la Reine : mais conſeils marquez par le doigt de Dieu, dont l'empreinte eſt ſi vive & ſi manifeſte dans les évenemens que j'ay à traiter, qu'on ne peut reſiſter à cette lumiere.

Quelque haut qu'on puiſſe remonter, pour rechercher dans les hiſtoires, les exemples des grandes mutations; on trouve que juſques ici elles ſont cauſées, ou par la molleſſe, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes negligeant de connoître leurs affaires & leurs armées, ne travaillent qu'à la chaſſe, comme diſoit cét Hiſtorien; n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'eſprit que pour inventer des plaiſirs; ou quand emportez par

leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni mesures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent, leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient: alors ou la licence excessive ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les Maisons regnantes. CHARLES I. Roi d'Angleterre étoit juste, moderé, magnanime, tres-instruit de ses affaires & des moiens de regner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Roiauté, non seulement venerable & sainte, mais encore aimable & chere à ses Peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon sa clemence? Je veux bien avoüer de lui ce qu'un Auteur celebre a dit de Cesar, qu'il a été clement, jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium & peculiare sit clementia insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc-là, si l'on veut, l'illustre défaut de CHARLES aussi bien que de Cesar: mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable mali-

gnité de la fortune, trahi de tous les ſiens, il ne s'eſt pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais ſuccés de ſes armes infortunées, ſi on a pû le vaincre, on n'a pas pû le forcer : & comme il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſonnable, étant vainqueur ; il a toûjours rejetté ce qui étoit foible & injuſte, étant captif. J'ay peine à contempler ſon grand cœur dans ces dernieres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'eſt pas permis aux rebelles de faire perdre la Majeſté à un Roi qui ſçait ſe connoître : & ceux qui ont vû de quel front il a paru dans la ſale de Vveſtminſter & dans la place de Vvitheall, peuvent juger aiſément combien il étoit intrepide à la tête de ſes armées, combien auguſte & majeſtueux au milieu de ſon Palais & de ſa Cour. Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres deſirs, quand je celebre ce Monarque:& ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, ſe reveille tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux ſi cher ; à qui ſes ennemis mêmes accorderont le titre de ſage & celui de juſte, & que la Poſterité mettra au rang des grands Princes, ſi ſon Hiſtoire trouve des Lecteurs, dont le jugement ne ſe laiſſe

pas maîtriſer aux évenemens ni à la fortune.

Ceux qui ſont inſtruits des affaires, étant obligez d'avoüer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de pretexte aux excez ſacrileges dont nous abhorrons la memoire, en accuſent la fierté indomtable de la Nation : & je confeſſe que la haine des parricides pourroit jetter les eſprits dans ce ſentiment. Mais quand on conſidere de plus prés l'hiſtoire de ce grand Roiaume, & particulierement les derniers Regnes, où l'on voit non ſeulement les Rois Majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines mêmes ſi abſolues, & ſi redoutées ; quand on regarde la facilité incroiable avec laquelle la Religion a été ou renverſée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elizabeth : on ne trouve, ni la Nation ſi rebelle, ni ſes Parlemens ſi fiers & factieux. Au contraire, on eſt obligé de reprocher à ces Peuples, d'avoir été trop ſoûmis, puis qu'ils ont mis ſous le joug leur foi même & leur conſcience. N'accuſons donc pas aveuglement le naturel des habitans de l'Iſle la plus celebre du monde, qui ſelon les plus fideles Hiſtoires tirent leur origine des Gaules; & ne croions pas que les Merciens, les

Danois, & les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon ſang, qu'ils ſoient capables de s'emporter à des procedez ſi barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres cauſes. Qu'eſt-ce donc qui les a pouſſez ? Quelle force, quel tranſport, quelle intemperie a cauſé ces agitations & ces violences ? N'en doutons pas, Chrêtiens: Les fauſſes Religions, le libertinage d'eſprit, la fureur de diſputer des choſes divines ſans fin, ſans regle, ſans ſoûmiſſion, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combatre, & que ni ſa prudence, ni ſa douceur, ni ſa fermeté, n'ont pû vaincre.

J'ay déja dit quelque choſe de la licence où ſe jettent les eſprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remuë les bornes une fois poſées. Mais comme la matiere que je traite me fournit un exemple manifeſte, & unique dans les ſiecles de ces extrêmitez furieuſes: il eſt, MESSIEURS, de la neceſſité de mon ſujet, de remonter juſques au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excés où le mepris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Egliſe, ont été capables de pouſſer les hommes.

Donc la ſource de tout le mal eſt,

que ceux qui n'ont pas craint de tenter au ſiecle paſſé la reformation par le ſchiſme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautez, que la ſainte autorité de l'Egliſe, ont été obligez de la renverſer. Ainſi les Decrets des Conciles, la doctrine des Peres, & leur ſainte unanimité, l'ancienne tradition du S. Siege & de l'Egliſe Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix ſacrées & inviolables. Chacun s'eſt fait à ſoi-même un tribunal, où il s'eſt rendu l'arbitre de ſa croiance: & encore qu'il ſemble que les Novateurs aient voulu retenir les eſprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidele en deviendroit l'interprete, & croiroit que le S. Eſprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne ſe voie autoriſé par cette doctrine à adorer ſes inventions, à conſacrer ſes erreurs, & à appeller Dieu tout ce qu'il penſe. Dés lors on a bien préveu que la licence n'aiant plus de frein, les Sectes ſe multiplieroient juſqu'à l'infini; que l'opiniâtreté ſeroit invincible, & que tandis que les uns ne ceſſeroient de diſputer, ou donneroient leurs réveries pour inſpirations, les autres fatiguez de

tant de folles viſions, & ne pouvant plus reconnoître la majeſté de la Religion, déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeſte, & une entiere indépendance, dans l'indifference des Religions, ou dans l'Ateiſme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la ſuite, ſont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par tout les mêmes ravages, parce que ſa rapidité ne trouve pas par tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures : ainſi quoi que cet eſprit d'indocilité & d'independance, ſoit également répandu dans toutes les Hereſies de ces derniers ſiecles, il n'a pas produit univerſellement les mêmes effets ; il a receu diverſes limites, ſuivant que la crainte, ou les interêts, ou l'humeur des particuliers & des nations, ou enfin la puiſſance Divine, qui donne quand il lui plaît des bornes ſecrettes aux paſſions des hommes les plus emportées, l'ont differemment retenu. Que s'il s'eſt montré tout entier à l'Angleterre, & ſi ſa malignité s'y eſt declarée ſans reſerve ; les Rois en ont ſouffert, mais auſſi les Rois en ont été cauſe. Ils ont trop fait ſentir aux Peuples que l'ancienne

l'ancienne Religion ſe pouvoit changer. Les Sujets ont ceſſé d'en reverer les maximes, quand ils les ont veu ceder aux paſſions, & aux interêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, & devenuës incapables de conſiſtance, ſont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroiables precipices. J'appelle ainſi tant d'erreurs temeraires & extravagantes qu'on voioit paroître tous les jours. Ne croiez pas que ce ſoit ſeulement la querelle de l'Epiſcopat, ou quelques chicanes ſur la Liturgie Anglicane, qui aient émeu les Communes. Tout cela n'étoit encore que de foibles commencemens, par où ces eſprits turbulens faiſoient comme un eſſai de leur liberté. Mais quelque choſe de plus violent ſe remuoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût ſecret de tout ce qui a de l'autorité, & une demangeaiſon d'innover ſans fin, aprés qu'on en a veu le premier exemple.

Ainſi les Calviniſtes plus hardis que les Lutheriens, ont ſervi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils groſſiſſent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptiſtes ſont ſorties de cette même ſource: & leurs opinions mélées au Calviniſme ont fait naître les Independans : qui

n'ont point eu de bornes; parmi leſquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs réveries leur ſont inſpirées, & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cauſe que dixſept cens ans aprés JESUS-CHRIST ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'eſt, MESSIEURS, en cette ſorte que les eſprits une fois émûs, tombant de ruines en ruines, ſe ſont diviſez en tant de Sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont crû les pouvoir retenir ſur cette pante dangereuſe, en conſervant l'Epiſcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont aneanti eux-mêmes l'autorité de leur Chaire, & la reverence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs Predeceſſeurs, juſques à la ſource même de leur Sacre; c'eſt à dire juſqu'au Pape ſaint Gregoire, & au ſaint Moine Auguſtin ſon Diſciple, & le premier Apôtre de la Nation Angloiſe? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſepare de l'Egliſe, qui eſt ſon tout, auſſi bien que du ſaint Siege, qui eſt ſon centre, pour s'attacher contre ſa nature à la Roiauté comme à ſon chef? Ces deux puiſſances d'un ordre ſi different ne s'uniſſent pas, mais s'embaraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble:

Digitized by Google

& la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrez, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits feconds en erreurs: & Dieu, pour punir l'irreligieuſe inſtabilité de ces peuples, les a livrez à l'intemperance de leur fole curioſité; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées, & leur Religion arbitraire eſt devenuë la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté, & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles, & opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, & on lui ôte un certain poids, qui ſeul eſt capable de tenir les Peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne ſçai quoi d'inquiet qui s'échape, ſi on leur ôte ce frein neceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à ménager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Religion. C'eſt de là que nous eſt né ce prétendu regne de CHRIST, inconnu juſques alors au Chriſtianiſme, qui devoit aneantir toute Roiauté, & égaler tous les hommes; ſonge ſeditieux des Indépendans, & leur chimere impie & ſacrilege. Tant il eſt vrai que tout ſe tourne en

revoltes,& en penſées ſeditieuſes,quand l'autorité de la Religion eſt aneantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une verité que le S.Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte ? Dieu même menace les Peuples qui alterent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoûtez comme il parle par la bouche du Prophete Zacharie : *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion : *& je leur ai dit, je ne ſerai plus vôtre Paſteur :* c'eſt-à-dire, je vous abandonnerai à vous mêmes, & à vôtre cruelle deſtinée ; & voiez la ſuite. *Que ce qui doit mourir, aille à la mort ; que ce qui doit être retranché ſoit retranché.* Entendez-vous ces paroles ? *Et que ceux qui demeureront, ſe dévorent les uns les autres* O prophetie trop réelle, & trop veritablement accompli ! La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moien d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité Catholique, qui a fait fleurir durant tant de ſiecles l'Egliſe & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus ſaintes Egliſes, & les plus illuſtres Monarchies du monde. Ainſi quand cette pieuſe Princeſſe ſervoit l'Egliſe,

elle croioit ſervir l'Etat, & aſſurer au Roi des ſerviteurs, en conſervant à Dieu des Fideles. L'experience a juſtifié ſes ſentimens; & il eſt vrai que le Roi ſon fils n'a rien trouvé de plus ferme dans ſon ſervice, que ces Catholiques ſi haïs, ſi perſecutez, que lui avoit ſauvez la Reine ſa Mere. En effet il eſt viſible, que puiſque la ſeparation, & la revolte contre l'autorité de l'Egliſe, a été la ſource d'où ſont derivez tous les maux, on n'en trouvera jamais les remedes que par le retour à l'unité, & par la ſoûmiſſion ancienne. C'eſt le mépris de cette unité qui a diviſé l'Angleterre. Que ſi vous me demandez comment tant de factions oppoſées, & tant de Sectes incompatibles, qui ſe devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pû ſi opiniâtrement conſpirer enſemble contre le Trône Royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroiable, hypocrite rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoiance; mais au reſte ſi vigilant, & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué

les occaſions qu'elle lui a preſentées, enfin un de ces eſprits remuans & audacieux, qui ſemblent être nez pour changer le monde. Que le ſort de tels eſprits eſt hazardeux, & qu'il en paroît dans l'hiſtoire à qui leur audace a été funeſte ! Mais auſſi que ne font-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en ſervir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de prévaloir contre les Rois. Car comme il eut apperçû que dans ce mélange infini de Sectes, qui n'avoient plus de regles certaines, le plaiſir de dogmatiſer ſans être repris ni contraint par aucune autorité Eccleſiaſtique ni ſéculiere, étoit le charme qui poſſedoit les eſprits : il ſçût ſi bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet aſſemblage monſtrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourvû qu'elle en entende ſeulement le nom. Ceux-ci occupez du premier objet qui les avoit tranſportez, alloient toûjours, ſans regarder qu'ils alloient à la ſervitude : & leur ſubtil conducteur, qui en combattant, en dogmatiſant, en mélant mille perſonnages divers, en faiſant le docteur & le Prophete, auſſi bien que le ſoldat & le capitaine, vit qu'il avoit tel-

lement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un Chef envoié de Dieu pour la protection de l'independance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pouſſer plus loin. Je ne vous raconterai pas la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes, ni ſes fameuſes victoires, dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquilité qui a étonné l'Univers. C'étoit le Conſeil de Dieu d'inſtruire les Rois à ne point quitter ſon Egliſe. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hereſie, combien elle eſt naturellement indocile & independante, combien fatale à la Roiauté, & à toute autorité legitime. Au reſte, quand ce grand Dieu a choiſi quelqu'un pour être l'inſtrument de ſes deſſeins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il domte tout ce qui eſt capable de reſiſtance. *Je ſuis le Seigneur*, dit-il, par la bouche de Jeremie; *c'eſt moi qui ay fait la terre avec les hommes, & les animaux, & je la mets entre les mains de qui il me plaiſt. Et maintenant j'ai voulu ſoumettre ces terres à Nabuchodonoſor Roi de Babilone, mon ſerviteur.* Il l'appelle ſon ſerviteur quoi qu'infidele, à cauſe qu'il l'a nommé pour executer

ſes decrets. *Et j'ordonne*, pourſuit-il, *que tout lui ſoit ſoûmis, juſqu'aux animaux.* Tant il eſt vrai que tout plie, & que tout eſt ſouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la ſuite de la Prophetie. *Je veux que ces peuples luy obeïſſent, & qu'ils obeïſſent encore à ſon fils, juſqu'à ce que le tems des uns & des autres vienne.* Voiez, Chrêtiens, comme les tems ſont marquez, comme les generations ſont comptées: Dieu determine juſques à quand doit durer l'aſſoupiſſement, & quand auſſi ſe doit reveiller le monde.

Tel a été le ſort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroiable confuſion de toutes choſes, il eſt beau de conſiderer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le ſalut de ce Roiaume; ſes voiages, ſes negotiations, ſes traitez, tout ce que ſa prudence & ſon courage oppoſoient à la fortune de l'Etat, & enfin ſa conſtance par laquelle n'aiant pû vaincre la violence de la deſtinée, elle en a ſi noblement ſoûtenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles; & de peur qu'ils ne fuſſent malheureuſement engagez à faillir toûjours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvaſſent leur refuge dans ſa bonté, & leur ſeureté dans ſa parole.

Digitized by Google

Ce fut entre ſes mains que le Gouverneur de Scarborough remit ce port, & ce Château inacceſſible. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refuſant au Roi même les portes de la Forteresſe, & du Port de Hull, choiſirent la Reine pour mediatrice, & devoient rendre au Roi cette Place avec celle de Beverlei. Mais ils furent prévenus, & decapitez: & Dieu qui voulut punir leur honteuſe déſobéiſſance par les propres mains des Rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres, dont le credit étoit grand, & pluſieurs autres Chefs de la faction. Preſque tous ceux qui lui parloient, ſe rendoient à elle: & ſi Dieu n'eût point été inflexible, ſi l'aveuglement des Peuples n'eût pas été incurable, elle auroit gueri les eſprits; & le parti le plus juſte auroit été le plus fort.

On ſçait, MESSIEURS, que la Reine a ſouvent expoſé ſa perſonne dans ces conferences ſecrettes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hazards. Les Rebelles s'étoient ſaiſis des Arſenaux & des Magazins; & malgré la defection de tant de Sujets, malgré l'infame deſertion de la milice même, il étoit encore plus aiſé au Roi de lever des

ſoldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes & des munitions non ſeulement ſes joiaux, mais encore le ſoin de ſa vie. Elle ſe met en mer au mois de Fevrier, malgré l'hiver & les tempêtes ; & ſous pretexte de conduire en Hollande la Princeſſe Roiale, ſa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume Prince d'Orange, elle va pour engager les Eſtats dans les interêts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas éfraiée quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas onze mois aprés, quand il faut retourner auprés du Roi: mais le ſuccez n'en fut pas ſemblable. Je tremble au ſeul recit de la tempête furieuſe, dont ſa flote fut batuë durant dix jours. Les Matelots alarmez en perdirent l'eſprit, de fraieur, & quelques-uns d'entr'eux ſe précipiterent dans les ondes. Elle toûjours intrepide, autant que les vagues étoient émeuës, raſſuroit tout le monde par ſa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'acompagnoient à eſperer en Dieu qui faiſoit toute ſa confiance ; & pour éloigner de leur eſprit les funeſtes idées de la mort qui ſe preſentoit de tous côtez, elle diſoit avec un air de ſerenité qui ſembloit déja ramener le calme, que les Reines ne ſe noioient pas. Helas ? elle eſt reſervée à

quelque choſe de bien plus extraordinaire : & pour s'être ſauvée des flots, ſon naufrage n'en ſera pas moins déplorable. Elle vit perir ſes vaiſſeaux, & preſque toute l'eſperance d'un ſi grand ſecours. L'Amiral, où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine ſur la profondeur de la mer, & qui domte ſes flots ſoûlevez, fut repouſſé aux Ports de Hollande ; & tous les Peuples furent étonnez d'une délivrance ſi miraculeuſe.

Ceux qui ſont échapez du naufrage, diſent un éternel adieu à la mer & aux vaiſſeaux; ils n'en peuvent même ſuporter la veuë. Ce ſont les paroles de Tertullien. Cependant onze jours aprés, ô reſolution étonnante ! la Reine à peine ſortie d'une tourmente ſi épouvantable ; preſſée du deſir de revoir le Roi, & de le ſecourir, oſe encore ſe commettre à la furie de l'Ocean, & à la rigueur de l'hiver. Elle ramaſſe quelques vaiſſeaux qu'elle charge d'Officiers & de munitions, & repaſſe enfin en Angleterre. Mais qui ne ſeroit étonné de la cruelle deſtinée de cette Princeſſe? Aprés s'être ſauvée des flots, une autre tempête lui fut preſque fatale. Cent pieces de canon tonnerent ſur elle à ſon arrivée, & la maiſon où elle entra, fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'aſſurance dans

cet effroiable peril ! Mais qu'elle eut de clemence pour l'auteur d'un ſi noir atentat ! On l'amena priſonnier peu de tems aprés ; elle lui pardonna ſon crime, le livrant pour tout ſupplice à ſa conſcience, & à la honte d'avoir entrepris ſur la vie d'une Princeſſe ſi bonne & ſi genereuſe. Tant elle étoit au deſſus de la vangeance, auſſi bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprés du Roi, qui ſouhaite ſi ardemment ſon retour ? Elle brûle du même deſir, & déja je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un General à la tête d'une armée Roiale, pour traverſer des Provinces que les rebelles tenoient preſque toutes. Elle aſſiege & prend d'aſſaut en paſſant une Place conſiderable, qui s'oppoſoit à ſa marche ; elle triomphe, elle pardonne, & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne, où il avoit remporté l'année precedente une victoire ſignalée ſur le General Eſſex. Une heure aprés on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout ſembloit proſperer par ſa preſence ; les Rebelles étoient conſternez, & ſi la Reine en eût été cruë, ſi au lieu de diviſer les armées Roiales, & de les amuſer contre ſon avis aux ſieges infortunez de Hull & de Gloceſter, on

eût marché droit à Londres, l'affaire étoit decidée, & cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit ; & le Ciel qui sembloit suspendre, en faveur de la pieté de la Reine, la vangeance qu'il meditoit, commença à se declarer. *Tu sçais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sçais pas user de ta victoire : Rome que tu tenois t'échape : & le destin ennemi t'a ôté tantôt le moien, tantôt la pensée de la reprendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, & les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, & qui ne pût par tout son credit faire abandonner ces deux sieges, qu'on vit enfin si mal reüssir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se separer d'avec le Roi, qui étoit presque assiegé dans Oxford, & ils se dirent un adieu bien triste, quoi qu'ils ne sceussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bien-tôt assiegée, elle y acoucha d'une Princesse, & se vit douze jours aprés contrainte de prendre la fuite pour se refugier en France.

PRINCESSE, dont la destinée est si grande & si glorieuse, faut-il que vous

naiſſiez en la puiſſance des ennemis de vôtre maiſon ? O Eternel, veillez ſur elle. Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi délaiſſée. Elle eſt deſtinée au ſage & valeureux PHILIPPES, & doit des Princes à la France dignes de lui, dignes d'elle, & dignes de leurs Aieux. Dieu l'a protegée, MESSIEURS, Sa Gouvernante deux ans aprés tire ce precieux enfant des mains des rebelles ; & quoi qu'ignorant ſa captivité, & ſentant trop ſa grandeur; elle ſe découvre elle-même ; quoi que refuſant tous les autres noms, elle s'obſtine à dire qu'elle eſt la Princeſſe ; elle eſt enfin amenée auprés de la Reine ſa mere, pour faire ſa conſolation durant ſes malheurs, en attendant qu'elle faſſe la felicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon Hiſtoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à ſe retirer de ſon Roiaume : en effet elle partit des Ports d'Angleterre à la veuë des vaiſſeaux des Rebelles, qui la pourſuivoient de ſi prés, qu'elle entendoit preſque leurs cris & leurs menaces inſolentes. O voiage bien different de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lors que venant prendre poſſeſſion

du Sceptre de la Grand'Bretagne, elle voioit, pour ainſi dire, les ondes ſe courber ſous elle, & ſoûmettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie par ſes ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire ſon procez, tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'aiant pour elle que Dieu, & ſon courage inébranlable, elle n'avoit ni aſſez de vents ni aſſez de voiles pour favoriſer ſa fuite precipitée. Mais enfin elle arrive à Breſt, où aprés tant de maux il lui fut permis de reſpirer un peu.

Quand je conſidere en moi-même les perils extrêmes & continuels, qu'a couru cette Princeſſe ſur la mer & ſur la terre, durant l'eſpace de prés de dix ans; & que d'ailleurs je vois que toutes les entrepriſes ſont inutiles contre ſa Perſonne, pendant que tout réüſſit d'une maniere ſurprenante contre l'Etat: que puis-je penſer autre choſe, ſinon que la Providence autant attachée à lui conſerver la vie, qu'à renverſer ſa puiſſance, a voulu qu'elle ſurvêquit à ſes grandeurs, afin qu'elle pût ſurvivre aux attachemens de la terre; & aux ſentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les

ames, qu'elles ſont plus grandes, & élevées ? Ce fut un conſeil à peu prés ſemblable, qui abaiſſa autrefois David ſous la main du rebelle Abſalom. *Le voiez-vous ce grand Roi*, dit le ſaint & éloquent Prêtre de Marſeille, *le voiez-vous ſeul abandonné, tellement déchû dans l'eſprit des ſiens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, & ce qui eſt plus inſuportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne ſçachant*, pourſuit Salvien, *de laquelle de ces deux choſes il avoit le plus à ſe plaindre ou de ce que Siba le nourriſſoit, ou de ce que Semei avoit l'inſolence de le maudire.* Voilà, MESSIEURS, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand aprés de ſi étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, & d'étaler, pour ainſi dire, à la France même, & au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étenduë de ſa miſere. Alors elle pût bien dire avec le Prophete Iſaïe; *Le Seigneur des Armées a fait ces choſes pour aneantir tout le faſte des grandeurs humaines & tourner en ignominie ce que l'Univers a de plus auguſte.* Ce n'eſt pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuſe, que nous ne nommerons jamais ſans regret,

la receut d'une maniere convenable à la Majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage Regente pût proportionner le remede au mal ; jugez de l'état de ces deux Princesses. HENRIETTE d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : ANNE d'un si grand cœur, ne peut en donner assez : Si l'on eût pû avancer ces belles années, dont nous admirons maintenant le cours glorieux : LOUIS, qui entend de si loin les gemissemens des Chrétiens affligez ; qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils, & la droiture de ses intentions lui répondent toûjours, malgré l'incertitude des évenemens, entreprend lui seul la cause commune, & porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer & de terre ; auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliez, à son propre sang, aux droits sacrez de la Roiauté qu'il sçait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle veu invincible defenseur ou vangeur present de la Majesté violée ? Mais Dieu n'avoit laissé aucune resource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossois, à qui il se donne, le livrent aux Parlementaires Anglois, &

les Gardes fideles de nos Rois, trahiſſent le leur. Pendant que le Parlement d'Angleterre ſonge à congedier l'armée, cette armée toute indépendante reforme elle-même à ſa mode le Parlement, qui eût gardé quelques meſures, & ſe rend maitreſſe de tout. Ainſi le Roi eſt mené de captivité en captivité, & la Reine remuë en vain la France, la Hollande, la Pologne même, & les Puiſſances du Nort les plus éloignées. Elle ranime les Ecoſſois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le Duc de Lorraine une entrepriſe pour la délivrance du Roi ſon Seigneur, dont le ſuccez paroit infaillible, tant le concert en eſt juſte ! elle retire ſes chers enfans, l'unique eſperance de ſa Maiſon, & confeſſe, cette fois, que parmi les plus mortelles douleurs, on eſt encore capable de joie. Elle conſole le Roi, qui lui écrit de ſa priſon même, qu'elle ſeule ſoûtient ſon eſprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune baſſeſſe, parce que ſans ceſſe il ſe ſouvient qu'il eſt à elle. O Mere, ô Femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quelque choſe ; enfin il faut ceder à vôtre ſort. Vous avez aſſez ſoûtenu l'Eſtat, qui eſt attaqué par une force invincible & divine : il ne

reſte plus deſormais, ſinon que vous teniez ferme parmi ſes ruïnes.

Comme on voit une colomne, ouvrage d'une antique architecture, qui paroît le plus ferme apui d'un temple ruïneux, lors que ce grand édifice qu'elle ſoûtenoit, fond ſur elle ſans l'abatre : ainſi la Reine ſe montre le ferme ſoûtien de l'Etat, lors qu'aprés en avoir long-tems porté le faix, elle n'eſt pas même courbée ſous ſa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ſes juſtes douleurs? Qui pourroit raconter ſes plaintes? Non, MESSIEURS, Jeremie lui-même, qui ſeul ſemble être capable d'égaler les Lamentations aux Calamitez, ne ſuffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce Prophete. *Voiez Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'eſt fortifié, & mes enfans ſont perdus. Le cruel a mis ſa main ſacrilege ſur ce qui m'étoit le plus cher. La Roiauté a été profanée & les Princes ſont foulez aux pieds. Laiſſez moi, je pleurerai amerement; n'entreprenez pas de me conſoler. Le glaive a frapé au dehors, mais je ſens en moi-même une mort ſemblable.*

Mais aprés que nous avons écoûté ſes plaintes: Saintes Filles; ſes cheres amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainſi) vous qui l'avez vûë ſi ſouvent gemir devant les Autels de ſon unique

Protecteur,& dans le ſein deſquels elle a verſé les ſecretes conſolations qu'elle en recevoit ; mettez fin à ce diſcours, en nous racontant les ſentimens Chrêtiens, dont vous avez été les témoins fideles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces,l'une de l'avoir fait Chrêtienne ; l'autre, MESSIEURS, qu'entendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi ſon Fils ? Non. C'eſt de l'avoir fait Reine malheureuſe.Ha ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ! Il faut éclater, percer cette enceinte,& faire retentir bien loin une parole qui ne peut-être aſſez entenduë. Que ſes douleurs l'ont renduë ſçavante dans la ſcience de l'Evangile, & qu'elle a bien connu la Religion, & la vertu de la Croix, quand elle a uni le Chriſtianiſme avec les malheurs ! Les grandes proſperitez nous aveuglent, nous tranſportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les ſentimens de la Foi. De-là naiſſent des monſtres de crimes, des rafinemens de plaiſir,des delicateſſes d'orgueil,qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles maledictions,que JESUS-CHRIST a prononcées dans ſon Evangile : *Malheur à vous qui*

riez malheur à vous qui êtes pleins & contens du monde. Au contraire, comme le Christianisme a pris sa naissance de la Croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses pechez ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses desirs de la Terre au Ciel ; là on perd tout le goût du monde, & on cesse de s'appuier sur soi-même & sur sa prudence. Il ne faut pas se flater ; les plus experimentez dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! & que nous nous croions bien-tôt les plus éclairez & les plus habiles, quand nous sommes les plus élevez & les plus heureux ! Les mauvais succés sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cét aveu d'avoir failli, qui coûte tant à nôtre orgueil. Alors quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablez de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire, & nous ne sçavons plus par où excuser cette prudence présomptueuse, qui se croioit infaillible. Nous voions que Dieu seul est sage ; & en déplorant vainement

les fautes qui ont ruïné nos affaires, une meilleure reflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu nôtre éternité, avec cette ſinguliere conſolation, qu'on les repare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans ſans relâche ſans aucune conſolation de la part des hommes, nôtre malheureuſe Reine; (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un ſujet d'actions de graces) lui faiſant étudier ſous ſa main ces dures, mais ſolides leçons. Enfin flechi par ſes vœux & par ſon humble patience, il a rétabli la Maiſon Roiale. CHARLES II. eſt reconnu, & l'injure des Rois a été vangée. Ceux que les armes n'avoient pû vaincre, ni les conſeils ramener, ſont revenus tout à coup d'eux-mêmes: décheus par leur liberté, ils en ont à la fin deteſté l'exces; honteux d'avoir tant pû, & leurs propres ſuccés leur faiſant horreur. Nous ſçavons que ce Prince magnanime eût pû hâter ſes affaires, en ſe ſervant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tirannie par un ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moiens trop bas; il a crû qu'en quelque état que fuſſent les Rois, il étoit de leur Majeſté de n'agir que par les Loix, ou par les armes. Ces Loix qu'il

a protegées, l'ont rétabli preſque toutes ſeules ; il regne paiſible & glorieux ſur le Trône de ſes Anceſtres ; & fait regner avec lui la juſtice, la ſageſſe, & la clemence.

Il eſt inutile de vous dire combien la Reine fut conſolée par ce merveilleux évenement ; mais elle avoit appris par ſes malheurs, à ne changer pas dans un ſi grand changement de ſon état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans ſon cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entrepriſes & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre, comme par la main, le Roi ſon fils pour le conduire à ſon Trône. Elle ſe ſoumit plus que jamais à cette main ſouveraine, qui tient du haut des Cieux les Reines de tous les Empires ; & dédaignant les Trônes qui peuvent être uſurpez, elle attacha ſon affectiõ au Roiaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens. Touchée de ces ſentimens, elle aima cette humble Maiſon plus que ſes Palais. Elle ne ſe ſervit plus de sõ pouvoir, que pour proteger la Foi Catholique, pour multiplier ſes aumônes ; & pour ſoulager plus abondamment les familles refugiées de ſes trois

Roiaumes, & tous ceux qui avoient été ruinez pour la cauſe de la Religion, ou pour le ſervice du Roi. Rappellez en vôtre memoire, avec quelle circonſpection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'averſion pour les diſcours empoiſonnez de la médiſance. Elle ſçavoit de quel poids eſt, non ſeulement la moindre parole, mais le ſilence même des Princes ; & combien la médiſance ſe donne d'empire, quand elle a osé ſeulement paroître en leur auguſte preſence. Ceux qui la voioient attentive à peſer toutes ſes paroles, jugeoient bien qu'elle étoit ſans ceſſe ſous la veuë de Dieu, & que fidele imitatrice de l'Inſtitut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la ſainte preſence de la Majeſté Divine. Auſſi rappelloit-elle ſouvent ce precieux ſouvenir par l'Oraiſon, & par la lecture du livre de l'Imitation de JESUS, où elle apprenoit à ſe conformer au veritable modele des Chrêtiens. Elle veilloit ſans relâche ſur ſa conſcience. Aprés tant de maux, & tant de traverſes, elle ne connut plus d'autres ennemis que ſes pechez. Aucun ne lui ſembla leger : elle en faiſoit un rigoureux examen ; & ſoigneuſe de les expier par la penitence & par les aumônes, elle étoit ſi bien preparée, que

que la mort n'a pû la ſurprendre encore qu'elle ſoit venuë ſous l'apparence du ſommeil. Elle eſt morte, cette grande Reine ; & par ſa mort elle a laiſſé un regret éternel, non ſeulement à MONSIEUR & MADAME, qui fideles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des reſpects ſi ſoûmis, ſi ſinceres, & ſi perſeverans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la ſervir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ſes diſgraces, qui font maintenant ſa felicité. Si elle avoit été plus fortunée, ſon hiſtoire ſeroit plus pompeuſe, mais ſes œuvres ſeroient moins pleines, & avec des titres ſuperbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a preferé la Croix au Trône, & qu'elle a mis ſes malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les conſolations qui ſont promiſes à ceux qui pleurent. Puiſſe donc ce Dieu de miſericorde accepter ſes afflictions en ſacrifice agreable : puiſſe-t'il la placer au ſein d'Abraham, & content de ſes maux, épargner deſormais à ſa famille & au monde de ſi terribles leçons.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE
HENRIETTE ANNE
D'ANGLETERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE

DE HENRIETTE ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLEANS.

PAR MONSIEUR BOSSUET EVESQUE DE CONDON.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes: vanitas vanitatum, & omnia vanitas. *Eccl.* 1.

Vanité des vanitez, a dit l'Ecclesiaste: vanité des vanitez, & tout est vanité.

MONSEIGNEUR,

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funebre à tres-haute & tres-

puiſſante Princeſſe HENRIETTE ANNE D'ANGLETERRE, Ducheſſe d'Orleans. Elle, que j'avois vûë ſi attentive, pendant que je rendois le même devoir à la Reine ſa Mere, devoit être ſi-tôt aprés, le ſujet d'un diſcours ſemblable; & ma triſte voix étoit reſervée à ce déplorable miniſtere. O vanité! ô neant! ô mortels ignorans de leurs deſtinées? L'eût-elle crû, il y a dix mois? Et vous, MESSIEURS, euſſiez-vous penſé, pendant qu'elle verſoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle deût ſi-tôt vous y raſſember, pour la pleurer elle-même? Princeſſe le digne objet de l'admiration de deux grands Roiaumes, n'étoit-ce pas aſſez que l'Angleterre pleurât vôtre abſence, ſans être encore reduite à pleurer vôtre mort? Et la France, qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voiage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire, & de ſi belles eſperances? *Vanité des vanitez, & tout eſt vanité.* C'eſt la ſeule parole qui me reſte; c'eſt la ſeule reflexion qui me permet, dans un accident ſi étrange, une ſi juſte & ſi ſenſible douleur. Auſſi n'ai-je point parcouru les Livres ſacrez, pour y trouver

quelque texte que je puiſſe appliquer à cette Princeſſe. J'ai pris ſans étude & ſans choix les premieres paroles que me preſente l'Eccleſiaſte, où quoique la vanité ait été ſi ſouvent nommée, elle ne l'eſt pas encore aſſez à mon gré pour le deſſein que je me propoſe. Je veux dans un ſeul malheur déplorer toutes les calamitez du genre humain, & dans une ſeule mort faire voir la mort & le neant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les évenemens de nôtre vie, par une raiſon particuliere devient propre à mon lamentable ſujet; puiſque jamais les vanitez de la terre, n'ont été ſi clairement découvertes, ni ſi hautement confonduës. Non aprés ce que nous venons de voir, la ſanté n'eſt qu'un nom, la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire n'eſt qu'une apparence, les graces & les plaiſirs ne ſont qu'un dangereux amuſement, tout eſt vain en nous, excepté le ſincere aveu que nous faiſons devant Dieu de nos vanitez, & le jugement arrêté qui nous fait mépriſer tout ce que nous ſommes.

Mais dis-je la verité? L'homme, que Dieu a fait à ſon image, n'eſt-il qu'une ombre? Ce que JESUS-CHRIST eſt venu chercher du Ciel en la Terre, ce qu'il a crû pouvoir, ſans ſe ravilir,

acheter de tout ſon ſang, n'eſt-ce qu'un rien? Reconnoiſſons nôtre erreur. Sans doute ce triſte ſpectacle des vanitez humaines nous impoſoit; & l'eſperance publique, fruſtrée tout à coup par la mort de cette Princeſſe, nous pouſſoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de ſe mépriſer tout entier, de peur que les impies croiant, que nôtre vie n'eſt qu'un jeu où regne le hazard, il ne marche ſans regle & ſans conduite au gré de ſes aveugles deſirs. C'eſt pour cela que l'Eccleſiaſte, aprés avoir commencé ſon divin ouvrage par les paroles que j'ai recitées, aprés en avoir rempli toutes les pages du mépris des choſes humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque choſe de plus ſolide, & conclut tout ſon diſcours, en lui diſant: *Crains Dieu, & garde ſes commandemens, car c'eſt là tout l'homme: & ſçache que le Seigneur examinera dans ſon jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Ainſi tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons ce qu'il donne au monde, mais au contraire, tout eſt important, ſi nous conſiderons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons le cours de ſa vie mortelle; mais tout eſt precieux, tout

Digitized by Google

eſt important, ſi nous contemplons le terme où elle aboutit, & le compte qu'il en faut rendre. Meditons donc aujourd'hui à la vûë de cet Autel & de ce Tombeau, la premiere & la derniere parole de l'Eccleſiaſte ; l'une qui montre le neant de l'homme ; l'autre qui établit ſa grandeur. Que ce Tombeau nous convainque de nôtre neant, pourvû que cet Autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un ſi grand prix, nous apprenne en même-tems nôtre dignité. La Princeſſe que nous pleurons, ſera un témoin fidele de l'un & de l'autre. Voions ce qu'une mort ſoudaine lui a ravi ; voions ce qu'une ſainte mort lui a donné. Ainſi nous apprendrons à mépriſer ce qu'elle a quitté ſans peine, afin d'attacher toute nôtre eſtime à ce qu'elle a embraſſé avec tant d'ardeur, lors que ſon ame épurée de tous les ſentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vû la lumiere toute manifeſte. Voilà les veritez que j'ay à traiter, & que j'ai crû dignes d'être propoſées à un ſi grand Prince, & à la plus illuſtre Aſſemblée de l'Univers.

Nous mourons tous, diſoit cette femme, dont l'Ecriture a loüé la prudence au ſecond Livre des Rois; *& nous allons ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux*

qui ſe perdent ſans retour. En effet, nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; & cette origine eſt petite. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement, comme des flots : ils ne ceſſent de s'écouler ; tant qu'enfin, aprés avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de païs les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abîme, où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualitez ſuperbes qui diſtinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantez demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlez dans l'Ocean avec les rivieres les plus inconnuës.

Et certainement, MESSIEURS, ſi quelque choſe pouvoit élever les hommes au deſſus de leur infirmité naturelle, ſi l'origine, qui nous eſt commune, ſouffroit quelque diſtinction ſolide & durable entre ceux que Dieu a formez de même terre : qui auroit-il dans l'Univers de plus diſtingué que la Princeſſe dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non ſeulement la naiſſance & la fortune, mais encore les grandes qualitez de l'eſprit pour l'élevation d'une Princeſſe, ſe trouve raſſemblé, &

puis aneanti dans la nôtre. De quelque côté que je ſuive les traces de ſa glorieuſe origine, je ne découvre que des Rois, & par tout je ſuis ébloüi de l'éclat des plus auguſtes Couronnes. Je vois la Maiſon de France, la plus grande, ſans comparaiſon, de tout l'Univers; & à qui les plus puiſſantes Maiſons peuvent bien ceder ſans envie, puis qu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette ſource. Je vois les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, qui ont regné depuis tant de ſiecles ſur une des plus belliqueuſes Nations de l'Univers, plus encore par leur courage, que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princeſſe née ſur le Trône, avoit l'eſprit & le cœur plus hauts que ſa naiſſance. Les malheurs de ſa Maiſon n'ont pû l'accabler dans ſa premiere jeuneſſe; & délors on voioit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous diſions avec joie, que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi ſon pere, pour la donner à la France : don precieux, ineſtimable preſent, ſi ſeulement la poſſeſſion en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce ſouvenir vient-il m'interrompre? Helas, nous ne pouvons un moment arrêter les yeux ſur la gloire de la Princeſſe, ſans que la

Digitized by Google

mort s'y mêle auſſi-tôt pour l'offuſquer de ſon ombre ! O mort, éloigne-toi de nôtre penſée ; & laiſſe-nous tromper pour un peu de tems la violence de nôtre douleur, par le ſouvenir de nôtre joie. Souvenez-vous donc, MESSIEURS, de l'admiration que la Princeſſe d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Vôtre memoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des benedictions de tous les peuples ; & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa Mere dont elle a toûjours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit ANNE d'Eſpagne. ANNE, vous le ſçavez, MESSIEURS, ne trouvoit rien au deſſus de cette Princeſſe. Aprés nous avoir donné une Reine, ſeule capable par ſa pieté, & par ſes autres vertus Roiales, de ſoutenir la reputation d'une Tante ſi illuſtre, elle voulut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE ſon ſecond fils épousât la PRINCESSE HENRIETTE : & quoi que le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la ſageſſe, ſçeut que la Princeſſe ſa ſœur, recher-

chée de tant de Rois, pouvoit honorer un Trône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Roiaume peut mettre en comparaiſon avec les premieres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eu raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon merite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des Ouvrages de l'eſprit, que l'on croioit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſceu plaire à MADAME. Je pourrois encore ajoûter, que les plus ſages & les plus experimentez admiroient cet eſprit vif & perçant, qui embraſſoit ſans peine les plus grandes affaires & penetroit avec tant de facilité dans les plus ſecrets interêts. Mais pourquoi m'étendre ſur une matiere où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement eſt une regle toûjours ſeure, a eſtimé la capacité de cette Princeſſe, & l'a miſe par ſon eſtime au deſſus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette eſtime, ni tous ces grands avantages, n'ont pû donner atteinte à ſa modeſtie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point preſumé de ſes connoiſſances; & jamais ſes lumieres ne l'ont ébloüie.

Digitized by Google

Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princeſſe a honorez de ſa confiance. Quel eſprit avez-vous trouvé plus élevé? Mais quel eſprit avez-vous trouvé plus docile? Pluſieurs dans la crainte d'être trop faciles, ſe rendent inflexibles à la raiſon, & s'affermiſſent contr'elle. MADAME s'éloignoit toûjours autant de la preſomption que de la foibleſſe; également eſtimable, & de ce qu'elle ſçavoit trouver les ſages conſeils; & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les ſçait bien connoître, quand on fait ſerieuſement l'étude, qui plaiſoit tant à cette Princeſſe. Nouveau genre d'étude, & preſque inconnu aux perſonnes de ſon âge & de ſon rang; ajoûtons, ſi vous voulez, de ſon ſexe. Elle étudioit ſes défauts; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons ſinceres, marque aſſurée d'une ame forte, que ſes fautes ne dominent pas, & qui ne craint point d'enviſager de prés ſes défauts, par une ſecrette confiance des reſſources qu'elle ſent pour les ſurmonter. C'étoit le deſſein d'avancer dans cette étude de ſageſſe, qui la tenoit ſi attachée à la lecture de l'Hiſtoire, qu'on appelle avec raiſon la ſage Conſeillere des Princes. C'eſt là que les plus grands Rois n'ont plus de

rang que par leurs vertus, & que dégradez à jamais par les mains de la mort, ils viennent ſubir ſans cour & ſans ſuite le jugement de tous les peuples & de tous les ſiecles. C'eſt là qu'on découvre que le luſtre qui vient de la flaterie eſt ſuperficiel ; & que les fauſſes couleurs, quelque induſtrieuſement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là nôtre admirable Princeſſe étudioit les devoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire : elle y perdoit inſenſiblement le goût des Romans, & de leurs fades Heros ; & ſoigneuſe de ſe former ſur le vrai, elle mépriſoit ces froides & dangereuſes fictions. Ainſi ſous un viſage riant, ſous cet air de jeuneſſe qui ſembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un ſens & un ſerieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient ſurpris.

Auſſi pouvoit-on ſans crainte lui confier les plus grands ſecrets ; loin du commerce des affaires, & de la ſocieté des hommes, ces ames ſans force, auſſi bien que ſans foi, qui ne ſçavent pas retenir leur langue indiſcrette. *Ils reſſemblent*, dit le Sage, *à une ville ſans murailles, qui eſt ouverte de toutes parts*, & qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au deſſus de cette foibleſſe ! Ni la ſurpri-

ſe, ni l'interêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie delicate, ou d'une douce converſation, qui ſouvent épanchant le cœur, en fait échaper le ſecret, n'étoit capable de lui faire découvrir le ſien; & la ſeureté qu'on trouvoit en cette Princeſſe, que ſon eſprit rendoit ſi propre aux grandes affaires, lui faiſoit confier les plus importantes.

Ne penſez pas que je veüille en interprete temeraire des ſecrets d'Etat, diſcourir ſur le voiage d'Angleterre; ni que j'imite ces politiques ſpeculatifs, qui arrangent, ſuivant leurs idées, les Conſeils des Rois, & compoſent, ſans inſtruction, les Annales de leur ſiecle. Je ne parlerai de ce voiage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec tranſport de la bonté de cette Princeſſe, qui malgré les diviſions trop ordinaires dans les Cours lui gagna d'abord tous les eſprits. On ne pouvoit aſſez loüer ſon incroiable dexterité à traiter les affaires les plus delicates, guerir ces défiances cachées qui ſouvent les tiennent en ſuſpens, & à terminer tous les differends d'une maniere qui concilioit les interêts les plus oppoſez. Mais qui pourroit penſer, ſans verſer des larmes, aux mar-

Digitized by Google

ques d'eſtime & de tendreſſe, que lui donna le Roi ſon frere? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le merite, que par le ſang, ne ſe laſſoit point d'admirer les excellentes qualitez de MADAME. O plaie irremediable! Ce qui fut en ce voiage le ſujet d'une ſi juſte admiration, eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. PRINCESSE, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été ſi-tôt ravie? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent; c'eſt l'effet des ſoins de MADAME: ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entre eux une immortelle mediatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux; & qu'une Princeſſe ſi cherie de tout l'Univers ait été precipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La Grandeur & la Gloire? Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non MESSIEURS, je ne puis plus ſoûtenir ces grandeurs, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne

pas appercevoir ſon neant. Il eſt tems de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoi qu'on ajoûte par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fonds incapable d'élevation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une Ecole, ou d'un Religieux qui medite dans un Cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même revere le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner pour le convaincre que des Docteurs aſſis ſur le Trône. *O Dieu*, dit le Roi Prophete, *vous avez fait mes jours meſurables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous.* Il eſt ainſi, CHRESTIENS : tout ce qui ſe meſure, finit, & tout ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout à fait ſorti du neant où il eſt ſi-tôt replongé. Si nôtre être, ſi nôtre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus reel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les differences les plus remarquables, vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous pa-

Digitized by Google

roiſſe plus effective, que celle qui releve le victorieux au deſſus des vaincus, qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant, ce vainqueur enflé de ſes titres tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rapelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur, & du creux de leurs tombeaux ſortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : *Vous voilà bleſſé comme nous ; vous êtes devenu ſemblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du neant, ni de forcer la baſſeſſe de nôtre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune, les qualitez de l'eſprit, les grands deſſeins, les vaſtes penſées pourront nous diſtinguer du reſte des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos penſées qui n'ont pas Dieu pour objet ſont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit le Roi Prophete, *& en ce jour periront toutes leurs penſées.* C'eſt à dire les penſées des conquerans, les penſées des politiques ; qui auront imaginé dans leurs cabinets, des deſſeins où le monde entier ſera compris : ils ſe ſeront munis de tous côtez par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prevû, excepté leur mort, qui emportera en un

moment toutes leurs penſées. C'eſt pour cela que l'Eccleſiaſte, le Roi Salomon fils du Roi David, (car je ſuis bien aiſe de vous faire voir la ſucceſſion de la même doctrine dans un même trône ;) c'eſt, dis-je, pour cela que l'Eccleſiaſte faiſant le dénombrement des illuſions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la Sageſſe même. *Je me ſuis*, dit-il, *appliqué à la Sageſſe, & j'ai vû que c'étoit encore une vanité* ; parce qu'il y a une fauſſe ſageſſe, qui ſe renfermant dans l'enceinte des choſes mortelles, s'enſevelit avec elles dans le neant. Ainſi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai repreſenté tant de belles qualitez qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts deſſeins, où une Princeſſe puiſſe s'élever, juſqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu. Une ſi illuſtre Princeſſe ne paroîtra dans ce diſcours, que comme un exemple le plus grand qu'on ſe puiſſe propoſer, & le plus capable de perſuader aux Ambitieux, qu'ils n'ont aucun moien de ſe diſtinguer, ni par leur naiſſance, ni par leur grandeur, ni par leur eſprit, puiſque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtez avec tant d'empire, & que d'une main

ſi prompte & ſi ſouveraine elle renverſe les têtes les plus reſpectées.

Conſiderez, MESSIEURS, ces grandes puiſſances que nous regardons de ſi bas. Pendant que nous tremblons ſous leur main, Dieu les frape pour nous avertir. Leur élevation en eſt la cauſe, & il les épargne ſi peu, qu'il ne craint pas de les ſacrifier à l'inſtruction du reſte des hommes. CHRE'TIENS, ne murmurez pas ſi MADAME a été choiſie pour nous donner une telle inſtruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puiſque, comme vous le verrez dans la ſuite, Dieu la ſauve par le même coup qui nous inſtruit. Nous devrions être aſſez convaincus de nôtre neant: mais s'il faut des coups de ſurpriſe à nos cœurs enchantez de l'amour du monde, celui-ci eſt aſſez grand & aſſez terrible. O nuit deſaſtreuſe! ô nuit effroiable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, MADAME ſe meurt, MADAME eſt morte. Qui de nous ne ſe ſentit frapé à ce coup, comme ſi quelque tragique accident avoit deſolé ſa famille? Au premier bruit d'un mal ſi étrange, on accourut à ſaint Cloud de toutes parts, on trouve tout conſterné, excepté le cœur de cette Princeſſe. Par tout on entend des

cris, par tout on voit la douleur & le deſeſpoir, & l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monſieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout eſt abatu, tout eſt deſeſperé; & il me ſemble que je vois l'accompliſſement de cette parole du Prophete : *Le Roi pleurera, le Prince ſera deſolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

Mais & les Princes & les Peuples gemiſſoient en vain. En vain Monſieur, en vain le Roi même tenoit Madame ſerrée par de ſi étroits embraſſemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec ſaint Ambroiſe : *Stringebam brachia, ſed jam amiſeram quam tenebam*; Je ſerrois le bras, mais j'avois déja perdu ce que je tenois. La Princeſſe leur échapoit parmi des embraſſemens ſi tendres, & la mort plus puiſſante nous l'enlevoit entre ces Roiales mains. Quoi donc, elle devoit perir ſitôt! Dans la plûpart des hommes, les changemens ſe font peu à peu, & la mort les prepare ordinairement à ſon dernier coup. MADAME cependant a paſſé du matin au ſoir, ainſi que l'herbe des champs. Le matin elle fleuriſſoit; avec quelles graces, vous le ſçavez : le ſoir nous la vîmes ſeichée, & ces fortes expreſſions, par leſquel-

Digitized by Google

les l'Ecriture Sainte exagere l'inconſtance des choſes humaines, devoient être pour cette Princeſſe ſi preciſes, & ſi literales. Helas ! nous compoſions ſon Hiſtoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le paſſé & le preſent nous garentiſſoient l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualitez. Elle alloit s'aquerir deux puiſſans Roiaumes, par des moiens agreables : toûjours douce, toûjours paiſible, autant que genereuſe & bienfaiſante, ſon credit n'y auroit jamais été odieux ; on ne l'eût point veuë s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & precipitée ; elle l'eût attenduë ſans impatience, comme ſure de la poſſeder. Cét attachement qu'elle a montré ſi fidele pour le Roi juſques à la mort, lui en donnoit les moiens. Et certes, c'eſt le bonheur de nos jours, que l'eſtime ſe puiſſe joindre avec le devoir ; & qu'on puiſſe autant s'attacher au merite, & à la perſonne du Princes qu'on en revere la puiſſance & la Majeſté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ſes autres devoirs. La paſſion qu'elle reſſentoit pour la gloire de MONSIEUR. n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant ſur les pas

de ſon invincible Frere, ſecondoit avec tant de valeur & de ſuccez, ſes grands & heroïques deſſeins dans la Campagne de Flandre, la joie de cette Princeſſe étoit incroiable. C'eſt ainſi que ſes genereuſes inclinations la menoient à la gloire, par les voies que le monde trouve les plus belles : & ſi quelque choſe manquoit encore à ſon bonheur, elle eût tout gagné par ſa douceur & par ſa conduite. Telle étoit l'agreable Hiſtoire que nous faiſions pour MADAME, & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de ſa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pû ſeulement penſer que les années euſſent dû manquer à une jeuneſſe qui ſembloit ſi vive ? Toutefois c'eſt par cet endroit que tout ſe diſſipe en un moment. Au lieu de l'Hiſtoire d'une belle vie, nous ſommes reduits à faire l'Hiſtoire d'une admirable, mais triſte mort. A la verité, MESSIEURS, rien n'a jamais égalé la fermeté de ſon ame, ni ce courage paiſible, qui ſans faire effort pour s'élever, s'eſt trouvé par ſa naturelle ſituation au deſſus des accidens les plus redoutables. Oüi, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand

cœur,

cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté ; contente de l'enviſager ſans émotion, & de la recevoir ſans trouble. Triſte conſolation, puiſque malgré ce grand courage nous l'avons perduë ! C'eſt la grande vanité des choſes humaines. Aprés que par le dernier effet de nôtre courage nous avons pour ainſi dire ſurmonté la mort, elle éteint en nous juſqu'à ce courage, par lequel nous ſemblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princeſſe ſi admirée, & ſi cherie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reſte tel quel va-t-il diſparoître, cette ombre de gloire va s'évanoüir ; & nous l'allons voir dépoüillée méme de cette triſte décoration. Elle va deſcendre à ces ſombres lieux, à ces demeures ſoûterraines, pour y dormir dans la pouſſiere avec les Grands de la Terre, comme parle Job ; avec ces Rois & ces Princes aneantis, parmi leſquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y ſont preſſez, tant la mort eſt prompte à remplir ces places. Mais ici nôtre imagination nous abuſe encore. La mort ne nous laiſſe pas aſſez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tom-

beaux qui faſſent quelque figure. Nôtre chair change bien-tôt de nature: nôtre corps prend un autre nom : même celui de cadavre , dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine , ne lui demeure pas long-tems : il devient un je ne ſçai quoi , qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il eſt vrai que tout meurt en lui , juſqu'à ces termes funebres, par leſquels on exprimoit ſes malheureux reſtes.

C'eſt ainſi que la puiſſance divine, juſtement irritée contre nôtre orgueil, le pouſſe juſqu'au neant ; & que pour égaler à jamais les conditions , elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on appuier quelque grand deſſein ſur ce débris inévitable des choſes humaines ? Mais quoi , MESSIEURS , tout eſt-il donc deſeſperé pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs juſqu'à les reduire en poudre, ne nous laiſſe-t-il aucune eſperance ? Lui, aux yeux de qui rien ne ſe perd , & qui ſuit toutes les parcelles de nos corps , en quelque endroit écarté du monde que la corruption, ou le hazard le jette , verra-t-il perir ſans reſſource ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer ?

Digitized by Google

Ici un nouvel ordre de choſes ſe preſente à moi : les ombres de la mort ſe diſſipent : *les voies me ſont ouvertes à la veritable vie*: MADAME n'eſt plus dans le Tombeau : la mort qui ſembloit tout détruire, a tout rétabli : voici le ſecret de l'Eccleſiaſte, que je vous avois marqué dés le commencement de ce diſcours, & dont il faut maintenant découvrir le fonds.

Il faut donc penſer, CHRESTIENS, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, & une ſecrette affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque choſe en nous, qui peut confeſſer la verité de ſon être, en adorer la perfection, en admirer la plenitude ; quelque choſe qui peut ſe ſoûmettre à ſa ſouveraine puiſſance, s'abandonner à ſa haute & incomprehenſible ſageſſe, ſe confier en ſa bonté, craindre ſa juſtice, eſperer ſon éternité. De ce côté, MESSIEURS, ſi l'homme croit avoir en lui de l'élevation, il ne ſe trompera pas. Car comme il eſt neceſſaire que chaque choſe ſoit réünie à ſon principe, & que c'eſt pour cette raiſon, dit l'Eccleſiaſte, *que le corps retourné*

à la terre dont il a eſté tiré ; il faut par la ſuite du même raiſonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui eſt capable de s'unir à Dieu, y ſoit auſſi rappellé. Or ce qui doit retourner à Dieu qui eſt la grandeur primitive & eſſentielle, n'eſt-il pas grand & élevé ? C'eſt pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux ; vuides de ſens & de choſes, je regardois le mauvais uſage que nous faiſons de ces termes. Mais pour dire la verité dans toute ſon étenduë, ce n'eſt ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvez, ſi nous en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le neant ; La faute que nous faiſons, n'eſt donc pas de nous être ſervis de ces noms; c'eſt de les avoir appliquez à des objets trop indignes. Saint Chriſoſtome a bien compris cette verité, quand il a dit : *Gloire, richeſſes, nobleſſe, puiſſance, pour les hommes du monde ne ſont que des noms ; pour nous, ſi nous ſervons Dieu, ce ſeront des choſes : au contraire la pauvreté, la honte, la mort, ſont des choſes trop effecti-*

ves & trop réelles pour eux ; pour nous, ce ſont ſeulement des noms : parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ſes biens, ni ſon honneur, ni ſa vie. Ne vous étonnez donc pas ſi l'Eccleſiaſte dit ſi ſouvent : *Tout eſt vanité.* Il s'explique, *tout eſt vanité ſous le Soleil* ; c'eſt à dire, tout ce qui eſt meſuré par les années, tout ce qui eſt emporté par la rapidité du tems : ſortez du tems & du changement ; aſpirez à l'éternité ; la vanité ne vous tiendra plus aſſervis. Ne vous étonnez pas ſi le même Eccleſiaſte mépriſe tout en nous, juſqu'à la ſageſſe, & ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de ſon travail. La ſageſſe dont il parle en ce lieu, eſt cette ſageſſe inſenſée, ingenieuſe à ſe tourmenter, habile à ſe tromper elle-même, qui ſe corrompt dans le preſent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raiſonnemens & de grands efforts ne fait que ſe conſumer inutilement en amaſſant des choſes que le vent emporte. *Hé*, s'écrie ce ſage Roi, *y a-t-il rien de ſi vain?* Et n'a-t-il pas raiſon de préferer la ſimplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux ſoucis & aux chagrins des ava-

res, aux ſonges inquiets des ambitieux? Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *eſt encore une vanité*, parce que la mort trouble, & emporte tout. Laiſſons-lui donc mépriſer tous les états de cette vie, puis qu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toûjours la mort en face qui couvre de tenebres tous nos plus beaux jours. Laiſſons-lui égaler le fol & le ſage; & même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette Chaire, laiſſons-lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus eſt hominis, & jumentorum.* En effet; juſqu'à ce que nous aions trouvé la veritable Sageſſe; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, ſans y demêler par l'intelligence, ce ſecret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit neceſſairement y retourner: que verrons-nous autre choſe dans nôtre vie, que de folles inquietudes? Et que verrons-nous dans nôtre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des eſprits qui s'épuiſent, que des reſſorts qui ſe démontent & ſe déconcertent, enfin qu'une machine qui ſe diſſout, & qui ſe met en pieces? Ennuiez de ces vanitez, cherchons ce qu'il y a de

grand, & de ſolide en nous. Le ſage nous l'a montré dans les dernieres paroles de l'Eccleſiaſte ; & bien-tôt MADAME nous le fera paroître dans les dernieres actions de ſa vie. *Crains Dieu, obſerve ſes Commandemens ; car c'eſt là tout homme* : comme s'il diſoit, ce n'eſt pas l'homme que j'ai meprisé, ne le croiez pas ; ce ſont les opinions, ce ſont les erreurs par leſquelles l'homme abusé ſe deshonore lui-même. Voulez-vous ſçavoir en un mot ce que c'eſt que l'homme ? Tout ſon devoir, tout ſon objet, toute ſa nature, c'eſt de craindre Dieu : tout le reſte eſt vain, je le declare ; mais auſſi tout le reſte n'eſt pas l'homme. Voici ce qui eſt réel, & ſolide, & ce que la mort ne peut enlever : car, ajoûte l'Eccleſiaſte, *Dieu examinera dans ſon jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Il eſt donc maintenant aisé de concilier toutes choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort periront toutes nos pensées* ; oüi, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanoüit. Car encore que nôtre eſprit ſoit de nature à vivre toûjours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles ; de ſorte que nos pensées qui devoient être incorruptibles du

côté de leur principe, deviennent periſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable ? Donnez a Dieu vos affections ? nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ſes mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de nôtre Heroïne Chrêtienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut donner entrons dans une profonde conſideration des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le miſtere de la Predeſtination & de la Grace.

Vous ſçavez que toute la vie Chrêtienne, que tout l'ouvrage de nôtre ſalut eſt une ſuite continuelle de miſericordes : mais le fidelle Interprete du miſtere de la Grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'aprend cette veritable & ſolide Theologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniere, que la Grace ſe montre Grace ; c'eſt à dire, que c'eſt dans la vocation qui nous previent, & dans la perſeverance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve, paroît toute gratuite & toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant, pre-

Digitized by Google

mierement des tenebres à la lumiere, & enſuite de la lumiere imparfaite de la Foi, à la lumiere conſommée de la gloire ; comme c'eſt la vocation qui nous inſpire la Foi, & que c'eſt la Perſeverance qui nous tranſmet à ſa gloire : il a plû à la divine bonté de ſe marquer elle-même au commencement de ces deux états, par une impreſſion illuſtre & particuliere, afin que nous confeſſions que toute la vie du Chrêtien, & dans le tems qu'il eſpere, & dans le tems qu'il joüit, eſt un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marquez par les merveilles que Dieu a faites pour le ſalut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE ! Pour la donner à l'Egliſe, il a fallu renverſer tout un grand Roiaume. La grandeur de la Maiſon d'où elle eſt ſortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le ſchiſme de ſes Ancêtres : diſons des derniers de ſes Ancêtres, puiſque tout ce qui les précede, à remonter juſqu'aux premiers tems, eſt ſi pieux & ſi catholique. Mais ſi les loix de l'Etat s'oppoſent à ſon ſalut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix ; il remuë le Ciel & la Terre pour enfanter

ſes Elûs ; & comme rien ne lui eſt cher que ces enfans de ſa dilection éternelle, que ces membres inſeparables de ſon Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvû qu'il les ſauve. Nôtre Princeſſe eſt perſecutée avant que de naître, delaiſſée auſſi-tôt que miſe au monde, arrachée en naiſſant à la pieté d'une Mere Catholique, captive dés le berceau des ennemis implacables de ſa Maiſon, & ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Egliſe, par conſequent deſtinée premierement par ſa glorieuſe naiſſance, & enſuite par ſa malheureuſe captivité, à l'erreur & à l'hereſie. Mais le ſceau de Dieu étoit ſur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophete : *Mon pere & ma mere m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a receuë en ſa protection.* Delaiſſée de toute la terre dés ma naiſſance, *je fus comme jettée entre les bras de ſa Providence Paternelle ; & dés le ventre de ma mere, il ſe declara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidele que la Reine ſa mere commit ce precieux dépoſt. Elle ne fut point trompée dans ſa confiance. Deux ans aprés, un coup imprévû, & qui tenoit du miracle, délivra la Princeſſe des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Ocean, & les agitations encore plus

violentes de la Terre, Dieu la prenant ſur ſes aîles, comme l'aigle prend ſes petits, la porta lui-même dans ce Roiaume; lui-même la poſa dans le ſein de la Reine ſa Mere, ou plûtôt dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Là elle apprit les maximes de la pieté veritable, moins par les inſtructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuſe Reine. Elle a imité ſes pieuſes liberalitez. Ses aumônes toûjours abondantes ſe ſont répanduës principalement ſur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidele protectrice. Digne fille de ſaint Edoüard & de ſaint Loüis, elle s'attacha du fond de ſon cœur à la Foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit aſſez exprimer le zele dont elle brûloit pour le rétabliſſement de cette Foi dans le Roiaume d'Angleterre, où l'on en conſerve encore tant de precieux monumens? Nous ſçavons qu'elle n'eût pas craint d'expoſer ſa vie pour un ſi pieux deſſein? Et le Ciel nous l'a ravie? O Dieu! que prepare ici vôtre éternelle Providence? Me permettrez-vous, ô Seigneur, d'enviſager en tremblant vos ſaints & redoutables conſeils? Eſt-ce que les

tems de confuſion ne ſont pas encore accomplis ? Eſt-ce que le crime qui fit ceder vos veritez ſaintes à des paſſions malheureuſes, eſt encore devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas aſſez puni par un aveuglement de plus d'un ſiecle ? Nous raviſſez-vous HENRIETTE, par un effet du même jugement qui abregea les jours de la Reine Marie, & ſon regne ſi favorable à l'Egliſe ? Ou bien voulez-vous triompher ſeul ? Et en nous ôtant les moiens dont nos deſirs ſe flattoient, reſervez-vous dans les tems marquez par vôtre Predeſtination êternelle, de ſecret retours à l'Etat & à la Maiſon d'Angleterre ? Quoi qu'il en ſoit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bien-heureuſes premices en la perſonne de cette Princeſſe. Puiſſe toute ſa Maiſon & tout le Roiaume ſuivre l'exemple de ſa Foi. Ce grand Roi, qui remplit de tant de vertus le Trône de ſes Anceſtres, & fait loüer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas nôtre zele, ſi nous ſouhaitons devant Dieu que lui & tous ſes peuples ſoient comme nous. *Opto apud Deum, non tantùm te ſed etiam omnes fieri tales, qualis & ego ſum.* Ce ſouhait eſt fait pour les

Rois, & S. Paul étant dans les fers le fit la premiere fois en faveur du Roi Agrippa ; mais S. Paul en exceptoit ſes liens, *exceptis vinculis his* : & nous nous ſouhaitons principalement, que l'Angleterre trop libre dans ſa croiance, trop licentieuſe dans ſes ſentimens, ſoit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens, qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ſes penſées, en le captivant ſous l'autorité du S. Eſprit & de l'Egliſe.

Aprés vous avoir expoſé le premier effet de la Grace de JESUS-CHRIST en nôtre Princeſſe, il me reſte, MESSIEURS, de vous faire conſiderer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'eſt par cette derniere grace que la mort change de nature pour les Chrêtiens, puiſqu'au lieu qu'elle ſembloit être faite pour nous dépoüiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre à nous revêtir, & nous aſſure éternellement la poſſeſſion des biens veritables. Tant que nous ſommes detenus dans cette demeure mortelle, nous vivons aſſujettis aux changemens, parce que, ſi vous me permettez de parler ainſi, c'eſt la Loi du païs que nous habitons ; & nous ne poſſedons aucun bien, même dans l'ordre de la Grace, que nous ne puiſ-

ſions perdre un moment aprés la mutabilité naturelle de nos deſirs. Mais auſſi-tôt qu'on ceſſe pour nous de compter les heures, & de meſurer nôtre vie par les jours & par les années, ſortis des figures qui paſſent, & des ombres qui diſparoiſſent, nous arrivons au regne de la verité, où nous ſommes affranchis de la Loi des changemens. Ainſi nôtre ame n'eſt plus en peril; nos reſolutions ne vacillent plus; la mort, ou plûtôt la grace de la perſeverance finale, a la force de les fixer: & de même que le Teſtament de JESUS-CHRIST, par lequel il ſe donne à nous, eſt confirmé à jamais, ſuivant le droit des Teſtamens & la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin Teſtateur; ainſi la mort du fidele fait que ce bien-heureux Teſtament, par lequel de nôtre côté nous nous donnons au Sauveur; devient irrevocable. Donc, MESSIEURS, ſi je vous fais voir encore une fois MADAME aux priſes avec la mort, n'apprehendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroiſſe, elle ne doit ſervir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la Grace, & ſceller en cette Princeſſe le conſeil de ſon éternelle Predeſtination. Voions donc ce dernier combat, mais encore un coup affermiſ-

ſons-nous. Ne mêlons point de foibleſſe à une ſi forte action, & ne deshonorons point par nos larmes une ſi belle victoire. Voulez-vous voir combien la grace qui a fait triompher MADAME a été puiſſante ? Voiez combien la mort a été terrible. Premierement elle a plus de priſe ſur une Princeſſe qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeuneſſe ? Que de joie elle enleve à cette fortune ? Que de gloire elle ôte à ce merite ? D'ailleurs peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'eſt ramaſſer toutes ſes forces, c'eſt unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévûë. Mais quoi que ſans menacer, & ſans avertir elle ſe faſſe ſentir toute entiere dés le premier coup, elle trouve la Princeſſe prête. La grace plus active encore l'a déja miſe en défenſe. Ni la gloire, ni la jeuneſſe n'auront un ſoûpir. Un regret immenſe de ſes pechez ne lui permet pas de regretter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit vû expirer la Reine ſa belle mere, comme pour y recueillir les impreſſions de conſtance & de pieté, que cette ame vraiment chrêtienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoûpirs. A la

vûë d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiez & magnifiques : une ſainte ſimplicité fait ici toute ſa grandeur. Elle s'écrioit : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toûjours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle ſe raſſure, elle confeſſe humblement, & avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle commence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parut au deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confeſſion ; qui ne reçoivent les ſaints Sacremens que par force: dignes certes de recevoir pour leur jugement ce miſtere de pieté, qu'ils ne reçoivent qu'avec repugnance. MADAME appelle les Prêtres plûtôt que les Medecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe, la penitence avec componction ; l'Euchariſtie avec crainte, & puis avec confiance, la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effraiée elle veut la recevoir avec connoiſſance: elle écoute l'explication de ſes ſaintes ceremonies, de ces prieres Apoſtoliques, qui par une eſpece de charme divin ſuſpendent les

Digitized by Google

douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vû ſouvent) à qui les écoute avec foi; elle les ſuit, elle s'y conforme; on lui voit paiſiblement preſenter ſon corps à cette huile ſacrée, ou plûtôt au Sang de JESUS, qui coule ſi abondamment avec cette precieuſe liqueur. Ne croiez pas que ſes exceſſives & inſupportables douleurs aient tant ſoit peu troublé ſa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquerans. MADAME m'a fait connoître la verité de cette parole du Sage: *Le patient vaut mieux que le brave; & celui qui domte ſon cœur vaut mieux que celui qui prend des Villes.* Combien a-t'elle été maîtreſſe du ſien? Avec quelle tranquillité a-t'elle ſatisfait à tous ſes devoirs? Rappelez en vôtre penſée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force! quelle tendreſſe! O paroles qu'on voioit ſortir de l'abondance d'un cœur qui ſe ſent au deſſus de tout; paroles que la mort preſente, & Dieu plus preſent encore, ont conſacrées; ſincere production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la Terre que la verité, vous vivrez éternellement dans la memoire des hommes, mais ſur tout, vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME, ne

peut plus reſiſter aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de ceder. Elle prie MONSIEUR de ſe retirer parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vû ? Qu'avons-nous oüi ? Elle ſe conformoit aux ordres de Dieu, elle lui offroit ſes ſouffrances, en expiation de ſes fautes ; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la Reſurrection des morts, cette precieuſe conſolation des Fideles mourans. Elle excitoit le zele de ceux qu'elle avoit appellez pour l'exciter elle-même, & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des veritez Chrêtiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau ; c'étoit un nouveau langage que la grace lui apprenoit. Nous ne voions en elle, ni cette oſtentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit precis, tout étoit tranquille ; tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le S. Eſprit.

En cét état, MESSIEURS, qu'avons-nous à demander à Dieu pour cet-

te Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de ſa grace? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais ſouvent, dit ſaint Auguſtin, en nous exauçant il trompe heureuſement nôtre prévoiance. La Princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniere plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une pieté ſi ſincere, il a fait ce que dit le Sage : *Il s'eſt hâté.* (En effet quelle diligence ? En neuf heures l'ouvrage eſt accompli) *Il s'eſt hâté de la tirer du milieu des miquitez.* Voilà, dit le grand ſaint Ambroiſe, la merveille de la mort dans les Chrêtiens. Elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs pechez, & les perils où ils ſont expoſez. Nous nous ſommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princeſſe, les a ravagez dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainſi dire, ſous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroiable diligence, dont les premiers traits, dont le ſeul deſſein montroit déja tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne diſons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'Hiſ-

Digitized by Google

toire qui ſe commençoit le plus noblement. Diſons qu'elle a mis fin aux plus grands perils dont une ame Chrêtienne peut être aſſaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foibleſſe humaine, quel peril n'eût point trouvé cette Princeſſe dans ſa propre gloire? La gloire : Qui a-t-il pour le Chrêtien de plus pernicieux & de plus mortel? Quel appas plus dangereux ? Quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Conſiderez la Princeſſe ; repreſentez-vous cet eſprit, qui répandu par tout ſon exterieur, en rendoit les graces ſi vives : tout étoit eſprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle ſçavoit eſtimer les uns ſans fâcher les autres ; & quoi que le merite fût diſtingué, la foibleſſe ne ſe ſentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il ſembloit qu'elle eût oublié ſon rang pour ne ſe ſoûtenir que par ſa raiſon. On ne s'appercevoit preſque pas qu'on parlât à une perſonne ſi élevée ; on ſentoit ſeulement au fonds de ſon cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépoüilloit ſi obligeamment. Fidele en ſes paroles, incapable de déguiſement, ſûre à ſes amis, par la lumiere & la droiture de

ſon eſprit elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laiſſoit à craindre que leurs propres fautes. Tres-reconnoiſſante des ſervices, elle aimoit à prevenir les injures par ſa bonté ; vive à les ſentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de ſa liberalité ? Elle donnoit non ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout enſemble, & le mépris du don, & l'eſtime de la perſonne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par ſon ſilence elle relevoit ſes preſens ; & cet art de donner agreablement, qu'elle avoit ſi bien pratiqué durant ſa vie, l'a ſuivie, je le ſçai juſqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes & tant d'aimables qualitez, qui eût pû lui refuſer ſon admiration ? Mais avec ſon credit, avec ſa puiſſance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs ? C'eſt à dire la ſeule choſe qui reſte à gagner à ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemblent tout donner ; & ſi cette haute élevation eſt un precipice affreux pour les Chrêtiens, ne puis-je pas dire, MESSIEURS, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être precipitée dans la gloire ?* Car quelle creature fut jamais plus

propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées : La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes, mais la gloire les défend-t-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas ſecrettement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour propre ? Et que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'eſt-ce pas là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, & la Vertu, & la Religion, & le Nom de Dieu ? La moderation que le monde affecte n'étouffe pas les mouvemens de la vanité ; elle ne ſert qu'à les cacher ; & plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même ; & on dit au fonds de ſon cœur : *Je ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre.* En cet état, MESSIEURS, la vie n'eſt-elle pas un peril ? La mort n'eſt-elle pas une grace ? Que ne doit-on craindre de ſes vices, ſi les bonnes qualitez ſont ſi dangereuſe ? N'eſt-ce donc pas un bien-fait de Dieu d'avoir abregé les tentations avec les jours de MADAME ? De l'avoir ara-

chée à ſa propre gloire, avant que cette gloire par ſon excez eût mis en hazard ſa moderation ? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte ? Jamais ce qui doit finir ne doit être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de devotion plus frequens, ſon application plus forte à la pieté dans les derniers tems de ſa vie : ce peu d'heures ſaintement paſſées parmi les plus rudes épreuves, & dans les ſentimens les plus purs du Chriſtianiſme, tiennent lieu toutes ſeules d'un âge accompli. Le tems a été court, je l'avouë ; mais l'operation de la grace a été forte : mais la fidelité de l'ame a été parfaite. C'eſt l'effet d'un art conſommé de reduire en petit tout un grand ouvrage ; & la grace, cette excellente ouvriere, ſe plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je ſçai que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles, mais ſi la temerité inſenſée des hommes abuſe de ſes bontez, ſon bras pour cela n'eſt pas racourci, & ſa main n'eſt pas affoiblie. Je me confie pour MADAME en cette miſericorde, qu'elle a ſi ſincerement & ſi humblement reclamée. Il ſemble que Dieu ne lui avoit conſervé le jugement libre juſques au

dernier ſoûpir, qu'afin de faire durer les témoignages de ſa Foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur JESUS; les bras lui ont manqué plûtôt que l'ardeur d'embraſſer la Croix; j'ai vû ſa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces, pour appliquer ſur ſes lévres ce bienheureux ſigne de nôtre Redemption: n'eſt-ce pas mourir entre les bras & dans le baiſer du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce ſaint Sacrifice pour le repos de MADAME avec une pieuſe confiance. Ce JESUS en qui elle a eſperé, dont elle a porté la Croix en ſon corps, par des douleurs ſi cruelles, lui donnera encore ſon Sang, dont elle eſt déja toute teinte; toute penetrée, par la participation à ſes Sacremens, & par la Communion avec ſes ſouffrances. Mais en priant pour ſon ame, CHRESTIENS, ſongeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Et quelle dureté eſt ſemblable à la nôtre, ſi un accident ſi étrange qui devroit nous penetrer juſqu'au fonds de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens? Attendons-nous que Dieu reſſuſcite des morts pour nous inſtruire? Il n'eſt point neceſſaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un ſorte du tombeau, ce qui entre aujourd'hui dans

dans le tombeau, doit ſuffire pour nous convertir. Car ſi nous ſçavons nous connoitre, nous confeſſerons, Chrêtiens, que les veritez de l'Eternité ſont aſſez bien eſtablies; nous n'avons rien que de foible à leur oppoſer, c'eſt par paſſion, & non par raiſon, que nous oſons les combatre. Si quelque choſe les empeſche de regner ſur nous, ces ſaintes & ſalutaires veritez; c'eſt que le monde nous occupe, c'eſt que les ſens nous enchantent, c'eſt que le preſent nous entraîne. Faut-il un autre ſpectacle pour nous détromper, & des ſens, & du preſent, & du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en veuë, ni de plus prés, ni plus fortement la vanité des choſes humaines? Et ſi nos cœurs s'endurciſſent aprés un avertiſſement ſi ſenſible, que lui reſte-t'il autre choſe, que de nous fraper nous mémes ſans miſericorde? Prevenons un coup ſi funeſte, & n'attendons pas toûjours des miracles de la Grace. Il n'eſt rien de plus odieux à la ſouveraine Puiſſance, que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ſes graces & de ſes faveurs. Recevez donc ſans differer ſes inſpirations, & ne tardez pas à vous convertir. Quoi? Le charme de ſentir eſt-il ſi fort que

nous ne puiſſions rien prevoir ? Les adorateurs des grandeurs humaines, ſeront-ils ſatisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire paſſera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignitez peut-être à leurs envieux ? Que ſi nous ſommes aſſurez qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confeſſer toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriſer par raiſon, ce qu'il faudra un jour mépriſer par force ? Et quel eſt nôtre aveuglement, ſi toûjours avançans vers nôtre fin, & plûtôt mourans que vivans, nous attendons les derniers ſoûpirs pour prendre les ſentimens que la ſeule penſée de la mort nous devroit inſpirer à tous les momens de nôtre vie ? Commencez aujourd'hui à mépriſer les faveurs du monde ; & toutes les fois que vous ſerez dans ces lieux auguſtes, dans ces ſuperbes Palais, à qui MADAME donnoit un éclat, que vos yeux recherchent encore ; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez qu'elle y manque : ſongez que cette gloire que vous admiriez, faiſoit ſon peril en cette vie, & que dans l'autre

elle eſt devenuë le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſurer que cette ſincere reſignation qu'elle a euë aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Penitence.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE TRES-HAUTE
ET TRES-PUISSANTE PRINCESSE
LOUISE CHARLOTTE
DE LA
TOUR-D'AUVERGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE

DE MADEMOISELLE

DE BOUILLON.

Prononcée à Paris le 26. Avril 1684. dans la Chapelle du Seminaire des Missions Etrangeres, où son Cœur repose.

Par M. THIBERGE, l'un des Directeurs dudit Seminaire.

Ascensiones in corde suo in valle lachrimarum. *Ps.* 83.

Elle a disposé dans son cœur des degrez pour monter à Dieu dans cette valée de larmes.

IL ne s'agit plus, MESSIEURS, de nous attendrir, ni de répandre des lames sur la perte que nous avons faite : Contentons-nous de celles que

les premieres impreſſions de la douleur nous ont fait verſer. Le bonheur que poſſedent les ames pures, quand la mort les a délivrées de la priſon de leur corps, nous met dans l'heureuſe neceſſité de recevoir une ſolide conſolation: & toute ce qui nous reſte à faire dans la Ceremonie qui nous aſſemble, c'eſt de nous élever au deſſus des ſentimens de la Nature pour admirer les voies ſaintes & ſublimes par où la Grace a conduit juſques dans le ſein de la Gloire tres-haute & tres-puiſſante Princeſſe LOÜISE CHARLOTTE DE LA TOUR-D'AUVERGNE.

N'attendez rien ici, MESSIEURS, de ſemblable à ces éloges pompeux où l'éloquence du ſiecle triomphe, & où l'on releve par des loüanges magnifiques des actions ou des vertus purement humaines. Vous ne verrez dans ce diſcours ni évenemens ſinguliers, ni entrepriſes hardies, ni deſſeins extraordinaires, ni revolutions ſurprenantes, ni ſuccez inopinez, ni même grand nombre de ces actions éclatantes qui ébloüiſſent les yeux du monde, qui par là s'attirent l'eſtime & l'applaudiſſement des hommes. Si je n'avois autre choſe à vous propoſer, je me condamnerois moi-même au ſilence, & je ne croirois

pas que le miniſtere de la divine Parole dût être emploïé à donner au monde une grande idée de ce que le monde n'eſtime déja que trop, & de ce qui n'eſt ſouvent qu'un objet de mépris, & peut-être d'abomination devant Dieu.

Mais graces à JESUS-CHRIST des reflexions plus ſolides & plus conformes à l'Evangile doivent attirer ici toute l'attention de nos eſprits ; & comme le ſujet que j'ai à traiter ne me fournit rien de profane, rien qui ſoit indigne de la majeſté des Autels, & de la pieté d'une ſi auguſte aſſemblée ; ſi je ſuis fidele à vous dire la verité, il faut que j'expoſe à vos yeux, dans l'éloge de l'illuſtre Vierge dont nous celebrons les obſeques, des exemples capables de toucher les ames les plus inſenſibles aux interêts de leur ſalut. Une vertu pure & ſans mélange ; une fidelité inviolable à la grace ; une foi forte & heroïque ; une charité vive & agiſſante ; un amour ardent pour les pauvres ; une application continuelle à les ſoulager ; une liberalité ſans reſerve ; un deſir inſatiable de bien faire ; un zele infatigable pour les interêts de Dieu ; une perſeverance ſans relâche dans tous les devoirs de la pieté : Le dirai-

je, & le croira-t-on dans un siecle, non seulement aussi relâché, mais aussi corrompu que le nôtre, une innocence conservée depuis la plus tendre enfance jusqu'à la mort; & pour comble de tant de vertus, une humilité qui persuadoit à cette religieuse Princesse qu'elle n'en avoit aucune.

Telles sont les démarches glorieuses qu'elle a faites, & par lesquelles comme par autant de degrez elle est montée jusqu'au plus haut point de la perfection Chrétienne : *Ascensiones in corde suo disposuit.* Sa grande ame élevée au dessus de la terre, & née pour le Ciel, a dedaigné toutes les choses d'ici-bas, & n'a eu d'autre soin durant tout le cours de sa vie mortelle, que de s'éloigner du monde, & de s'approcher de Dieu. Je me reduis, MESSIEURS, à ces deux termes, & je donne, malgré moi, des bornes à une matiere qui d'elle-même n'en a pas. Elle s'est éloignée du monde, par l'opposition à ses maximes, par le mépris de tous ses biens, par la fuite continuelle de sa conversation & de son commerce: elle s'est approchée de Dieu par l'obeïssance qu'elle a renduë à ses ordres, par la meditation profonde qu'elle a

faite de ſa ſainte loi, par le zele ardent qu'elle a eu pour les interêts de ſa gloire. Vous, SEIGNEUR, qui l'avez fait naître pour ſervir d'exemple à ſon ſiecle, ne ſouffrirez pas que je diminuë rien de la ſolidité, & de la grandeur de ſes vertus par la baſſeſſe de mes penſées, & par la foibleſſe de mes paroles; mais ſoutenez plûtôt, & mes paroles & mes penſeés par la grandeur, & par la ſolidité de ſes vertus.

I. PARTIE.

Il eſt également commandé à tous ceux qui ſe glorifient d'être enfans de Dieu, de haïr le monde; mais il ne leur eſt pas également facile à tous d'accomplir ce commandement. Ceux qu'une naiſſance ingrate, une fortune ennemie: diſons mieux; ceux que la divine Providence engage dans une condition baſſe & ſervile tirent de leur état même des armes pour vaincre le monde. Autant de peines qu'ils y ſouffrent ſont autant de preſervatifs qu'ils y trouvent contre le poiſon ſubtil dont il voudroit infecter tous les cœurs; & comme il a peu de charmes pour eux, il ne faut pas s'eſtonner qu'ils n'aient pas beaucoup d'attache

pour lui. Mais il n'en eſt pas ainſi de ceux qui naiſſent, ou qui vivent dans la grandeur & dans l'opulence : Ils n'ont point de part, comme dit le Roi Prophete, aux travaux qui accablent le reſte des hommes : Ils paſſent leurs jours dans la joüiſſance de toutes ſortes de biens : l'éclat, l'autorité, l'abondance, tout conſpire à les rendre heureux, & quoi qu'ils s'apperçoivent aſſez dans de certains momens qu'ils ſont les eſclaves du monde, les chaiſnes dont il les charge leur paroiſſent ſi douces & ſi precieuſes, qu'ils ne craignent rien tant que de les voir rompre.

Je dis ceci, MESSIEURS, pour mettre d'abord dans un plus grand jour le merite extraordinaire de Mademoiſelle de BOÜILLON. Ce nom ſeul, qu'elle a porté, s'explique aſſez de lui-même ; & vous ne comprenez que trop, ſans qu'il ſoit beſoin que je le diſe, qu'elle s'eſt trouvée par ſa naiſſance au milieu de la gloire & des proſperitez temporelles, dans une Maiſon dont la Grandeur & la Nobleſſe percent bien avant dans l'obſcurité des ſiecles paſſez : Qui ſe trouve glorieuſement alliée à tous les Souverains de l'Europe : Qui ſous le plus puiſſant Monarque de l'Univers remplit digne-

ment aujourd'hui, dans la Paix & dans la Guerre, dans le Monde & dans l'Egliſe, les plus grandes Charges & les plus éminentes Dignitez : Et qui promet enfin par une heureuſe Poſterité de ſe ſoutenir avec le même éclat dans les ſiecles à venir.

Je tremble pour vous, Innocente Princeſſe, lors que je vous vois naître dans un eſtat ſi plein d'obſtacles au ſalut. Sur quelle mer allez-vous eſtre expoſée, & ſi les vents de l'orgueil & de l'ambition viennent encore fondre ſur vous, vôtre perte ne paroit-elle pas inévitable ? Ne craignez rien, MESSIEURS, JESUS-CHRIST à qui elle appartient par le don que ſon Pere Celeſte lui en a fait, veillera ſur elle, & perſonne ne la ravira d'entre ſes mains. Déja pour s'en aſſurer, & pour la conduire dans les voies de la verité & de la juſtice, il veut que ſon éducation ſoit confiée, auſſi bien que celle des Princeſſes ſes Sœurs, à une vertueuſe Abbeſſe plus recommandable encore par ſa pieté, que par ſa naiſſance, afin que ces jeunes Plantes priſſent leurs premiers acroiſſemens dans un lieu où la roſée du Ciel deſcendoit avec abondance.

Ce n'eſt pas qu'elles manquaſſent de ſecours dans la Maiſon Paternelle : car

jamais perſonne ne fut plus propre à inſpirer à des enfans de haute naiſſance des ſentimens dignes de la grandeur de leur Maiſon, & dignes en même tems de la ſainteté du Chriſtianiſme, que leur illuſtre Mere, cette Princeſſe incomparable, dont on ne parlera jamais qu'avec éloge. Mais, parce qu'alors preſque toute l'Europe ſe trouva agitée par des guerres, où l'habileté de cette Femme ſage l'obligea de prendre part, ſoit pour l'intereſt du bien public, ſoit pour la gloire particuliere de ſa Maiſon, elle apprehenda que tant de tumultes ne lui laiſſaſſent pas toute la tranquillité & tout le loiſir dont elle croioit avoir beſoin pour donner à des filles qui lui étoient ſi cheres, une excellente éducation; & elle jugea prudemment, qu'il valoit mieux les renfermer pour un tems dans quelqu'un de ces aziles ſacrez, où l'innocence & la pieté demeurent en paix.

Ce fut là que nôtre jeune Princeſſe loin du bruit & de la confuſion du ſiecle, recût dans ſon cœur encore tendre, de vives impreſſions de la grace, & une forte averſion contre le monde. Dés ſes premieres années elle fut capable de ces ſentimens; il n'y eut point d'enfance pour elle; les divertiſſemens & les jeux, qui

ont de ſi grands charmes pour la jeuneſſe, & pour tous ceux qui dans un âge plus avancé conſervent toûjours un eſprit d'enfance, n'eurent pour elle aucun attrait. Dés qu'elle eut gouté les veritez éternelles, tout le reſte lui devint inſipide, & lui parut dégoutant; Elle fut dés lors puiſſamment convaincuë, qu'aiant été creée pour Dieu, tout ce qui n'étoit pas Dieu, étoit abſolument indigne d'elle: Que c'eſt la marque d'un eſprit foible & borné de ſe remplir aiſément de peu de choſe, & que rien n'égale l'imprudence de ces perſonnes qui conſument les jours entiers en de vains amuſemens, tandis que l'on a des veritez ſi terribles à méditer, & des devoirs ſi importans à remplir.

Elle meditoit en effet la doctrine de JESUS-CHRIST avec un jugement auſſi ſolide que ſi elle eût été dans toute la maturité de ſon âge. Elle tiroit elle-même dans ſon eſprit les conſequences des principes que la foi établiſſoit dans ſon cœur: & pour n'en pas demeurer à une connoiſſance ſterile, ou à des ſpeculations oiſives, elle reduiſoit en pratique tout ce qui n'etoit pas au deſſus de ſa portée. On la vit dés ce tems-là diſtribuer liberalement aux pauvres, non ſeulement

l'argent qu'on lui donnoit pour des plaiſirs innocens qu'elle mépriſoit, mais une partie même de ſes habits ; & ſa charité s'élevant à un degré plus parfait, elle s'appliquoit à imprimer la connoiſſance & l'amour de Dieu dans l'ame de quelques enfans qu'elle avoit reconnus, ou peu inſtruits de nos miſteres, ou peu portez à la vertu. C'étoit ainſi que Dieu faiſoit croître la pieté & la miſericorde avec elle, & l'accoûtumoit de bonne heure à l'exercice des vertus qu'elle devoit pratiquer ſi excellemment dans toute la ſuite de ſa vie.

Cependant le tems arriva qu'elle ne devoit plus demeurer dans l'obſcurité de la ſolitude. Elle en ſortit : mais Grand Dieu ! quelle fut ſa ſurpriſe, lors qu'aiant enviſagé le monde de plus prés, elle en trouva toutes les maximes ſi oppoſées à celles de l'Evangile, qui juſqu'alors avoient été les ſeules qu'elle eût connuës, ou du moins qu'elle eût penetrées. S'il m'étoit poſſible de vous mettre ici devant les yeux l'image qu'elle ſe forma de la corruption du ſiecle ; ou, pour mieux dire, le tableau que le doigt de Dieu en traça dans ſon eſprit, je m'aſſure que vous n'auriez aucune peine à comprendre & à aprouver l'horreur extrême qu'elle en conçût.

Du lieu éminent où la grace de J.C. la tenoit ſans ceſſe élevée, elle découvrit dans ce cahos confus du monde une multitude innombrable d'hommes animez de differentes paſſions ; enflez par l'orgueil, aveuglez par l'interêt, enchantez par l'amour, tranſportez par la haine, rongez par l'envie, amollis par la volupté, qui ignorent tout ce qu'ils devroient ſçavoir, & qui ne veulent ſçavoir que ce qu'ils devroient ignorer ; qui s'attachent au preſent, & qui negligent l'avenir ; qui donnent au mal le nõ de bien, & au bien le nom de mal ; qui craignent le jugement des hommes, & qui mépriſent celui de Dieu ; qui ne penſent qu'au tems, & qui oublient l'éternité ; ſans compaſſion pour les foibles, ſans charité pour les pauvres, vuides de Dieu, pleins d'eux-mêmes ; vivans ſans foi & ſans probité, & mourans ſans penitence & ſans converſion.

A cette idée generale du monde ſe joignirent des traits encore plus vifs pour lui repreſenter en particulier la vie que menent la plûpart des Grands de la terre : cette vie de molleſſe & d'oiſiveté, où l'on ne prend de travail qu'autant qu'il en faut pour contenter les paſſions ; encore voudroit-on, s'il étoit poſſible, ſe l'épargner & avoir trouvé le ſecret de ſeparer du plaiſir

une certaine peine qui en eſt inſeparable. Cette vie où l'on ſe croit fait pour ſoi-même, & pour être adoré & ſervi des autres ; où l'on s'occupe de ſes divertiſſemens, & preſque jamais de ſes devoirs ; où chacun eſt ſans ceſſe environné d'une troupe de gens, ou qui le trompent, ou qui cherchent avec lui à ſe tromper : Cette vie enfin où l'on fait paſſer la devotion pour foibleſſe, & où l'on ne connoit point d'autre marque de grandeur, que la fierté, l'ambition, le faſte & l'emportement. O combien de ſoupirs ces reflexions ont-elles tiré de ſon cœur, combien de larmes ont-elles fait couler de ſes yeux! Avec quelle force l'a-t'on entenduë s'expliquer ſur ce ſujet dans de certaines occaſions, où elle eſperoit pouvoir ramener quelqu'un de ces égaremens du monde !

Gardez-vous bien, Critiques du ſiecle, d'attribuer ce que je dis à un zele amer & farouche, à un chagrin ſuperbe & bizarre, qui condamne ſans raiſon tout ce qui ne lui revient pas ; à une humeur ſombre & melancolique ennemie de toute ſocieté, qui voudroit, pour ainſi dire, renvoyer les hommes dans les forêts ; qui envie aux autres les plaiſirs dont elle ne peut joüir ; qui s'imagine qu'un peu de pieté lui donne droit de cenſurer toutes les actions de

genre humain ; qui s'érige à elle-même un tribunal, où de pleine autorité elle condamne tout ce qui n'eſt pas ſelon ſes idées ; qui s'emporte avec chaleur contre les moindres déreglemens ; & qui prend pour des monſtres des choſes ſouvent innocentes, ou du moins legeres & pardonnables.

Non ce ne fut jamais là le caractere de Mademoiſelle de BOÜILLON ; & quand même la grace ne l'auroit pas preſervée d'un défaut ſi groſſier & ſi viſible ; elle avoit un fond de droiture & d'équité naturelle, qui ne lui eût jamais permis d'y tomber. Je pourrois, s'il étoit beſoin, atteſter ici ceux qui ont eu l'honneur de la voir quelquefois dans la converſation : Etoit-il au monde une plus grande douceur ; & auroit-on pû deſirer une reſerve plus entiere à juger & à parler au deſavantage des autres ? Je dis plus, ſi elle eût écouté ſes ſentimens naturels ; & ſuivi ſes propres inclinations, bien loin de ſentir aucune averſion pour les objets dont les enfans du ſiecle ſont toute leur felicité, elle eût trouvé au contraire une eſpece de plaiſir aſſez doux, à joüir au moins de ceux dont on peut uſer innocemment : Car je ne pretens point ici vous rien déguiſer, ni lui donner une loüange qui ne lui con-

viendroit pas, en vous laiſſant croire qu'elle ait eu ſans peine des vertus dont l'acquiſition lui avoit coûté des travaux & des efforts infinis. Elle auroit aimé, comme le reſte des hommes, le repos & la douceur de la vie, la proſperité & l'abondance, les liaiſons tendres, & agreables; & ſoit par le déreglement commun qu'a cauſé en nous le peché de nôtre origine, ſoit plutôt par un malheureux panchant qui eſt comme inſeparable de toutes les grandes ames, & qu'elle tiroit ſans doute du ſang de tant de Heros dont elle ſentoit l'ardeur dans ſes veines, elle eût aimé par deſſus toutes choſes la gloire & l'éclat, l'élevation & l'indépendance.

Mais la grace, à qui elle donnoit un empire abſolu ſur elle, étouffoit tous ces mouvemens dés leur naiſſance, & les alloit chercher juſques dans le fond de ſon cœur, pour les immoler ſans réſerve à JESUS-CHRIST, & pour honorer par là les opprobres & les aneantiſſemens de ſa Croix. S'il lui échapoit quelquefois à la vûë de certaines perſonnes, à qui tout ſemble ſucceder ſelon leurs ſouhaits dans le monde, de dire, en admirant leur bonheur : *Que cette perſonne eſt heureuſe!* Elle s'en reprenoit auſſitôt comme d'u-

ne eſpece de Blaſphême, & oppoſoit à ce ſentiment trop humain cette maxime que le Sauveur nous a laiſſée dans ſon Evangile : *Bien heureux ſont ceux qui pleurent.*

Ainſi bien loin de reſſentir de l'aigreur, ou d'avoir de l'emportement contre ceux qui paroiſſoient les plus poſſedez de l'amour du ſiecle, elle étoit touchée pour eux d'une ſincere compaſſion ; elle les plaignoit d'être Grands, & ne les en blâmoit pas ; elle eût ſeulement ſouhaité qu'ils euſſent été moins attachez à leur grandeur, ou qu'ils en euſſent fait un meilleur uſage ; condamnant tous leurs excez dans ſon cœur, elle demandoit inceſſamment à Dieu qu'il lui plût les regarder d'un œil de miſericorde, & les faire paſſer de l'erreur à la verité, & des tenebres à la lumiere. Telle a été ſon oppoſition à l'eſprit, & aux maximes du monde.

Concevez-en encore mieux la force & l'étenduë par le mépris qu'elle a fait de tous les biens que le monde eſtime. Cette ſorte de preuve n'eſt ni équivoque, ni ſujette à l'illuſion ; puiſque, ſelon le témoignage de la Verité même, on ne peut mieux juger de l'homme que par ſes œuvres. Quel uſage fait-on communement des richeſſes

dans le monde ? Vous le ſçavez : l'intereſt les amaſſe, le luxe les répand, l'avarice les retient, la prodigalité les diſſipe, la paſſion du jeu les perd ; en un mot la cupidité les conſume : chez nôtre vertueuſe Princeſſe la charité les a conſacrées.

Ici, MESSIEURS, vous prevenez ſans doute par vos penſées ce que mon ſujet m'engageroit à vous dire. Je devrois vous raporter dans un long détail toutes les aumônes qu'elle a faites; & je ne doute pas que je ne vous apriſſe des particularitez nouvelles & édifiantes : Mais perdons plûtôt quelque choſe pour ménager un tems qui nous eſt precieux, & ne nous arreſtons en cet endroit qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour vous donner le loiſir de rapeller dans vôtre memoire ce que vous avez vû vous-mêmes. Vous admiriez ſans doute auſſi bien que nous, qu'en quelque lieu qu'elle ſe tranſportât elle eut preſque toûjours des pauvres à ſa ſuite & dans ſa maiſon ; Toûjours prête à les recevoir, à les écouter, à les ſecourir ; à partager avec eux ſon propre pain : Ceux qui ne pouvoient, ou qui n'oſoient la venir trouver, n'étoient pas privez du ſecours de ſa charité ; Elle alloit elle-même les chercher quelquesfois ouvertement,

lorſqu'ils étoient malades dans leurs maiſons, d'autres fois en ſecret, lorſque c'eſtoit la honte qui les empeſchoit de paroitre : Car jamais perſonne ne ſçût mieux qu'elle l'art de déguiſer une aumône, & de la cacher adroitement dans le ſein du pauvre, non ſeulement de peur que les autres ne la viſſent ; mais afin, s'il étoit poſſible, que le pauvre ne la vît pas lui-même, & qu'il eût le plaiſir de la trouver, ſans avoir eu la confuſion de la recevoir. Ainſi donnant à tous, & ne pouvant refuſer perſonne, on étoit ſurpris qu'elle pût ſuffire à tant de beſoins, & ceux qui obſervoient de plus prés les pieux excez de ſa liberalité diſoient hautement, qu'il faloit que ſon bien ſe multipliât comme par miracle entre ſes mains. J'avouë que la ſainteté de ſa vie, & la grandeur de ſa charité ſeroient peut-être des fondemens ſuffiſans pour nous porter à le croire : mais en un ſiecle où l'on ſe pique de n'être pas credule, & où l'on ſe fait honneur au contraire de conteſter tout, je ne veux rien avancer qui ne ſoit inconteſtable.

De ce genre ſont les établiſſemens de charité qu'elle a faits ou ſoûtenus ſelon ſes forces en divers lieux l'érection d'un Hôpital dans Evreux, le commencement d'une Maiſon de Pro-

vidence dans cette méme Ville, pour ſervir d'azile à de jeunes perſonnes que la miſere expoſe au danger dans le monde. Que dirai-je des Communautez qu'elle appuioit, des Familles particulieres à qui elle fourniſſoit regulierement dequoi ſubſiſter? Ne comptons point les ſommes qu'elle a diſtribuées : C'eſt un artifice dont on uſe dans l'Eloge des perſonnes riches, qui ont fait quelquesfois en leur vie de grandes aumônes : On fait retentir bien haut le bruit de leurs liberalitez extraordinaires ; & l'on cache avec ſoin les biens immenſes qui leur reſtoient : On dit ce qu'elles ont donné, & l'on ne dit pas ce qu'elles ont retenu ; parce qu'on s'aperçoit fort bien que leur charité perdroit beaucoup de ſon éclat, ſi on laiſſoit voir que leur cupidité eût toûjours eu dequoi demeurer contente.

Pour nous ſoions de meilleure foi, & diſons d'une maniere plus ſimple, mais en même-tems infiniment plus glorieuſe pour MADEMOISELLE DE BOUILLON, qu'elle donnoit juſqu'à ne ſe rien reſerver, & que pluſieurs fois on l'a vûë ſans train & ſans équipage ſe renfermer avec les Vierges de JESUS-CHRIST, chez leſquelles elle ſubſiſtoit d'une penſion aſſez modique

que

que la charité lui avoit laiſſée comme par pitié en la dépoüillant de tout le reſte.

Sa conduite alors étoit un miſtere : elle ne diſoit rien de l'état où elle ſe trouvoit ; mais par quelque pretexte plauſible dont elle ne manquoit jamais dans ces occaſions, elle trompoit innocemment les yeux du public ; tandis que la veritable cauſe de ces retraites ſurprenantes étoit l'indigence où ſa ſainte prodigalité l'avoit reduite. Que ne ſouffroit-t-elle point dans ces intervalles, non pour elle-même, mais pour les pauvres qu'elle étoit forcée d'abandonner : Et parce que ſouvent ils venoient encore la perſecuter juſques dans ſa ſolitude : *Au nom de Dieu*, diſoit-elle, *qu'on ne me les faſſe plus voir.* Etrange ſentiment, MESSIEURS, & qui paroîtroit bien plus conforme à la dureté de quelque riche impitoiable, qu'à la ſenſibilité de l'ame la plus charitable qui fût jamais. Cependant elle a repeté pluſieurs fois ces paroles ; & ce que vous trouverez peut-être encore plus étonnant, c'étoit la charité qui les lui faiſoit repeter, comme ce fut l'amour maternel qui inſpira autrefois à cette Femme celebre, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, de s'éloigner de ſon

fils, qu'elle ne pouvoit plus ſecourir, & de l'abandonner pour n'être pas témoin de ſa mort.

Ah ! je me ſuis trompé quand j'ai dit que cette grande Ame n'avoit que du mépris pour les riches : jamais avare ne les a tant eſtimées qu'elle; il n'étoit ni precaution, ni ſoin qu'elle ne prît pour ne les pas dépenſer inutilement : elle ſe plaignoit à elle-même les choſes les plus neceſſaires ; il faloit ſouvent les lui fournir ſans qu'elle s'en aperçût. Quoi qu'elle ait toûjours gardé la bienſeance convenable à une perſonne de ſon rang, il étoit pourtant aiſé de voir qu'elle n'en uſoit ainſi qu'à regret : Elle eût voulu, s'il eût été poſſible, ſecoüer le joug de ces fâcheuſes loix qu'impoſe la naiſſance, & pouvoir paroître pauvre avec bienſeance. Elle trouvoit par tout du ſuperflu, parce que rien ne lui paroiſſoit neceſſaire, ſinon de ſoulager les miſerables ; & qui l'eût vûë ſans la connoître dans le ſecret de ſa vie, je ne ſçai ſi on ne l'eût point priſe quelquefois pour une de ces ames reſſerrées, qui craignent de manquer de tout, ſe refuſent tout à elles-mêmes.

C'étoit ainſi que la charité faiſoit violence à ſes plus douces inclinations : Elle eût ſouhaité être magnifi-

que, la charité la rendoit œconome & ménagere : elle eût voulu ſe montrer bienfaiſante envers ſes amis, la charité la rendoit intereſſée: elle étoit naturellement reconnoiſſante & genereuſe, la charité la faiſoit paroître dure & preſque ingrate. Mais quoiqu'il en coûtât à ſon cœur pour s'aſſujettir à une telle conduite, cette charité toute cruelle & toute impitoiable qu'elle ſembloit être à ſon égard, étoit toûjours pour elle la plus aimable & la plus chere des vertus.

Que ne puis-je maintenant vous la montrer, conſacrant au ſervice des pauvres ſes forces & ſa ſanté, aprés y avoir conſacré ſes richeſſes. Vous la verriez tantôt occupée à ſolliciter & à recueillir des aumônes, ſoit dans des Aſſemblées convoquées à ce deſſein, ſoit dans des viſites particulieres, ſoit dans des rencontres inopinées : Tantôt attachée au lit d'un malade, l'exhortant à la patience, le diſpoſant aux Sacremens ou à la mort, verſant dans ſon ame des conſolations celeſtes, & lui repreſentant le bon-heur de la ſouffrance & de la pauvreté avec une éloquence que Dieu ſeul eſt capable d'inſpirer.

Je voudrois vous faire voir dans ces triſtes lieux, où toutes les miſeres

de la vie viennent ſe rendre comme à leur centre, ſervant les malades de ſes propres mains, & ſe rabaiſſant à leur rendre des offices dont tout le monde a naturellement horreur ; & pour leſquels ſon temperament particulier lui donnoit encore un ſurcroit de répugnance & d'averſion : Plus foible ſouvent elle-même que ceux qu'elle entreprenoit de ſervir, mais infiniment plus courageuſe, & faiſant des efforts ſurprenans, ou pour vaincre tout d'un coup les premiers ſoûlevemens de ſon cœur ; ou pour punir ce qu'elle apeloit ſa lâcheté, lorſque par un mouvement involontaire il lui étoit arrivé de reculer d'un ſeul pas.

Quel ſpectacle de la voir, lorſque foulant aux pieds toute la Grandeur humaine, elle ſe proſterne humblement devant les pauvres, & adore dans leur perſonne celui qui, pour nous ſauver, a preferé aux richeſſes du Ciel la pauvreté d'une crêche. Mais ce ſpectacle n'étoit que pour Dieu, & pour les Anges, les Hommes n'y avoient point de part ; & nous ignorerions encore aujourd'hui les vertus qu'elle pratiquoit en ces occaſions, ſi ceux, dont elle avoit beſoin pour les exercer, n'avoient quelquefois trahi ſon ſecret, imitant en cela ces hom-

Digitized by Google

mes zelez, dont il eſt parlé dans l'Evangile, qui malgré la défenſe expreſſe du Fils de Dieu, croioient qu'il étoit de leur reconnoiſſance de publier par tout les gueriſons miraculeuſes qu'il avoit operées dans leurs perſonnes.

Ce fut de cette ſorte que nous aprîmes ce qui s'étoit paſſé entr'elle & trois enfans que leur pere & leur mere avoient abandonnez, & dont le Seigneur voulut prendre ſoin par le miniſtere de ſa Servante. Elle les avoit reçûs dans ſa Maiſon (car être pauvre & delaiſſé étoit un droit inconteſtable pour y entrer) elle les avoit nourris, revêtus, inſtruits; & lorſqu'elle crût qu'il étoit tems de les renvoier chez leurs parens, elle les prit en particulier, & ſe jettant par terre leur baiſa les pieds avec reſpect. Plus heureuſe dans cette action, & plus grande, ſi je l'oſe dire, aux yeux de Dieu, que ne fut autrefois le Patriarche Abraham, quand il ſe proſterna devant les trois Anges qu'il reçût dans ſa tente, ſous une forme humaine, puiſque ce Patriarche pouvoit ſe faire honneur de recevoir chez lui trois perſonnes qui lui paroiſſoient conſiderables: au lieu que nôtre Princeſſe, en ſe proſternant devant

ces enfans, n'avoit pour exercer ſa foi que des objets bas & mépriſables.

Combien pourrions-nous produire ici de pareilles actions, ſi ſon ingenieuſe humilité ne nous en avoit ôté la connoiſſance. Vous ſortirez un jour des tenebres, humiliations cachées, vertus inconnuës, bonnes œuvres faites en ſecret, auſteritez, ou que nous avons ignorées, ou que nous n'oſerions reveler : Vous ſortirez des tenebres, & pour vous vanger de l'injuſtice qu'on vous aura faite de vous empêcher ſi long-tems de paroître ; vous tirerez un nouvel éclat de cette longue nuit où vous aurez été renfermées, & avec un notable accroiſſement de lumiere vous environnerez le trône ſur lequel cette humble Vierge ſera placée dans le grand jour deſtiné à la revelation de la gloire des enfans de Dieu.

Mais ſi elle a ſçû cacher ce qu'elle faiſoit au milieu du monde, combien plus a-t-elle derobé à nos yeux ce qu'elle pratiquoit dans ces ſaintes ſolitudes, où pour fuïr les entretiens & le commerce du ſiecle, elle a paſſé une ſi grande partie de ſa vie. Vous n'ignorez pas, MESSIEURS, qu'elle avoit choiſi pour ſa demeure ordinaire l'un des plus celebres & des plus ſaints Monaſteres de Paris, ſoit par le nombre & la qua-

Digitized by Google

lité des Vierges qui le compoſent, ſoit par l'exactitude & l'auſterité de la diſcipline qui s'y obſerve; & dans les Provinces, où ſon zele l'obligeoit de faire de tems en tems quelque ſejour, elle trouvoit de ſemblables Maiſons où l'on étoit ravi de la poſſeder, & où elle-même s'eſtimoit heureuſe de ſe pouvoir ſoûtraire à la vûë du monde.

Là dans une entiere liberté d'être à Dieu, marchant innocemment au milieu des Vierges & des Epouſes de JESUS-CHRIST, Epouſe elle-même & Vierge comme elles, tout ſon ſoin étoit de ſe montrer en toutes choſes la premiere, non par ſa qualité, qu'elle oublioit, & qu'elle ſouhaitoit qu'on oubliât, mais par ſon aſſiduité aux exercices, par ſa ferveur dans la priere, par ſon humilité dans l'aveu ſincere de ſes fautes, par ſa pieté & par ſon zele dans les converſations, par ſon courage dans les jeûnes & dans les mortifications, & par une application plus exacte à s'aquiter de tous ſes devoirs. La joie de ſon cœur eût été de paſſer ſa vie en cet état, mais l'ordre de Dieu ſur elle étoit d'en ſortir. Aprés avoir goûté la contemplation de Marie, il faloit qu'elle prît part aux occupations de Marthe. Elle paſſoit tour à tour du monde dans la ſolitude, pour

ſ'y entretenir avec Dieu, & de la ſolitude dans le monde pour y ſecourir le prochain, & trouvoit dans une ſi heureuſe viciſſitude cet avantage conſiderable, que quand elle entroit dans le Cloître, on ignoroit ce qu'elle avoit fait dans le monde ; & quand elle revenoit dans le monde, on ne ſçavoit point ce qui s'étoit paſsé dans le Cloître ; inconnuë preſque par tout, excepté aux yeux de Dieu, à qui ſeule elle vouloit plaire.

Nouveau genre de vie, MESSIEURS, & juſqu'alors inuſité ſur la terre, où ſans être ni attachée au Cloître, ni engagée dans le ſiecle, elle joüiſſoit cependant de toutes les prerogatives de ces deux états, & n'en ſouffroit point les deſavantages. Je m'explique: Ceux qui ſont tout à fait attachez à un Monaſtere, y trouvent à la verité une merveilleuſe ſûreté pour leur ſalut, mais ils y ſont privez du bonheur d'exercer la miſericorde, & ſe voient reduits par raport au prochain à une eſpece de ſterilité, qui pour être innocente, ne laiſſe pas d'être fâcheuſe : Ceux au contraire qui demeurent au milieu du monde, ont la facilité de pratiquer les œuvres de miſericorde, mais ils ſont terriblement expoſez pour leur ſalut. Elle par une

conduite particuliere de l'Eſprit de Dieu, avoit trouvé le ſecret de vivre dans le ſiecle ſans en éprouver les dangers, & de demeurer dans un Convent ſans en avoir la ſterilité.

Mais pour obtenir de Dieu qu'il ſeparât ainſi en ſa faveur ce qui ſe trouvoit d'utile dans l'une & dans l'autre de ces conditions d'avec ce qu'il y auroit eu de moins avantageux pour ſon ame, elle y faiſoit elle-même une autre ſeparation qui marquoit bien la grandeur de ſon courage; elle prenoit dans ces deux états tout ce qu'il y a de penible, & y laiſſoit tout ce qu'il y a d'agreable; elle s'interdiſoit les plaiſirs du monde en ſe renfermant dans la retraite, & elle ſe privoit du repos de la retraite en reprenant les ſoins de ſa charité dans le monde.

C'eût été trop peu pour un cœur auſſi grand que le ſien, de ne remplir qu'une ſeule condition; & il ſemble que Dieu, qui connoiſſoit la portée des forces que lui même lui avoit données, ait voulu par un heureux mêlange des devoirs de la vie religieuſe, & des travaux de la vie ſéculiere, lui compoſer exprés une condition toute nouvelle.

Je ne parle pas juſte, MESSIEURS; ce genre de vie n'eſt point nouveau. C'eſt celui que toutes les Vierges chrêtiennes ſuivoient dans les premiers ſie-

Digitized by Google

cles de l'Egliſe : Il n'y avoit encore alors ni Cloîtres, ni Monaſteres : les chaſtes Epouſes du Sauveur vivoient en aſſurance au milieu du monde ; leur ſeule vertu jointe au reſpect qu'elle inſpiroit pour leur perſonne, leur tenoit lieu de grilles & de murailles : Elles partageoient innocemment leur tems entre l'adoration qu'elles rendoient à Dieu, & l'aſſiſtance : qu'elles donnoient au prochain, afin de n'être pas oiſives dans leur ſolitude, ni diſſipées dans leur charité ; & ce n'a été que le relâchement & la corruption de nos mœurs, qui depuis a obligé l'Egliſe à mettre entr'elles & nous des barrieres impenetrables. Il étoit juſte cependant que cette loi generale pût ſoufrir exception en faveur des ames fortes, pour leſquelles il n'y auroit rien à craindre. Cette exception, MESSIEURS, a eu lieu de nos jours, & l'illuſtre Vierge, qui a vécu parmi nous, a retracé à nos yeux en ces tems d'affoibliſſement & de langueur, ce qui s'étoit vû dans les ſiecles les plus purs & les plus fervens du Chriſtianiſme. Mais ce ne ſont encore là que les premiers degrez, & comme les premieres traces de ſa vertu : ne nous laſſons point de la ſuivre ; les pas qu'elle a faits pour s'aprocher de Dieu vont attirer bien plus fortement nôtre admiration dans la 2. partie de ce diſcours.

Digitized by Google

II. PARTIE.

Comme l'homme eſt ſorti du ſein de Dieu, tout ſon penchant devroit être d'y retourner ; & s'il n'étoit arrêté par les paſſions qui l'aveuglent, & qui le jettent dans l'égarement, il ne feroit pas un ſeul pas qui ne l'avançât vers l'heureux terme, où il doit trouver ſa ſouveraine felicité. Mais le deſordre que le peché a causé, la grace de JESUS-CHRIST le repete. C'eſt elle qui comme une lumiere favorable vient diſſiper toutes nos tenebres, & qui ſe faiſant nôtre guide, nous conduit ſurement dans la voie droite qui méne à la vie. Heureux ceux qui ont le courage & la fidelité de la ſuivre, & qui toûjours attentifs à marcher où la voix de Dieu les appelle, ne peuvent être ni retenus par la pareſſe, ni détournez par l'erreur, ni retardez par tout ce qui flate les ſens.

Telle a été la Princeſſe que nous regretons. On ne trouve point dans ſa vie de ces inégalitez fâcheuſes que l'on remarque ſi ſouvent dans celle des perſonnes mêmes dont on admire la vertu : on ne l'a point vuë paſſer tour à tour à des extremitez opposées ; tantôt fervente, & tantôt tiede ; emportée

Digitized by Google

aujourd'hui dans des excez de devotion, & retombant demain dans un pitoiable relâchement, faiſant ainſi dans la vie mille perſonnages differens ; enchantée par les vains amuſemens de la jeuneſſe, revenant de là par dégout, par inconſtance, ou ſi vous voulez même par une eſpece de converſion; mais reprenant bien-tôt aprés une conduite plus dangereuſe que la premiere, pour rentrer enfin par de longs circuits dans une penitence tardive, qui fait preſque aujourd'hui toute la pieté & toute la religion de nôtre ſiécle.

Qu'elle fut éloignée de ces bizarres viciſſitudes & de ces indignes changemens ! L'horreur qu'elle en eut fut ſans doute ce qui la rendit ingenieuſe à trouver une nouvelle maniere de ſe conſacrer à Dieu, & inventer, ſi je l'oſe ainſi dire, de nouveaux liens pour s'atacher plus fortement & plus inviolablement à ſon ſervice.

Je parle, MESSIEURS, d'un écrit qu'elle avoit ſigné de ſon ſang, & que l'on a trouvé ſur ſon cœur aprés ſa mort. Ecrit tendre & touchant, où elle faiſoit à Dieu une donation extraordinaire d'elle-même. Je m'aſſure qu'en ce moment une ſainte curioſité vous preſſe, & que, s'il vous étoit libre de m'interrompre, vous me demande-

riez à voir ce monument precieux de la pieté d'une perſonne dont la memoire vous eſt ſi chere. Pourquoi refuſerois-je de condeſcendre ſur ce point à vos deſirs, & pourquoi me priverois-je moi-même du témoignage le plus illuſtre & le plus ſolide que je puiſſe deſirer pour convaincre tous les eſprits que Mademoiſelle de BOÜILLON ne s'eſt éloignée du monde, qu'afin de s'unir plus étroitement à Dieu. Ecoutez donc comme elle parle, & tâchez de faire paſſer dans vos cœurs les ſentimens que la grace avoit formez dans le ſien.

Abimée, dit-elle, *juſqu'au fond de mon néant, je prens la hardieſſe de m'aprocher de vous, O mon Dieu, pour remettre entre vos mains le franc-arbitre que vous m'avez donné. Je proteſte en vôtre preſence, que je renonce à ma liberté & que je ne veux agir deſormais que par vôtre eſprit. Je renonce à ma volonté propre, & vous conjure par l'amour qui vous a fait décendre du Ciel en Terre, de me faire la grace de n'en avoir jamais d'autre que la vôtre. Je me ſoûmets aux deſſeins que vôtre divine Majeſté a ſur moi, je les adore & les aime du plus tendre de mon cœur, quels qu'ils puiſſent être, de miſericorde, ou de juſ-*

tice. Je me donne à vous ſans reſerve, & je voudrois qu'il me fût permis pour m'y lier plus étroitement, de faire les vœux les plus forts & les plus engageans que jamais créature ait faits. Mais helas mon Dieu, ajoûte cette ame vraiement humble, *ma foibleſſe & ma malice m'empéchent de les faire par la crainte que j'aurois, en y manquant s de me rendre plus coupable. Recevez donc, ô mon Sauveur le peu que je puis vous offrir, & faites, ou que je meure bien tôt, ou que je ne vive que pour vous.*

Ne reconnoiſſez-vous pas, MESSIEURS, l'Eſprit de Dieu dans ces paroles, & peut-on les entendre ſans reſſentir quelque choſe de cette onction, & de cette vertu ſecrette qui penetroit le cœur des Diſciples lors que JESUS-CHRIST leur parloit ? Que ce langage eſt different de celui que l'on àprend, & que l'on parle dans le ſiecle ! Cependant quelque haut degré de perfection qu'il manque en celle à qui la grace l'avoit enſeigné, elle n'étoit pas encore contente. Ce n'étoit point aſſez pour elle de penſer qu'elle vouloit être fidelle à Dieu, elle eût deſiré ſe ſentir abſolument incapable de s'en détacher. *Les hommes*, diſoit-elle,

ont trouvé le ſecret de faire entr'eux des engagemens irrévocables, en ſorte que quand les actes en ſont paſſez il n'eſt plus à leur choix de s'en dedire: il faut par neceſſité qu'ils s'en tiennent à ce qu'ils ont fait ou s'ils ne le veulent pas, on ſçait bien le moien de les y contraindre. Pourquoi faut-il, pourſuivoit-elle, *que nous ne puiſſions faire la même choſe avec Dieu, & quand nous nous ſommes une fois donnez librement à lui, que ne nous force-t-il d'y être toûjours ?*

Voilà juſqu'où elle portoit la délicateſſe de ſon amour. Enrichie qu'elle étoit de ce don precieux, qui eſt apelé dans l'Evangile la faim & la ſoif de la juſtice, elle ſoûpiroit ſans ceſſe aprés ce qui la pouvoit rendre plus juſte : Elle oublioit volontiers tout le bien qu'elle faiſoit, pour ne penſer qu'à celui qui lui reſtoit à faire, & ce zele de perfection que Dieu alumoit dans ſon ame, ne pouvoit être ni alteré par la diverſité des tems, ni changé par le changement des lieux, ni affoibli par le progrez de l'âge, ni partagé par la multiplicité des ſoins. Elle ſçavoit reduire toutes choſes à leur fin veritable & legitime ; & dans la multitude des occupations que ſa charité lui fourniſſoit, elle n'en avoit qu'une ſeule, qui étoit de ſe ſanctifier de corps

& d'eſprit, & de s'aprocher tous les jours plus prés de Dieu.

Vous me demanderez quel eſt le ſecret dont elle uſa pour y réüſſir ? Le même dont le Fils de Dieu s'étoit ſervi, ſelon le temoignage qu'il en rendit à ſes Apôtres, quand il leur dit, qu'il étoit venu ſur la terre pour y accomplir en toutes choſes la volonté de ſon Pere. Sur ce modele elle ne crût pas qu'il y eût rien de plus propre à avancer le grand deſſein qu'elle avoit formé d'aller à Dieu, que d'être toûjours attentive à recevoir ſes ordres, & fidelle à les accomplir. Elle fit de cette pratique le fond & l'eſſence de ſa piété, & c'eſt par là ſans doute qu'elle eſt entrée dans une voie droite, égale, uniforme ; & qu'elle a ſçû ſe preſerver de toutes les fauſſes demarches que font ſi ſouvent ceux-mêmes qui ont quelque deſir de trouver Dieu, mais qui ne le cherchent pas comme elle dans la droiture & dans la ſimplicité du cœur.

Ce n'étoit pas ſeulement dans les ocaſions importantes qu'elle conſultoit la volonté de Dieu : Comme elle étoit perſuadée que cette Volonté ſouveraine s'applique également à regler les petites choſes comme les grandes, & que ſans elle il ne tombe pas

un ſeul des cheveux de nôtre tête ; elle la conſultoit même dans les plus legeres actions, & tâchoit de n'en faire aucune, ſelon l'excellent avis de ſaint Auguſtin, qu'elle n'eût vû auparavant dans la lumiere de Dieu ; qu'il étoit de ſon devoir de la faire. Combien de fois repeta-t'elle au fond de ſon cœur ce que ſaint Paul avoit dit au commencement de ſa converſion : *Seigneur que vous plaiſt il que je faſſe ?* Combien de fois à l'imitation du Roi Prophete, offrit-elle à Dieu un cœur doublement preparé, c'eſt à dire, preparé à des évenemens tout contraires ?

Sa fidelité ſur ce point paſſe tout ce qu'on en peut concevoir. En quelque tems que l'on s'adreſsât à elle, &, s'il eſt permis de le dire ainſi, dans quelque diſpoſition qu'on la ſurprît, on la trouvoit toûjours prête à faire ce qui étoit de plus agreable à Dieu. Elle ne raiſonnoit, ni ne decidoit jamais ſur d'autres principes ; & lorſque dans l'incertitude du parti qu'elle devoit prendre, ou dans l'égalité des choſes qui ſe preſentoient à faire, ſe défiant d'elle-même, elle avoit recours aux lumieres d'autrui ; ſi on lui répondoit, qu'elle pouvoit faire, ou ne faire pas ſans peché ce qu'elle propoſoit, &

qu'ainſi il étoit à ſon choix d'embraſſer celui des deux partis qui lui plairoit le plus, elle entroit dans une innocente indignation : *C'eſt n'eſt pas là*, diſoit-elle, *ce que je demande : Je ſçai ſur cela ce que je puis & je ne ſens peut-eſtre que trop ce que veux, mais je deſirerois ſçavoir ce que Dieu veut, & ce qui luiſera le plus agreable.*

Que diront ici ces Chrêtiens lâches & imparfaits, qui ne ſervent Dieu qu'à regret, qui conſiderent ſa ſainte loi comme un joug inſuportable dont ils ſont prêts à ſe décharger à la premiere occaſion, qui conſultent ſouvent ſur les points de cette divine loi, non pour en connoître l'étenduë & la perfection, mais pour apprendre plûtôt quels adouciſſemens on y peut aporter, & juſqu'où il eſt poſſible de la tranſgreſſer ſans ſe perdre : Qui n'aiant ni aſſez de courage pour renoncer à leur propre volonté, ni aſſez de hardieſſe ou d'impieté pour mépriſer tout à fait celle de Dieu, voudroit trouver un temperament & un milieu qui contentât en même-tems l'une & l'autre : Qui tâchent de faire entre Dieu & leur conſcience une eſpece de compoſition, & d'accommodement à l'amiable, où chacun relâchant un peu de ſes droits contribuë à terminer, ou, pour mieux

Digitized by Google

dire, à aſſoupir les differens, & qui à force de rafinemens, de ſubtilitez, d'interpretations, & de détours, trouvent enfin, à ce qui leur ſemble, le moien d'accommoder, non leur volonté à la loi de Dieu, mais la loi de Dieu à leur volonté; ravis de ſe pouvoir flater, que joüiſſant tranquilement de tous les biens de cette vie, ils jouïront encore aprés cela de tous ceux de l'autre.

Je ne veux pour les deſabuſer que l'exemple que je leur propoſe; & pourvû qu'ils ne refuſent pas de jetter les yeux ſur MADEMOISELLE DE BOÜILLON, je m'aſſure qu'au moins ils ſeront aſſez équitables pour ſe confondre, s'ils ne ſont pas encore aſſez courageux pour l'imiter. Mais pourſuivons.

Dans le deſir ardent qu'elle avoit de ſuivre en tout la volonté de Dieu, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait pris un fort grand ſoin de la connoître. Il n'apartient qu'à ceux qui craignent de ſe ſentir obligez à l'accomplir, d'être bien aiſes de l'ignorer. C'étoit principalement dans cette vûë qu'elle donnoit tous les jours un tems tres-conſiderable à la priere, en ſorte qu'aprés y avoir paſſé pluſieurs heures le matin, elle ne manquoit point de re-

Digitized by Google

venir vers le ſoir rendre ſes hommages à JESUS-CHRIST au pied des Autels: Pratique qu'elle a obſervée durant un grand nombre d'années avec tant d'exactitude, que ni la diſtance des lieux, ni la difficulté des chemins, ni l'intemperie de l'air, ni la rigueur des ſaiſons, ni la foule extraordinaire du peuple, qui lui cauſoit par une chaleur étoufante des oppreſſions tres-douloureuſes, ne pûrent l'en détourner.

Vous avez été vous-mêmes témoins du reſpect & du recueillement profond qu'elle conſervoit devant la majeſté de Dieu. Une fraieur ſainte répanduë ſur ſon viſage, & ſur tout l'exterieur de ſa perſonne la rendoit comme immobile, & repreſentoit fidellement ce qui étoit imprimé au fond de ſon ame. Vous parlerai-je des longues & ferventes retraites qu'elle faiſoit tous les ans, des jours de ſilence qu'elle prenoit tous les mois, des ſoupirs enflâmez qu'elle pouſſoit à toute heure vers le Ciel, de l'aplication admirable qu'elle faiſoit de divers paſſages de l'Ecriture à tous les beſoins de ſon ame, de la pureté de cœur, & des autres diſpoſitions ſaintes qu'elle aportoit à la participation frequente de la divine Euchariſtie; autant de moiens excelens dont elle ſe ſervoit pour s'unir à Dieu?

Digitized by Google

Que j'aimerois à vous faire part de ce qui ſe paſſoit dans les entretiens qu'elle avoit avec lui. Mais je n'ai pas oublié ce que le S. Eſprit nous enſeigne, qu'il eſt bon de cacher le ſecret du Prince: & quand j'aurois moi-même le don de l'expliquer, le monde ſeroit-il digne de le ſçavoir, & capable de le comprendre ? Je me contente de vous dire que dans le ſilence de l'oraiſon elle fut parfaitement inſtruite de ce que l'Ecriture apelle la ſcience des Saints. Son eſprit reçût le don d'intelligence pour concevoir d'une maniere tres-ſublime la grandeur de la majeſté de Dieu, l'étenduë & la ſouveraineté de ſon domaine, l'excés de ſon amour & de ſes miſericordes envers les hommes. Elle penetroit profondement le neant de la creature, ſa dépendance intime & eſſentielle à l'égard de Dieu, ſes beſoins continuels & innombrables. Elle voioit dans une lumiere tres-pure la ſainteté du Chriſtianiſme, l'importance des obligations qu'il impoſe, & la perfection qu'il exige de tous ceux qui par leur batême ſont engagez à le profeſſer.

De là naiſſoit dans ſon ame une idée terrible du peché : l'ombre ſeule de ce monſtre la faiſoit fremir, & le conſiderant toûjours par raport à Dieu.

Digitized by Google

qu'il a l'inſolence d'attaquer, elle en avoit une extrême horreur, de quelques couleurs, & de quelques apparences qu'il ſe couvrit. Mais la connoiſſance qui lui fut donnée dans le degré le plus éminent & le plus parfait, fut la connoiſſance du cœur de l'homme. Elle en developoit les replis les plus cachez, elle en diſcernoit les mouvemens les plus ſubtils & les plus imperceptibles; & je ne ſçai ſi jamais perſonne demêla mieux qu'elle tous les artifices, & tous les malheureux détours de l'amour propre : bien éloignée neanmoins en tout cela d'une vaine curioſité & d'une ſpeculation frivole & ſterile, mais rapportant exactement tout ce qu'elle en aprenoit à ſon utilité ſpirituelle, & s'en ſervant à purifier tous les jours de plus en plus le fond de ſes deſirs & les motifs de ſes actions. Tel étoit le fruit qu'elle remportoit de ſes converſations avec Dieu.

Je dis trop peu, ce n'en étoit que la moindre partie : le zele ardent qu'elle y puiſoit pour l'accroiſſement du Royaume de JESUS-CHRIST nous doit paroître infiniment plus conſiderable; & c'eſt là ſans doute ce qui l'a aproche plus prés de Dieu. Par l'obéïſſance qu'elle a renduë à ſes or-

dres, elle s'eſt ſoumiſe à lui ; par la meditation & par la priere elle s'eſt élevée juſqu'à lui, mais par le zele qu'elle a eu pour ſa gloire, elle eſt entrée toute entiere dans ſes interêts, & eſt devenuë, ſelon la penſée & l'expreſſion de l'Apôtre, un même eſprit avec lui. Zele vigilant, qui ne laiſſoit échaper aucune occaſion d'agir : zele courageux qui ne ſe rebutoit point des difficultez, ni des obſtacles : zele prudent, qui mangeoit avec circonſpection le tems, les lieux, & les perſonnes ; zele infatigable, qui portoit le travail avec patience, & ne s'en laſſoit jamais ; zele autorité, qui reprenant dans les autres ce qu'il y avoit à prendre, ſe rendoit lui-même irreprehenſible ; zele enfin tel que Dieu a accoûtumé de l'inſpirer à ces grandes ames qu'il choiſit pour être le ſel de la terre, & auſquelles il confie le ſoin de ſa gloire.

Avec quelle ardeur répondit-elle en ce point aux deſſeins que Dieu avoit ſur ſa perſonne ! Combien ſe montra-t'elle ſenſible à tout ce qui regardoit, ou l'honneur de JESUS-CHRIST, ou les interêts de l'Egliſe ! on la vit dans les denieres perſecutions que la calomnie & l'impieté ont fait ſouffrir aux Catholiques d'Angleterre, l'ame

penetrée de douleur leur mandier elle même de l'aſſiſtance,& inviter ceux qui n'étoient pas en état de les ſoulager par leurs aumônes, à les aider au moins par leurs prieres.

Aprenoit-elle qu'il eût été commis quelque crime extraordinaire, ou penſoit-elle à ceux par leſquels la divine Majeſté eſt tous les jours ſi cruellement offensée, c'étoit alors que l'impreſſion de ſon zele redoubloit, & qu'auſſi-bien que le ſaint Roi David, elle éprouvoit en elle-même une triſteſſe capable de la deſſecher. Il n'étoit rien qu'elle n'eût voulu faire & ſoufrir pour empêcher, ou pour reparer les injures qu'on faiſoit à Dieu. Par tout elle ſe declaroit l'ennemie irreconciliable du vice, il n'oſoit paroître en ſa preſence. Combien de peines ne s'eſt-elle pas données, & combien de dépenſes n'a-t'elle pas faites pour retirer pluſieurs ames du deſordre, ou de l'occaſion prochaine d'y tomber? à combien de perſonnes a-t'elle perſuadé de renoncer aux vanitez du ſiecle pour ſe donner entierement à Dieu? & combien d'autres par ſes avertiſſemens & par ſes ſollicitations ont-elles paſſé d'une vie déja reglée à une vie plus excelente & plus parfaite? *N'eſt-il pas étrange*, diſoit-elle, *qu'il y ait par tout*

des Officiers & des Magiſtrats établis pour les intereſts du Prince, & que les hommes n'aient jamais pensé à en établir de la même ſorte pour les intereſts de Dieu ? Ce ſeroit à nous, MESSIEURS, que JESUS-CHRIST a honorez de la dignité de ſon Sacerdoce, d'être ces hommes dont elle ſe formoit l'idée, & de remplir la qualité que ſaint Paul donne à ſon Diſciple Timothée, quand il l'apelle par excellence l'Homme de Dieu. Mais ne craignons point de nous en faire ici à nous-mêmes la confuſion : nous nous comportons avec tant de negligence & de tiedeur dans le miniſtere qui nous eſt confié, que Dieu pour l'honneur de ſon Nom eſt obligé de nous ôter le talent que nous laiſſons inutile, & de tranſporter à des perſonnes d'un ordre inferieur l'eſprit de zele dont nous devrions être remplis. Continuons d'en voir un exemple dans l'illuſtre Vierge dont nous achevons l'éloge, & ſoions touchez, s'il ſe peut, d'une ſainte jalouſie.

Dans ces jours de réjoüiſſance & de déreglement, qu'une malheureuſe coûtume ne manque point de ramener tous les ans avant le tems de la penitence : Jours, où ſous pretexte d'une liberté raiſonnable on ouvre

la porte à la licence, & avec elle à tous les crimes : Jours où les ames les plus moderées & les plus retenuës ceſſent bien ſouvent de l'être. MADEMOISELLE DE BOÜILLON faiſoit exprés des voiages dans les lieux où ſon nom & ſa naiſſance lui donnoient plus d'autorité ; & là elle ſe ſervoit de toutes les adreſſes que ſon zele ingenieux lui inſpiroit pour prevenir les deſordres, pour rompre les parties ſuſpectes, pour moderer les jeux exceſſifs, pour arrêter les divertiſſemens trop libres, pour diſſiper les aſſemblées dangereuſes ; & afin qu'on y trouvât moins à redire, elle prenoit ſon tems, & juſtement dans les heures où ces ſortes d'inconveniens devoient arriver, elle invitoit à manger chez elle les perſonnes pour qui elle craignoit davantage, & leur faiſoit ainſi paſſer innocemment des momens que le Demon avoit deſtinez pour les perdre.

Que vous dirai-je des differens qu'elle a terminez, des querelles qu'elle a éteintes, des reconciliations qu'elle a faites, employant pour y reuſſir prieres, careſſes, ſollicitations, credit ; & achetant ſouvent la paix à ſes dépens, afin de les rendre à ceux mêmes qui étoient aſſez déraiſonnables pour la refuſer, parce qu'elle conſideroit que

les diſſenſions qui partagent les hommes entr'eux, les ſeparent d'avec Dieu, éteignent la charité dans leurs cœurs, & deviennent une ſource d'animoſitez, de vangeances, & d'injuſtices: & quand elle avoit une fois amené les eſprits au point d'une reconciliation veritable, comme ſi elle eût reçû elle-même une faveur ſignalée de ceux à qui elle venoit de procurer la paix, elle leur en témoignoit ſincerement ſa reconnoiſſance, & leur donnoit mille marques de conſideration & de bonté.

C'eſt ce même zele qui la ſolicitoit fortement de penſer au ſalut de ceux que l'hereſie a jettez dans l'égarement. Elle fut inſpirée de ramener au ſein de l'Egliſe Catholique une femme que l'obſtination en tenoit ſeparée depuis long-tems : Elle lui parle, elle l'inſtruit, elle l'aprivoiſe inſenſiblement avec la verité, elle tâche au moins de la rendre traitable & docile: enfin par ſa perſeverance, par la force de ſes diſcours, & encore plus par la grace de JESUS-CHRIST, elle la perſuade, la convertit, & a la joie de la voir abjurer ſon erreur, & rentrer dans la vraie Religion par une foi pure, & par une ſincere penitence.

Mais à quoi m'arrêté-je, MESSIEURS,

dans le peu de tems qui me reſte ; j'ai des choſes plus importantes à vous dire. Soutenez encore pour quelques momens vôtre attention. Voici ce qui paroîtroit incroiable ſi ce que nous avons vû juſqu'ici du courage & de la pieté de cette grande ame ne nous avoit diſpoſé à tout croire.

Dieu la touche en faveur d'une perſonne illuſtre par ſon rang, recommandable par ſes rares qualitez, & à laquelle il ne manquoit pour comble de perfection que d'être dans la bonne voie. Elle entreprend de l'y faire entrer; & comme elle ſe trouve liée à elle par le ſang & l'amitié, & plus étroitement encore par la charité de JESUS-CHRIST, elle forme la reſolution de tout ſacrifier pour la retirer de l'erreur : Elle offre long-tems à Dieu pour ce ſujet ſes prieres & ſes bonnes œuvres ; mais n'en voiant pas un effet auſſi promt qu'elle eût ſouhaité, elle tente de faire violence à la miſericorde divine par quelque choſe de plus fort & de plus preſſant. Qu'attendez-vous, MESSIEURS, Elle fait vœu de donner tout ſon bien aux pauvres, ſi elle obtient cette converſion, & de ne reſerver pour ſa ſubſiſtance que cent écus de penſion. Elle paſſe encore plus avant, & par

Digitized by Google

une ſeconde promeſſe plus hardie, mais plus ſainte & plus heroïque que la premiere, ſoit qu'elle eût deſſein de ſe retirer dans quelque païs inconnu à l'exemple de pluſieurs Saints, ſoit qu'elle eût en vûë de ſe ſervir de quelque autre moien que l'Eſprit de Dieu lui découvrit alors, & que nous ne pouvons penetrer, elle s'engage (emploions les mêmes termes dont elle uſa, & ne diminuons pas par une injuſte delicateſſe la grandeur & la dignité de cette action) elle s'engage à deſcendre juſqu'à une veritable mandicité. Sageſſe humaine, Prudence de la Chair & du Sang, cette conduite n'eſt pas ſelon vos règles! vous n'y voiez que de l'indiſcretion & de la folie; mais n'entreprenez pas de cenſurer les œuvres de Dieu, & ſouvenez-vous qu'il eſt écrit, Qu'il y a en lui une folie plus ſage que toute la ſageſſe des hommes.

Au tems dont je parle, MESSIEURS, Dieu n'avoit point encore ouvert les treſors de ſes miſericordes pour un Prince plus grand par ſon courage & par ſes victoires, que par ſa naiſſance, & par ſes emplois : Capable de tout entreprendre, & aſſuré de tout executer : infatigable dans les travaux ; intrepide dans les dangers ; égal, &, ſi je l'oſe dire, immuable dans tous les

changemens de la fortune : Redouté des ennemis, adoré des ſoldats, cheri des peuples, aimé de ſon Roi, admiré de toute la terre ; & au milieu de tous les honneurs dont il étoit comblé, toujours modeſte, toûjours maître de lui-même, & placé par la ſituation de ſon ame au deſſus même de la Grandeur, & de la Gloire. C'eſt aſſez vous deſigner Monſieur de Turenne, ce Heros dont aucune loüange ne peut égaler le merite.. Il étoit encore dans l'égarement & dans la fauſſe religion où ſa naiſſance l'avoit engagé, & ſa converſion étoit comme infailliblement attachée à celle de cette Perſonne Illuſtre pour qui Mademoiſelle de Boüillon ne craignit pas de faire les vœux qui viennent de nous ſurprendre. Mais que n'eût pas fait pour un Oncle ſi cher une Niéce ſi vertueuſe ? Dieu cependant toûjours redoutable, & toûjours incomprehenſible dans ſes jugemens ſépara ces deux converſions, qu'elle avoit crû inſeparables, il lui accorda la ſeconde, & lui refuſa la premiere ; content qu'elle ſe fût offerte à être immolée, & lui épargnant la peine d'executer ce qu'elle avoit eu le courage de promettre.

Jugez de là, Messieurs, ce qu'une ame ſi zelée pour Dieu, & ſi charitable envers le prochain, devoit

Digitized by Google

reſſentir à la vûë de ces peuples infinis qui vivent, ou plûtôt qui languiſſent aux extremitez de l'Univers dans les tenebres, & à l'ombre de la mort. Au premier recit qu'on lui fit de leur miſere long-tems même avant que la Maiſon où j'ai l'honneur de parler fût établie, elle en fut ſi touchée, que dés lors elle crut qu'il étoit de ſon devoir de ne les oublier jamais. Elle les porta par tout depuis dans ſon cœur; elle ne ceſſa plus de pouſſer des ſoupirs pour leur converſion, & d'acomplir fidellement cette parole de JESUS-CHRIST ſi negligée, & même ſi inconnuë dans le monde: *Priez le Pere de famille qu'il envoie des ouvriers dans ſa moiſſon.* Elle eût ſouhaité pouvoir s'offrir à lui en perſonne, mais la foibleſſe & la bienſeance de ſon ſexe ne lui permettant pas de ſe tranſporter dans des païs ſeparez de nous par tant de terres, & par tant de mers, elle y alloit en eſprit & de tout le penchant de ſon cœur. Elle ſoutenoit par ſes lettres la foi naiſſante des nouveaux Fidelles, & le courage des hommes Apoſtoliques qui portent dans ces vaſtes campagnes le poids du jour & de la chaleur. Elle entendoit la relation de leurs voiages, & de leurs travaux avec plus d'avidité que les Gens du

ſiecle n'aprennent les nouvelles les plus ſurprenantes : Indiferente pour tout ce qui ne regardoit que le monde; touchée d'une ſainte curioſité pour tout ce qui concernoit le progrés de l'Evangile.

Enfin elle a voulu qu'éternellement en ce lieu l'on offrit au Pere éternel pour l'acroiſſement de l'Egliſe par la converſion de Infidelles le Sacrifice de ſon Fils unique, & que le fruit en fût tellement apliqué à ce deſſein qu'on ne lui en fit aucune aplication particuliere à elle-même.

Il ne lui reſtoit plus aprés cela, MESSIEURS, que de laiſſer ſon cœur en mourant où la grace l'avoit attaché durant ſa vie. Elle a crû lui devoir chercher un lieu de repos, où il avoit trouvé le principal objet de ſon action, & de ſon zele; & elle l'a enfin depoſé dans cette Maiſon qu'elle a regardée comme une portion de ces terres étrangeres où la lumiere de la Foi continuë heureuſement à ſe répandre. Nous le conſerverons comme un riche & precieux depoſt, Ce cœur formé du ſang de tant de Grands Hommes, & plus avantageuſement regeneré dans le ſang de l'Agneau ſans tache: Ce cœur orné de toutes les vertus, rempli d'innocence & de pureté, de droi-

Digitized by Google

ture & de juſtice, de courage & de charité : ce cœur où la loi de Dieu étoit ſi profondement gravée, & qui s'eſt montré en tout tems ſi docile aux paroles de la vérité, & ſi fidele aux inſpirations de la grace : Ce cœur enfin dont le ſaint Eſprit avoit fait ſon temple, & où ſans ceſſe il a trouvé ſa joie & ſes delices : Nous le conſerverons cherement, & nous ne douterons pas qu'il ne doive être en ce lieu un germe de grace, & une ſemence de benediction. Ceux qui deſormais iront porter l'Evangile chez les Nations infidelles, ne partiront point d'ici, qu'auparavant ils n'aient recueilli auprés de ce cœur genereux, comme on faiſoit autrefois ſur les tombeaux, & auprés des cendres des Martirs, l'eſprit de ferveur & de zele dont il a été penetré, & dont ils doivent être animez eux-mêmes pour la conquête des ames.

Aprés tant d'actions de vertu, & au milieu de cette multitude innombrable de bonnes œuvres, que croiez-vous, MESSIEURS, que MADEMOISELLE DE BOÜILLON, ait penſé d'elle même ? Ce que JESUS-CHRIST ordonne à un chacun de penſer de ſoi dans l'Evangile : *Lorſque vous aurez*

fait, dit-il, *tout ce qui vous eſt commandé, dites encore : Nous ſommes des ſerviteurs inutiles.* C'eſt à la lettre ce qu'elle a pratiqué : Rien n'étoit plus ordinaire dans ſa bouche que ces paroles d'humilité: *Je ne fais rien, & je ne ſuis bonne à rien.* Et ce qu'elle prononçoit des lévres, elle le penſoit ſincerement dans le cœur. Auſſi Dieu qui menage toutes choſes pour le bien de ſes eſlûs, prenoit ſoin de lui faire trouver, auſſi bien qu'à ſaint Paul, dans les peines interieures dont il l'affligeoit, un puiſſant contrepoids à l'élevation ſecrete, où ſa vertu auroit peut-être pû la porter: Car il eſt juſte de vous découvrir enfin cette derniere verité, puiſqu'étant bien conçûë, elle contribuë plus qu'aucune autre à la gloire de la Princeſſe dont nous honorons la memoire.

Ses jours ſe ſont paſſez ; Qui l'eût crû ? dans l'amertume & dans la douleur, Dieu a mis ſon courage & ſa patience à des épreuves terribles. Pendant qu'elle n'oublioit rien pour le ſervir, & pour le contenter, il la nourriſſoit d'un pain de tribulation & d'angoiſſe, & ne lui donnoit point de breuvage plus delicieux que celui des larmes : Nulle conſolation, nulle roſée celeſte, nul goût, nul ſentiment de lui-même: Des ſechereſſes longues & affreuſes, des

Digitized by Google

incertitudes cruelles d'être aimée de ſon Epoux, des delaiſſemens rigoureux & incomprehenſibles, qui ſouvent l'ont obligée à lui faire avec reſpect & avec amour le reproche du ſaint homme Job: *Vous êtes devenu pour moi*, SEIGNEUR, *un Dieu ſevere & impitoiable.* J'avouë qu'en ce tems-là même il ne laiſſoit pas de ſe communiquer abondamment à elle, mais il ne lui plaiſoit pas de rendre ſa preſence ſenſible. Les graces qu'il lui faiſoit, étoient envelopées dans des nuages, & par une eſpece de miracle, dont il vient aiſément à bout, ſa ſageſſe cachoit tout ce que faiſoit ſa miſericorde.

Voilà, MESSIEURS, l'état où elle a paſſé, non quelques mois, ni quelques années, mais preſque toute ſa vie; ſervant Dieu, pour ainſi dire, à ſes depens, & ne remportant pour tout fruit de ſes travaux, que la crainte continuelle de lui déplaire. Que cet état eſt penible, mais qu'il eſt grand, & qu'il devient avantageux quand on a le courage de le porter! Car enfin s'il y a rien au monde qui ſoit capable (pardonnez-moi ce terme) de charmer le cœur de Dieu, c'eſt de voir une ame qui ne paroiſſant ſoûtenuë que par un foible fil, ſouvent même imperceptible, ne laiſſe pas de demeurer conſtam-

Digitized by Google

ment atachée à lui, & de le ſervir ſans relâche, non pour le plaiſir qu'elle trouve dans ſon ſervice, ni pour la recompenſe qu'elle eſpere, mais pour le ſeul amour qu'elle lui porte : Qui ſouffre patiemment ſon ſilence, qui ne ſe laſſe point de ſes rebuts, qui ſurmonte toutes ſes rigueurs ; & qui dans le fort de la douleur s'écrie avec une fermeté invincible, comme nôtre genereuſe Princeſſe : *Qu'il me tuë, pourvû qu'il regne.* Paroles, qu'une femme Païenne emportée par l'excez de ſon ambition avoit dites autrefois, & que cette Vierge de JESUS-CHRIST animée par la grandeur de ſon amour a heureuſement conſacrées.

Un traitement ſi rigoureux vous effraie, & peut-être vous ſcandaliſe, Ames encore foibles dans la vertu. Je contribuë peut-être, ſans y penſer, à vous éloigner de la pieté, en augmentant la crainte que vous avez déja de trouver dans le ſervice de Dieu de ſemblables peines. Mais raſſurez-vous : le Seigneur a proteſté que ſon joug étoit non ſeulement leger, mais doux & agreable, & ſa parole demeure eternellement. Il ne vous impoſera point ſa Croix, qu'il ne vous ait donné la force de la porter ; & quand vous aurez reçû cette force, ſa Croix n'aura plus rien qui ſoit à craindre pour vous :

Digitized by Google

Il frape d'une main, mais il guerit & couronne de l'autre: ſa colere envers ſes amis n'eſt qu'aparente, & ſa miſericorde eſt toûjours réelle & veritable: il ſoûtrait pour un tems les conſolations ſenſibles, mais dés qu'il juge qu'elles ſont neceſſaires ou utiles à l'avancement ſpirituel de ceux qui le ſervent, il ne manque pas de les leur rendre avec abondance.

Il les rendit à MADEMOISELLE DE BOÜILLON dans les combats qu'elle eut à ſoutenir pour lui durant ſa derniere maladie. Comme les douleurs qui attaquerent ſon corps furent vives & perçantes, il lui voulut épargner celles de l'ame; & ſoit pour lui donner des aſſurances de la felicité prochaine qui l'attendoit, ſoit pour laiſſer à ſon eſprit & à ſon cœur une plus grande liberté d'agir avec la grace, & de former malgré la violence du mal des actes heroïques de foy, de patience, & de charité; il la remplit d'une paix profonde, & d'une ferveur toute celeſte. Auſſi dans ces momens redoutables, où l'on appeleroit, s'il étoit poſſible, toutes les creatures à ſon ſecours, il ſembloit qu'elle n'eût beſoin de perſonne; Ceux mêmes en qui elle avoit pris autrefois le plus de confiance, lui étoient devenus comme indifferens: & lorſque l'on fit paroître quelque ſurpriſe ſur un changement ſi

prompt & ſi étonnant: *Quand Dieu fortifie*, répondit-elle, *& quand il parle lui même au dedans, le ſecours des creatures eſt peu neceſſaire au dehors.*

Ainſi degagée de toutes les affections de la terre, & pleine du Ciel, où elle commençoit déja d'ateindre, elle ne forme plus de deſirs que pour Dieu. Elle n'attend pas que la maladie acheve de lui ôter toutes ſes forces, elle veut que l'amour divin en conſume la meilleure partie: Dans cette vûë elle ſouhaite que de bonne heure on lui aporte le ſacré Viatique; & pour exprimer le ſaint empreſſement où elle eſt de le recevoir, il ne lui ſuffit pas d'uſer de la comparaiſon du Roi Prophete & de dire comme lui; *Que de méme qu'un cerf alteré ſoupire aprés les ſources des eaux, ſon ame ſoupire aprés ſon Dieu.* Cette expreſſion toute forte qu'elle eſt, paroit encore trop foible pour ſon amour. Quelque choſe de plus vif & de plus preſſant ſe preſente à ſon eſprit: Sa grande douleur, MESSIEURS, étoit une opreſſion violente qui lui laiſſoit à peine la liberté d'atirer une foible portion d'air en ſoupirant par des mouvemens courts & entrecoupez: En cet état la reſpiration lui paroiſſoit la choſe du monde la plus precieuſe: *Autant*, dit-elle, *que mon cœur deſire na-*

Digitized by Google

turellement de reſpirer, autant mon ame deſire de s'unir à Dieu. Avec de ſi heureuſes diſpoſitions la mort n'avoit garde de lui paroître terrible. Elle en voit tout l'apareil ſans s'étonner. Fortifiée qu'elle eſt de tous les ſecours que l'Egliſe peut donner à ſes enfans, elle attend en paix que Dieu decide de ſon ſort, c'eſt à dire, ou qu'il prolonge ſes travaux, ou qu'il recompenſe ſes merites. Elle ne ſe plaint point de ſa maladie, elle ne fait point de vœux pour ſa ſanté. Tout eſt calme, tout eſt libre, tout eſt ordonné chez elle. On ne voit autour de ſon lit ni embarras, ni confuſion, ni tumulte. Perſonne n'oſe y ſoupirer, ou l'on y ſoupire tout bas: Les gemiſſemens & les cris ſont au dehors: Ce ſont les pauvres qui les envoient vers le ciel, & qui croiant perdre tout en la perdant, s'abandonnent à la douleur. Enfin l'heure deciſive approche, & le moment que Dieu avoit marqué de toute éternité pour la couronner, arrive. Elle l'aperçoit, ce moment formidable à tous les mortels, & elle n'en eſt point troublée. La parole lui manque pour exprimer ſes ſentimens, mais au défaut de la voix elle éleve doucement les yeux & les mains vers le ciel, & témoigne par ce mouvement, qu'elle va de toute l'étenduë de ſon

Digitized by Google

cœur au devant de ſon Epoux qui vient à elle ; puis baiſſant humblement la tête, elle demande pour la derniere fois la benediction des ſacrez Miniſtres: Et ce fut ſans doute en cet inſtant que JESUS-CHRIST mit le ſceau à ſa predeſtination éternelle, & conſomma heureuſement la grace qu'il lui avoit donnée, & dont elle avoit atteint le dernier degré qui eût été marqué pour elle en cette valée de larmes : car deſormais toute connoiſſance lui fut ôtée, & ſa vie acheva paiſiblement de s'écouler, & de ſe perdre dans le ſein de ſon Createur.

Retenons nos larmes MESDAMES, & gardons-nous de montrer de la foibleſſe, lorſque la Princeſſe qui nous quite, fait paroître tant de force. Il ne ſerviroit de rien de pleurer ſa mort, mais il ſeroit tres-utile d'imiter ſa vie. Que manque-t-il a une pieté ſi exemplaire, & par où lui pourrions-nous refuſer nôtre imitation ? N'a-t-elle pas tous les caracteres que le monde même par ſa malignité s'eſt aviſé d'exiger, croiant qu'il ne les rencontreroit jamais, & que par là il ſe délivreroit de la confuſion & du remors que lui donnent malgré lui les exemples des Gens de bien.

Il voudroit une vertu qui fût tou-

jours accompagnée d'une certaine ſageſſe dont il ſe forme l'idée, c'eſt à dire qui fût exemte de tout ce qu'il apelle amuſement : Qu'il examine celle que je viens de repreſenter; Peut-on en concevoir un plus ſolide ? Il ſouhaiteroit qu'elle fût ſans affectation, ſans déguiſement, ſans artifice ; En pourroit-on deſirer une plus pure & plus ſincere ? Il demanderoit qu'on ne vît point en elle d'inégalitez, de changemens, ni de retours : en fût-il jamais une plus uniforme & plus conſtante ?

Ah ! ce ne ſont point les bons exemples, non plus que les autres moiens qui nous manquent pour nous ſauver. Dieu nous en fournit tous les jours de nouveaux, il met tout en œuvre pour nous toucher : mais nôtre dureté impenetrable reſiſte à tout. Nous rejettons les inſpirations, nous negligeons les remontrances, nous étoufons les remors, nous nous contentons de regreter d'une maniere toute humaine la mort de nos amis, ou de nos proches, & peu de tems aprés nous oublions & leur mort & leur perſonne. Tout devroit contribuer à nôtre ſalut, & tout contribuë à nôtre perte. La proſperité nous éleve, l'adverſité nous abat : les biens nous corrompent, les maux nous aca-

blent & nous deſeſperent: les mauvais exemples, qui devroient nous irriter, nous ſeduiſent; les bons, qui devroient nous convertir, nous irritent; nous ne cherchons qu'à les cenſurer; nous empoiſonnons juſqu'à la vertu même; & bien loin d'avoir cette charité qui cache le mal où il eſt, nous avons une malignité qui le découvre même où il n'eſt pas.

Qu'eſperons-nous, mes chers Auditeurs de cette conduite, & où pretendons-nous arriver en ſuivant une voie ſi fauſſe & ſi égarée? Juſqu'à quand nous laiſſerons-nous enchanter par les objets qui frapent nos ſens? les plaiſirs du tems, & les larmes de l'éternité ne ſont ſeparez que par un inſtant bien fragile. Nôtre tombeau peut s'ouvrir ſubitement à chaque pas que nous faiſons. La vie s'enfuit, &, ſi nous ne nous hâtons d'y prendre garde, bientôt nous ne la verrons plus.

Tournons encore une fois nos regards vers la Princeſſe à qui nous rendons nos derniers devoirs. Si ſes vertus nous paroiſſent difficiles à imiter, peut-être que la recompenſe qu'elle a reçûë diminuera cette difficulté. Sa memoire eſt par tout en benediction. Chacun en parle avec reſpect. Ceux qui l'ont connuë, l'admirent, & la loüent en tous lieux.

Digitized by Google

Ceux mêmes qui ne la connoiſſoient pas, la reverent. A peine eut-elle les yeux fermez que pour contenter la pieté d'un grand nombre de perſonnes, il fallut mettre en pieces, & diſtribuer pluſieurs choſes qui avoient été à ſon uſage. Ainſi l'honore-t-on ſur la Terre, tandis que ſon ame bien-heureuſe portée par les mains des Anges juſques dans le ſein d'Abraham jouït, comme nous l'eſperons, d'une gloire qui n'a point de bornes, & qui n'aura jamais de fin. Si nous ſommes touchez d'une ſi belle deſtinée mettons-nous en état, puiſque nous le pouvons, d'en obtenir une ſemblable. Éloignons-nous du monde, qui nous trompe? Aprochons-nous de Dieu, qui ne ſçauroit nous tromper, & qui ne nous invite de venir à lui que pour nous rendre éternellement heureux.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE TRES-HAUT
ET PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE
MICHEL
LE TELLIER,
CHEVALIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE MESSIRE
MICHEL LE TELLIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

Prononcée dans l'Egliſe Paroiſſiale de S. Gervais, où il eſt inhumé, le vingt-cinquiéme Janvier 1686.

Par Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux.

Poſſide ſapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, & exaltabit te: glorificaberis ab eâ, cùm eam fueris amplexatus.

Poſſedez la ſageſſe, & acquerez la prudence: ſi vous la cherchez avec ardeur, elle vous élevera; & vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embraſſée. Prov. IV. 7.

MESSEIGNEURS,

En louant l'homme incomparable dont cette illuſtre Aſſemblée celebre

les funerailles & honore les vertus, je louerai la ſageſſe même : & la ſageſſe que je dois loüer dans ce diſcours, n'eſt pas celle qui éleve les hommes & qui agrandit les maiſons ; ni celle qui gouverne les empires, qui regle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui diſpenſe les graces. Car encore que ce grand Miniſtre, choiſi par la divine Providence pour preſider aux Conſeils du plus ſage de tous les Rois, ait été le digne inſtrument des deſſeins les mieux concertez que l'Europe ait jamais vus; encore que la ſageſſe, aprés l'avoir gouverné dés ſon enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs & au comble des felicitez humaines : ſa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conſeils. Ce que nous lui avons vû quitter ſans peine, n'étoit pas l'objet de ſon amour. Il a connu la ſageſſe que le monde ne connoit pas ; cette ſageſſe
Jac. 3. 15. *qui vient d'enhaut, qui deſcend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les ſentiers de la juſtice. C'eſt elle dont la prévoiance s'étend aux ſiecles futurs, & enferme dans ſes deſſeins l'éternité toute entiere. Touché de ſes immortels & inviſibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur ſelon le precepte du Sage. *La ſageſſe*

vous

vous élevera, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée*. Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage & puissant Ministre aspiroit à cette gloire, il l'a preferée à celle dont il se voioit environné sur la terre. C'est pourquoi sa moderation l'a toûjours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloüi des grandeurs humaines, comme il y paroit sans ostentation, il y est veu sans envie : & nous remarquons dans sa conduite ces trois caracteres de la veritable sagesse; qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il y a vêcu aussi modeste que grand ; que dans ses importans emplois, soit qu'il nous paroisse comme Chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considerions dans les autres occupations d'un long ministere, superieur à ses interêts, il n'a regardé que le bien public ; & qu'enfin dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre avec sa grande ame, le sacré depost de l'autorité si bien confié à ses soins, il a veu disparoitre toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avoit mis en lieu haut & inaccessible à la mort son cœur & ses esperances. De sorte qu'il nous pa-

roit, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être ſoumis aux loix de la veritable ſageſſe, & pour avoir fait ceder à la modeſtie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'interêt particulier à l'amour du bien public, & la vie même au deſir des biens éternels : & c'eſt la gloire qu'a remportée tres-haut & puiſſant Seigneur Meſſire MICHEL LE TELLIER, Chevalier, Chancelier de France.

Le grand Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtere, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prevoiante conduite, la puiſſance d'Autriche ceſſoit d'être redoutée, & la France ſortie enfin des guerres civiles commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celles d'Italie, & ſans parler des autres raiſons, Loüis XIII. de glorieuſe & triomphante memoire devoit ſa protection à la Ducheſſe de Savoie ſa ſœur & à ſes enfans. Jules Mazarin dont le nom devoit être ſi grand dans nôtre hiſtoire, emploié par la Cour de Rome en diverſes negotiations, s'étoit donné à la France ; & propre par ſon genie

& par ſes correſpondances à ménager les eſprits de ſa nation, il avoit fait prendre un cours ſi heureux aux conſeils du Cardinal de Richelieu, que ce Miniſtre ſe crut obligé de l'élever à la pourpre. Par-là il ſembla montrer ſon ſucceſſeur à la France ; & le Cardinal Mazarin s'avançoit ſecrettement à la premiere place. En ces tems MICHEL LE TELLIER encore Maitre des Requêtes, étoit Intendant de Juſtice en Piemont. Mazarin que ſes negotiations attiroient ſouvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une ſi grande capacité & d'une conduite ſi ſûre dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambaſſadeur à concerter toutes choſes avec l'Intendant, à qui la divine Providence faiſoit faire ce leger apprentiſſage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un genie ſi perçant, pour l'introduire bien avant dans les ſecrets de la politique. Mais ſon eſprit moderé ne ſe perdoit pas dans ces vaſtes penſées ; & renfermé à l'exemple de ſes peres dans les modeſtes emplois de la robe, il ne jettoit par ſeulement les yeux ſur les engagemens éclatans, mais perilleux, de la Cour. Ce n'eſt pas qu'il ne parût toûjours ſuperieur à ſes emplois. Dés ſa premiere jeuneſſe tout cedoit

aux lumieres de ſon eſprit auſſi penetrant & auſſi net, qu'il étoit grave & ſerieux. Pouſſé par ſes amis, il avoit paſſé du Grand Conſeil, ſage Compagnie où ſa reputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande ville ſe ſouvient de l'avoir vû, quoique jeune, avec toutes les qualitez d'un grand Magiſtrat, oppoſé non ſeulement aux brigues & aux partialitez qui corrompent l'integrité de la Juſtice, & aux préventions qui en obſcurciſſent les lumieres, mais encore aux voies irregulieres & extraordinaires, où elle perd avec ſa conſtance la veritable autorité de ſes jugemens. On y vit enfin tout l'eſprit & les maximes d'un juge, qui attaché à la regle ne porte pas ſes propres penſées, ni des adouciſſemens ou des rigueurs arbitraires dans le tribunal, & qui veut que les loix gouvernent & non pas les hommes. Telle eſt l'idée qu'il avoit de la magiſtrature. Il apporta ce même eſprit dans le Conſeil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus abſolu, ſemble ouvrir un champ plus libre à la juſtice; & toûjours ſemblable à lui-même, il y ſuivit délors la même regle qu'il a établie depuis, quand il en a été le chef.

Et certainement, MESSIEURS, je puis dire avec confiance, que l'amour de la justice étoit comme né avec ce grave Magistrat, & qu'il croissoit avec lui dés son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rampart contre les loüanges qu'on donnoit à son integrité, & l'amour qu'il avoit pour la justice ne lui parut pas meriter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, disoit-il, en quelque maniere dans le sang. Mais Dieu qui l'avoit predestiné à être un exemple de justice dans un si beau regne & dans la premiere charge d'un si grand roiaume, lui avoit fait regarder le devoir de Juge où il étoit appellé, comme le moien particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toûjours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toûjours à la bouche: & par-là il faisoit assez connoitre combien il avoit pris le goût veritable de la pieté chrêtienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu, mais à se sanctifier dans son état, & *chacun dans les emplois de sa vocation: Unusquisque in qua vocatione vocatus est.* Mais si, 1. *Cor.* VII. 20.

ſelon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la ſainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un eſclave s'éleve à la perfection dans le ſervice d'un maître mortel, pourvû qu'il y ſçache regarder l'ordre de Dieu : à quelle perfection l'ame chrêtienne ne peut-elle pas aſpirer dans l'auguſte & ſaint miniſtere de la juſtice, puiſque, ſelon l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement, non des hommes, mais du Seigneur même ?* Ouvrez les yeux, Chrêtiens ; contemplez ces auguſtes tribunaux ou la juſtice rend ſes oracles : vous y verrez avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent à la verité comme des hommes,* mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, ſans crainte, ſans paſſions, ſans interêt ; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton ſi ſublime dans ce divin pſeaume : *Dieu aſſiſte*, dit-il, *à l'aſſemblée des Dieux, & au milieu il juge les Dieux.* O Juges, quelle majeſté de vos ſeances ! quel preſident de vos aſſemblées ! Mais auſſi quel cenſeur de vos jugemens ! Sous ces yeux redoutables nôtre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la juſtice, que ſans porter ſes regards ſur les hautes places

2. Paral. XIX. 5.

Pſalm. LXXXI

dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit son élevation comme son étude à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croiez pas, que la justice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiete & ambitieuse est incapable de regle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expediens, où semblable à un sepulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans regle & sans maxime se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrés d'une procedure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la Justice, comme autrefois aux demons, des oracles ambigus & captieux? Que dirai-je des difficultez qu'on suscite dans l'execution, lors qu'on n'a pû refuser la justice à un droit trop clair? *La loi est déchirée*, comme disoit le Prophete, *& le jugement n'arrive jamais à sa perfection : Non pervenit usque ad finem judicium.* Lors que le Juge veut s'agrandir, & qu'il change en une soupleſſe de cour, le rigide

& inexorable miniſtre de la juſtice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ſes jugemens qu'une juſtice imparfaite ; ſemblable, je ne craindrai pas de le dire, à la juſtice de Pilate : juſtice qui fait ſemblant d'être vigoureuſe, à cauſe qu'elle reſiſte aux tentations mediocres, & peut-être aux clameurs d'un peuple irrité ; mais qui tombe & diſparoit tout-à-coup, lor qu'on allegue, ſans ordre même & mal à propos, le nom de Ceſar. Que dis-je, le nom de Ceſar ? Ces ames proſtituées à l'ambition ne ſe mettent pas à ſi haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, & la juſtice ſe retire d'avec elles. Que ſi elle s'eſt conſtruit un ſanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du ſage MICHEL LE TELLIER, c'eſt que libre des empreſſemens de l'ambition, il ſe voit élevé aux plus grandes places, non par ſes propres efforts, mais par la douce impulſion d'un vent favorable; ou plûtôt, comme l'évenement l'a juſtifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de ſon Maître qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement paſſé fut odieux: ainſi de tous les Miniſtres le Cardinal

Mazarin plus neceſſaire & plus important, fut le ſeul dont le credit ſe ſoûtint ; & le Secretaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à ſon attente, ou déçû par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la ſolitude, ou flatté d'une ſecrette eſperance de ſe voir plus avantageuſement rappellé par la neceſſité de ſes ſervices, ou agité de ces je ne ſçai quelles inquietudes dont les hommes ne ſçavent pas ſe rendre raiſon à eux-mêmes, ſe reſolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le tems étoit arrivé que nôtre ſage Miniſtre devoit être montré à ſon Prince & à ſa patrie. Son merite le fit chercher à Turin ſans qu'il y penſât. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçût alors, rappella au Roi ſes agreables ſervices ; & le rapide moment d'une conjoncture imprévûë, loin de donner lieu à la ſolicitation, n'en laiſſa pas même au deſir. Louïs XIII. rendit au Ciel ſon ame juſte & pieuſe ; & il parut que nôtre Miniſtre étoit reſervé au Roi ſon fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, & je vois ici quelque choſe de ce qu'on lit dans Iſaïe. La ſentence partit d'enhaut, & il fut dit à Sobna chargé d'un

Iſ. XXII. 19. miniſtere principal : *Je t'ôterai de ton poſte, & je te dépoſerai de ton miniſtere : Expellam te de ſtatione tua, & de miniſterio tuo deponam te. En ce tems j'appellerai mon ſerviteur Eliakim, & je le reveſtirai de ta puiſſance.* Mais un plus grand honneur lui eſt deſtiné: le tems viendra que par l'adminiſtration de la Juſtice, *il ſera le pere des habitans de Jeruſalem & de la maiſon de Juda : Erit pater habitantibus Ieruſalem. La clef de la maiſon de David*, c'eſt à dire de la maiſon regnante, *ſera attachée à ſes épaules: il ouvrira, & perſonne ne pourra fermer : il fermera, & perſonne ne pourra ouvrir* : il aura la ſouveraine diſpenſation de la juſtice & des graces.

Parmi ces glorieux emplois nôtre Miniſtre a fait voir à toute la France, que ſa moderation durant quarante ans étoit le fruit d'une ſageſſe conſommée. Dans les fortunes mediocres, l'ambition encore tremblante ſe tient ſi cachée, qu'à peine ſe connoit-elle elle-même. Lors qu'on ſe voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, & que je ne ſçai quoi nous dit dans le cœur, qu'on merite d'autant plus de ſi grands honneurs, qu'ils ſont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne ſe poſſede plus, & ſi vous me

permettez de vous dire une pensée de saint Chrisostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais nôtre sage Ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires ? Qui connoissoit mieux les hommes & les tems ? Qui prevoioit de plus loin, & qui donnoit des moiens plus seurs pour éviter les inconveniens dont les grandes entreprises sont environnées ? Mais dans une si haute capacité & dans une si belle reputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles ? Toûjours libre dans la conversation, toûjours grave dans les affaires, & toûjours aussi moderé que fort & insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voioit & dans sa maison & dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extremitez ; tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sceut soûtenir le poids des affaires, il sceut aussi les quitter, & reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant plusieurs mois, au milieu de l'agitation de toute la

France. La Cour le rappelle en vain: il perſiſte dans ſa paiſible retraite, tant que l'état des affaires le pût ſouffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant ſon abſence ; & il ne parut pas moins grand en demeurant ſans action, qu'il l'avoit paru en ſe ſoûtenant au milieu des mouvemens les plus hazardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Eſtat, auſſitôt qu'il lui fut permis de ſe repoſer des occupations de ſa charge ſur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût ſenti capable de le bien ſervir : aprés qu'il eut reconnu que le nouveau Secretaire d'Etat ſçavoit avec une ferme & continuelle action ſuivre les deſſeins & executer les ordres d'un Maître ſi entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entrepriſes ne ſurpaſſoit ſa capacité, ni les ſoins infinis de l'execution n'étoient au deſſus de ſa vigilance ; tout étoit prêt aux lieux deſtinez ; l'Ennemi également menacé dans toutes ſes places ; les troupes auſſi vigoureuſes que diſciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ſes yeux inſpirent ; tout tombe ſous ſes coups, & il ſe voit l'arbitre du monde : alors le zelé Miniſtre dans une entiere vigueur d'eſprit &

de corps, crut qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hazardeuse pour un homme d'Etat; & la retraite presque toûjours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'esperance du repos. Celui-ci fut d'un caractere plus ferme. Les Conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son tems; & aprés cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même reduit à une espece d'oisiveté & de solitude : mais il la sceut soûtenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui passe toutes les lectures, de serieuses reflexions sur les erreurs de la vie humaine, & sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'experience. L'Eternité se presentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ses sages pensées, & renfermé dans un doux commerce avec ses amis aussi modestes que lui, car il sçavoit les choisir de ce caractere, & il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance, il goûtoit un veritable repos dans la maison de ses peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune presente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouïssant en sujet fidelle

des proſperitez de l'Etat & de la gloire de ſon Maître. La charge de Chancelier vaqua, & toute la France la deſtinoit à un Miniſtre ſi zelé pour la juſtice. Mais, comme dit le Sage : *Autant que le Ciel s'éleve, & que la Terre s'incline au deſſous autant le cœur des Rois eſt impenetrable.* Enfin le moment du Prince n'étoit point encore arrivé ; & le tranquille Miniſtre qui connoiſſoit les dangereuſes jalouſies des Cours, & les ſages temperamens des conſeils des Rois, ſceut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les decrets éternels reglent tous ces mouvemens. Lors qu'aprés de longues années il ſe vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle receût un nouvel éclat en ſa perſonne où elle étoit jointe à la confiance du Prince ; ſans s'en laiſſer ébloüir, le modeſte Miniſtre diſoit ſeulement que le Roi, pour couronner plûtôt la longueur que l'utilité de ſes ſervices, vouloit donner un titre à ſon tombeau, & un ornement à ſa famille. Tout le reſte de ſa conduite répondit à de ſi beaux commencemens. Nôtre ſiecle qui n'avoit point vû de Chancelier ſi autoriſé, vit en celui-ci autant de moderation & de douceur que la dignité & de force : pendant qu'il ne ceſſoit de ſe

Prov. XXV. 3.

regarder comme devant bien-tôt rendre compte à Dieu d'une ſi grande adminiſtration. Ses frequentes maladies le mirent ſouvent aux priſes avec la mort : exercé par tant de combats, il en ſortoit toûjours plus fort & plus reſigné à la volonté divine. La penſée de la mort ne rendit pas ſa vieilleſſe moins tranquille ni moins agreable. Dans la même vivacité on lui vit faire ſeulement de plus graves reflexions ſur la caducité de ſon âge, & ſur le déſordre extrême que cauſeroit dans l'Etat une ſi grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vû arriver à tant de ſages vieillards qui ſembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il ſe diſoit en ſon cœur, que le plus malheureux effet de cette foibleſſe de l'âge, étoit de ſe cacher à ſes propres yeux ; de ſorte que tout-à-coup on ſe trouve plongé dans l'abîme, ſans avoir pû remarquer le fatal moment d'un inſenſible declin : & il conjuroit ſes enfans par toute la tendreſſe qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoiſſance, qui faiſoit ſa conſolation dans ce court reſte de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient ſa memoire vaciller ou ſon jugement s'affoiblir, afin que par

un reſte de force il pût garantir le public & ſa propre conſcience des maux dont les menaçoit l'infirmité de ſon âge. Et lors même qu'il ſentoit ſon eſprit entier, il prononçoit la même ſentence, ſi le corps abbatu n'y répondoit pas : car c'eſt la reſolution qu'il avoit priſe dans ſa derniére maladie : & plûtôt que de voir languir les affaires avec lui, ſi ſes forces ne lui revenoient, il ſe condamnoit, en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont auſſi jamais il n'avoit perdu le goût; au hazard de s'enſevelir tout vivant, & de vivre peut-être aſſez pour ſe voir long-tems traverſé par la dignité qu'il auroit quittée: Tant il étoit audeſſus de ſa propre élevation & de toutes les grandeurs humaines !

Mais ce qui rend ſa moderation plus digne de nos loüanges, c'eſt la force de ſon genie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouër ſa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuſe à mon auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frape mes yeux, me montre une fidelité irreprochable; ou peut-être une courte erreur reparée par de

longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Ministre étranger un homme d'un ferme genie & d'une égale seureté, qui nourri dans les compagnies, connût les ordres du Roiaume & l'esprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrepide Regente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux Provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts: Paris & le cœur du Roiaume demandoient un homme capable de profiter des momens sans attendre de nouveaux ordres, & sans troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des évenemens, & les differens interêts faisoient hazarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Regente pût croire ? Enfin il falloit un homme, qui pour ne pas irriter la haine publique declarée contre le ministere, sceut se conserver de la creance dans tous les partis, & ménager les restes de l'autorité. Cet homme si necessaire au jeune Roi, à la Regente, à l'Etat, au Ministre, aux cabales mêmes, pour ne les precipiter pas aux dernieres extremitez par le desespoir : vous me prevenez, MESSIEURS, c'est celui dont

nous parlons. C'eſt donc ici, qu'il parut comme un genie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même, & comme un ſage pilote, ſans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de ſon propre peril, aller droit comme au terme unique d'une ſi perilleuſe navigation, à la conſervation du corps de l'Etat, & au rétabliſſement de l'autorité Roiale. Pendant que la Cour reduiſoit Bourdeaux, & que GASTON laiſſé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conſeils; LE TELLIER fut le Chuſaï qui les confondit, & qui aſſeura la victoire à L'OINT DU SEIGNEUR. *2. Reg. XVII.* Fallut-il éventer les Conſeils d'Eſpagne, & découvrir le ſecret d'une paix trompeuſe que l'on propoſoit afin d'exciter la ſedition pour peu qu'on l'eût différée? LE TELLIER en fit d'abord accepter les offres: nôtre Plenipotentiaire partit; & l'Archiduc forcé d'avoüer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au peuple émû, ſi toutefois un peuple émû connoit quelque choſe, qu'on ne faiſoit qu'abuſer de ſa credulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallût montrer de la prevoiance & un courage intrepide, ce fut lors qu'il s'agit d'aſſeurer la garde des trois illuſtres

captifs. Quelle cauſe les fit arrêter : ſi ce fut ou des ſoupçons ou des veritez, ou de vaines terreurs ou de vrais perils, & dans un pas ſi gliſſant des précautions neceſſaires : qui le pourra dire à la poſterité ? Quoi qu'il en ſoit, l'Oncle du Roi eſt perſuadé : on croit pouvoir s'aſſurer des autres Princes, & on en fait des coupables en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toûjours prêts à rompre leurs chaines : pendant que chacun s'efforce de les avoir en ſa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de ſon ambition ou de ſes vangeances ? GASTON que la Cour avoit attiré dans ſes ſentimens, étoit-il inacceſſible aux factieux ? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui pour faire ſervir les Princes à leurs interêts cachez, ne ceſſoient de lui inſpirer qu'il devoit s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle reputation au dedans & au dehors d'être le maître du ſort du PRINCE DE CONDE' ? Ne craignons point de le nommer, puis qu'enfin tout eſt ſurmonté par la gloire de ſon grand nom & de ſes actions immortelles. L'avoir entre ſes mains, c'étoit y avoir la victoire même qui le ſuit éternellement dans les combats.

Mais il étoit juſte que ce precieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, & il lui appartenoit de garder une ſi noble partie de ſon ſang. Pendant donc que nôtre Miniſtre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Roiauté & du ſalut de l'Etat, il fut ſeul en bute aux factieux. Lui ſeul, diſoient-ils, ſçavoit dire & taire ce qu'il falloit. Seul il ſçavoit épancher & retenir ſon diſcours : impenetrable, il penetroit tout; & pendant qu'il tiroit le ſecret des cœurs, il ne diſoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les ſecrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entrepriſes les plus cachées & les plus ſourdes machinations. C'étoit ce ſage dont il eſt écrit : *Les conſeils ſe recelent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abîme, ſous une eau dormante: mais l'homme ſage les épuiſe*; il en découvre le fond. *Prov. XX. 5.* *ſicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri : vir ſapiens exhauriet illud.* Lui ſeul réüniſſoit les gens de bien, rompoit les liaiſons des factieux, en déconcertoit les deſſeins, & alloit recueillir dans les égarez ce qu'il y reſtoit quelquefois de bonnes intentions. GASTON ne croioit que lui ; & lui ſeul ſçavoit profiter des heureux momens, & des bonnes diſpo-

sitions d'un si grand Prince. *Venez, venez, faisons contre lui de secrettes menées : Venite, cogitemus adversus eum cogitationes.* Unissons-nous pour le decréditer ; tous ensemble *frapons-le de nostre langue, & ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours : Percutiamus eum linguâ, neque attendamus universos sermones ejus.* Mais on faisoit contre lui de plus funestes complots. Combien reçût-il d'avis secrets, que sa vie n'étoit pas en sûreté ? Et il connoissoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuse & l'esprit extréme ose tout, & sçait trouver des executeurs. Mais sa vie ne lui fut pas precieuse, pourvû qu'il fût fidelle à son Ministere. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de son siecle, & dévoüée à son Prince & à sa patrie ? JESUS nous en a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnoissoient pour un si bon citoien, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprés de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en disant à nôtre Sauveur : *Il aime nôtre nation.* Jeremie a-t-il plus versé de larme que lui sur les ruïnes de sa patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur misericordieux pour prévenir les malheurs de ses

Jerem. XVIII. 18.

Luc. VII. 5.

citoiens ? Fidelle au Prince comme à ſon païs, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Phariſiens en défendant les droits de Ceſar : & lors qu'il eſt mort pour nous ſur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus cheri de ſes Evangeliſtes remarquât, qu'il mourroit ſpecialement *pour ſa nation : quia moriturus erat pro gente.* Si nôtre zelé Miniſtre, touché de ces veritez, expoſa ſa vie, craindroit-il de hazarder ſa fortune ? Ne ſçait-on pas qu'il falloit ſouvent s'oppoſer aux inclinations du Cardinal ſon bienfaiteur ? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori ſçût ceder au tems, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire : toûjours il y vouloit revenir trop tôt. Le Tellier s'oppoſoit à ſes impatiences juſqu'à ſe rendre ſuſpect ; & ſans craindre ni ſes envieux, ni les défiances d'un Miniſtre également ſoupçonneux & ennuié de ſon état, il alloit d'un pas intrepide où la raiſon d'Etat le déterminoit. Il ſçût ſuivre ce qu'il conſeilloit. Quand l'éloignement de ce grand Miniſtre eût attiré celui de ſes confidens : ſuperieur par cet endroit au Miniſtre même, dont il admiroit d'ailleurs les profonds conſeils, nous l'avons vû retiré dans ſa maiſon, où il conſerva ſa tranquil-

Act. XXII. 21.

Ioan. XI 51.

lité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée ; & reſigné à la Providence, il vit ſans inquiétude frémir alentour les flots irritez. Et parce qu'il ſouhaitoit le rétabliſſement du Miniſtre, comme un ſoûtien neceſſaire de la reputation & de l'autorité de la Regence, & non pas, comme pluſieurs autres, pour ſon interêt, que le poſte qu'il occupoit lui donnoit aſſez de moiens de ménager d'ailleurs : aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beaufrere ſacrifié malgré ſes ſervices, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il ſçavoit, crime irremiſſible dans les Cours, qu'on écoutoit des propoſitions contre lui-même, & peut-être que ſa place eût été donnée, ſi on eût pû la remplir d'un homme auſſi ſeur. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Miniſtre des eſperances trompeuſes ; les autres lui inſpiroient de vaines terreurs, & en s'empreſſant beaucoup, ils faiſoient les zelez & les importans. LE TELLIER lui montroit la verité, quoique ſouvent importune ; & induſtrieux à ſe cacher dans les actions éclatantes, il en renvoioit la gloire au Miniſtre, ſans craindre dans le même-tems de ſe charger des refus que l'intereſt de l'E-

tat rendoit neceſſaires. Et c'eſt de-là qu'il eſt arrivé, qu'en mépriſant par raiſon la haine de ceux dont il lui falloit combatre les pretentions, il en aqueroit l'eſtime, & ſouvent même l'amitié & la confiance. L'Hiſtoire en racontera de fameux exemples : je n'ay pas beſoin de les rapporter ; & content de remarquer des actions de vertu dont les ſages auditeurs puiſſent profiter, ma voix n'eſt pas deſtinée à ſatisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par tout dans le recit de nos malheurs ? Cet homme ſi fidelle aux particuliers, ſi redoutable à l'Etat, d'un caractere ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme genie, que nous avons vû en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop cherement achetée, ainſi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la Chrêtienté, & enfin comme peu capable de contenter ſes deſirs : tant il connut ſon erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit aquerir ce qu'il devoit un jour mépriſer, il remua tout par des ſecrets & puiſſans reſſorts ; & aprés que tous les partis furent abatus, il ſembla encore

ſe

ſe ſoûtenir ſeul, & ſeul encore menacer le favori victorieux, de ſes triſtes & intrepides regards. La Religion s'intereſſe dans ſes infortunes ; la Ville Roiale s'émeut ; & Rome même menace. Quoi donc, n'eſt-ce pas aſſez que nous ſoions attaquez au dedans & au dehors par toutes les puiſſances temporelles ? Faut-il que la Religion ſe méle dans nos malheurs, & qu'elle ſemble nous oppoſer de prés & de loin une autorité ſacrée ? Mais par les ſoins du ſage MICHEL LE TELLIER, Rome n'eut point à reprocher au Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu : les affaires Eccleſiaſtiques prirent une forme reglée ainſi le calme fut rendu à l'Etat : on revoit dans ſa premiere vigueur l'autorité affoiblie : Paris & tout le Roiaume avec un fidelle & admirable empreſſement reconnoit ſon Roi gardé par la Providence, & reſervé à ſes grands ouvrages : le zele des compagnies, que de triſtes experiences avoient éclairées, eſt inébranlable : les pertes de l'Etat ſont reparées : le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de ſa gloire, ſa joie eſt troublée par la triſte apparition de la mort : intrepide, il domine juſqu'entre ſes bras & au milieu de ſon

ombre : il ſemble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que ſa faveur attaquée par tant d'endroits, eſt ſi hautement rétablie, que tout devient foible contre elle, juſqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triſte conſolation ; & nous voions commencer ces belles années dont on ne peut aſſez admirer le cours glorieux. Cependant la grande & pieuſe ANNE D'AUTRICHE rendoit un perpetuel témoignage à l'inviolable fidelité de nôtre Miniſtre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi qui dés ſon enfance l'avoit vû toûjours attentif au bien de l'Etat, & tendrement attaché à ſa Perſonne ſacrée, prenoit confiance en ſes conſeils ; & le Miniſtre conſervoit ſa moderation, ſoigneux ſur tout de cacher l'important ſervice qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faiſant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur rendant à propos des offices qu'ils ne ſçavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zelé Miniſtre, puis que le Prince, quelque grand qu'il ſoit, ne connoit ſa force qu'à demi, s'il ne connoit les grands hommes que la Providence fait naître en ſon tems pour le ſeconder ? Ne parlons

pas des vivans, dont les vertus non plus que les loüanges ne ſont jamais ſûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le ſage, le docte & le pieux LAMOIGNON, que nôtre Miniſtre propoſoit toûjours comme digne de prononcer les oracles de la juſtice dans le plus majeſtueux de ſes tribunaux. La Juſtice leur commune amie les avoit unis : & maintenant ces deux ames pieuſes touchées ſur la terre du même deſir de faire regner les loix, contemplent enſemble à découvert les loix éternelles d'où les nôtres ſont derivées ; & ſi quelque legere trace de nos foibles diſtinctions paroit encore dans une ſi ſimple & ſi claire viſion, elles adorent Dieu en qualité de Juſtice & de Regle.

Ecce in juſtitia regnabit Rex, & Principes judicio praerunt : Le Roi regnera, ſelon la juſtice, & les juges preſideront en jugement. La juſtice paſſe du Prince dans les Magiſtrats, & du trône elle ſe répand ſur les tribunaux. C'eſt dans le regne d'Ezechias le modele de nos jours. Un Prince zelé pour la juſtice nomme un principal & univerſel Magiſtrat capable de contenter ſes deſirs. L'infatigable Miniſtre ouvre des yeux attentifs ſur tous les tribunaux : *Iſ. XXII*

animé des ordres du Prince, il y établit la régle, la diſcipline, le concert, l'eſprit de juſtice. Il ſçait que ſi la prudence du ſouverain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoyance des loix, c'eſt toûjours en prenant leur eſprit; & enfin qu'on ne doit ſortir de la regle, qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire à la regle même. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité; & le langage des loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'étenduë du Roiaume chacun peut faire ſes plaintes, aſſuré de la protection du Prince; & la Juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée ni ſi ſecourable. Vous voiez comme ce ſage Magiſtrat modere tout le corps de la Juſtice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphere où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'eſt-on plaint, que les affaires n'avoient ni de regle ni de fin; que la force des choſes jugées n'étoit preſque plus connuë; que la compagnie où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens; enfin, que le nom du Prince étoit emploié à rendre tout incertain,

& que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu d'où elle devoit être foudroiée ? ſous le ſage MICHEL LE TELLIER le Conſeil fit ſa veritable fonction ; & l'autorité de ſes arrêts, ſemblable à un juſte contrepoids, tenoit par tout le Roiaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans credit : leur nom ne ſervit qu'à rendre la Juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la varieté, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magiſtrat : il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus hazardeux, que de le ſurprendre ; & dés le commencement de ſon miniſtere, cette irrevocable ſentence ſortit de ſa bouche, que le crime de le tromper ſeroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité ſe couvrît, il en penetroit les détours ; & d'abord il ſçavoit connoître, même ſous les fleurs, la marche tortueuſe de ce ſerpent. Sans châtiment, ſans rigueur, il couvroit l'injuſtice de confuſion, en lui faiſant ſeulement ſentir qu'il la connoiſſoit ; & l'exemple de ſon inflexible regularité fut l'inévitable cenſure de tous les mauvais deſſeins. Ce fut donc par cét exemple admirable, plus encore que par ſes

diſcours & par ſes ordres, qu'il établit dans le Conſeil une pureté & un zele de la juſtice, qui attire la veneration des peuples, aſſure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce regne. Sa juſtice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallût le preſſer, les gemiſſemens des malheureux plaideurs qu'il croioit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpetuelle & vive ſollicitation. Ne dites pas à ce zelé Magiſtrat, qu'il travaille plus que ſon grand âge ne le peut ſouffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Eſt-on, diſoit-il, dans les places pour ſe repoſer & pour vivre? ne doit-on pas ſa vie à Dieu, au Prince & à l'Etat ? Sacrez autels, vous m'étes témoins, que ce n'eſt pas aujourd'hui par ces artificieuſes fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ? ſçache la poſterité ; ſi le nom d'un ſi grand Miniſtre fait aller mon diſcours juſqu'à elle, que j'ai moi-même ſouvent entendu ces ſaintes réponſes. Aprés de grandes maladies cauſées par de grands travaux, on voioit vivre cét ardent deſir de reprendre ſes exercices ordinaires au hazard de retomber dans les mêmes maux ; & tout ſenſible qu'il étoit

aux tendreſſes de ſa famille, il l'accoutumoit à ces courageux ſentimens. C'eſt, comme nous l'avons dit, qu'il faiſoit conſiſter avec ſon ſalut le ſervice particulier qu'il devoit à Dieu dans une ſainte adminiſtration de la juſtice. Il en faiſoit ſon culte perpetuel, ſon ſacrifice du matin & du ſoir, ſelon cette parole du Sage : *La juſtice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes.* Car quelle plus ſainte hoſtie, quel encens plus doux, quelle priere plus agreable, que de faire entrer devant ſoi la cauſe de la veuve, que d'eſſuier les larmes du pauvre oppreſſé, & de faire taire l'iniquité par toute la terre ? Combien le pieux Miniſtre étoit touché de ces veritez, ſes paiſibles audiances le faiſoient paroître. Dans les audiances vulgaires l'un toûjours precipité vous trouble l'eſprit; l'autre avec un viſage inquiet, & des regards incertains vous ferme le cœur : celui-là ſe preſente à vous par coûtume ou par bienſeance, & il laiſſe vaguer ſes penſées ſans que vos diſcours arrêtent ſon eſprit diſtrait ; celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ſes preventions, & incapable de donner entrée aux raiſons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans ſon cœur. A la facile audiance de ce ſage *Prov. XXI. 3.*

Magiſtrat, & par la tranquillité de ſon favorable viſage, une ame agitée ſe calmoit. C'eſt-là qu'on trouvoit *ces douces réponſes qui apaiſent la colere, & ces paroles qu'on prefere aux dons : Verbum melius quàm datum,* Il connoiſſoit les deux viſages de la Juſtice : l'un facile dans le premier abord ; l'autre ſevere & impitoiable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis : ici elle ne craint, ni d'offenſer le puiſſant, ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magiſtrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur ; & dans toute l'adminiſtration de la juſtice il nous paroiſſoit un homme que ſa nature avoit fait bienfaiſant, & que la raiſon rendoit inflexible. C'eſt par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Roiaume faiſoit des vœux pour la prolongation de ſes jours: on ſe repoſoit ſur ſa prevoiance : ſes longues experiences étoient pour l'Etat un treſor inépuiſable de ſages conſeils ; & ſa juſtice, ſa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui meritoient la veneration & l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde, & l'oreille qui écoute* ! Vous donc qui donnez aux Juges ces

Prov. XV. 1. *Eccl.* XVIII. 16.

Prov. XX. 12.

regards benins, ces oreilles attentives ; & ce cœur toûjours ouvert à la verité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interpretes des loix, fidelles depositaires de leurs secrets, & implacables vangeurs de leur saintеté mépriſée, ſuivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux ſur vous : affranchis des interêts & des paſſions, ſans yeux comme ſans mains, vous marchez ſur la terre ſemblables aux eſprits celeſtes : ou plûtôt images de Dieu, vous en imitez l'indépendance ; comme lui vous n'avez beſoin ni des hommes ni de leurs preſens ; comme lui vous faites juſtice à la veuve & au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain vôtre ſecours ; & aſſurez que vous exercez la puiſſance du Juge de l'univers, vous n'épargnez perſonne dans vos jugemens. Puiſſe-t-il avec ſes lumieres & avec ſon eſprit de force vous donner cette patience, cette attention, & cette docilité toûjours acceſſible à la raiſon que Salomon lui demandoit pour juger ſon peuple.

Deut. X 17. 18.

3. Reg. III. 9.

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'Evangile que j'annonce, & l'exemple du grand Miniſtre dont je celebre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choſes, c'eſt

les droits ſacrez de l'Egliſe. L'Egliſe ramaſſe enſemble tous les titres par où l'on peut eſperer le ſecours de la juſtice. La juſtice doit une aſſiſtance particuliere aux foibles, aux orfelins, aux épouſes délaiſſées, & aux étrangers. Quelle eſt forte cette Egliſe, & que redoutable eſt le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main ! Mais c'eſt un glaive ſpirituel, dont les ſuperbes & les incredules ne reſſentent pas le *double tranchant*. Elle eſt fille du Tout-puiſſant : mais ſon Pere qui la ſoûtient au dedans, l'abandonne ſouvent aux perſecuteurs ; & à l'exemple de JESUS-CHRIST, elle eſt obligée de crier dans ſon agonie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous delaiſſée ?* Son Epoux eſt le plus puiſſant comme le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes ; mais elle n'a entendu ſa voix agreable, elle n'a joüi de ſa douce & deſirable preſence qu'un moment : tout d'un coup il a pris la fuite avec une courſe rapide, *& plus vîte qu'un faon de biche il s'eſt élevé au deſſus des plus hautes montagnes :* Semblable à une épouſe deſolée, l'Egliſe ne fait que gemir, & le chant de la tourterelle délaiſſée eſt dans ſa bouche. Enfin elle eſt étrangere & comme errante ſur la terre, où elle vient re-

Apoc. I. 16.
Heb. IV. 12.
Matth. XXVII. 46.
Pſal. XLIV.
Ioan. III 29.
Cant. VIII. 14.
Cant. II. 12.

cueillir les enfans de Dieu ſous ſes aîles ; & le monde qui s'efforce de les lui ravir ne ceſſe de traverſer ſon pelerinage. Mere affligée, elle a ſouvent à ſe plaindre de ſes enfans qui l'oppriment : on ne ceſſe d'entreprendre ſur ſes droits ſacrez : ſa puiſſance celeſte eſt affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On ſe vange ſur elle de quelques-uns de ſes miniſtres trop hardis uſurpateurs des droits temporels: à ſon tour la puiſſance temporelle a ſemblé vouloir tenir l'Egliſe captive, & ſe recompenſer de ſes pertes ſur JESUS-CHRIST même : les tribunaux ſeculiers ne retentiſſent que des affaires Eccleſiaſtiques:on ne ſonge pas au don particulier qu'a reçéu l'Ordre Apoſtolique pour les decider ; don celeſte que nous ne recevons qu'une fois *par l'impoſition des mains* ; mais que ſaint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller, & de rallumer ſans ceſſe en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en ſoit immortelle dans l'Ordre ſacré. Ce don nous eſt-il ſeulement accordé pour annoncer la ſainte parole, ou pour ſanctifier les ames par les Sacremens ? N'eſt-ce pas auſſi pour policer les Egliſes, pour y établir la diſcipline, pour appliquer les Canons, inſpirez de Dieu à nos ſaints predeceſ-

2 *Tim.* I. 6.

ſeurs, & accomplir tous les devoirs du miniſtere Eccleſiaſtique ? Autrefois & les Canons & les Loix, & les Evêques & les Empereurs concouroient enſemble à empêcher les miniſtres des autels de paroître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre : on vouloit avoir des interceſſeurs purs du commerce des hommes, & on craignoit de les rengager dans le ſiecle d'où ils avoient été ſeparez pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'eſt pour les affaires Eccleſiaſtiques, qu'on les y voit entraînez : tant le ſiecle a prevalu, tant l'Egliſe eſt foible & impuiſſante ! Il eſt vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguſte Conſeil & le premier Parlement donnent du ſecours à ſon autorité bleſsée : les ſources du droit ſont revelées : les ſaintes maximes revivent. Un Roi zelé pour l'Egliſe, & toûjours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuſe de lui ôter, opere ce changement heureux : ſon ſage & intelligent Chancelier ſeconde ſes deſirs : ſous la conduite de ce Miniſtre nous avons comme un nouveau code favorable à l'Epiſcopat ; & nous vanterons deſormais à l'exemple de nos peres les Loix unies aux Canons. Quand ce ſage Magiſtrat renvoie les affaires Eccleſiaſtiques aux tri-

Digitized by Google

bunaux ſeculiers, ſes doctes Arreſts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, & le remede qu'il pourra donner à leurs entrepriſes. Ainſi la ſainte clôture protectrice de l'humilité & de l'innocence eſt établie : ainſi la puiſſance ſeculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; & la ſainte ſubordination des puiſſances Eccleſiaſtiques, image des celeſtes Hierarchies & lien de nôtre unité, eſt conſervée : ainſi la clericature jouit par tout le Roiaume de ſon privilege : ainſi ſur le ſacrifice des vœux & ſur *ce grand ſacrement de* l'indiſſoluble *union de* JESUS-CHRIST *avec ſon Egliſe*, les opiniõs ſont plus ſaines dans le barreau éclairé, & parmi les Magiſtrats intelligens, que dans les livres de quelques Auteurs qui ſe diſent Eccleſiaſtiques & Theologiens. Un grand Prelat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agreable interceſſeur auprés d'un Pere porté par lui-même à favoriſer l'Egliſe, il ſçait ce qu'il faut attendre de la pieté éclairée d'un grand Miniſtre, & il repreſente les droits de Dieu ſans bleſſer ceux de Ceſar. Aprés ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin eſperer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les Libertez de l'Egliſe toûjours emploiées contre

Eph. v. 32.

elle-même ? Ame pieuſe du ſage MICHEL LE TELLIER, aprés avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces Autels ce témoignage ſincere de vôtre Foi & de nôtre reconnoiſſance, de la bouche d'un Evêque trop tôt obligé à changer en ſacrifices pour vôtre repos, ceux qu'il offroit pour une vie ſi precieuſe. Et vous ſaints Evêques, interpretes du Ciel, juges de la Terre, Apôtres, Docteurs, & ſerviteurs des Egliſes ; vous qui ſanctifiez cette aſſemblée par vôtre preſence, & vous qui diſperſez par tout l'Univers entendez le bruit d'un miniſtere ſi favorable à l'Egliſe : offrez à jamais de ſaints ſacrifices pour cette ame pieuſe. Ainſi puiſſe la diſcipline Eccleſiaſtique être entierement rétablie ; ainſi puiſſe être renduë la majeſté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité & le poids à vos cenſures : puiſſiez-vous ſouvent aſſemblez au nom de JESUS-CHRIST, l'avoir au milieu de vous, & revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me ſoit permis du moins de faire des vœux devant ces Autels ; de ſoupirer aprés les antiquitez devant une compagnie ſi éclairée, & d'anonncer la ſageſſe entre les parfaits ! Mais, Seigneur, que ce ne ſoit pas ſeulement des vœux inutiles ! Que

1.Cor. III.6.

ne pouvons-nous pas obtenir de vôtre bonté, ſi comme nos predeceſſeurs nous faiſons nos chaſtes delices de vôtre Ecriture, nôtre principal exercice de la predication de vôtre parole, & nôtre felicité de la ſanctification de vôtre peuple; ſi attachez à nos troupeaux par un ſaint amour, nous craignons d'en être arrachez; ſi nous ſommes ſoigneux de former des Prêtres que Loüis puiſſe choiſir pour remplir nos chaires; ſi nous lui donnons le moien de décharger ſa conſcience de cette partie la plus perilleuſe de ſes devoirs; & que par une regle inviolable ceux-là demeurent exclus de l'Epiſcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apoſtoliques? Car auſſi comment pourrons-nous ſans ce ſecours incorporer tout-à-fait à l'Egliſe de Jesus-Christ, tant de peuples nouvellement convertis, & porter avec confiance un ſi grand accroiſſement de nôtre fardeau? Ha! ſi nous ne ſommes infatigables à inſtruire, à reprendre, à conſoler, à donner le lait aux infirmes & le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau peuple la ſainte parole, dont helas! on s'eſt tant ſervi pour le ſeduire: *le fort armé chaſſé de ſa demeure reviendra* plus furieux

Luc XI. 21, 24. 25, 26.

que jamais, *avec ſept eſprits plus malins que lui, & nôtre état deviendra pire que le precedent !* Ne laiſſons pas cependant de publier ce miracle de nos jours: faiſons-en paſſer le recit aux ſiecles futurs. Prenez vos plumes ſacrées, vous qui compoſez les Annales de l'Egliſe: agiles inſtrumens *d'un prompt écrivain & d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louïs avec les Conſtantins & les Theodoſes. Ceux qui vous ont precedé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût eu des Empereurs, dont les loix euſſent ôté les aſſemblées aux Heretiques, les Sectes demeuroient unies & s'entretenoient long-tems. Mais*, pourſuit Sozomene, *depuis que Dieu ſuſcita des Princes Chrêtiens & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la loi ne permettoit pas aux Heretiques de s'aſſembler en public ; & le Clergé qui veilloit ſur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette ſorte, la plus grande partie ſe réünifſoit, & les opiniâtres mouroient ſans laiſſer de poſterité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enſeigner librement leurs dogmes.* Ainſi tomboit l'Hereſie avec ſon venin; & la diſcorde rentroit dans les enfers, d'où elle étoit ſortie. Voilà, MESSIEURS, ce que nos peres ont admiré dans les premiers ſie-

Pſ. XLIV. 1.

Soz. lib. II. cap. 32.

cles de l'Egliſe. Mais nos peres n'avoient pas vû, comme nous, une Hereſie inveterée tomber tout-à-coup : les troupeaux égarez revenir en foule, & nos Egliſes trop étroites pour les recevoir ; leurs faux paſteurs les abandonner, ſans même en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alleguer leur banniſſement pour excuſe : tout eſt calme dans un ſi grand mouvement : l'Univers étonné de voir dans un evenement ſi nouveau la marque la plus aſſeurée, comme le plus bel uſage de l'autorité, & le merite du Prince plus reconnu & plus reveré que ſon autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs ſur la pieté de Loüis. Pouſſons juſqu'au Ciel nos acclamations ; & diſons à ce nouveau Conſtantin, à ce nouveau Theodoſe, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les ſix cens trente Peres dirent autrefois dans le Concile de Chalcedoine : *Vous avez affermi la Foi ; vous avez exterminé les Heretiques : c'eſt le digne ouvrage de vôtre Regne ; c'en eſt le propre caractere. Par vous l'Hereſie n'eſt plus : Dieu ſeul a pû faire cette merveille. Roi du Ciel, conſervez le Roi de la terre : c'eſt le vœu de l'Egliſe ; c'eſt le vœu des Evêques.* *Conc. Chalc. Act. VI.*

QUAND le ſage Chancelier receut l'ordre de dreſſer ce pieux Edit qui donne le dernier coup à l'Hereſie, il avoit déja reſſenti l'ateinte de la maladie dont il eſt mort. Mais un Miniſtre ſi zelé pour la juſtice, ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas renduë à tous ceux dont les affaires étoient preparées. Malgré cette fatale foibleſſe qu'il commençoit de ſentir, il écouta, il jugea, & il goûta le repos d'un homme heureuſement dégagé, à qui ni l'Egliſe, ni le monde, ni ſon Prince, ni ſa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui reſervoit l'accompliſſement du grand ouvrage de la Religion; & il dit en ſcellant la revocation du fameux Edit de Nantes, qu'aprés ce triomphe de la Foi & un ſi beau monument de la pieté du Roi, il ne ſe ſouçioit plus de finir ſes jours. C'eſt la derniere parole qu'il ait prononcée dans la fonction de ſa charge: parole digne de couronner un ſi glorieux miniſtere! En effet, la mort ſe declare: on ne tente plus de remede contre ſes funeſtes attaques: dix jours entiers il la conſidere avec un viſage aſſeuré; tranquille, toûjours aſſis comme ſon mal le demandoit, on croit aſſiſter juſqu'à la fin ou à la pai-

Digitized by Google

ſible audiance d'un Miniſtre, ou à la douce converſation d'un ami commode. Souvent il s'entretient ſeul avec la mort : la memoire, le raiſonnement, la parole ferme, & auſſi vivant par l'eſprit qu'il étoit mourant par le corps, il ſemble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit & jour toûjours preſente : car il ne connoiſſoit plus le ſommeil, & la froide main de la mort pouvoit ſeule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut ſi attentif : *Je ſuis*, diſoit-il, *en faction*; car il me ſemble que je lui vois prononcer encore cette courageuſe parole. Il n'eſt pas tems de ſe repoſer : chaque attaque il ſe tient prêt, & il attend le moment de ſa délivrance. Ne croiez pas que cette conſtance ait put naître tout à coup entre les bras de la mort : c'eſt le fruit des meditations que vous avez vûës, & de la preparation de toute la vie. La mort revele les ſecrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, ſi vous ſçaviez avec quelle facilité vous vous laiſſez prendre aux richeſſes que vous croiez poſſeder; ſi vous ſçaviez par combien d'imperceptibles liens, elles s'attachent, & pour ainſi dire, elles s'incorporent à vôtre cœur, & combien ſont forts & pernicieux ces

liens que vous ne ſentez pas : vous entendriez la verité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches !* & *vous pouſſeriez*, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables & des hurlemens à la vûë de vos miſeres.* Mais vous ne ſentez pas un attachement ſi déreglé. Le deſir ſe fait mieux ſentir, parce qu'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la poſſeſſion, on trouve comme dans un lit un repos funeſte, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre ſans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'eſt, MES FRERES, où tombe celui qui met ſa confiance dans les richeſſes ; je dis même dans les richeſſes bien aquiſes. Mais l'excés de l'atachement que nous ne ſentons pas dans la poſſeſſion, ſe fait, dit Saint Auguſtin, ſentir dans la perte. C'eſt-là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie ſa grandeur & ſes plaiſirs : *Siccine ſeparat amara mors ? Eſt-ce ainſi que la mort amere vient rompre tout à coup de ſi doux liens ?* Le cœur ſaigne : dans la douleur de la plaie on ſent combien ces richeſſes y tenoient ; & le peché que l'on commettoit par un attachement ſi exceſſif, ſe découvre tout entier : *Quan-*

Luc VI. *Iac. V. 1.*

Aug. de civ. lib. I. c. 10. *1. Reg. XV. 32.*

tàm amando deliquerint, perdendo ſenſerunt. Par une raiſon contraire, un homme dont la fortune protegée du Ciel ne connoit pas les diſgraces; qui élevé ſans envie aux plus grands honneurs, heureux dans ſa perſonne & dans ſa famille, pendant qu'il voit diſparoître une vie ſi fortunée benit la mort, & aſpire aux biens éternels: ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *ſon cœur dans le treſor que les voleurs peuvent enlever*, & que comme un autre Abraham il ne connoit de repos que *dans la Cité permanente*? Un fils conſacré à Dieu s'aquite courageuſement de ſon devoir comme de toutes les autres parties de ſon miniſtere, & il va porter la triſte parole à un pere ſi tendre & ſi cheri: il trouve ce qu'il eſperoit, un chrêtien preparé à tout, qui attendoit ce dernier office de ſa pieté. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce philoſophe chrêtien excite autant ſa pieté, qu'avoit fait le ſaint Viatique: les ſaintes prieres des agonizans reveillent ſa foi: ſon ame s'épanche dans les celeſtes cantiques; & vous diriez qu'il ſoit devenu un autre David par l'application qu'il ſe fait à lui-même de ſes divins Pſeaumes. Jamais juſte n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme con-

Mat. VI. 19 20. 21. *Heb. XI.* 10.

Digitized by Google

fiance : jamais pecheur ne demanda un pardon plus humble , ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job deſiroit, pour graver ſur l'airain & ſur le marbre cette parole ſortie de ſa bouche en ces derniers jours:que depuis quarante-deux ans qu'il ſervoit le Roi , il avoit la conſolation de ne lui avoir jamais donné de conſeil que ſelon ſa conſcience , & dans un ſi long miniſtere de n'avoir jamais ſouffert une injuſtice qu'il pût empêcher ? La juſtice demeurer conſtante , & pour ainſi dire , toûjours vierge & incorruptible parmi des occaſions ſi delicates:quelle merveille de la grace ! Aprés ce témoignage de ſa conſcience , qu'avoit-il beſoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de ſa tranquilité ? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de ſon cœur un ſi grand calme ? Que vois-je durant ce tems ? Des enfans percez de douleur : Car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur pieté , & c'eſt la ſeule louange qu'ils peuvent écouter ſans peine. Que vois-je encore ? une femme forte , pleine d'aumônes & de bonnes œuvres , precedée malgré ſes deſirs par celui que tant de fois elle avoit crû devancer. Tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chere

& plus precieuſe partie d'elle-même: tantôt elle rentre auprés du malade, non par foibleſſe, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cét exemple.* L'heureux vieillard joüit juſqu'à la fin des tendreſſes de ſa famille, où il ne voi rien de foible : mais pendant qu'il en goûte la reconnoiſſance, comme un autre Abraham il la ſacrifie, & en l'invitant à s'éloigner, *Je veux*, dit-il, *m'arracher juſqu'aux moindres veſtiges de l'humanité.* Reconnoiſſez-vous un Chrêtien qui acheve ſon ſacrifice ; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair & du ſang, & ne tient plus à la terre ? Ainſi parmi les ſouffrances & dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame chrêtienne. Ainſi elle ſe dépoüille de ce qu'il y a de terreſtre & de trop ſenſible, même dans les affections les plus innocentes. Telles ſont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'eſt quand on l'a ſouvent méditée ; quand on s'y eſt long-tems preparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'inſenſibilité, ou un ſecret deſeſpoir, ou dans ſes juſtes fraieurs l'image d'une penitence trompeuſe, & enfin un trouble fatal à la pieté. Mais voici dans la

perfection de la charité, la cõſommation de l'œuvre de Dieu. Un peu aprés, parmi ſes langueurs & percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard ſe leve, & les bras en haut, aprés avoir demandé la perſeverance, *Je ne deſire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je deſire de voir Dieu.* Que vois-je ici, CHRESTIENS ? la foi veritable, qui d'un côté ne ſe laſſe pas de ſouffrir : vrai caractere d'un Chrêtien : & de l'autre, ne cherche plus qu'à ſe développer de ſes tenebres, & en diſſipant le nuage ſe changer en pure lumiere & en claire viſion. O moment heureux où nous ſortirons des ombres & des enigmes pour voir la verité manifeſte ! Courons-y MES FRERES, avec ardeur : hâtons-nous de *purifier nôtre cœur, afin de voir Dieu*, ſelon la promeſſe de l'Evangile. Là eſt le terme du voiage : là ſe finiſſent les gemiſſemens : là s'acheve le travail de la Foi, quand elle va, pour ainſi dire, enfanter la veuë. Heureux moment encore une fois ! qui ne te deſire pas, n'eſt pas Chrêtien. Aprés que ce pieux deſir eſt formé par le S. Eſprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reſte-t'il, CHRETIENS, ſinon qu'il aille joüir de l'objet qu'il aime ? Enfin, prêt à rendre l'ame, *Je rends graces*

graces à Dieu, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, & ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusques au dernier soupir, il commença l'himne des divines misericordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo : Je chanterai*, dit-il, *éternellement les misericordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, & il continuë avec les Anges le sacré Cantique. Reconnoissez maintenant que sa perpetuelle moderation venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde ; & rejoüissez-vous en Nôtre Seigneur, de ce que riche il a merité les graces & la recompense de la pauvreté. Quand je considere attentivement dans l'Evangile la parabole ou plûtost l'histoire du mauvais riche, & que je vois de quelle sorte JESUS-CHRIST y parle des fortunez de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune esperance au siecle futur. Lazare pauvre & couvert d'ulceres *est porté par les Anges au sein d'Abraham* ; pendant que le riche toujours heureux dans cette vie, *est enseveli dans les enfers.* Voilà un traitement bien different que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause ? *Le riche*, dit-il, *a receu ses*

Pſ.88.

Luc.16. 22.

Ibid.23.

Ibid. *biens, & le pauvre ſes maux dans cette vie* : & de là quelle conſequence ? Ecoutez riches, & tremblez : *Et maintenant*, pourſuit-il, *l'un reçoit ſa conſolation, & l'autre ſon juſte ſupplice* : Terrible diſtinction ! funeſte partage pour les grands du monde ! Et toutefois ouvrez les yeux : c'eſt le riche Abraham qui reçoit le pauvre *Ibid.* Lazare dans ſon ſein ; & il vous montre, ô riches du ſiecle, à quelle gloire vous pouvez aſpirer, ſi *pauvres en* *Matt. V. 3.* *eſprit*, & détachez de vos biens, vous vous tenez auſſi prêts à les quitter qu'un voiageur empreſſé à déloger de la tente où il paſſe une courte nuit. Cette grace, je le confeſſe, eſt rare dans le Nouveau Teſtament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent ſans ceſſe repreſenter à toute l'Egliſe un JESUS-CHRIST ſur la Croix. Et cependant, CHRESTIENS, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriſer les charmes de la grandeur, même preſente ; & que les pauvres apprennent à ne deſirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce miniſtre ſi fortuné & ſi détaché tout enſemble, leur doit inſpirer ce ſentiment. La mort a découvert le ſecret de ſes affaires ;

Digitized by Google

& le public, rigide cenſeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien vû que de moderé. On a vû ſes biens accrus naturellement par un ſi long miniſtere & par une prévoiante œconomie ; & on ne fait qu'ajouter à la loüange de grand Magiſtrat & de ſage Miniſtre, celle de ſage & vigilant Pere de famille, qui n'a pas été jugée indigne des ſaints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté ſans peine ce qu'il avoit aquis ſans empreſſement : ſes vrais biens ne lui ſont pas ôtez, & ſa juſtice demeure aux ſiecles des ſiecles. C'eſt d'elle que ſont découlées tant de graces & tant de vertus que ſa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes ſi bien cachées dans le ſein du pauvre ont prié pour lui : ſa main droite les cachoit à ſa main gauche; & à la reſerve de quelque ami qui en a été le miniſtre ou le témoin neceſſaire, ſes plus intimes confidens les ont ignorées : mais le *Pere qui les a vûës dans le ſecret lui en a rendu la recompenſe.* Peuples, ne le pleurez plus ; & vous qui ébloüis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une ſi longue & ſi belle vie, portez plus haut vos penſées. Quoi donc, quatre-vingt-trois ans paſſez au milieu des proſperitez, quand il n'en faudroit

Eccli. 29. 5. *Mart.* 6. 3. 4.

retrancher ni l'enfance où l'homme ne ſe connoît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le tems dont on a toûjours tant de ſujet de ſe repentir paroîtront-ils quelque choſe à la vûë de l'Eternité où nous nous avançons à ſi grands pas ? Aprés cent trente ans de vie, Jacob amené au Roi d'Egipte lui raconte la courte durée de ſon laborieux pelerinage, qui n'égale pas les jours de ſon pere Iſaac ni de ſon ayeul Abraham. Mais les ans d'Abraham & d'Iſaac qui ont fait paroître ſi cours ceux de Jacob, s'évanouïſſent auprés de la vie de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que ſi le tems comparé au tems, la meſure à la meſure & le terme au terme, ſe reduit à rien : que ſera-ce ſi l'on compare le tems à l'éternité, où il n'y a ni meſure ni terme ? Comptons donc comme tres-court, CHRESTIENS, ou plûtôt comptons comme un pur neant tout ce qui finit ; puis qu'enfin quand on auroit multiplié les années au delà de tous les nombres connus, viſiblement ce ne ſera rien, quand nous ſerons arrivez au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque choſe cette vie de reputation, ou cette imagination de revivre dans ſa famille qu'on croira

Geneſ. XLVII. 9.

laiſſer ſolidement établie. Qui ne voit, MES FRERES, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles ſont encore ces ſecondes vies que nôtre foibleſſe nous fait inventer pour couvrir en quelque ſorte l'horreur de la mort. Dormez vôtre ſommeil, riches de la terre, & demeurez dans vôtre pouſſiere. Ha ſi quelques generations ; que dis-je, ſi quelques années aprés vôtre mort vous reveniez, hommes oubliez, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas vôtre nom terni, vôtre memoire abolie, & vôtte prévoiance trompée dans vos amis, dans vos creatures, & plus encore dans vos heritiers & dans vos enfans. Eſt-ce là le fruit du travail, dont vous vous êtes conſumez ſous le ſoleil, vous amaſſant un tréſor de haine & de colere éternelle au juſte jugement de Dieu ? Sur tout, mortels, deſabuſez-vous de la penſée dont vous vous flatez, qu'aprés une longue vie, la mort vous ſera plus douce & plus facile. Ce ne ſont pas les années; c'eſt une longue preparation qui vous donnera de l'aſſurance. Autrement un Philoſophe vous dira en vain que vous devez être raſſaſié d'années & de jours, & que vous avez aſſez vû les ſaiſons ſe

renouveller,& le monde rouler autour de vous;ou plûtôt, que vous vous êtes aſſez vû rouler vous-même & paſſer avec le monde. La derniere heure n'en ſera pas moins inſupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le deſir. C'eſt de ſaintes meditations, c'eſt de bonnes œuvres, c'eſt ces veritables richeſſes, que vous envoierez devant vous au ſiecle futur, qui vous inſpireront de la force; & c'eſt par ce moien que vous affermirez vôtre courage. Le vertueux MICHEL LE TELLIER vous en a donné l'exemple;la Sageſſe,la Fidelité,la Juſtice,la Modeſtie,la Prévoiance,la Pieté; toute la troupe ſacrée des vertus, qui veilloient, pour ainſi dire, autour de lui,en ont banni les fraieurs, & ont fait du jour de ſa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de ſa vie.

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE TRES-HAUT
ET PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE
MICHEL
LE TELLIER,
CHEVALIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

ORAISON FUNEBRE
DE MESSIRE
MICHEL LE TELLIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

Prononcée dans l'Egliſe de l'Hôtel Roial des Invalides, le 22. jour de Mars 1686.

Par Monſieur Flechier, nommé par Sa Majeſté à l'Evêché de Lavaur.

Uſque in ſenectutem permanſit ei virtus, ut aſcenderet in excelſum terræ locum; & ſemen ipſius obtinuit hereditatem, ut viderent omnes filij Iſraël, quia bonum eſt obſequi ſancto Deo.

Sa vertu s'eſt ſoûtenuë juſqu'à ſa vieilleſſe; elle l'a fait monter aux lieux élevez de la terre: ſa poſterité a recueilli ſon heritage, afin que les Enfans d'Iſraël connoiſſent qu'il eſt bon d'obéïr au Dieu ſaint. Au liv. de l'Eccleſiaſtiq. ch. 46.

A QUEL deſſein, MESSIEURS, êtes-vous aſſemblez ici, & quelle idée avez-vous de mon Miniſ-

tere ? Viens-je vous éblouïr de l'éclat des honneurs & des Dignités de la terre, & venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux ſaints Miſteres, pour nourrir vôtre eſprit du recit ſpecieux d'une felicité mondaine ? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter vôtre pieté par des inſtructions ſalutaires, j'irrite vôtre ambition par de vaines repreſentations des proſperitez de la vie Oſerois-je à la vûë de ce Tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces Autels, demeure ſacrée de JESUS-CHRIST aneanti, loüer les vanitez du ſiecle, & dans un jour de triſteſſe & de deuïl étaler à vos yeux l'image flateuſe des faveurs & des joies du monde ?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de tres-haut & puiſſant Seigneur Meſſire MICHEL LE TELLIER, Miniſtre d'Etat, Chevalier, Chancelier de France, j'enviſage, non pas ſa fortune, mais ſa vertu; les ſervices qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçûs du Ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus ſur la terre; en un mot, les exemples que vôtre Raiſon vous doit faire ſuivre, & non pas les grandeurs que vôtre Orgueil pourroit vous faire deſirer.

Ce n'eſt pas MESSIEURS, que je

veüille blâmer ici ces Miniſteres honorables, où la Providence de Dieu l'avoit élevé, qui ſont les fruits de la reputation & du merite. Je ſçai que ſon credit n'a fait qu'autoriſer ſa probité, que ſes grands Emplois ont ſervi de moiens & de matiere à ſes bonnes œuvres ; & que nous devons à ſes Dignitez ce caractere ſingulier d'une vie ſimple dans ſa ſageſſe, modeſte dans ſon élevation, tranquille dans l'embarras & le tumulte des affaires, uniforme dans ſes conditions differentes, toûjours loüable, toûjours utile, & toûjours, quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureuſe pour le Public que pour lui-même.

Il eſt vrai que le Ciel a rempli ſes deſirs, & qu'il a eu, pour ainſi dire, la deſtinée des Patriarches : cette Plenitude de jours, qui conſomme la prudence de l'homme juſte : cette ſuite de bons ſuccés, que le tems & la Fortune qui changent tout, n'ont osé troubler : ces Richeſſes innocentes qui ont entretenu ſon honnête & frugale opulence, cet Eſprit, qui malgré le poids des années & des affaires a conſervé ſa force & ſa vigueur dans les ruines mêmes du corps : cette Gloire qu'il a maintenuë, & qu'il a veu renaître en ſes Enfans, de generation en gene-

Digitized by Google

ration : cette Mort dans la paix & dans l'eſperance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de ſon travail & le terme de ſon pelerinage.

Ce ſont-là les recompenſes viſibles de la vertu, mais ce n'eſt pas la vertu même. ce ſont les benedictions de l'ancienne Loi ; non pas les graces de la nouvelle. Je m'arête à cette vertu perſeverante & continuée, ſuivant les paroles de mon texte ; & je viens vous montrer par quels Emplois le Ciel avoit preparé ce grand Homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels ſecours il l'a ſoûtenu dans les Dignitez éminentes, & recueillir en ſa perſonne la fidelité du Sujet, la ſageſſe d'un Miniſtre d'Eſtat, la juſtice d'un Chancelier. Faſſe l'Eſprit divin que la Religion regne dans mon diſcours, & que les enfans de ce ſiecle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfans de lumiere !

DANS le Roiaume ſpirituel de JESUS-CHRIST, il y a des vocations differentes : les uns dans la retraite & dans le ſilence operent en ſecret leur propre ſalut ; les autres dans l'action, & dans des Offices publics de Religion, travaillent au ſalut de leurs freres, conduiſent la maiſon de Dieu, &

Digitized by Google

ſont les Miniſtres de JESUS-CHRIST pour l'utilité de ſon Egliſe. Ainſi dans les Roiaumes temporels, la Providence divine, qui par d'inviſibles reſſorts conduit les hommes à ſes fins, reſſerre le cœur des uns & les retient dans les bornes étroites d'une adminiſtration domeſtique ; éleve l'eſprit des autres, pour en faire les Juges ou les Conducteurs de ſon Peuple, & pour aider de leurs conſeils les Souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait des ſerviteurs fidelles, les guide lui-même dans les ſentiers de la juſtice, & leur revele peu-à-peu les ſecrets de ſa ſageſſe.

C'eſt ainſi qu'il forma cet habile & fidelle Miniſtre dont vous honorez ici la memoire. La bonté du naturel prevint en lui les ſoins de l'éducation. L'étude, le genie, les reflexions fortifient bientôt ſa raiſon. On vit dans une grande jeuneſſe ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la regularité & de la retenuë. Son eſprit parut & par ce que ſa vivacité en produiſoit, & par ce qu'en cachoit ſon jugement & ſa modeſtie. Un air doux & inſinuant lui attiroit l'eſtime & la confiance ; & je ne ſçai quoi d'honnête & d'heureux répandu dans ſes actions & ſur ſon viſage, laiſſoit voir

dans le caractere de ſa vertu, le preſage de ſa fortune.

La premiere paſſion qu'il eut, fut celle de ſe rendre utile ; & comme il étoit né dans le ſein même de la Magiſtrature, & qu'il voit devant ſes yeux l'image de l'équité, & de la reputation de ſes Peres, il eut deſſein d'entrer dans une de ces Compagnies celebres où regnent l'honneur & l'integrité, & où s'exercent non pas les jugemens des hommes, mais ceux de Dieu, ſelon le langage des Ecritures. Il s'inſtruiſit de ſes devoirs : il conſulta les Oracles de la juriſprudence ; & dans ces tribulations domeſtiques qu'attirent d'ordinaire ſur les Enfans un Pere mort, une Mere veuve, contraint de défendre les droits de ſa ſucceſſion contre des pretentions illegitimes, il ſe fit de l'ennuieuſe pourſuite de ſon affaire, une étude loüable de ſa vocation. Il apprit par ſes propres peines à compatir à celles des autres. Il diſcerna les raiſons de la bonne cauſe d'avec les preventions & les artifices de la mauvaiſe. Il vit ce que preſcrivent les Loix, ce que la chair & le ſang inſpirent ; & tirant de la conduite de ſes juges des enſeignemens pour la ſienne, il apprit en ſoûtenant ſon propre droit à conſerver celui des autres ; & la juſtice

qu'il demandoit lui fit connoître la juſtice qu'il devoit rendre.

Avec cette diſpoſition il entra dans le Grand Conſeil. La connoiſſance des affaires, l'application à ſes devoirs, l'éloignement de tout interêt le firent connoître au public, & produiſirent cette premiere fleur de reputation qui répand ſon odeur plus agreable que les parfums, ſur tout le reſte d'une belle vie. Les plaiſirs ne troublerent pas la diſcipline de ſes mœurs, ni l'ordre de ſes exercices. Il joignit à la beauté de l'eſprit & au zele de la juſtice, l'aſſiduité du travail, & mépriſa ces Ames oiſives qui n'aportent d'autre préparation à leurs charges, que celle de les avoir deſirées; qui mettent leur gloire à les aquerir, non pas à les exercer; qui s'y jettent ſans diſcernement, & s'y maintiennent ſans merite; & qui n'achetent ces titres vains d'occupation & de dignité, que pour ſatisfaire leur orgueil, & pour honorer leur pareſſe. *Eccl. 7. 2.*

Les ſollicitations de ſes Amis, & les conjonctures du tems le pouſſerent bien-tôt dans un autre Emploi, qui le faiſant l'homme du Roi dans une grande Juriſdiction, donna plus d'étenduë à ſa vertu, & plus de matiere à ſa gloire. C'eſt-là que chargé de la protection des Loix & des Polices hu-

maines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands & petits interêts qui diviſent les Citoiens, il reprimoit la licence des uns, relevoit la foibleſſe des autres; & de ſon équitable Tribunal, à l'épreuve des importunitez, au deſſus des paſſions qui l'environnent, il pourſuivoit le crime, armé du glaive de la Juſtice, & couvroit l'innocence du bouclier des loix, & de l'autorité Roiale.

La douceur naturelle de ſon eſprit, ne faiſoit qu'augmenter le reſpect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'eſperoit pas, en l'abordant, du ſecours, ou de la pitié? La bonne cauſe perdit-elle jamais devant lui la confiance & la liberté qui lui eſt dûë? A qui refuſa-t-il jamais le tems & la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, & mépriſer ſa propre chair, comme parle le Prophete? Qu'il étoit éloigné de ceux qui joignant à la ſeverité de leur profeſſion, la rudeſſe de leur humeur, affligent les pauvres de JESUS-CHRIST, & deſeſperent par leur dureté, des miſerables qui ne gemiſſent déja que trop ſous le poids de leur mauvaiſe fortune, qui craignent plus leurs Juges que leurs Parties, & qui regardent le mépris qu'on a pour eux, comme un avant-coureur de l'injuſtice qu'on leur va faire!

Carnem tuam ne deſpexeris. *Iſ.* 58. 7.

Mais Dieu le deſtinoit à de plus nobles fonctions, & vouloit approcher des Rois une Tête auſſi capable de les ſervir. Il s'éleve & ſe fait admirer dans le Conſeil. Que croiriez-vous MESSIEURS, de ces changemens, & de ces accroiſſemens de gloire, ſi ſa moderation ne vous étoit auſſi connuë que ſa fortune ? Ne vous figurez pas de ces élevations ſoudaines, que produit quelquefois dans les Etats l'heureuſe ambition des Sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne penſez pas à cette impatience temeraire de la plûpart des jeunes gens, moins occupez des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas ; qui ſe diſpenſent de l'ordre du tems & de la raiſon, pour monter precipitemment aux premiers Tribunaux du Roiaume, comme ſi l'honneur pouvoit s'aquerir ſans travail, & la ſageſſe ſans experience.

Souvenez-vous plûtôt de la ſainte ſimplicité de nos Peres. Chacun meſuroit ſes emplois à ſes propres forces. L'ambition n'étoit ni preſomptueuſe, ni inquiete. On ſe faiſoit une eſpece de religion d'aprendre ſes premiers devoirs, avant que de paſſer à d'autres. Il y avoit une proportion, & comme un point de maturité, que chacun cherchoit en lui-même, avant

Digitized by Google

que d'entrer aux adminiſtrations publiques. Les progrez qu'on faiſoit dans les dignitez, étoient des marques, & des recompenſes du merite ; & les ſervices qu'on avoit rendus dans les unes, étoient des gages aſſeurez des ſervices qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainſi s'avançoit M. LE TELLIER, rempli de ſes obligations preſentes, fidelle à chacune de ſes conditions comme s'il n'en eût jamais deu ſortir, & ſe preparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lors que le feu de la rebellion s'alluma dans la Capitale d'une Province voiſine, & qu'un illuſtre Chancelier avec la juſtice armée alloit, ou l'arrêter par l'autorité des loix, ou la punir par la puiſſance des armes, il fut choiſi pour l'aſſiſter de ſes conſeils, & pour chercher avec lui ces difficiles temperamens de menace qui étonne, des remontrances qui corrigent, de douceur qui appaiſe, de ſeverité qui châtie. Quel ſoin ne prit-il pas de deſarmer cette Multitude irritée, de diſſiper leurs fauſſes craintes, & d'imprimer dans ces eſprits que ſa parole avoit calmez, le reſpect & l'obeïſſance ? il apprenoit alors à prononcer des Arreſts, à ſceller des graces, à ramener, dans de plus importantes occa-

Roüen. M. Seguier.

ſions, les peuples à l'autorité Roiale.

Que dirai-je de cette Intendance, qui fut comme un coup-d'eſſai de ſon Miniſtere, ſinon qu'il fit craindre, & qu'il fit aimer la France dans l'Italie ; qu'il aida, par ſon induſtrie, à réunir les Princes de l'auguſte Maiſon de Savoie; qu'il parut bon négotiateur & bon courtiſan; & qu'il remporta autant d'eſtime & d'affection publique de ces païs étrangers, qu'il y avoit laiſſé d'exemples d'une ſage & vertueuſe conduite ?

Mais je paſſe à des actions plus éclatantes, & je commence à ſentir le poids de mon ſujet. Ce fut en ce temps, que pour le malheur du Roiaume, mourut ce Cardinal fameux par la force de ſon genie, par le ſuccés de ſes entrepriſes, par la beauté de ſon eſprit, à qui la France devoit ſa grandeur, ſon repos & ſa politique. Quelle chûte, MESSIEURS, & combien de fortunes chancelantes, ou renverſées en une ſeule ! Que ſont les hommes, lors qu'au milieu de leurs eſperances & de leurs établiſſemens, Dieu, dont les jugemens ſont impenetrables, briſe les bras de chair qui les appuioient !

Les uns ſe perdent ſans reſſource : les autres étonnez, & incertains de leur état, ne pouvant ni ſoûtenir leur

dignité,ni ſuporter leur diſgrace, ni ſe maintenir à la Cour, ni ſe reſoudre à la retraite,traînent avec ennui, les foibles reſtes d'un credit,qui ſe ſoûtient encore un peu par lui-même,& qui tombe bientôt aprés ſous le poids d'une nouvelle domination.Les bienfaits s'oublient,les amitiez ceſſent, la confiance s'éloigne, les ſervices mêmes ſont comptez pour des recompenſes. Quand on ſeroit utile,on ceſſe d'être agreable:de nouveaux interêts font chercher de nouveaux ſujets.Telles ſont les viciſſitudes du monde. Vous ſeul,Seigneur,êtes toûjours le même,& vos années ne finiſſent point : bien-heureux ceux qui ſe confient en vous, leurs eſperances ne ſeront point confonduës ?

Ce fut dans ces revolutions que M. LE TELLIER, contre les apparences, & contre ſes propres projets, fut rappellé de ſes emplois,pour entrer dans la charge de Secretaire d'Etat, & dans le Miniſtere de la guerre,en un tems,où la diſcorde regnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos Armes retentiſſoit de tous côtez, & où nos Ennemis & nos Envieux s'animoient par nos pertes,& s'irritoient de nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour ſe charger d'un long & penible détail ; exact,pour entretenir l'ordre &

la discipline de tant d'Armées; fidelle, pour distribuer les Finances avec des mains pures & innocentes ; juste pour representer les services des Soldats & des Officiers,& faire élever les plus dignes aux places qu'une loüable, mais malheureuse valeur rendoit vacantes ; sage pour ménager dans des conjonctures difficiles, ces esprits vains & remuans, qu'il est également dangereux d'abatre ou d'élever ; éclairé, pour decider dans les conseils, & trouver des expediens & des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau Ministre : l'usage des Loix & des judicatures qu'il avoit exercées, la connoissance qu'il avoit acquise du dehors & du dedans du Roiaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique & particuliere, les habitudes qu'il avoit euës avec les plus renommez Politiques, avoient formé en lui cette étenduë de lumiere, & cette prudence universelle d'un Ministre d'Etat,dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet Eloge.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes & sans mesure,que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, & que sa volonté soit la regle de ses actions : il ne dédaigna pas

de ſe ſervir quelquefois, dans la conduite de l'Univers, de ces Eſprits bienheureux qui ſont dans le Ciel immortels adorateurs de ſa gloire, inviſibles adminiſtrateurs de ſes ordres & de ſes deſſeins, ſur la terre. Faut-il s'étonner ſi les Rois dans leur condition mortelle, chargez du poids & de la multiplicité de leurs devoirs, choiſiſſent parmi leurs Sujets, des eſprits fideles & ſages, à qui, ſe reſervant la ſuperiorité de la deciſion, & l'autorité du commandement, ils laiſſent la liberté du conſeil, & la prudence de l'execution ?

Louïs XIII. Un Roi, dont la vie fut le Regne de la Religion & de la Juſtice, pouvoit-il, en mourant faire un plus digne choix que celui de M. LE TELLIER ? Le Dieu des Armées benit auſſi-tôt nos guerres en ſes mains ; la reputation de nos Armes ne fit que croître ; la perte d'un Roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille & par une ſuite de victoires ; la France affligée & triomphante tout enſemble, méla aux chants de douleur & de funerailles, des cantiques de loüanges & d'actions de graces : & l'Eſpagne ſentit à Rocroy qu'une revolution n'étoit pas capable de renverſer l'heureuſe adminiſtration de nos affaires ; que la nouveauté des acteurs, ſi j'oſe parler

Digitized by Google

ainſi, ne changeoit pas la face de la ſcene ; & que ſi nos Rois étoient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de la Nation, & la protection du Dieu vivant ſur ce Roiaume, ne mouroient pas.

Déja pour le ſoûtien d'une Minorité, & d'une Regence tumultueuſe, s'étoit élevé à la Cour un de ces hommes, en qui Dieu met ſes dons d'intelligence & de conſeil, & qu'il tire de tems en tems des treſors de ſa Providence pour aſſiſter les Rois, & pour gouverner les Roiaumes. Son adreſſe à concilier les eſprits par des perſuaſions efficaces ; à preparer les évenemens par des negotiations preſſées ou lentes ; à exciter ou à calmer les paſſions par des interêts & des vûës politiques ; à faire mouvoir avec habileté les reſſorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un Miniſtre non ſeulement utile, mais encore neceſſaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir ; & la douceur dont il uſa, aprés pluſieurs agitations, le mirent enfin au deſſus de l'envie : & tout concourant à ſa gloire ; le Ciel même faiſant ſervir à ſon élevation & ſa faveur & ſes diſgraces, il prit les rénes de l'Etat ; heureux d'avoir aimé la

France comme ſa Patrie, d'avoir laiſſé la paix aux Peuples fatiguez d'une longue guerre, & plus encore d'avoir apris l'art de regner & les ſecrets de la roiauté, au premier Monarque du monde.

Le diſcernement de ce Cardinal fit reconnoître la prudence de M. LE TELLIER; & la prudence de M. LE TELLIER ſervit à rétablir l'autorité de ce Cardinal, dans un tems de confuſion & de deſordre. Ne craignez pas, MESSIEURS, que je vous faſſe un triſte recit de nos diviſions domeſtiques, & que je parle ici de rétabliſſemens & d'éloignemens, de priſons & de libertez, de reconciliations & de ruptures. A Dieu ne plaiſe, que pour la gloire de mon ſujet je revele la honte de ma Patrie, que je trouve des plaies que le tems a déja fermées, & que je trouble le plaiſir de nos conſtantes & glorieuſes proſperitez par le funeſte ſouvenir de nos miſeres paſſées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer, de gronder & de s'émouvoir; & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de revoltes gagna le cœur de l'Eſtat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos pechez avoient allumées rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon; & les plus ſages

ſages mêmes entraînez par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouverent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir. L'inquietude naturelle de l'eſprit humain ; l'ignorance où l'on eſt des veritables interêts de l'Etat ; la confiance qu'inſpire la naiſſance, la capacité, les ſervices, les mouvemens de l'ambition ; & plus encore la main du Seigneur qui s'appeſantit, quand il veut, & ſe ſert, pour la punition des hommes, de leurs propres déreglemens, furent les cauſes des Partis formez, & de l'autorité ſouveraine bleſſée enfin en la perſonne du premier Miniſtre.

Quelle fut la conſtance de M. LE TELLIER dans ces jours d'aveuglement & de foibleſſe, & combien de formes donna-t-il à ſa fidelité & à ſa prudence ! Quelle application à découvrir la ſource des maux, & la convenance des remedes ! Quelle retenuë pour cacher les ſecrets de la Regence qu'on avoit confiez à ſa ſageſſe ! Quelle penetration quand il fallut percer les nuages de la diſſimulation & de l'artifice, & découvrir non ſeulement les deſſeins, mais encore les motifs & les intentions ! Quelle preſence d'eſprit lors qu'il fallut s'accommoder aux

conjonctures, & prendre pour le bien public des reſolutions ſubites ! Quelle adreſſe à s'attirer la confiance des Partis, & réünir la diverſité des avis & des connoiſſances au ſeul point de la tranquilité publique !

Mais quelle fut ſa fermeté, lorſque par l'effort des factions & des cabales, la Reine obligée de ceder au tems, conſentit à le voir éloigner des affaires ? Il ne perdit rien par ſa diſgrace, parce qu'il ſe ſoûtenoit moins par ſa faveur que par ſa vertu. Ceux qui demandoient ſon éloignement faiſoient eux-mêmes ſon éloge. On ne lui reprochoit que les ſervices qu'il rendoit à l'Etat, & l'attachement qu'il avoit pour ſon Bien-faiteur. Ses crimes étoient ſa droiture, ſa fidelité, ſa reconnoiſſance. Tout le changement qui ſe fit en lui, fut qu'il joüit de ſon repos & de lui-même. Il ſe retira dans ſa ſolitude, portant avec lui ſa reputation & ſon innocence, & faiſant du triomphe de ſes envieux un ſacrifice volontaire à ſon Prince, & à ſa Patrie. C'étoit aſſez pour lui de faire ceſſer les moindres pretextes des troubles dont la France étoit agitée, & ne pouvant ſervir le Roi par ſes actions & par ſes diſcours, il le ſervit par ſon repos, & par ſon ſilence. Que dis-je, MESSIEURS, par ſon repos, & par ſon ſilence ? Sa

Digitized by Google

retraite ne fut ni lâche ni oiſive! Là ſe formoient d'heureux projets, pour la réünion des eſprits, quand ils ſeroient capables de raiſon ou de repentir. De là couloit une ſource ſecrete de ſages cõſeils ſur tous les ſerviteurs fideles. Sa ſolitude lui ſervoit comme de voile pour mettre en ſûreté l'importance de ſes ſervices. De ce port où la tempête l'avoit jetté, il marquoit les routes qui pouvoient ſauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit ſorti de la Cour, que pour y être & plus accredité & plus utile; & ſon abſence ne fit que montrer le deſir qu'on avoit eu de le retenir, & l'impatience qu'on eut de le rappeller.

Aucun nuage ne troubla depuis la ſerenité de ſa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune; & l'Envie qui pourſuit ſans ceſſe les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la ſienne.

Que ne puis-je vous le repreſenter aprés ſon retour, avec cét aſcendant qu'il eut toûjours ſur les eſprits, mênageant les craintes & les défiances des uns, animant les deſirs & les eſperances des autres, liant les Grands par des traitez, gagnant les Peuples par des remontrances, juſqu'à ce que Dieu eût beni ſes travaux, & rétabli, par ſa miſericorde, l'autorité du Prince, l'hon-

neur du Miniſtere, & la concorde d'un Etat qu'il vouloit mettre au deſſus des autres, par une heureuſe paix, ou par de continuelles victoires ?

Que ne puis-je plûtôt vous montrer la part qu'il a euë aux glorieux évenemens d'un Regne rempli de merveilles? Les affaires d'Etat, ſelon l'Ecriture, ſont des miſteres du conſeil des Rois: il n'y a que ceux qui entrent dans le ſanctuaire qui puiſſent en ſçavoir les ſecrets. On ne les voit pas en eux-mêmes; mille voiles les dérobent à nos yeux. On ne les voit que dans les mouvemens qu'ils font, & dans les effets qu'ils produiſent.

Myſterium Conſilij ſui. *Iudith.* 2.

Rappellez donc en vôtre memoire ces Guerres ſi renommées dont il fut le directeur & le miniſtre; cette Paix fortunée dont il fut le ſolliciteur, & pendant le traité, le dépoſitaire ; ces Conquêtes ſurprenantes, dont il avoit été comme le prophete ; ces Négociations avantageuſes, dont il fut & l'auteur & le conducteur par ſes projets & par ſes vûës. Ajoûtez à tous ces honneurs le témoignage d'un Roi dont les paroles ſont des Oracles, *Que jamais homme ſur toutes ſortes d'affaires n'avoit été de meilleur conſeil.*

Cependant, MESSIEURS, a-t-on vû dans ſes actions, & dans ſa condui-

Digitized by Google

te quelque apparence de vanité ? S'eſt-il écarté de l'honnête ſimplicité de ſes peres ? A-t-il répandu en ſuperflu tez de feſtins ou de bâtimens, ce qu'il tenoit des liberalitez du Roi, ou de ſa prudente & modeſte œconomie ? A-t-il prodigué des treſors pour embellir ſes maiſons, & forcé la nature & les élemens pour orner ſes ſolitudes? Qu'a-t-il cherché dans ſa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne ? Et quelle peine n'eut-on pas à lui perſuader d'étendre un peu, en faveur de ſa dignité, les limites de ſon patrimoine,& d'adjouter quelques politeſſes de l'art aux agrémens ruſtiques de la nature ?

De ce fond de moderation naiſſoit cette douceur & cette affabilité ſi neceſſaire, & ſi rare dans les grands Emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, & je ne ſçai quel eſprit de domination rendent l'humeur auſtere & chagrine. Il écoutoit avec patience, il accordoit avec bonté & refuſoit même avec grace. Acceſſible, accueillant, honneſte, ſçachant emploier ſon tems, & quelquefois même le perdre pour compatir à des miſerables, à qui il ne reſte d'autre conſolation que celle de redire ennuieuſement leur miſere. Il ſe communiquoit

ſelon les beſoins, & ne pouvoit ſouffrir ces hommes chargez des affaires du public & des particuliers, qui ſe renferment, & ſe rendent comme inviſibles; & ſe font de leurs cabinets, comme un rempart à leur oiſiveté ou à leurs plaiſirs, contre les peines & les devoirs de leurs Miniſteres.

Mais quelle étoit cette douceur, quand elle ſe renfermoit dans l'enceinte de ſa famille, & dans les bornes d'une vie privée ! Quel ſage & noble repos ! Quelle tendreſſe pour ſes Enfans ! quelle union avec cette Epouſe fidelle, qui, ſelon le langage du Saint Eſprit, eſt la recompenſe de l'homme de bien ! quelle ſenſibilité, & quelle conſtance pour ſes Amis ! Qu'il eût aimé joüir en repos du fruit de ſes travaux dans une heureuſe vieilleſſe ! Il laiſſoit à l'Etat un Fils dont il avoit formé l'eſprit & le cœur : ils rempliſſoient les mêmes emplois avec les mêmes vertus ; & ils auroient été l'un & l'autre inimitables, ſi le Pere n'eût eu le Fils pour ſucceſſeur, & ſi le Fils n'eût eu le Pere pour exemple. Mais ſa vertu devoit continuer juſqu'à la fin ; & l'élever au premier Trône de la Juſtice ; je veux dire, à la Charge de Chancelier de France. *Ut aſcenderet in excelſum terræ locum.*

La premiere fonction des Rois, & la partie la plus essentielle de la Roiauté, c'est la Justice. L'Ecriture, aprés avoir representé le courage de David dans ses combats, & sa reconnoissance dans ses victoires, ajoûte incontinent comme la perfection de son regne, qu'il rendoit justice & jugement à son Peuple, *Regnavit David super omnem Israël, & faciebat judicium, & justitiam omni populo.* Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, & c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner : & comme il leur convient de choisir des hommes puissãs, pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre ; il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugemens dans une Charge où reside l'ordre & la Paix interieure de l'Etat, & qui est comme un canal spirituel, par où la protection des Loix & de la Justice descend du Prince vers les Peuples, & le respect & la fidelité des Peuples remontent vers le Souverain. 1. 2. *Reg.* c. 8.

Qui est-ce qui s'est aquité plus dignement de cette suprême Magistrature que M. LE TELLIER ? En entrant dans le Ministere, il ne s'étoit pas éloigné de la Justice : il en avoit conservé les lumieres & les maximes au milieu de la Politique ; & s'étoit uni

plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un Roi qui en fait la regle de ſes deſirs & de ſes actions, qui veut qu'elle regne ſur ſes Sujets, & ſur lui-même, & qui lui ſoumet tout, juſqu'à ſes interêts & à ſa gloire.

Mais lors qu'il ſe vit établi Arbitre ſouverain des Loix, il ſe fit des principes inviolables d'une exacte & ſevere équité. Il s'appliqua à diſcerner la cauſe du Juſte d'avec celle du Pecheur; à découvrir la verité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture dont les cupiditez humaines la couvrent; à ſeparer les formalitez neceſſaires d'avec ces procedures obliques, & ces malignes ſubtilitez, que l'avarice a introduites dans les affaires; & pour rompre l'iniquité dans ſa ſource, il arma ſon zele contre les Juges qui la commettoient, ou qui la ſouffroient.

Au milieu du Palais auguſte, & preſque ſur le Trône de nos Rois, s'éleve, ſous le nom de Conſeil, un Tribunal ſouverain, où l'on reforme les Jugemens, & où l'on juge les Juſtices. C'eſt là que la foible innocence vient ſe mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des Magiſtrats qui la pourſuivent. C'eſt de là que partent ces foudres qui vont conſumer l'iniquité, juſqu'aux Tribunaux les plus éloignez. C'eſt là

qu'on regle le ſort des Juriſdictions douteuſes ; & que du haut de ſa dignité le premier & univerſel Magiſtrat, au milieu des Juges d'une probité & d'une experience conſommée, veille ſur tout l'Empire de la Juſtice, & ſur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ſes Predeceſſeurs avoient établi dans le Conſeil, & il l'augmenta. Il n'y ſouffrit aucun de ces relâchemens que le tems n'introduit que trop dans les compagnies les plus regulieres. Y eut-il rien de tumultueux ou de déreglé dans ſa diſcipline? Vit-on donner Arreſt contre Arreſt, & confondre les droits & les eſperances des parties par des contradictions ſcandaleuſes? Sous pretexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les negligea-t-on? Vit-on jamais affoiblir la juſtice en faveur des Juges, & livrer la bonne cauſe à leurs paſſions, ſous pretexte de la renvoier en leur conſcience ?

La veuve & l'orphelin ne ſe plaignirent pas de la lenteur, ou de la foibleſſe de ſon âge. On n'oüit pas ces triſtes prieres, *Iugez nous, Seigneur, parce qu'il n'y a point de jugement ſur la terre.* Il ſçavoit qu'un juge doit rendre compte non ſeulement de ſon travail, mais encore de ſon loiſir : qu'il eſt également

coupable de laiſſer triompher la malice des uns, ou languir la miſere des autres : qu'il doit racheter le tems, & abreger les mauvais jours que les procés donnent à des miſerables, qui ne ſont pas moins ruinez par la longueur des procedures, que par l'erreur des jugemens.

Exod. 14. M. LE TELLIER, comme un autre Moïſe, partagea ſon eſprit avec ceux qui ſe trouvoient aſſociez à ſa judicature, eſprit de regularité & d'ordre. Une temeraire jeuneſſe ſe jettoit ſans étude & ſans connoiſſance dans les Charges de la Robbe : on entroit dans le Sanctuaire des Loix en violant la premiere Loi, qui veut qu'on ſoit inſtruit de ſa Profeſſion. Pour obtenir les privileges des Juriſconſultes, il ſuffiſoit d'avoir de quoi les acheter : l'équité s'éteignoit avec la ſcience, & les fortunes des Particuliers tomboient entre les mains de ces Ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre, étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les Etudes, & fit revivre dans les Ecoles du Droit ces exercices publics & ſolennels, & ces rigoureuſes épreuves qui feront refleurir les Loix, & l'éloquence de nos Peres.

Quel ſoin n'eut-il pas d'arrêter en pluſieurs rencontres l'intemperance

d'esprit, & la licence d'écrire de ceux, qui par un vain desir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées ; & pour se soulager du poids de leur oisiveté, & faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digerées ?

Quelles précautions n'avoit-il pas accoûtumé de prendre dans les remissions & les graces qu'il accordoit, craignant également de prodiguer, ou de resserrer les bien-faits du Prince, se souvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la jurisdiction, & n'oubliant pas les foiblesses de l'humanité ? *Tert. Scap.*

Quel zele ne témoigna-t-il pas toûjours pour l'Eglise, & par sa propre pieté, & par les soins de ce fils qui en remplit ses dignitez avec éclat, & qui en soûtient les droits avec fermeté ? Perdit-il une occasion ou de maintenir ses Privileges, ou de pacifier ses differends, ou d'appuier sa discipline, & même d'étendre sa foi sur le debris heureux & inesperé de l'Heresie ?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux, & où me conduit mon sujet ? Je vois la droite du Tres-haut changer, ou du moins fraper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, & couper cette

Digitized by Google

haie fatale qui ſeparoit depuis long-tems l'heritage de nos Freres d'avec le nôtre ! Je vois des Enfans égarez revenir en foule au ſein de leur Mere ; la Juſtice & la verité détruire les œuvres de tenebres & de menſonge ; une nouvelle Egliſe ſe former dans l'enceinte de ce Roiaume ; & l'Hereſie née dans le concours de tant d'interêts & d'intrigues, accruë par tant de factions & de cabales, fortifiées par tant de guerres & de revoltes; tomber tout d'un coup comme une autre Jerico, au bruit des Trompettes Evangéliques, & de la Puiſſance ſouveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la ſageſſe & la pieté du Prince excitant les uns par ſes pieuſes liberalitez, attirant les autres par les marques de ſa bienveillance; relevant ſa douceur par ſa majeſté, moderant la ſeverité de ſes Edits par ſa clemence; aimant ſes ſujets, & haïſſant leurs erreurs; ramenant les uns à la verité par la perſuaſion, les autres à la charité par la crainte : toûjours Roi par autorité, & toûjours Pere par tendreſſe.

Il ne reſtoit qu'à donner le dernier coup à cette Secte mourante: & quelle main étoit plus propre à ce Miniſtere, que celle de ce ſage Chancelier, qui dans la vûë de ſa mort prochaine, ne

Digitized by Google

tenant preſque plus au monde, & portant déja l'Eternité dans ſon cœur, entre l'eſperance de la miſericorde du Seigneur,& l'attente terrible de ſon jugement, meritoit d'achever l'œuvre du Prince, ou pour mieux dire l'œuvre de Dieu,en ſcellant la revocation de ce fameux Edit,qui avoit coûté tant de ſang & tant de larmes à nos Peres ? Soûtenu par le zele de la Religion plus que par les forces de la nature, il conſacra par cette ſainte fonction tout le merite & tous les travaux de ſa Charge.

On vit couler de ſes yeux,que ſa foi ſeule ſembloit tenir encore ouverts, ces larmes heureuſes que tiroit de ſon cœur attendri la pieté du Roi & la réünion de ſon Peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoient plus ſervir deſormais à aucun office humain & terreſtre. Il recueillit ſon ame; & voiant avec joie le ſalut du Seigneur,& la revelation de ſa verité répanduë dans toute la France, il acheva le ſacrifice de cette vie mortelle,dont il avoit eu ſans émotion & ſans crainte l'affreux appareil preſent depuis pluſieurs jours.

Il l'avoit bien connu, MESSIEURS, que cette dignité & cette gloire dont on l'honoroit, n'étoit qu'un Titre pour ſa ſepulture. Au milieu des gran-

Digitized by Google

deurs humaines il en découvrit le neant: il ſe vit mortel,& ſe ſentit tel que nous le voions aujourd'hui. Illuſtres Têtes qui m'écoûtez, voiez cette Pompe funebre ; liſez ces triſtes caracteres qui ſont l'Eloge de ce Miniſtre, & apprenez où doivent aboutir vos deſſeins, vos prétentions, & vos fortunes, ſi vous ne les ſoûtenez par vos bonnes œuvres,& ſi vous ne preparez, comme lui,par vos prieres, par vos larmes, par l'uſage des Sacremens,une mort qui ne laiſſera pas un ſi long eſpace à la correction & au repentir, ou à la ſanctification de vos Ames.

Comme il avoit vécu ſans paſſions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans ſon eſprit de foibleſſe à ménager. La chair & le ſang n'amolirent pas ſon courage. La mort ne lui fut pas amere, parce qu'il n'avoit pas mis ſa paix dans ſes proſperitez ni dans ſes richeſſes. On n'eut pas beſoin de chercher pour lui ces tours ingenieux, qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils ſont,qu'au travers de feintes promeſſes, ou de vaines eſperances de gueriſon.Il ne fallut pas emprunter la voix d'un Prophete inconnu,pour lui dire comme
Reg.4. à Ezechias, *Vous mourrez.* Un Fils oſa
20. rendre ce triſte & charitable office à ſon Pere;& la fidelité de l'un, fit voir

la reſignation de l'autre.

Il receut ſans trembler la réponſe de mort, comme parle l'Apôtre. On vit en lui cette triſteſſe de penitence qui opere le ſalut, & non pas cette douleur d'inquietude & d'abbatement qui porte au peché ; une confiance ſans preſomption, & une crainte ſans foibleſſe ; une ſublimité Chrêtienne, ſans aucun mélange de vanité philoſophique, d'autant plus dangereuſe à l'extremité de la vie, que l'homme prés d'être jugé, doit s'humilier davantage devant ſon juge. 2. *Cor.* 1.

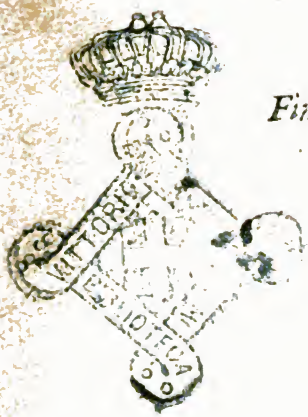
Que ſi le commerce des hommes, & la diſſipation de l'eſprit, inévitable dans les grands emplois, ont laiſſé quelque impureté dans une vie auſſi ſage & auſſi chrêtienne : achevez, Mon Dieu, de purifier par le Sang de vôtre Fils cette Ame que vous avez conduite dans les voies de la verité & de la juſtice, & que vous avez éluë pour joüir ſans fin de vôtre amour & de vôtre gloire.

Sacré Miniſtre de JESUS-CHRIST, qui dans la Chaire Evangelique, avec une éloquence vive & Chrêtienne, avez avant moi conſacré la memoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette Hoſtie innocente, & pure qui lave les pechez & les fragilitez du monde. Peuples qui reſſentez *M. l'Evéque de Meaux, officiãt.*

Digitized by Google

encore les effets de ſon exacte équité, reprenez le Cantique qu'il avoit commencé des Miſericordes éternelles. Et vous, vaillans & malheureux Guerriers, qui dans cét Hôtel Roial, traînant les reſtes de vos corps au pied de ces Autels, attendant avec patience une mort que vous avez ſi ſouvent bravée, ſacrifiez au Dieu de la Paix les lauriers que vous avez cueillis dans les Armées, & faites des malheurs de vôtre ambition & de vôtre gloire, les fruits de vôtre penitence : redoublez pour ſon repos éternel, ces vœux ardens, que vous avez ſi ſouvent faits pour une vie ſi utile & ſi precieuſe.

Miſericordias Domini in æternũ cantabo. *Pſ.* 88. 2.



Fin du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google